This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

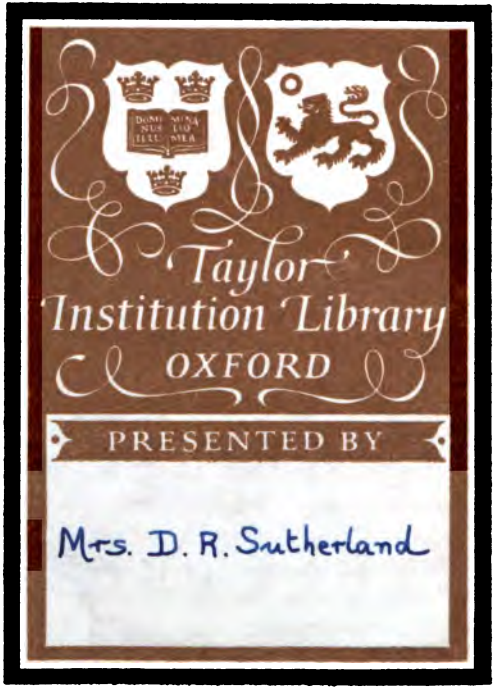
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

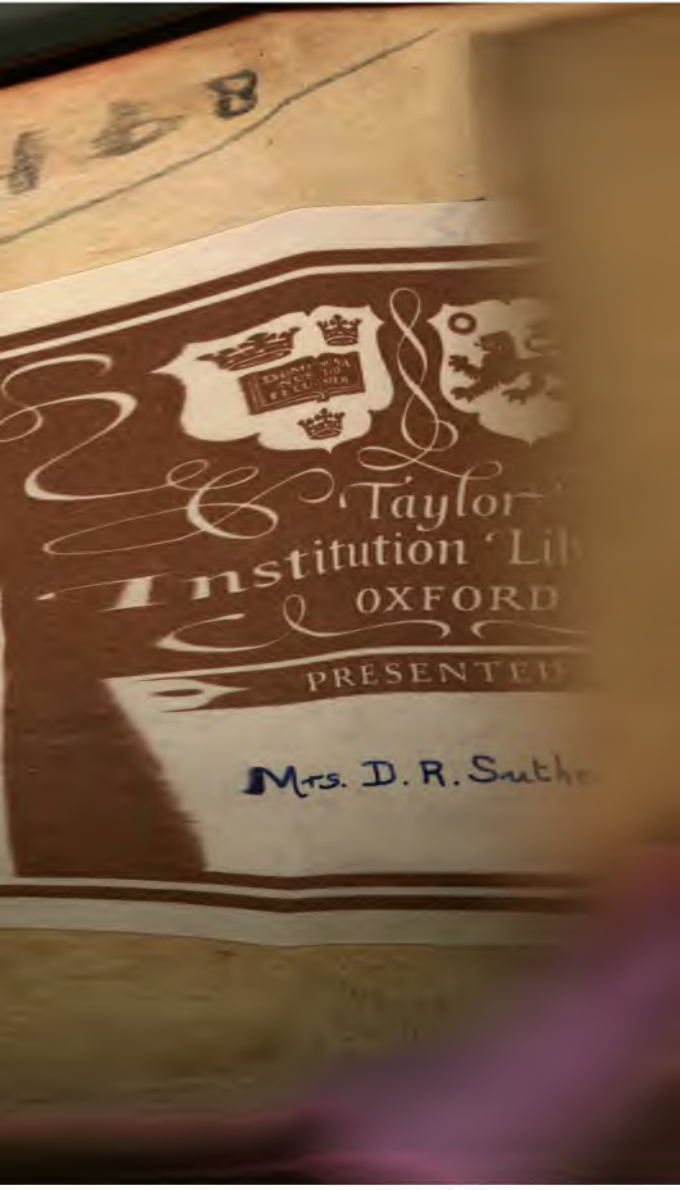
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

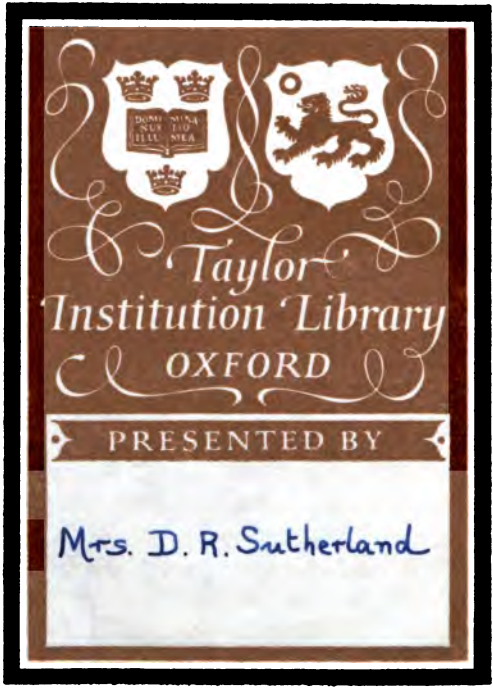
NT 4.B


Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Mrs. D. R. Sutherland

Vet. Fr. II B. 1219


Taylor
Institution Lib
OXFORD
PRESENTED
Mrs. D. R. Smith

NT 4:8


Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Mrs. D. R. Sutherland

Vet. Fr. II B. 1219

Delamonice. inv. C.F. Fritzsch Sculps.

ANECDOTES HISTORIQUES, MILITAIRES ET POLITIQUES DE L'EUROPE.

Depuis l'Elevation de CHARLES-QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

TOME PREMIER.
PREMIERE PARTIE.

Par M. l'Abbé RAYNAL, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

A AMSTERDAM,
Chez T. C. *RAJENSCHOT.*
MDCCLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 FEB 1978
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

JE publie le commencement d'un Ouvrage considérable. La suite ne tardera pas à paroître, si le public juge que je me suis assez corrigé des défauts qu'il a trouvés dans mon Histoire du Stadhouderat, & dans celle du Parlement d'Angleterre, pour mériter d'être lû.

Toutes les Histoires deviennent intéressantes sous la plume d'un homme de génie. Pour moi dont les talens sont si bornés, j'ai senti que j'avois besoin d'être soutenu par l'agrément du sujet & la curiosité du Lecteur. Cette réflexion m'a déterminé à ne pas remonter à des tems trop reculés. La concurrence des Maisons d'Autriche & de Bourbon, qu'on peut regarder comme le grand mobile de tous les mouvemens qui ont agi-

té l'Europe depuis deux siécles, m'a paru une époque remarquable à laquelle je devois me fixer.

Mon projet n'est pas de recueillir tout ce qu'on trouve épars dans les Annales des Nations. J'y choisirai seulement les évenemens qui me paroîtront dignes d'intéresser la postérité, & je les traiterai séparément pour en augmenter la clarté & l'intérêt. Si je suis fidéle à mon plan, je ne m'appesentirai pas sur les détails, & je ferai les plus grands efforts pour démêler les véritables causes de ce que je raconterai.

Le titre que je donne à mon Ouvrage ne sera pas aussi bien rempli dans les premiers Volumes que dans ceux qui les suivront. On verra les faits anecdotes se multiplier à mesure que je me rapprocherai des derniers tems. Le Lecteur peut s'assûrer que l'envie d'écrire des choses singuliéres ne

m'en

m'en fera jamais hazarder de fausses ni même de douteuses.

La fuite de mon travail me forcera quelquefois à remanier des morceaux importans traités déjà avec succès par de grands Ecrivains. Je sens tout le danger d'une entreprise aussi hardie ; & les gens les plus chagrins ne penseront sur cela rien de si humiliant pour moi que je ne me sois dit moi-même. Cependant tout bien considéré, il m'a paru que je devois sacrifier mes répugnances à l'avantage de donner un Ouvrage complet.

On trouvera dans la Conjuration qui finit le second Volume, deux harangues ; elles sont si longues dans tous les Historiens qui ont parlé de cet évenement, qu'on ne peut s'empêcher de desirer qu'elles soient plus courtes, & si différemment rapportées, qu'il m'a paru qu'il devoit être permis de les abréger.

TABLE

DES EPOQUES CONTENUES dans cette premiére Partie.

Charles-Quint eſt élu Empereur le 28 Juin 1519. Page 1
Guerres Civiles d'Eſpagne en 1520 & 1521. 16
Guerre de Navarre en 1521. 36
Guerre de Charles-Quint & de François I. depuis 1521 juſqu'en 1544. 48

SECONDE PARTIE.

Revolutions arrivées en Suéde depuis 1515 juſqu'en 1544. Page 1
Hiſtoire du Divorce de Henri VIII. Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 juſqu'en 1534. 90
Hiſtoire de la Conjuration de Fieſque en 1546 & 1547. 215

Fin de la Table des Epoques du Tome premier.

ANEC-

ANECDOTES HISTORIQUES, MILITAIRES ET POLITIQUES, DE L'EUROPE,

DEPUIS L'ELEVATION de CHARLES-QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

Charles-Quint est élu Empereur le 28 Juin 1519.

MAXIMILIEN Premier, pressé par son ambition & par ses Courtisans, de prendre des mesures pour assurer la grandeur de sa Maison, pensa sérieusement à faire tomber la Couronne Impériale sur la tête du plus jeune de ses

petits-fils. Il aimoit mieux laisser ses Etats & sa dignité à Ferdinand qu'à Charles, déjà maître des Espagnes, pour former deux branches, dont l'une au-moins triompheroit du tems, & porteroit son nom à la postérité la plus reculée.

Le Cardinal de Sion, qui, après avoir bouleversé une partie de l'Europe, avoit porté son inquiétude à la Cour de Maximilien, pénétra ce dessein, ou on le lui confia. Ce Prélat avoit juré une haine violente & implacable à la France. Les intérêts d'une passion qui avoit fait autrefois sa fortune, & qui faisoit actuellement sa grandeur, étoient trop blessés, par l'arrangement de l'Empereur, pour qu'il ne cherchât pas à le faire changer. Dans le dessein où étoit ce Ministre d'accabler les François, il jugeoit essentiel de réunir toutes les forces de la Maison d'Autriche, & il l'entreprit. Le talent de persuader qu'il avoit supérieurement, fortifia ses raisonnemens. Maximilien adopta les vûes qu'on lui présentoit; & il est assez vraisemblable que s'il n'eût été traversé par la Cour de Rome, il auroit

soit réussi à élever le Roi d'Espagne à la Dignité de Roi des Romains.

La mort de l'Empereur ne détruisit pas les espérances de Charles; mais elle en fit concevoir à François I. Ces deux Monarques aspirérent ouvertement au Trône de l'Empire, & ils avoient l'un & l'autre tout ce qu'il falloit pour y être élevés: des amis, de l'argent, de vastes Etats, de bons Négociateurs, & des armées aguerries. Comme il y avoit apparence que celui qui sauroit le mieux profiter de ces avantages l'emporteroit sur son Concurrent, les deux Rivaux parurent fort attentifs à leurs intérêts. Ils travaillérent d'abord assez inutilement à se rendre favorables les différentes puissances de l'Europe: elles parurent toutes plus portées à traverser qu'à favoriser leurs prétentions.

Le Pape craignoit également deux Maisons, dont l'une possédoit le Royaume de Naples, & l'autre le Milanois. Il leur supposoit assez d'ambition pour faire valoir les droits qu'elles acquéroient sur le domaine de l'Eglise, ou trop de raison au-moins pour ne pas borner le cours de ses usurpations.

Cependant parce qu'il eut été dangereux de laiſſer éclater ces ſecrets ſentimens, l'adroit Pontife en déroba la connoiſſance aux plus éclairés. Mais auſſi tôt qu'il jugea que le caractère de François I. feroit trouver à ſon Prince des obſtacles inſurmontables, il parut favoriſer des vûes dont il ne craignoit plus le ſuccès. Léon ſe flattoit que par cette complaiſance inutile, il pourroit engager François à appuyer dans la ſuite le Candidat que la Cour de Rome préfereroit.

Veniſe, convaincue que l'élection ne pouvoit manquer de tomber ſur l'un des deux Rois, faiſoit des vœux & hazardoit quelques démarches pour François I. Elle redoutoit moins l'ambition de ce Monarque que les anciennes prétentions de la Maiſon d'Autriche ſur pluſieurs poſſeſſions de la République.

Les Suiſſes qui influoient plus alors qu'ils n'ont fait depuis dans les affaires générales, étoient extrêmement allarmés. L'indifférence apparente de leurs anciens Maîtres, & les careſſes trop empreſſées de leurs nouveaux Alliés leur paroiſſoient preſque également dan-

dangereuses. Ils n'oublièrent rien pour écarter les deux Concurrens du Trône de l'Empire, sous prétexte de ne pas laisser opprimer la liberté Germanique: mais ils se déclarèrent plus vivement contre la France, dont les forces leur inspiroient plus de terreur, & le voisinage plus de défiance.

Le Roi d'Angleterre ayant tenté inutilement de former un parti pour lui, se vit réduit à faire dans cette grande scène un personnage moins considérable. Son goût particulier l'auroit peut être fait pencher vers François I.: mais la raison d'état se déclaroit pour Charles. Son inclination & sa politique se trouvant en contradiction, il résolut de tenir la balance égale entre les deux Concurrens. Toute son ambition se borna à n'être pas regardé comme un spectateur oisif, & à paroître avoir eu quelque part à l'élection.

Tandis que les Rois de France & d'Espagne rempliſſoient l'Europe entière de leurs intrigues, leurs Ministres semoient en Allemagne les soupçons & la jalousie dans tous les cœurs. L'Empire se trouvoit partagé.

Le Roi de Bohême, beau-frere de

Charles, se déclaroit hautement pour lui. Quoique les injustices de Maximilien l'eussent indisposé personnellement contre la Maison d'Autriche, il ne pouvoit, sans beaucoup hasarder ses Etats de Hongrie, manquer dans une occasion essentielle au seul Prince qui fut en état de les protéger.

Le Cardinal Albert, Archevêque de Mayence, se flatta quelque-tems qu'il réussiroit à élever l'Electeur de Brandebourg son frére à l'Empire. Dès qu'il eut été désabusé de cette chimére, il se fixa à ce principe: qu'aucun Prince d'Allemagne n'étoit assez puissant pour la préserver de l'invasion des Turcs; que le Roi de France étoit en état de l'accabler; qu'il n'y avoit que le Roi d'Espagne, dont les forces fussent assez considérables pour la défendre, & trop dispersées ou trop éloignées pour l'asservir.

L'Electeur de Saxe avoit pour la Maison d'Autriche un penchant secret qu'il n'avouoit pas, & qu'il se dissimuloit peut-être à lui-même. Ce sentiment lui fermoit les yeux sur le péril où se trouveroit l'Empire, de devenir héréditaire par l'élevation de Charles.

Il paroiſſoit convaincu, & il y a apparence qu'il l'étoit, que François I. ne ſouffriroit jamais que ſon Rival mît l'Allemagne dans les fers, & que ce Prince ſeroit toujours en état de l'en empêcher.

L'Archevêque de Tréves étoit auſſi charmé de la franchiſe noble, hardie, & généreuſe de François I. que révolté par le caractère myſtérieux, diſſimulé, & ſoupçonneux qu'il entrevoyoit dans Charles. Cette idée vraie ou fauſſe, faiſoit toute la baſe de ſa politique: il ne prenoit pas ſeulement la peine de diſſimuler le goût qu'il avoit pour l'un, ni la répugnance qu'il ſe ſentoit pour l'autre.

Le Marquis de Brandebourg avoit reçu de l'Electeur de Mayence ſon frère des impreſſions d'ambition qui durérent peu. Ses Confidens lui firent appercevoir que les Eſpagnols ne le leurroient des ſuffrages dont ils étoient les maîtres, que pour s'aſſurer le ſien. On ignore ſi cette fineſſe lui déplût, ou s'il fût entraîné par quelque autre cauſe. Mais il ſe laiſſa aiſément perſuader par le Nonce Robert Urſin, qui appuyoit les intérêts de la France

avec plus de chaleur, d'éclat & de vérité, que ses instructions ne le peuvent faire.

Le Comte Palatin paroissoit médiocrement occupé de tout ce qui remuoit l'Empire d'alarmes. Il se retiroit de cette indifférence, que par les sommes considérables qu'on lui faisoit toucher. De tous les suffrages que se ménagea la France, ce fut celui qui fut le plus chèrement acheté & le plus sincérement rendu.

L'Electeur de Cologne pouvoit paroître impénétrable au commun des hommes, & n'étoit que transparent pour des yeux éclairés. Il vouloit en général, le bonheur & la gloire de l'Empire, mais il ignoroit le moyen de les procurer. En attendant un dénouement quelconque qu'il fût du temps & des circonstances, il se bornoit à gémir sur les maux qu'il craignoit pour l'avenir, & à faire des vœux pour sa liberté.

Le tableau que nous venons de tracer frappa quoiqu'un peu rabattu le Collége Electoral. Ses Membres ne vinrent d'autre jour pour faire cesser les divisions qu'avoit excité l'ambition des deux Concurrens, que de jetter

les yeux sur un autre Prince. On le chercha longtems inutilement.

Louis, Roi de Hongrie & de Bohême, étoit encore enfant, & paroissoit le devoir toujours être. Sigismond Roi de Pologne, avoit cessé d'être un Grand homme, & ne montroit plus de goût que pour le repos. Christierne Roi de Dannemarc & de Suéde, étoit un monstre altéré de sang, souillé de forfaits. Henri, Roi d'Angleterre, ne pouvoit pas se fixer en Allemagne sans hazarder sa Couronne héréditaire, ni préférer le séjour de ses Etats, sans blesser la dignité de l'Empire. Quelqu'un nomma l'Electeur de Saxe, & tous les voeux se tournérent aussitôt vers lui. On auroit voulu, ce semble, avoir plus d'une voix à lui offrir, pour le dédommager de l'espéce d'affront, qu'on croyoit lui avoir fait, en paroissant incertain du choix qu'on avoit à faire.

Fréderic paroissoit né pour le rolle qu'on lui proposoit. Il se distinguoit dans les cérémonies par un air fort noble; dans les Diettes, par une pénétration singuliére; dans les combats, par une valeur héroïque; dans les affai-

rés, par une probité incorruptible, dans toutes les situations, par une dextérité pleine de candeur, qui lui avoit mérité le surnom de sage. Tant de belles qualités recevoient un nouvel éclat des maniéres obligeantes qui lui gagnoient les cœurs, & d'une modération réelle, qui excluoit jusqu'aux apparences, aux soupçons même de l'ambition.

Les mêmes vertus qui avoient déterminé les Princes Allemans à proposer l'Electeur de Saxe au Trône, lui donnérent la force de le refuser. Et comme c'étoit la raison & non la vanité qui lui inspiroit cette démarche; les moyens qu'on employa pour combattre sa répugnance, ne firent qu'affermir sa résolution. Un désintéressement si généreux fut honoré dans l'instant d'un hommage, qui rapprochoit beaucoup ceux qui avoient offert la Couronne, du Sage qui ne l'avoit pas acceptée: on poussa la confiance pour ce Prince, jusqu'à lui demander quel Chef il jugeoit qu'il falloit donner au Corps Germanique. Frédéric nomma, sans balancer, le Roi d'Espagne; & son suffrage entraî-

ne les autres. L'Archevêque de Cologne se joignit à lui pour éviter la honte, & le blâme d'un mauvais choix; l'Archevêque de Mayence par systême de Gouvernement & de politique; le Roi de Bohême, pour trouver dans Charles un appui contre Suliman; le Comte Palatin, par la crainte d'une Armée Espagnole campée dans son voisinage; le Marquis de Brandebourg, pour ne pas se rendre odieux à sa Nation; l'Electeur de Trévés, enfin, pour ne pas faire de schisme dans l'Empire.

L'Election de Charles-Quint mettoit la liberté publique dans un trop grand danger, pour qu'on n'imaginât pas de prendre des précautions contre les usurpations qui la pourroient suivre. Les Empereurs avoient seulement juré jusqu'alors, qu'ils feroient un bon usage de leur autorité. Cette précaution pouvoit être suffisante avec des Princes Allemans, qui connoissoient les constitutions de l'Empire, & qui étoient accoûtumés à la forme de son Gouvernement. Un Etranger devoit inspirer plus de défiance. On avoit à craindre, ou qu'il ne feignit d'ignorer les Loix pour les violer avec plus d'audace, ou qu'il

n'entreprit sans désour d'étendre son autorité qui lui paroîtroit trop limitée. Pour prévenir ces deux inconvéniens, on fit un écrit qui régloit les droits respectifs du Chef & des Membres du Corps Germanique. Cette capitulation a été la base de toutes celles qui ont été jurées depuis par les Empereurs; elle sert encore aujourd'hui de Loi fondamentale à l'Empire, malgré la Bulle d'Or.

Quand on développe un peu les ressorts qui préparèrent ce grand événement, on trouve qu'il fut moins l'ouvrage de la sagesse de Charles-Quint, que de l'imprudence de son rival François I. qui préféroit un Favori inhabile, mais utile, confia la Négociation la plus difficile de son règne à un homme, que sans imprudence on n'auroit pas pu charger de la plus aisée. Pomponne avoit beaucoup d'esprit, mais peu de jugement; il parloit bien, mais il connoissoit mal; il souhaitoit passionnément la gloire de son Maître, mais il étoit trop inconsidéré pour la procurer. Son imprudence lui faisoit perdre les amis que son affabilité lui avoit acquis. Quoiqu'il connut les intrigues

de

du Conseil ignoroit tout à fait les détours de la politique. Sa présomption l'empêchoit de demander des Conseils & sa vanité, de profiter de ceux qu'on lui offroit. Pour avoir le plaisir de donner en particulier généraux, il se privoit de l'avantage de répandre à propos en Ministre habile. La lenteur Allemande & le flegme Espagnols déconcertoient dans les affaires son génie ardent & précipité. Il lui manquoit tout à fait la connoissance des esprits qu'il devoit manier, des interêts qu'il devoit concilier, des manœuvres qu'il devoit traverser. Bonnivet n'étoit qu'un Courtisan délié, & la Commission auroit demandé un Négociateur consommé.

Il arriva, qu'on comptoit beaucoup plus sur le Ministre pour l'éclat de l'ambassade que pour le succès de la Négociation. Deux hommes très-habiles, Robert de la Mark Duc de Bouillon, & l'Evêque de Liége son frère, qui avoient fait naître à François I. la pensée d'aspirer au Trône de l'Empire, s'étoient chargés de lui en applanir le chemin. Ils auroient suppléé à ce qui manquoit à Bonnivet

du côté de l'habileté & de la prudence, si on n'avoit fait la faute de les aliéner. L'affront qu'on fit au premier, en cassant sa Compagnie de cent hommes d'armes, & au second, en faisant tomber sur une autre tête un Chapeau de Cardinal qu'il avoit mérité, & qui lui avoit été promis, les détacherent tous deux des intérêts de la France. Ils réussirent comme ils le souhaitoient, à se faire regretter du parti qu'ils avoient quitté, & à justifier l'empressement de celui qu'ils prenoient. Le malheur de François, & l'élévation de Charles furent presque leur ouvrage.

Il restoit à la France un moyen, en quelque maniére infaillible d'arrêter le cours de leurs intrigues, c'étoit de prendre à sa solde les troupes de Souabe. Ce cercle, s'étoit vû réduit à faire la guerre à Ulric Duc de Wirtemberg, le fleau des peuples dont il devoit être le pére. Dès que ce Tiran eût été mis hors d'état de continuer ses cruautés & ses injustices, les troupes auroient dû être congediées; mais l'intérêt des Généraux s'y opposa: ils chercherent un Prince assez riche

pour

pour payer leurs services, & qui se trouvât dans une situation à en avoir besoin. Soit que François I. crût pouvoir s'en passer, soit qu'il craignît d'irriter l'Empire, il rejetta leurs offres. Son Rival plus éclairé ou moins généreux que lui les accepta, & l'épée de ses soldats donna une grande force aux raisons de ses négociateurs.

C'est encore un problême parmi les Politiques, si l'élevation de Charles Quint à l'Empire fut plus avantageux que funeste à ce Prince. On ne sauroit nier, que cette dignité n'ait donné à son régne un éclat qu'il n'auroit point eu sans elle; & cet avantage est toujours précieux pour un Souverain. Mais ceux qui, comme des hommes profonds dans les intérêts de l'Europe, ont conjecturé, que ces honneurs avoient été trop chérement achetés. Ils prétendent que les affaires de l'Empire détournerent souvent Charles des siennes propres, & que les guerres civiles, qui agiterent l'Allemagne durant son régne, lui emporterent un tems & des soins qui auroient été plus utilement employés à poursuivre ses

avan-

avantages contre le Turc ou contre la France.

Quoiqu'il en soit il est sûr que Charles avoit été plus empressé à acquerir le titre d'Empereur, qu'il ne parut flatté de le porter. Dans toutes les lettres qu'il écrivoit, à moins que ce ne fût en Allemagne, il signoit toujours YO EL REY, pour montrer, à ce que nous croyons, qu'il faisoit plus de cas de la Couronne d'Espagne que de la qualité de Chef du Corps Germanique.

GUERRES CIVILES D'ESPAGNE.

En 1520 & 1521.

CHARLES-QUINT étoit à peine parti, pour aller prendre possession de la Couronne Impériale, qu'il s'éleva en Espagne un orage affreux, qui s'y formoit insensiblement, depuis la mort de Ferdinand. C'étoit dans les dispositions des Peuples, & non comme il arrive le plus souvent dans la foiblesse où la tirannie du nouveau Roi, que

ces

ces troubles avoient pris leur source. La Nation qui venoit de perdre un grand homme, trouvoit le germe d'un grand homme dans son successeur.

Si Ferdinand s'étoit distingué par un esprit de pénétration & de réflexion, Charles, d'un génie ardent & infatigable promettoit plus de vivacité dans l'action. L'ayeul n'avoit point eu peut-être d'égal dans l'art de prévoir les évenemens. Le petit-fils eût peu de Supérieurs, dans le talent de profiter des occasions qui se présentoient. L'un s'assuroit du succès avant l'entreprise, l'autre étoit inépuisable en ressources dans l'entreprise même. Le regne du premier fut plus utile à l'Etat qu'honorable pour le Souverain ; celui du second tourna moins à l'avantage des sujets qu'à la gloire du Monarque : celui-là conquit beaucoup par ses Lieutenans, & conserva ce qu'il avoit pris ; celui-ci ne put retenir que la moindre partie de ses conquêtes, quoiqu'il les eût faites la plûpart lui-même. Ferdinand conçut le projet de la Monarchie universelle, & Charles mérita de partager la gloire d'une belle idée qu'il poussa fort loin, ou la honte d'avoir couru

couru après une brillante chimére.

Soit que les talens du jeune Prince, né & élevé dans les Pays-Bas, n'eussent pas encore assez excité d'admiration, soit qu'ils eussent inspiré trop de défiance, les Espagnols parurent peu disposés à le réconnoître pour Roi à la mort de Ferdinand son ayeul. Ils prétendoient que la folie de la Reine Jeanne sa mére ne lui donnoit de droit réel qu'au gouvernement de l'Etat, & ne lui en donnoit pas même d'apparent au Thrône. Ces principes allarmoient vivement l'Archiduc, qui avoit crû toucher à la couronne, & qui se voyoit en danger d'en être encore longtems éloigné. Des intrigues heureuses & bien conduites, dissipérent pourtant ce nuage, qui s'étoit formé en Castille. L'Arragon eût moins de complaisance ou de politique, & n'accorda le titre de Roi au fils, qu'à la mort de la Reine Mére.

Cette diversité dans les procédés de deux Nations qui formoient encore deux Peuples, ne mît point de différence dans leur soumission. Quelques légers commencemens d'aigreur, de jalousie & de division qui s'élevérent entre

entre le Prince & les Sujets, firent craindre à la vérité des mouvemens dans l'Etat : mais Ximenés, à qui Charles encore absent avoit confié toute sa puissance, vint à bout, sans changer les cœurs, de maintenir l'ordre.

Ce Ministre eût éminemment les mœurs de sa nation, & remplit dans toute son étendue l'idée qu'on se forme ordinairement du caractère Espagnol. Politique sublime, il n'imaginoit jamais rien que de grand ; & les moyens qu'il employoit pour réussir, portèrent ainsi que les desseins qu'il formoit l'empreinte de son génie. L'injustice, quelque part qu'elle se trouvât lui faisoit horreur ; & son courage à la reprimer égaloit sa pénétration à la connoître. Sa prudence à tout prévoir, à tout arranger, à remédier à tout, étoit presque incroyable : il fut l'ame du conseil d'Espagne, qui étoit le plus rafiné de toute l'Europe. Les contre-tems, capables d'ébranler les plus grands courages, l'affermissoient dans une entreprise : par cette fermeté, il parvenoit en quelque manière à maîtriser les évenemens, & à faire réussir des affaires,

res, que tout autre que lui auroit jugées impossibles. On blâma avec justice la lenteur de ses délibérations; mais il regagnoit par la promptitude de l'exécution, le tems qu'il avoit employé à délibérer. Comme il n'entroit ni mauvaise foi, ni légereté dans sa politique, on traitoit avec lui sans danger: il ne trahissoit jamais les paroles qu'il avoit données, ni n'en perdoit le souvenir qu'après y avoir satisfait. Il eût le mérite le plus essentiel à tous ceux qui gouvernent des Empires, une espéce de passion pour les talens & pour les vertus. Il recompensoit les hommes d'Etat par de grandes places, les Savans par des largesses, les gens de bien par des éloges, il ajoûtoit pour tous la considération. L'éclat de tant de qualités brillantes fut un peu terni par quelques défauts: ce Prélat fut fier, dur, opiniâtre, ambitieux, & d'une mélancolie si profonde, qu'il étoit presque toûjours insupportable dans la société, & assez souvent à charge à lui-même.

La mort de ce grand homme suivit de trop près pour le bonheur des peuples l'arrivée de Charles en Espagne.

Les

Les Flamans dont il avoit si sagement conseillé l'éloignement, s'emparerent de toute l'autorité. Leur joug parut humiliant & dur à une nation fiere & généreuse, qui se promit bien de n'en porter le poids que jusqu'à ce qu'elle trouvât l'occasion de le secouer. L'élévation du Roi à l'Empire, & son départ pour l'Allemagne la fournirent malheureusement trop-tôt. La Cour avoit manqué de lumieres, si elle n'avoit pas pénétré la disposition des esprits, ou elle manqua de sagesse, en ne prenant pas des mesures convenables pour les regagner ou les reprimer. Cet arrangement étoit facile. L'Espagne fertile alors en grands Hommes, en fournissoit plusieurs qui jouissoient de l'amour des peuples, & un plus grand nombre encore d'un caractere à leur inspirer la terreur. Cependant, soit foiblesse, soit aveuglement, on choisit pour gouverner l'Etat dans ces circonstances critiques, le Cardinal de Tortose, que sa qualité de Flamand faisoit haïr, & dont le génie borné n'inspiroit pas la crainte.

Ce Prélat, connu dans l'Histoire, sous le nom d'Adrien, a plus de célébrité

brité que de réputation. Sa qualité de Précepteur de Charles-Quint, pourroit faire soupçonner qu'il eut du talent pour les affaires, si toutes les actions de sa vie n'étoit la preuve du contraire. Il fut proprement l'ouvrage de la fortune. Sans naissance, il s'éleva par dégrés à la première Dignité du monde. Sans intrigue, il fut mêlé dans la plûpart des grandes scènes qui partagérent l'Europe durant sa vie. Sans ambition, il gouverna des Empires. Son bonheur lui tint lieu de tous les talens.

Les Espagnols, qui avoient aisément pénétré un Ministre si peu profond, crurent le tems de son administration favorable pour obtenir la disgrace des Etrangers, qu'ils avoient jusqu'alors poursuivie inutilement. Ils pensérent que le Prince, qui étoit prudent, craindroit peut-être de hasarder ses Etats pour ses Favoris, & que le Cardinal, qui étoit timide, pourroit bien se déterminer à aller chercher avec ses Compatriotes un abri dans sa Patrie, s'il voyoit former sur sa tête un orage un peu dangereux. Ces considérations déterminérent les principales

les Villes d'Espagne, à former entr'elles une espéce de confédération. Pour donner plus d'éclat, & de force à la Ligue, les rebelles imaginérent de se saisir de la personne de la Reine-Mére, qui à cause de sa folie étoit enfermée à Tordesillas. Ce projet s'exécuta sans beaucoup de peine, & le succès en fut prodigieux. Ceux qui s'étoient engagés dans la révolte, y furent affermis, & tout ce qui balançoit encore fut entraîné par un si grand nom.

Le Cardinal Administrateur, n'avoit pas attendu ce dernier évenement pour être alarmé. L'espérance d'appaiser les mécontens, l'avoit déterminé dès le commencement des troubles, à partager avec le Connetable & l'Amiral de Castille, l'autorité absolue dont il jouissoit. Cette condescendance ayant inspiré plus d'audace que de repentir, il fallut recourir à d'autres voies de pacification. On offrit aux séditieux de ne plus admettre de Flamands aux charges ni aux bénéfices, pourvû qu'il fut permis à ceux qui en possédoient déjà, de les retenir. Un tempérament qui sauvoit en quelque maniére la ré-

pu-

putation du Souverain, & qui pouvoit raſſurer, juſqu'à un certain point les peuples, auroit été probablement goûté de la multitude, ſans l'ambition des Chefs. Les efforts qui furent faits immédiatement après pour les gagner appuyent cette conjecture.

On s'adreſſa d'abord à l'Evêque de Zamorra, né d'un Pére incertain, & formé dès l'enfance au crime. Il joignoit un caractére audacieux & turbulent à des mœurs baſſes & corrompues. On lui trouvoit tous les vices d'un mauvais Prêtre, excepté l'hypocriſie, & toutes les vertus d'un ſoldat, excepté la générosité. Ce Prélat, dont l'ambition n'avoit point de bornes, mit ſa ſoumiſſion à un trop haut prix. Il oſa demander l'Archevêché de Tolede, qu'on eut heureuſement la ſageſſe de lui refuſer. C'eût été un ſcandale horrible pour l'Egliſe, de voir un homme ſans Religion ſur le premier Siége d'un grand Royaume; & un péril preſſant pour l'Etat, de renfermer dans ſon ſein un citoyen aſſez mauvais, pour en vouloir la ruine, & aſſez puiſſant pour la procurer.

Jean Padilla paroiſſoit devoir être

plus

plus aisément détaché de la ligue. C'étoit un homme sans vices & sans vertus. Quoique sa maison eût servi de berceau à la révolte, il n'y tenoit que par l'ambition & les caprices de son épouse. Cette femme emportée & superstitieuse, avoit vû en songe son mari Grand-Maître de St. Jacques. L'espérance devoit réaliser bientôt cette chimere, l'avoit déterminée à allumer, à attiser du moins le feu qui devoroit l'Espagne. Elle offrit de l'éteindre, pourvû qu'on la conduisît au but qu'elle s'étoit proposé. L'Histoire ne dit pas, si on négligea ses offres, parce qu'on la crût incapable de ramener les esprits qu'elle avoit aigris, ou bien, si on espéra d'y réussir sans détacher de la Couronne une Dignité importante qui y avoit été unie irrevocablement sous le précédent régne.

L'inutilité des deux tentatives qu'on avoit faites, ne détourna pas le Conseil d'en hasarder une troisiéme: il tenta Pedro Giron par de l'argent, des honneurs personnels, une dignité héréditaire. Cet esprit leger & irrésolu, lassa plus d'une fois la patience des Négociateurs. Il vouloit & ne vouloit pas:

on le croyoit content un jour des conditions qu'on lui offroit, & il avoit le lendemain des prétentions nouvelles. De la certitude presque entière d'un accommodement conclu, on passoit sans incident & sans intervalle à la crainte de ne le voir jamais terminé. Il paroissoit difficile de prévoir quel seroit le dénouement de cette intrigue, lorsque Giron partit brusquement pour aller mettre à la tête de l'armée rebelle.

Les troupes Royales, trop foibles pour tenir la campagne, s'étoient retirées dans la Ville de Médina del Rio-Seco. La facilité qu'on trouva à enlever leurs convois, les alloit forcer à se rendre à discrétion, si une femme adroite & hardie n'eût détourné un si grand malheur. La Comtesse de Médina, demanda à Giron, qui étoit son parent, une conférence, & ce Général, ne crût pas que la bienséance lui permit de la refuser. Les hommes faits pour sentir l'ascendant d'un esprit fort sur une ame foible, prévirent les suites de cette entrevûe. Le chef des rebelles s'y laissa persuader, qu'il assureroit sa gloire en acceptant la place qui offroit

offroit de capituler, & qu'il épargneroit le sang de ses soldats, en permettant de se retirer à des troupes nombreuses, dont la valeur & le désespoir seroient redoutables. Il ne comprit pas qu'une Ville ouverte de tous côtés, n'étoit d'aucune importance, & qu'il s'agissoit moins de livrer des assauts à la place, que de couper les vivres à l'armée qui y étoit enfermée.

Le Comte de Haro, Capitaine expérimenté, brave & entreprenant, ne fut pas plutôt sorti du mauvais pas, où les circonstances plus que son imprudence l'avoient engagé, qu'il redonna de la chaleur au bon parti par une action héroïque que le succès a rendu célebre. Il prit avec beaucoup de diligence & de secret la route de Tordesillas, escalada la Ville avec une audace extréme, & eut le bonheur de se rendre maître de la personne de la Reine. Les suites de cette démarche hasardée presque à la vûe d'un ennemi infiniment supérieur furent très-heureuses. L'esprit de rebellion qui avoit fait des progrès si rapides, depuis que le nom de la Princesse avoit paru l'autoriser, ne fût plus l'esprit

général de la nation. Les bons citoyens reprirent courage ; & les mauvais furent consternés. Ceux qui n'étoient que foibles ou intéressés furent ramenés à leur devoir par les mêmes vues qui les avoient déterminés à s'en écarter. Ils virent plus de sûreté & de fortune dans la soumission que dans la révolte ; Pedro Giron fut de ce nombre.

Padilla placé par cette défection à la tête d'un parti qui commençoit à être décrié, ne trouvoit de moyens pour le soutenir, ni dans son courage, ni dans l'affection des Peuples. Sa femme, dont le caractère étoit plus vif & plus agissant, imagina des ressources qui ne devoient pas tomber naturellement dans l'esprit d'une femme superstitieuse : elle se détermina à expolier l'Eglise de Tolède, la plus riche de toute l'Espagne. Les gardiens des trésors sacrés, qui avoient soupçonné quelque chose de ce dessein, avoient mis à couvert tout ce que leur temple renfermoit de plus précieux ; mais la femme de Padilla se dédommagea sur les reliques pour lesquels le génie de la nation avoit persuadé, qu'on n'avoit rien à craindre. On la vit se pros-

prosterner devant ces restes précieux, les conjurer de se laisser dépouiller de leurs ornemens, & leur jurer solemnellement que leur gloire seroit un jour rétablie, & même augmentée. Après ces ridicules cérémonies, les reliques furent tirées de leurs chasses, enveloppées dans des lignes blancs, & respectueusement remises dans les armoires où elles étoient ordinairement gardées. On fit des chasses l'usage qu'on avoit projetté; elles furent converties en monnoye.

Ce secours qui étoit passager, ne suffisant pas pour des besoins continuels, les troupes commencérent à vivre dans une si grande licence, qu'elles se rendirent insupportables, même à leurs partisans les plus échauffés: „ un Curé du Village de Media-„ ne, dit Brantome, affectionna si „ fort Dom Juan de Padilla, un des „ principaux chefs mutinés, que tous „ les Dimanches à son Prône; il ne „ failloit de le recommander d'un *Pa-„ ter Noster* & d'un *Ave Maria*, & „ pour la sainte sédition dont il étoit „ grand fauteur; & il continua les „ priéres l'espace d'un mois, au bout

duquel la fortune voulut que les troupes dudit Padilla vinrent à passer par le Village dudit Monsieur le Curé, qui lui mangérent ses poules & son lard & bûrent son vin, & qui plus est lui emmenérent sa chambriére; le Dimanche d'après, il en fit sa plainte en son Prône & leur raconta tout le dommage que ces troupes lui avoient fait, & surtout de sa chambriére Catherine, la nommant tout à trac, & admonestant le Peuple, de ne suivre plus le parti de Padilla, mais celui du Roi; donnant au diable ses Partisans & séditieux, & les conjurant tous de crier, vive le Roi, & meure Padilla, ce qui fut fait, & renvoya tous les autres à tous les diables. Ces dispositions assez générales de la part des Peuples, firent croire au Comte de Haro, qu'il suffisoit pour porter le dernier coup aux rebelles, d'avoir sur eux un avantage considérable. Il les attaqua à Villahar, les battit & détruisit ou dissipa toute leur armée. Padilla chercha inutilement la mort dans le combat, & il la trouva le lendemain sur un échaffaud. Marie

Pa-

Pacheco ſa femme alla pleurer ſes malheurs dans le Portugal, ou ſe livrer au déſeſpoir, de n'avoir pu bouleverſer ſa patrie. L'Evêque de Zamora ſubit l'ignominie & les horreurs d'une fin violente, après avoir été errant & fugitif dix-huit mois. Le bonheur qu'eut le Comte de Salvatierra, chef du Conſeil de la Ligue, d'échapper longtems à la vigilance de ceux qui le pourſuivoient, eût une iſſue funeſte; mais il fut accompagné de la plus tendre conſolation.

Athanaſe d'Ayala, Page de Charles-Quint, qu'il avoit ſuivi en Allemagne, apprit que ſon pere étoit proſcrit & abandonné. Sa jeuneſſe ne l'empêcha pas de connoître ſon devoir, ni ſon ambition de le remplir. Il vendit un cheval qui lui ſervoit pour le manége, & en envoya le prix à un Gentilhomme Eſpagnol, qu'il connoiſſoit aſſez généreux & aſſez ami de ſon pere, pour lui faire tenir ce ſecours partout, où ſes malheurs l'auroient pu conduire. Dès qu'on ſe fut apperçu que le jeune d'Ayala n'avoit plus de cheval, on ſoupçonna qu'il l'avoit ſacrifié à ſes fantaiſies ou à ſes plaiſirs.

Les peines qu'on lui imposa, ou pour lui faire avouer la vérité, ou pour le punir, ne lui arrachérent jamais d'aveu qui fût propre à confirmer ou à détruire ces conjectures. Cette opiniâtreté, qui n'étoit ni de son âge ni dans son caractére, piqua la curiosité & multiplia les perquisitions. A force de recherches, on réussit enfin à sçavoir tout le détail d'une action qu'il est honteux pour l'humanité, qu'on soit réduit à regarder comme singuliére, & à louer comme héroïque.

Le rafinement est souvent poussé si loin en Espagne, que le Gouverneur des Pages supposa qu'il se rendroit coupable du crime de Leze-Majesté, s'il n'avertissoit l'Empereur de ce qu'il venoit d'apprendre. Ce Prince qui se possédoit déjà souverainement, ne témoigna ni surprise ni indignation; il loua le délateur de son zéle, & envoya chercher l'accusé. D'Ayala se présenta avec le respect qu'il devoit à son Maître, & avec l'assurance qu'inspire une conscience tranquille: sans penser à se justifier ni à demander grace, il dit avec une noble simplicité ce qu'il avoit dérobé avec tant de soin aux

au-

autres, il se crût obligé de le réveler à son Souverain.

Charles qui donnoit souvent une attention sérieuse à des actions, que nous en trouverions peu dignes, parût plus embarrassé que fâché de cet aveu. Il ne voyoit point de parti à prendre qui n'entraînat des inconvéniens. En punissant, il manquoit au premier devoir de la Royauté, qui est de ne point laisser d'action vertueuse sans recompense : en recompensant, il paroissoit autoriser l'esprit de revolte, qui n'étoit pas tout-à-fait éteint en Espagne. Pour éviter à la fois la honte & le reproche d'être injuste ou imprudent, le Prince prit un milieu, qui lui parut sage : il feignit contre son Page une colére qu'il ne sentoit pas, & ne sembla accorder de pardon qu'à sa jeunesse, & un nouveau cheval plus beau que le premier qu'à sa situation. Mais on saisit l'occasion d'un service que d'Ayala rendit quelques années après à la Monarchie, pour le recompenser, & de ce qu'il venoit de faire, & des marques de tendresse qu'il avoit données autrefois à son malheureux pere.

Cette preuve de générosité, n'est ni la seule ni la plus marquée que l'Empereur donna dans le cours des dissensions domestiques : il mit plus de noblesse encore dans le traitement qu'il fit à Fernand d'Avalos. Ce Seigneur qui avoit été excepté avec quelques autres de l'amnistie accordée aux rebelles, s'étoit d'abord retiré en France. Les efforts qu'il avoit faits pour obtenir sa grace, n'ayant trouvé qu'une indifférence cruelle, ou une compassion timide, il voulut essayer si sa présence n'inspireroit pas d'autres sentimens. Cette résolution le conduisit à la Cour Impériale, où il ne se montra qu'à ceux dont il se croyoit sûr ; mais il avoit fait trop d'amis pour n'en pas avoir d'infidèles, dans un séjour où l'amitié ne survit pas à la faveur. Il fut trahi par un Espagnol, auquel il avoit donné une confiance sans bornes, & sur les services de qui il comptoit le plus. Ce courtisan perfide & intéressé ne s'en tint pas là. Pour cacher la honte de sa démarche, & lui donner un air plus important, il feignit de croire que la personne du Prince étoit en péril, & il supposa

une

une conspiration dont il faisoit Avalos l'Auteur ou le complice.

L'attention que l'Empereur prêta à ce rapport, fit penser au Délateur qu'on donnoit une créance entière à ses calomnies. L'inaction où resta la Cour durant quelques jours, ne lui parut point suspecte, & ne le fit pas changer d'opinion. Il crut que d'autres affaires avoient fait perdre celle-là de vûe, & il ne craignit pas de la rappeller. Le Prince indigné de son audace, lui dit de ce ton de Maître, qui a savoir le bien prendre. *Vous devriez aller être plutôt à Avalos où je suis, que de me venir dire & rappeller où il est, puisque dans l'état où sont les choses, il n'a plus à craindre de moi, que je n'ai à craindre de lui.* Sa Majesté en achevant ces mots, fit signe à l'accusateur de se retirer, & l'accusé ne fut ni puni ni recherché. Ce trait de clémence acheva de gagner les Espagnols, que la force avoit désarmés. Ils souhaitèrent de répandre pour la patrie le reste d'un sang qu'ils venoient de prodiguer contr'elle; & la guerre de Navarre en fournit bientôt l'occasion.

GUERRE DE NAVARRE.

En 1521.

L'Origine de cette guerre n'étoit pas récente, & la cause en étoit fort juste. Ferdinand le Catholique, l'Enfant plus décrié encore par sa mauvaise foi, que célébre pour sa politique, s'étoit emparé de la Navarre en 1513. Son ambition toute éclairée qu'elle étoit, ne lui avoit point fourni de prétexte même apparent, qui l'autorisât à se rendre maître de ce Royaume, & il n'en avoit eu que deux, l'un injuste & l'autre ridicule pour le retenir. Il s'étoit appuyé d'un côté sur le droit de conquête, qui, lorsqu'il est seul, n'est un droit que chez les nations barbares; il s'étoit fondé de l'autre, sur une Bulle vraye ou fausse du Pape Jules, qui donnoit les Etats du Roi de Navarre au premier qui pourroit s'en saisir, prétention orgueilleuse, plus propre à déshonorer la Religion qu'à décorer ses

Mi-

Ministres, puisqu'elle détruiroit tou-

La mort de l'usurpateur, parut favorable aux Navarrois pour secouer le joug de l'Arragon; à Jean d'Albret, pour recouvrer la couronne qu'il avoit perdue; à François I. pour affoiblir la puissance de son rival. Ce concert de vûes, d'effort & de politique, produisit une armée nombreuse & brillante, qui auroit suffi à la conquête de l'Espagne entière, si elle avoit eu un autre Général que le Roi de Navarre. Ce Prince avoit malheureusement trop d'indolent pour s'instruire par les événemens passés; trop foible, pour soutenir avec quelque dignité les disgraces présentes; trop borné, pour prévoir les mystères de l'avenir. Il n'avoit ni assez de pénétration pour les concevoir par les lumières, ni assez de jugement pour profiter des conseils d'autrui; ni assez de courage pour forcer la fortune à changer de parti. Ses sentimens étoient bas, ses manières incléantes, ses plaisirs grossiers, ses familiarités choquantes; tout jusqu'à ses bienfaits annonçoit un caractère méprisable & méprisé. Les

grandes occasions ne lui élevoient pas l'ame, & en travaillant à rétablir sur le Trône, il fit assez de fautes pour en être précipité, s'il y eût été affis. Ses dispositions furent tout-à-fait mauvaises ; sa négligence extrême, sa lâcheté incroyable, en divisant son armée en trois corps trop éloignés l'un de l'autre pour se soutenir, il les fit battre successivement. Son avant-garde & son corps de bataille donnerent, l'un après l'autre au passage de Roncevaux, dans une embuscade, dont un Général un peu vigilant les auroit préservés. Plus occupé enfin de sa vie que de sa gloire, il prit son poste à l'arriere-garde, où il donna l'exemple de la fuite à ceux qu'il auroit dû mener à la mort ou à la victoire.

Les malheurs de cette journée paroissoient irréparables, lorsque les guerres civiles qui agiterent l'Espagne, firent voir la possibilité de les réparer. Ces troubles réduisirent les Ministres de Charles-Quint, à la funeste alternative de laisser éteindre la rébellion, ou de rappeller pour les étouffer les troupes qui gardoient la Navarre :

dans

dans le premier cas, il hasardoient le centre de la Monarchie, & dans le second, une frontiere très-importante. L'impossibilité où l'on se trouvoit de prendre un bon parti, détermina au dernier, dont les suites parurent moins dangereuses. Cette démarche fut accompagnée des marques d'une politique auxquelles les Navarrois ne furent point trompés; on feignit pour eux une confiance qu'on ne sentoit pas, & ils promirent de leur côté une fidélité, qu'ils étoient bien resolus de ne pas garder.

En effet, ces peuples ne se virent pas plutôt délivrés de leurs oppresseurs, qu'ils demanderent un vengeur à la France. La Comtesse de Châteaubriant, qui, comme toutes les maîtresses de François I. influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes, appuya cette priere de tout son crédit. Une entreprise, dont l'exécution paroissoit facile, qui avoit pour objet le bonheur d'un peuple, dans laquelle son amant pouvoit se couvrir de gloire, attira toute son attention. Un intérêt sensiblement personnel se joignit à ces grands motifs;

tifs: ses trois freres, Lautrec, Lescun & l'Esparre se trouvoient les plus proches héritiers de Henri d'Albret, que sa jeunesse empêchoit d'agir, & que la délicatesse de sa santé faisoit peut-être servir avec plus de zèle.

Il n'étoit pas besoin de tout l'ascendant que la Comtesse avoit sur l'esprit & le cœur du Roi, pour engager ce Prince dans une affaire qui ne pouvoit entraîner que des inconvéniens assez légers, & dont les suites devoient être naturellement fort heureuses. On ne lui proposoit pas de faire la guerre à l'Empereur, mais de permettre seulement que les maisons d'Albret & de Foix la lui déclarassent. On consentoit à ne point tirer des secours de lui, pourvu qu'il fermât les yeux sur ceux que quelques-unes de ses Provinces pourroient fournir. On le dispensoit enfin d'autoriser ouvertement l'entreprise; & il restoit le maître de l'avouer ou de la désavouer dans la suite, selon qu'il le jugeroit convenable à sa gloire & à ses intérêts. Ces avantages étoient sensibles: il frappérent tous les esprits, & la guerre de Navarre fut arrêtée.

L'Esparre qui fut chargé de la con-

duire étoit d'un caractére également propre à réuſſir & à échouer: hardi & téméraire, vif & inconſidéré, ambitieux & opiniâtre, excellent pour un coup de main, & incapable d'un deſſein ſuivi; les circonſtances pouvoient indifféremment rendre ſes talens inutiles, ou mettre en valeur juſqu'à ſes défauts. La fortune le ſervit admirablement, en lui oppoſant le Duc de Najarre, homme trop ſage en général pour gâter une bonne affaire, mais trop circonſpect pour en accommoder une mauvaiſe. Son imagination lui groſſiſſoit toujours le péril, & lui diminuoit les reſſources qu'il avoit pour le ſurmonter. Il ſe croyoit ordinairement plus foible qu'il n'étoit, & cette opinion rendoit ſon ennemi plus hardi & plus fort. Loin de négliger les précautions néceſſaires, il en prenoit le plus ſouvent d'exceſſives. Une guerre ſavante & méthodique ne l'effrayoit pas; mais il étoit déconcerté par des attaques bruſques & imprévuës. Son plus grand défaut étoit de ne rien hazarder, & les beſoins les plus preſſans de l'état ne l'auroient pas déterminé à livrer ou à accepter une bataille contre les régles.

Le

Le Général François qui connoissoit le caractère de son rival, la lenteur de ses irrésolutions, ne lui donna pas le tems de former un plan de défense, ni de revenir de la surprise où le jetoit une irruption qu'on n'avoit pas même soupçonnée. Il força St. Jean de Pied-de-Port, passa hérement les Pirenées, où les Espagnols abandonnés des Montagnards n'oférent se défendre, & pénétra sans trouver d'obstacle jusqu'à Pampelune, qui reçut avec des transports son Libérateur. La résistance que fit la Citadelle, n'est connue dans l'histoire que par la blessure qu'y reçut Ignace de Loyola, fondateur de la Société des Jésuites. Le Royaume entier suivit l'exemple de la Capitale, & le vainqueur se trouva maître de toute la Navarre sans avoir tiré l'épée. Trois causes différentes firent ce succès; l'audace des conquerans, l'horreur des Peuples pour un joug étranger, & la lâcheté du Viceroi, qui, au-lieu de disputer le terrain à l'ennemi, s'étoit rendu auprès du Cardinal Ministre, ou pour justifier sa conduite, ou pour demander du secours.

Si

Si l'Esparre eût eu autant de prudence que de bonheur, il y a apparence que sa conquête seroit devenue aussi sure, qu'elle avoit été facile. Depuis que les factions de Grammont & de Beaumont avoient sacrifié leurs haines à leur patrie, l'Etat n'avoit plus à craindre ces dissensions domestiques qui l'avoient asservi: il étoit possible d'un autre côté de le garantir de l'irruption des Espagnols, en mettant les places en état de défense, & en couvrant la frontiére avec une bonne armée. Les gens sages opinoient à se borner là, & à ne pas hazarder des avantages réels pour des conquêtes douteuses, éloignées & inutiles.

Tant de modération ne se trouva pas du goût du Général François. Il ne lui parut pas qu'il pût y avoir du danger à continuer la guerre contre un ennemi qui la faisoit si mal; & il pensa que s'il se contentoit des succès faciles qu'il avoit eus, on le regarderoit plutôt comme un avanturier heureux, que comme un Général habile. Ces idées étoient fortifiées par le cri de toute l'Armée, qui menaçoit, si on la

retenoit dans l'inaction, de sien retourner en France: le Soldat demandoit d'un air fier & dédaigneux, si on ne l'avoit enrollé que pour le rendre témoin de la fuite des Espagnols? L'Officier soutenoit de son côté, qu'il ne pouvoit pas y avoir d'inconvénient à attaquer une nation tellement occupée de ses différends, qu'elle ne penseroit pas à se défendre, ou si fortement affoiblie par ses divisions, qu'elle seroit hors d'état de faire quelque résistance. Ces dispositions déterminèrent les vainqueurs à pénétrer en Castille, & ils s'attachèrent au siége de Logrogno.

Cette Ville, quoique frontière & considérable, étoit si peu en état de défense, que ses habitans amollis par un long repos, se seroient rendus à la vuë de l'Armée ennemie, s'ils avoient été investis aussi-tôt qu'on eût laissé éclater le dessein de les assiéger. Trois jours imprudemment accordés au caprice, plutôt qu'au besoin des troupes, donnèrent le tems à la Noblesse voisine de se jetter dans la place, & d'y faire entrer les munitions de guerre dont elle avoit besoin. Le Gouverneur, homme ferme & expérimenté, suppléa

aux

aux ressources qui lui manquoient, par deux précautions extrêmes, mais nécessaires : il renvoya les bouches inutiles & inonda le pays. Tout effrayant qu'étoit cet appareil, il n'intimida pas les François : ils formérent le siége avec le courage qui leur est ordinaire, & le continuérent avec plus de constance qu'ils n'en ont ordinairement.

Les Espagnols qui avoient vu assez froidement la perte de la Navarre, qu'ils n'étoient pas encore accoutumés à regarder comme une partie de leur Monarchie, parurent fort allarmés sur le risque que couroit Logrogno. Le desir de secourir sans délai cette forteresse si importante, acheva de pacifier les divisions, que le tems & la défaite des rebelles avoient affoiblies. Les deux partis sacrifiérent leurs haines à l'amour de la patrie, & ils unirent leurs forces pour la venger d'un ennemi qui l'avoit ravagée, & qui prétendoit encore l'asservir. La marche de ce secours, composé de quarante mille hommes, produisit l'effet qu'on s'en étoit promis. Les assiégeans abandonnérent leur entreprise, & se retirérent vers Pampelune, la seule de leurs conquêtes où

où ils puſſent eſpérer de trouver quelque ſureté. Ils n'étoient qu'à une lieuë de cette grande Ville, lorſqu'ils furent joints par les Eſpagnols, dont les Généraux avoient rallenti la marche par la jalouſie du commandement.

Ce retardement pouvoit être le ſalut de l'armée Françoiſe & de la Navarre, ſi l'Eſparre eût été auſſi Capitaine qu'il étoit Soldat. Une intelligence médiocre de la guerre lui auroit fait voir qu'il ne pouvoit être ni affamé ni forcé dans le camp qu'il avoit choiſi, qu'il étoit également impoſſible d'emporter Pampelune d'emblée, ou de l'aſſiéger dans les régles, & que l'ennemi dans l'impoſſibilité de faire venir des vivres de Caſtille, ou d'en trouver dans un Pays ruiné, ſeroit bientôt forcé de ſe retirer. Soit que ces conſidérations ne ſe préſentaſſent pas au Général François, ſoit qu'elles ne fiſſent point d'impreſſion ſur lui, il ſe détermina à livrer bataille; & ce qui eſt plus ſurprenant encore, il négligea tous les avantages qui pouvoient lui procurer la victoire. En différant cette action de quelques jours il auroit pu être renforcé de pluſieurs garni-

nisons que les intérêts & l'inclination des habitans rendoient inutiles dans les forts qu'elles défendoient ; de six mille Navarrois qui s'empressoient de le joindre, autant pour servir leur haine, que pour faire éclater leur valeur, & de quelques corps très-aguerris qui n'étoient plus nécessaires pour couvrir les frontiéres du côté de la Biscaye, depuis que les Espagnols en avoient retiré leurs troupes. Avec ces ressources, l'Esparre auroit certainement vaincu, puisque sans elles il fut sur le point de vaincre. Sa Gendarmerie poussa d'abord si vivement les escadrons qu'on lui opposa, qu'elle parût devoir décider du succès de cette journée. Mais le reste de son armée ayant mal soutenu les efforts de l'infanterie ennemie, les premiers succès devinrent inutiles. La défaite des François fut aussi complette qu'elle pouvoit l'être : ils furent tous tués, pris, ou dissipés ; & la Navarre entiére fut recouvrée avec la même facilité qu'elle avoit été perdue. Depuis ce tems-là, ce petit Royaume a fait partie de la Monarchie Espagnole. Cette usurpation, il est vrai, a successivement

cau-

causé à la mort des retours de Ferdinand, à Charles-Quint, à [illegible] II. mais ces retours tardifs à la justice, n'ont produit que d'inutiles exhortations à leurs descendans, de mettre examiner des droits, qui ne manquent jamais de paroître bien fondés aux Princes qui survivent, & à leur Conseil.

GUERRES DE CHARLES-QUINT ET DE FRANÇOIS I.

Depuis 1521. *jusqu'en* 1544.

LE calme étoit à peine rétabli dans la Navarre, que le Milanez fut vivement agité. Quoique l'Europe s'attendît bien que la jalousie de Charles & de François ne seroit pas longtems oisive, on fut aussi surpris de leur guerre, que si on s'étoit cru assuré de la paix. J'attribue cet événement à la petiteſſe des motifs qui brouillerent les deux Princes.

Le Seigneur d'Aimieres & le Prince de Chimai, prétendoient tous deux à la propriété de la Ville d'Hierge,

ſituée dans les Ardennes. Le premier condamné au Tribunal de Bouillon, Juge Souverain en cette matiere, fut reçu appellant de ce jugement à la Chancellerie de Brabant. La Mark, homme fier & violent, déſeſpéré de voir donner cette atteinte à ſa petite Souveraineté, demanda du ſecours au Roi de France, & envoya défier l'Empereur à Wormes.

Les Miniſtres de Charles auroient ſouhaité qu'on méprisât la ridicule audace de ce Souverain, dont la Principauté n'avoit pas ſix lieues d'étendue; mais l'Empereur ne put pas ſurmonter ſon reſſentiment. Il arma d'un côté pour punir la Mark, & François de l'autre, pour le ſoutenir. Cette étincelle alluma un incendie qui embrâſa toute l'Europe, qui dura plus de trente-huit ans, & qui couta la vie à deux millions d'hommes.

Quoique la Flandre & les Pirenées fuſſent d'abord ravagées par les deux partis, ce fut l'Italie qui fut proprement le théatre de la guerre. Le Pape & l'Empereur y unirent leurs forces: l'un avoit en vuë de recouvrer Parme & Plaiſance, & l'autre, de chaſſer du

Milanés les François, qui, après bien des révolutions, en étoient enfin restés les maîtres.

Lautrec qui y commandoit, joignoit à une valeur héroïque le génie de la guerre, une grande expérience, la confiance du Soldat & une autorité absolue. Tant d'avantages étoient plus que balancés par une fierté excessive, une avidité insatiable, une présomption sans bornes: tous les jours étoient marqués par des injustices, des confiscations, des emprisonnemens: le nombre des bannis s'étoit multiplié jusqu'à faire dire qu'il y avoit autant de citoyens chassés de Milan, qu'il n'en étoit resté. L'ascendant que Madame de Chateau-Briant, sœur de Lautrec, avoit pris sur le cœur du Roi, assuroit ce Général de l'impunité, & le rendoit hardi à tout entreprendre. Si un reste & de respect humain, ou quelques considérations particulières l'empêchoient dans certaines occasions de satisfaire lui-même sa haine ou sa jalousie, il remplissoit aisément de soupçons l'esprit du Monarque. Le Maréchal de Trivulce, que ses richesses, sa naissance & ses services rendoient le pre-

mier

mier homme du Milanés, en fit la triste expérience. Ce Seigneur jouissoit d'une grande considération, vivoit avec beaucoup de magnificence, & avoit les cœurs des Peuples: telles furent les raisons qu'on eût de le rendre suspect à la Cour; le prétexte qu'on prit fut, qu'il s'étoit fait naturaliser Suisse.

Trivulce également fier de son innocence & de ses services, méprisa d'abord une accusation si frivole. Instruit dans la suite, qu'elle avoit fait plus d'impression qu'il ne l'avoit craint, il passa les Alpes en Hyver & à quatre-vingt ans, dans la certitude de se justifier, & avec l'espérance de faire punir son accusateur. Non seulement on ne lui rendit pas justice, on refusa même de l'écouter. Outré d'un traitement qu'on n'est croyable que parce qu'il se renouvelle tous les jours, il se fit porter dans un endroit où le Roi devoit bientôt passer. *Sire, ah! Sire, à mes d'audience*, s'écria Trivulce, dès qu'il apperçut François. Le Prince détourna la tête & ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du Monarque ne pût jamais guérir. Le Maréchal répondit à

celui qui le visita ensuite de la part, *qu'il n'étoit plus tems. Le dédain que le Roi m'a témoigné*, ajouta-t-il, *& mon dépit ont déjà fait leur opération; je suis mort.* Il ordonna qu'on gravât sur son tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien son caractère: *Hic quiescit qui numquam quievit*: ici repose qui ne se reposa jamais.

Cet événement pouvoit avoir, & eut en effet des suites terribles. Les Milanois qui n'avoient haï jusqu'alors que leurs Gouverneurs, montrèrent une haine extrême contre la nation & contre le Roi même. Les Citoyens tranquilles & modérés se bornèrent à souhaiter de changer de Maître: les esprits vifs & déterminés cherchèrent dans les Etats voisins un abri contre l'oppression: les factieux formèrent des ligues, & ne craignirent pas de troubler le repos de leur patrie dans l'espérance de briser ses fers.

Lautrec vit une partie de ces malheurs & devina le reste. L'impossibilité où il se trouvoit de réprimer à la fois les ennemis domestiques, que ses violences avoient aigris, & d'arrêter les étrangers qui menaçoient son Gou-

ver-

vernement, le détermina à aller demander des secours en France. On lui accorda des hommes, mais on lui refusa de l'argent. Les dissipations du Roi & de la Duchesse sa mere, l'avidité des maîtresses, des favoris, des Ministres: tout cela avoit jetté une telle confusion dans les Finances qu'on n'avoit ni fonds ni crédit. Ce que Lautrec gagna par ses instances, ce fut une promesse & des sermens qu'il trouveroit en arrivant à Milan trois cens mille écus, sans lesquels il protestoit qu'il ne pourroit soutenir la guerre.

Ce Général n'eût pas plutôt repassé les Alpes, qu'il marcha aux confédérés qui faisoient le siége de Parme. La lenteur de leurs Chefs lui donna le tems de rassembler ses troupes, & leurs démêlés la facilité de s'en servir pour faire échouer leur projet. Avec plus d'activité, il auroit rendu leur retraite dangereuse & peut-être impossible: ses incertitudes firent leur salut, & un renfort de dix-mille Suisses qu'ils reçurent à-propos leur rendit leur supériorité. Ils poussèrent Lautrec jusqu'à Milan, s'emparerent de la Ville, mais non du Château, & ré-

duisirent les François à se réfugier sur les terres des Vénitiens dont ils commencerent alors à estimer l'alliance.

Lautrec s'y vit assez longtems réduit à être spectateur oisif des progrès de Prosper Colonne & du Marquis de Pescaire. Il espera plusieurs fois & avec raison, que sa situation alloit devenir meilleure; cependant des contre-tems qu'il ne pouvoit ni prévoir ni surmonter, tromperent toujours ses soins & ses conjectures. La mort même du Pape qui paroissoit devoir nécessairement changer la face des affaires fut un événement presque indifférent. Il est vrai que les troupes considérées qui ne subsistoient qu'aux dépens du Saint Siége, furent dispersées en partie; mais Jerôme Morone, vice-Chancelier de Milan, trouva dans sa haine des ressources, pour lever de nouveaux soldats & pour les soudoyer. Ce Magistrat qui, de partisan outré des François, en étoit devenu l'ennemi implacable, parce qu'il en avoit été négligé, outragé même, appella à ses fureurs un Moine Augustin, appellé Ferrari. Ce déclamateur abondant du talent de la parole & de la crédu-

li-

lité des peuples, substitua les matiéres d'état dans la Chaire aux Dogmes de la Religion & aux régles de la morale. Tour-à-tour, politique & Prophéte, il faisoit voir la possibilité de chasser les François de l'Italie, & en intimoit l'ordre de la part du Ciel. L'enthousiasme se communiqua si bien, qu'au rapport de du Bellai, les habitans de Milan qui n'avoient que deux écus, en portoient un pour continuer la guerre, & que ceux qui étoient en état de prendre les armes, offroient de servir sans solde. L'arrivée du jeune François Sforce, fils du dernier Duc, fut un nouveau motif d'encouragement aux peuples de fournir des secours, aux Villes de secouer un joug étranger, aux Généraux de pousser leurs conquêtes.

Dix-mille Suisses, & quelques troupes Françoises & Italiennes qui joignirent Lautrec dans ces circonstances, mirent ce Général en état de rentrer dans le Milanés. Après quelques entreprises sur la Capitale, que la haine qu'on avoit pour lui rendit inutiles, & le siége meurtrier & malheureux de Pavie; il marcha aux Confédérés cam-

pés à la Bicoque, maison de plaisance des anciens Souverains du Pays. Son projet, étoit dit-on, de les y affamer; mais les Suisses, auxquels il étoit de plusieurs montres refuserent de seconder des vûes si sages & si bien concertées: ils demanderent, ou qu'on les payât, ou qu'on leur permît de se retirer, ou qu'on les menât au combat. La premiére de ces demandes étoit visiblement déplacée, depuis que le convoi, qui conduisoit quelque argent de France, avoit été coupé par l'ennemi; on ne pouvoit sans se trop affoiblir écouter la seconde; & pour accorder la troisiéme, il falloit hasarder l'armée entiére, en attaquant un camp très-bon par lui-même, entouré d'un large & profond fossé, & défendu par une artillerie nombreuse. Ces observations qu'on présenta sous toutes les formes, & qu'on chercha à fortifier successivement par des priéres, des reproches & des promesses ne firent aucune impression. On n'arracha jamais aux Suisses que ces trois mots: *argent, congé ou bataille.*

Cette obstination ne laissa pas Lautrec le maître de ses opérations. Réduit

suite des partis qui entraînoient tous des inconvéniens, il crût devoir préférer celui où les hasards étoient pour lui, & il se détermina à combattre. Quoique sa disposition de bataille & la valeur de ses troupes ayent mérité des éloges, il fut vaincu & il devoit l'être. Sa défaite entraîna la perte du Milanès; & son retour en France donna lieu à des éclaircissemens, qui sans le justifier entiérement, le firent traiter comme innocent, parce qu'ils servirent à faire paroître coupable la Duchesse d'Angoulême mere du Roi, qu'on appelloit Madame Régente, depuis l'expédition d'Italie de 1515.

Cette Princesse ne s'étoit pas plutôt apperçue de la passion du Roi son fils pour Madame de Château-Briant, qu'elle avoit redouté le caractere hardi & élevé de cette maîtresse. La crainte de voir diminuer son autorité, lui inspira d'abord des projets violens; mais ses confidens lui en ayant fait sentir le danger, elle se détermina, quoiqu'avec repugnance, à recourir à des voyes obscures & détournées. La premiere qui lui vint dans l'esprit, fut de perdre la Comtesse par le frere, & la chu-

te de Lautrec lui parut infaillible, si on pouvoit réussir à lui faire faire une guerre malheureuse dans la Lombardie. Plusieurs moyens pouvoient produire un effet si odieux & si funeste, Madame Régente s'arrêta à celui qui lui parût le plus sur & le plus facile. Elle détourna à ses usages les fonds destinés à la défense du Milanois.

Les fruits de cette détestable politique ne furent pas tels qu'on les souhaitoit & qu'on les avoit espéré. Les François, il est vrai, furent chassés d'Italie; mais ce malheur n'entraîna ni la disgrace de Madame de Châteaubriant, ni même la chûte de Lautrec. Ce Général dédaigna de se justifier, il osa se plaindre; & rejettant sur des intrigues de Cour, les revers qu'il venoit d'essuyer à la guerre, il accusa le Sur-Intendant des Finances, de ne lui avoir fait toucher aucune des sommes qu'on lui avoit promises. Le fait étoit vrai; aussi Semblançai ne s'amusa-t-il pas à s'inscrire en faux, il dit seulement pour diminuer sa faute, qu'accablé par l'autorité & intimidé par les menaces de Madame Régente, il lui avoit laissé prendre l'argent

qu'on

qu'on se plaignoit avec justice de n'avoir pas reçu.

Cette Princesse accoutumée à soutenir le mensonge du même air que la vérité, rejetta cette accusation avec plus d'emportement & d'audace que l'innocence n'en a ordinairement. François, à qui l'expérience ne permettoit pas de soupçonner son Ministre, ni le respect sa mere, n'osoit ni croire quelque chose, ni douter de rien. Cette incertitude surprit & offensa la Régente, dont jusqu'alors l'Empire n'avoit point eu de bornes. Elle craignit qu'une conduite si équitable n'affoiblît son crédit, en faisant soupçonner qu'il étoit diminué. Pour l'affermir, elle exigea avec toute la hauteur, toute la dureté de son caractére qu'on fît le procès au Surintendant.

Le Chancelier Duprat ennemi déclaré de ce Ministre, & créature de la Régente, chercha dans tous les Parlemens du Royaume des Magistrats disposés à sacrifier leur honneur & leurs lumiéres à ses intérêts & à sa passion. L'événement fit voir qu'il se connoissoit en hommes lâches & injustes.

Semblançai fut déclaré coupable de péculat, & puni comme s'il en avoit été convaincu. La plûpart des Historiens modernes prétendent, uniquement sur la foi de la tradition, que ce jugement n'eût de fondement, que l'impossibilité où se trouvoit le Surintendant de représenter les quittances qu'il avoit prétendu que la Régente lui avoit faites. Cette Princesse les avoit retirées par le moyen de Gentilot premier Commis des Finances, dont amoureux d'une de ses femmes, qui exigea de son Amant cette trahison. Le supplice honteux qu'on fit souffrir à ce perfide après la mort de la Duchesse, ne permet pas de douter de cette Anecdote.

Tandis qu'on n'étoit occupé à la Cour de France que des démêlés de Madame Régente & du Surintendant, le Pape, l'Empereur, le Roi d'Angleterre, Ferdinand Duc d'Autriche, François Sforce que Charles-Quint avoit rétabli dans le Milanés, les Vénitiens, les Florentins, & les Génois s'unissoient pour assûrer le repos de l'Italie. Cette Ligue, quelque redoutable qu'elle fût, ne diminua rien des pré-

prétentions de François, & ne changea rien à ses projets. Il ne réfléchissoit pas assez pour voir le péril & avoit d'ailleurs trop de courage pour le craindre. Toute l'Europe conspire contre moi, disoit-il, j'espère de rendre vains les efforts de toute l'Europe. Je crains peu l'Empereur, parce qu'il manque d'argent; le Roi d'Angleterre, parce que ma frontiere de Picardie est bien fortifiée; les Flamans, parce qu'ils sont mauvais soldats. Pour l'Italie, je m'en charge moi-même; j'irai à Milan, je le prendrai, & je ne laisserai à mes ennemis aucune des conquêtes qu'ils ont faites sur mes Généraux. Ce Prince se disposoit en effet à passer les Alpes avec une armée capable d'exécuter les plus grandes choses, lorsque la conspiration du Connétable de Bourbon l'arrêta dans ses Etats. Cet événement eut des suites si terribles, qu'on n'en peut trop exactement développer les causes.

Charles de Bourbon, Comte de Montpensier, devoit originairement l'immense fortune dont il jouissoit à l'amour qu'avoit eu pour lui Louise de Savoye, mere du Roi, & à la hai-

haine implacable que portoit à cette Princesse Anne de France, fille de Louis XI. Ces deux femmes, dont l'une avoit gouverné le Royaume sous Charles VIII. & l'autre le gouvernoit sous François I. se déclaroient dans toutes les occasions l'une contre l'autre avec tout l'emportement que peuvent inspirer l'antipathie, la vengeance, l'orgueil, & la jalousie. Les projets de l'une étoient toujours traversés par l'autre; & Louise n'eut pas plutôt laissé entrevoir le dessein d'épouser Montpensier, qu'Anne lui proposa sa fille Susanne, seule héritiere des vastes Domaines de la branche aînée de Bourbon. Quoique ce jeune Prince prétendit avec quelque fondement peut-être que ces biens lui étoient substitués, il ne balança pas à se marier avec sa cousine qui lui fit don de tous ses droits.

La premiere impression que fit sur Louise une union si précipitée, ressembloit à de la haine; mais la seconde fut un redoublement d'amour. Cette Princesse persuadée que si sa rivale avoit assez de bonnes qualités pour mériter l'estime de son mari, elle n'avoit pas assez de graces pour fixer son

mour ; révolté de la résistance infidelle, & comme rien ne persuade mieux que les grands bienfaits, elle demanda & obtint pour lui l'épée de Connétable.

Bourbon parut très-sensible à un procédé si noble ; ses actions prirent un air de tendresse qu'on interpréta favorablement. Cependant comme l'amour de la Princesse augmentoit avec la réputation de celui qui l'avoit fait naître, elle ne tarda pas à desirer un retour plus vif. Dans un de ces momens où la passion est aussi ingénieuse à se calmer qu'elle l'est dans d'autres à se flatter, on craignit que l'ambition du Connétable n'étouffât cet autre sentiment. Pour prévenir cette indifférence, Louise donna au Président de Prat pour Ministre, & Bonnivet pour Favori. Elle crut que ces arrangemens la rendroient nécessaire au Connétable, l'affermiroit de lui pour toujours. Ce sentiment n'étoit pas délicat ; & il devoit naturellement moins allumer l'amour que l'éteindre. Le Prince en jugea ainsi, & si ces premiers traits lui firent soupçonner ce qu'il devoit craindre d'une femme de cet caractère, il en fut convaincu

par

par ce qu'il éprouva en Italie, où après la victoire de Marignan qu'on peut regarder comme son ouvrage, il resta en qualité de Vicerοi du Milanés.

Bourbon, quoique Prince du sang, maître presque absolu de cinq Provinces considérables, chef d'une Maison nombreuse, revêtu de la première dignité du Royaume, savoit quand il le vouloit être populaire, & il le voulut être à Milan. Jaloux de jouir de presque tous les honneurs de la Royauté chez une Nation insinuante & polie, il parvint à les obtenir, en prodiguant à la Noblesse & au Peuple tout ce que l'affabilité, la politesse & la douceur ont de plus séduisant. Quelques Espagnols qui ne jouissoient pas de ces qualités aimables, firent un crime au Prince de sa complaisance pour les Italiens, & soit qu'ils n'écoutassent que leur haine, ou qu'ils suivissent des impressions étrangères; ils réussirent à rendre ses vûes suspectes, & sa politique odieuse. On tourna tout contre lui, jusqu'à la découverte qu'il fit des intrigues tramées à la Cour de Rome contre les intérêts de la France. Le Roi se laissa persuader que cette vigilance

& cette pénétration dans un jeune Prince nourri loin des affaires, & dans les plaisirs, étoient nécessaires pour la preuve, & les suites d'une ambition extrême.

Le Connétable qui ne tarda pas à être instruit des dispositions où on étoit pour lui, entreprit de les faire changer en quittant sa place. Une démarche si sage, fit tomber les soupçons de François, mais ne le réconcilia pas avec la Régente qui avoit contribué à les faire naître. Cette Princesse avoit été pénétrée de douleur en voyant Bourbon accepter sans regret un emploi qui l'éloignoit d'elle. Cette conduite l'avoit presque convaincue d'une indifférence qu'elle n'avoit voulu jusqu'alors que soupçonner. Pour l'en punir, & pour tâcher de le ramener, elle le força en quelque manière, en répandant un nuage sur ses actions, à repasser en France. Lorsqu'il parut à ses yeux conduit par le devoir, elle le reçut avec autant d'émotion & de joye que s'il eût été amené par l'amour. Ces sentimens ne durerent point. Le Prince qui étoit instruit de tout, & qui le vouloit par-

roî-

maître, ne prit plus la peine de masquer sa froideur par des politesses ressemblantes aux expressions de la passion; & la Régente ne mit plus de bornes à sa haine & à sa vengeance. Elle commença à nuire au Connétable du côté de l'intérêt en empêchant qu'il ne fût payé de ses pensions, & continua par l'attaquer du côté de l'honneur en le faisant priver dans une occasion éclatante des plus brillantes prérogatives de sa Charge.

Sur ces entrefaites, la Duchesse Susanne mourut sans laisser d'enfans. Cet évenement découvrant à Madame Régente la possibilité de satisfaire sa passion, en ralluma vivement l'ardeur. Elle crut que l'espérance de partager avec elle le gouvernement du Royaume, ou la crainte de se voir ravir une succession sur laquelle elle avoit une apparence de droit, rendroit plus docile le Connétable. L'évenement prouva que ce Prince n'avoit pas été pénétré. Supérieur aux promesses & aux menaces, il conservoit le souvenir des injures passées, & ne montra que du mépris pour les offres qu'on lui faisoit. Tant d'aigreur & tant de hauteur dé-

déterminèrent la Régente à pouſſer ſon reſſentiment auſſi loin qu'il pourroit aller. Elle revendiqua les biens de la Maiſon de Bourbon dont elle étoit par ſa mère, & qu'elle prétendoit lui appartenir par la proximité du ſang, tandis que le Connétable ſoutenoit au contraire que par l'uſage immémorial de ſa Maiſon, les biens lui appartenoient en qualité de mâle. Les Juges ne ſe trouvérent pas aſſez corrompus pour adjuger à la Régente cette ſucceſſion; mais ils furent aſſez foibles pour la mettre en ſequſtre.

Cette injuſtice qui dépouilloit Bourbon des richeſſes & de la puiſſance qui l'avoient ſoutenu juſqu'alors contre la haine & les intrigues de ſes ennemis, le détermina à chercher des appuis hors de ſa Patrie. Il entra en négociation, & fit un Traité avec l'Empereur & le Roi d'Angleterre. Le premier s'engagea à lui donner en mariage ſa ſœur Eléonore, veuve du Roi de Portugal, & à la déclarer par ſon teſtament héritiére de tous les Etats de la Maiſon d'Autriche, ſi lui, & Ferdinand ſon frére mouroient ſans enfans; Henri s'obligea à l'aider à ſe for-

former un établissement indépendant, en lui fournissant des hommes & de l'argent. Le Connétable pour soutenir les prétentions, & favoriser sur la frontière les entreprises des Alliés, devoit faire révolter le Bourbonnois, l'Auvergne, le Beaujolois, & quelques autres Provinces dont il étoit le maître. Heureusement pour la France, le secret d'une conspiration si dangereuse transpira, & Bourbon fut obligé de quitter en fugitif un pays où il prétendoit régner. François dans l'incertitude des suites qu'auroit cette retraite, craignit de s'éloigner de ses Etats, & au-lieu d'aller conquérir le Milanès comme il l'avoit très-imprudemment projetté, il chargea Bonnivet de cette expédition.

II.

De tous les Généraux qui furent employés durant cette guerre, ce fut le moins heureux, parce que c'étoit le moins habile. Claude de Lorraine, premier Duc de Guise, rendit vains les efforts des Allemands en Champagne, la Trimouille, ceux des Anglois en Picardie, & Lautrec, ceux des Espagnols devant Bayonne. L'Amiral, le seul proprement qui eût une Armée, en-

entra dans la Lombardie à la tête de près de quarante mille hommes François, Suisses, ou Lansquenets, & y fit autant de fautes que de pas.

Prosper Colonne fut le Général que la ligue lui opposa. Cet Italien qui passa pour un des plus grands Capitaines de son siécle, faisoit la guerre avec moins d'éclat que de sagesse, & avoit pour maxime de ne rien abandonner à la fortune, même dans les cas les plus pressans. Il combinoit extrêmement toutes les démarches, & dans la crainte de les déranger, il laissoit échapper souvent des occasions décisives que la négligence ou la foiblesse de l'ennemi lui présentoient. Sa maniére de faire la guerre étoit bonne en général, mais elle avoit le défaut d'être toujours la même. Il ignoroit l'art de varier ses principes suivant les lieux, les tems, & les circonstances. Il fut lent sans être irrésolu, & s'il manqua de l'activité nécessaire pour fatiguer ou pour surprendre l'ennemi, il fut assez vigilant pour n'être jamais surpris. Le brillant & la gloire des batailles ne le tentoit point même dans sa jeunesse. Son ambition dans tous les âges fut de dé-

défendre ou de conquérir des Provinces sans répandre du sang. Exempt de l'inquiétude qu'on remarque dans la plupart des Généraux, il attendoit sans impatience le fruit de ses manœuvres, & un succès pour venir lentement n'en étoit pas moins un succès pour lui. Si la politique qui le porta à changer si souvent de parti, le décria du côté de la probité; d'un autre elle lui donna la connoissance du génie militaire de plusieurs Peuples, une autorité suffisante pour les conduire, & l'adresse nécessaire pour les accorder.

La moindre partie de ces talens eut suffi pour fermer l'entrée de l'Italie à Bonnivet vif, imprudent, présomptueux, & inappliqué. Malheureusement pour la Ligue, & peut-être pour la France, Colonne accablé par les maladies, & par l'âge, avoit conservé l'ambition du commandement, la derniére qui quitte les hommes, & avoit perdu les forces nécessaires pour exercer les fonctions du Généralat. Sa foiblesse plus que sa raison l'avoit convaincu que les François n'étoient point en état de penser à recouvrer le Milanés, & que quand ils auroient été

assez

assez téméraires pour en former le projet, la révolte du Connétable, & la multitude d'ennemis qu'ils avoient à craindre, le leur auroit fait abandonner. Cette imprudente confiance l'empêcha de faire des recrues, de rassembler ses quartiers, & de rétablir les fortifications.

Les François avoient passé les Alpes que Colonne étoit à peine désabusé. Il ramassa à la hâte ce qu'il put de troupes, & se porta avec assez de célérité sur les rives du Tésin pour en disputer le passage. Le fleuve s'étant trouvé moins profond qu'on ne l'avoit cru, il fut traversé à gué ou sur des ponts avec tant de promptitude, & un si bon ordre, que le Général des Confédérés fut forcé de se retirer. Tous les Historiens conviennent que si Bonnivet eut sû profiter de sa supériorité, il auroit détruit sans péril l'armée ennemie, & que Milan ne pouvoit pas balancer à lui ouvrir ses portes. On varie sur les raisons qui l'empêcherent de mettre à profit son activité, le seul talent qu'il eut pour la guerre.

Quelques Ecrivains prétendent qu'il voulut attendre la partie de son armée

qui

qui ne l'avoit pas encore joint; ſans faire attention que le tiers des forces qu'il avoit ſuffiſoit pour faire réuſſir toutes les entrepriſes qu'il voudroit former. D'autres ont chargé de ſon inaction quelques Milanois qui, pour détourner les malheurs qui menaçoient leur Patrie, s'engagerent à faire donner par capitulation à la Capitale plus d'argent qu'on n'en tireroit en la ſaccageant. Brantome a écrit que Bonnivet étoit devenu paſſionnément amoureux de la Signora Clarice, la plus belle perſonne de Milan, & qu'il avoit mieux aimé prendre la Ville par une voye où ſa Maîtreſſe ne courût aucun riſque, que de haſarder un aſſaut qui l'auroit expoſée à la fureur & la licence du ſoldat. Un Moderne a avancé, je ne ſai ſur quel fondement, que Galeas Viſconti méditoit de remettre ſa Maiſon en poſſeſſion du Milanés, entrepriſe plus difficile ſi les François s'en rendoient les maîtres, que s'il n'y avoit qu'à prévenir ou à attendre la mort de Sforce qui étoit infirme, & qui probablement n'auroit point d'enfans. Dans cette eſpérance Viſconti s'étoit rendu agréable à Bonnivet, & lui

lui avoit persuadé de ménager & de laisser reposer ses troupes, pour qu'il excitât plus d'admiration ou de crainte, lorsqu'il iroit prendre possession de Milan.

Quoiqu'il en soit, quelques jours que l'Amiral donna mal-à-propos aux plaisirs ou au repos furent autrement employés par Colonne. Une longue expérience ayant appris à ce Général, que les hommes même les plus éclairés, ne prennent pas toujours le meilleur parti, il imagina que les François dont il avoit très-mauvaise opinion, pourroient bien lui donner le tems de réparer les fortifications de la Ville, & il ne se trompa point. Cette prévoyance, & cette activité rétablirent les affaires de la Ligue, & réduisirent Bonnivet à ne former qu'un blocus devant Milan; à souhaiter de pouvoir couper les convois de l'armée confédérée, & à surprendre de petites Villes ou quelques postes. Ces légers avantages mêmes ne durérent pas longtems. Les François qui avoient le Pays contre eux, un Général qu'ils n'estimoient pas, un ennemi qui devenoit tous les jours plus fort, & à

qui on faisoit faire une guerre lente & à l'Italienne, se découragérent. Dès-lors leurs partis se laissérent battre, leurs subsistances devinrent difficiles; & Bonnivet dans la crainte de se voir forcer un affamer dans son camp, recula six quartiers jusqu'au Tésin.

L'armée de Colonne, & les Peuples du Milanés, demandoient qu'on attaquât les François dans leur marche. On le pouvoit peut-être avec avantage; mais le caractére du Général Italien s'y opposa. Il soutint que Bonnivet acheveroit bien lui seul de ruiner son armée; que la prudence ne permettoit pas de presser un ennemi mal habile, qui n'avoit de ressource que son désespoir; que c'étoit un triomphe bien complet & bien glorieux que d'avoir sû forcer les François à la retraite sans péril & sans effusion de sang, que la perte d'une bataille seroit plus funeste dans la situation où on se trouvoit, que la victoire ne pouvoit être avantageuse; & qu'enfin il ne vouloit pas à la fin de sa carriére adopter de nouveaux principes, & négliger une méthode à laquelle il devoit sa gloire & sa fortune.

Bon-

Bonnivet profita de la tranquillité dont on le laissa jouir, pour se fortifier à Biagrassa, Place à quatorze milles de Milan. Ce poste étoit très-bon, & il y a apparence qu'il s'y seroit maintenu jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendoit, si la mort de Colonne n'eût fait passer le commandement de l'armée Impériale à des Généraux plus actifs que lui.

Ces Généraux étoient Lannoi Vice-roi de Naples, le Marquis de Pescquaire & Bourbon, qui depuis sa fortie de France, étoit passé en Italie. Il fut arrêté entr'eux & le Duc d'Urbin, & Pierre Pétaro, l'un Chef des troupes de l'Eglise, & l'autre de celles de Venise, qu'on laisseroit Sforce dans sa Capitale pour la rassûrer contre la hardiesse, & les entreprises de quelques garnisons voisines, & qu'on passeroit le Tésin en force pour s'emparer des derrières de Bonnivet, lui couper les vivres, & peut-être l'envelopper. Ce plan qui fut exécuté avec toute la vivacité & l'intelligence possibles obligea les François à abandonner Biagrassa. Cette démarche, pour être trop tardive, leur fit perdre leur mu-

munication avec le Piémont, & ils se trouvérent renfermés dans le Novaréze, Pays entiérement ruiné. Bonnivet se flatta longtems qu'une diversion que six mille Grisons devoient faire chez les Venitiens & les Milanois, pourroit changer quelque chose dans sa situation : mais ces Peuples ayant été repoussés dans leurs montagnes, il ne lui resta d'autre ressource que de se porter à Romagnano sur la Sessia, pour y recevoir six mille Suisses qu'on lui envoyoit. Quoiqu'ils ne fussent séparés de l'armée que par la Riviére, ils refusérent de joindre sous prétexte qu'on ne leur avoit pas envoyé à Ivrée les quatre cens Gendarmes qu'on leur avoit promis pour les escorter. Cette défection entraîna celle de leurs Compatriotes. Ils désertérent du camp en foule, & se firent une espéce de devoir de suivre un exemple plus propre à affermir dans le devoir des hommes courageux qu'à les en écarter.

L'Amiral au désespoir de se voir perdu par l'endroit qui devoit faire son salut, ne pensa plus qu'à ramener s'il pouvoit les débris de son Armée en France. Quoique ce projet fut rempli

 de

de difficultés, il auroit réussi selon les apparences sans l'activité, & peut-être la haine de Bourbon. Depuis long-tems ce Prince disoit qu'une extrême diligence étoit nécessaire pour profiter des fautes du General François, que les Officiers expérimentés de son armée pouvoient réparer, si on leur donnoit le tems de se faire entendre ou d'agir eux-mêmes: ce conseil le meilleur qu'on pût suivre n'avoit pas été écouté par des hommes accoutumés à agir avec lenteur, & qui craignoient trop de lui voir attribuer le succès de la campagne pour en régler si exactement les opérations sur ses vues. Le péril où se trouvoient les François le rendit plus vif, & ses envieux plus traitables: ils consentirent à presser leur marche, & le firent si heureusement qu'ils se trouvèrent à portée de charger la Gendarmerie Françoise, dans le moment même que l'Infanterie commençoit à défiler sur un pont qu'on avoit jetté.

Bonnivet que son devoir & son courage avoient placé à l'arrière-garde, y soutint quelques-tems les efforts des Confédérés. Une blessure considérable,

ble, & peut-être auſſi la crainte de tomber entre les mains du Connétable, le détermina à s'aller mettre à couvert au-delà du Pont. Bayard chargé par cette retraite du ſalut de la Gendarmerie qui s'étoit ſacrifiée au reſte de l'armée, le procura par des prodiges de hardieſſe & de conſtance. Il ouvrit à cette généreuſe Nobleſſe le chemin de la France, auſſi-bien qu'à l'Infanterie; mais il lui en coûta la vie. Bleſſé à mort dans cette action par un coup de mouſquet, dont on ſe ſervoit alors pour la première fois, il ſe fit deſcendre de cheval, & mettre au pied d'un arbre. C'eſt-là que le viſage tourné du côté de l'ennemi, regardant la croix de ſon épée, & après s'être confeſſé par humilité à ſon Maître d'Hôtel, il attendoit la fin de ſa deſtinée. Bourbon qui pourſuivoit les fuyards, paſſa devant lui, & s'attendrit ſur ſon ſort. *Je ne ſais point à plaindre, Monſieur*, lui dit ce brave homme avec une noble fierté; *je meurs en faiſant mon devoir; c'eſt de vous qu'il faut avoir pitié, en vous voyant armé contre votre Patrie, votre Roi, vos amis, votre ſerment, votre honneur, & vos in-*

té-

tentes. Pescaire le plus grand ennemi des François ; mais l'ami de tous les gens de mérite, n'eût pas été plutôt instruit du malheur arrivé à Baïard qu'il accourut à lui, & ne le quitta pas qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Nous avons perdu, dit-il alors, le véritable modèle d'un grand homme, & les François un grand Capitaine. Il mourut comme tous ses ancêtres. Son aïeul avoit été tué sous le Roi Philippe de Valois à la bataille de Crecy ; son bisaïeul à la bataille de Poitiers sous le Roi Jean : son ayeul à la bataille d'Azincourt sous le Roi Charles VI ; & son pere à la bataille de Montlhéri sous Louis XI.

La nouvelle de la mort de Baïard, portée aux François y causa une désolation générale. Les Officiers, les Gendarmes, les Soldats s'attroupoient & se confondoient ensemble, comme réunis par le même sentiment de douleur : ils avoient tous perdu un pere, un ami, un bienfaiteur. Quelques-uns emportés par leur zéle ou leur reconnoissance, allérent se rendre aux Confédérés pour avoir la consolation de revoir encore le Chevalier ; mais l'en-

nemi touché d'une résolution si héroï-
que se joignit à leurs regrets, & vou-
lut qu'ils fussent libres. Ses amis en-
voyérent demander son corps au vain-
queur: la générosité de Pescaire avoit
prévenu leurs soins; on l'avoit déjà
embaumé, & il leur fut remis pour
être porté à Grenoble sa Patrie. Le
Duc de Savoye ordonna qu'il recevroit
dans ses Etats tous les honneurs qu'on
rend à des Souverains, & que sa No-
blesse l'accompagneroit jusques sur la
frontiére. Les Peuples du Dauphiné
vinrent l'y recevoir & le conduisirent
parmi des gémissemens & des pleurs
jusqu'à la Capitale de la Province. Il
y fut enterré sous une tombe simple,
sans ornemens & sans inscription, sé-
pulture convenable à sa modestie, &
assez décorée par son souvenir.

L'histoire est pleine des actions hé-
roïques de cet homme singulier. Une
des premiéres est de 1500. Un parti
François ayant rencontré un parti Ita-
lien, le poussa vivement. On étoit si
animé de part & d'autre, que les uns
ne s'appercevoient presque pas qu'ils
reculoient, ni les autres qu'ils avan-
çoient. Les deux troupes étant arri-

vées aux portes de Milan, un Gendarme François cria d'une voix forte: *tourne, homme d'armes, tourne:* mais Bayard transporté du plaisir de vaincre fut sourd à ces cris répétés, & entra au galop dans la Ville, comme s'il eût voulu, dit son Historien, emporter seul cette Capitale. Les Soldats, le Peuple, tout jusqu'aux femmes, se jetta sur lui: mais le brave Cajazze que sa valeur avoit toujours tenu à portée de ses coups, le fit couvrir par ses hommes d'armes, & le reçut prisonnier. Cajazze le conduisit dans sa maison dont il le rendit le maître, & alla ensuite au souper du Prince, où il parla avec admiration du Chevalier. Ludovic si défiant, si artificieux avec les Souverains, étoit souvent ouvert & magnanime avec les hommes: il avoit vu des fenêtres de son Palais les actions du brave François; il demanda à l'entretenir & voulut connoître son caractère.

Mon Gentilhomme, lui dit le Duc, *qui vous a conduit ici? L'envie de vaincre, Monseigneur*, répondit Bayard. *Et pensiez-vous prendre Milan tout seul? Non*, répartit le Chevalier; *mais je*

croyois être suivi de mes Camarades. Eux & vous, ajoûta Ludovic, *n'auriez pû exécuter ce dessein. Enfin*, dit Bayard, qui ne pouvoit disconvenir de sa témérité, *ils ont été plus sages que moi: ils sont libres, & me voici prisonnier; mais je le suis de l'homme du monde le plus brave & le plus généreux.* Le Prince lui demanda ensuite d'un air de mépris quelle étoit la force de l'Armée Françoise. *Pour nous*, dit Bayard, *nous ne comptons jamais nos ennemis. Ce que je puis vous assurer, c'est que les Soldats de mon Maître sont gens d'élite devant lesquels les vôtres ne tiendront pas.* Ludovic piqué d'une franchise si hardie, répliqua que les effets donneroient une autre opinion de ses troupes, & qu'une bataille décideroit bientôt de son droit & de leur courage. *Plût-à-Dieu*, s'écria Bayard, *que ce fût demain pour moi que je fusse libre. Vous l'aurez*, repartit le Duc; *j'aime votre fermeté & votre courage, & j'offre d'ajoûter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.* Bayard pénétré de tant de bonté se jette aux genoux du Prince, le prie de pardonner en faveur de son devoir, ce qu'il y avoit

de hardi dans ſes réponſes, demande ſon cheval & ſes armes, & retourne au camp publier la généroſité de Ludovic, & ſa reconnoiſſance.

La fortune & ſa vertu le mirent ſouvent en occaſion d'inſpirer ce dernier ſentiment, à Breſſe ſur-tout en 1512. Cette Ville s'étant révoltée contre les François qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, elle fut ſaccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Baïard qui avoit été bleſſé au commencement de l'action, fut porté chez des gens de qualité, qu'il raſſura par ſes diſcours, & par la précaution qu'il prit de placer à leur porte deux Soldats qu'il dédommagea par un don de huit cens écus du ſacrifice qu'ils lui avoient fait en ne pillant pas. Lorſque l'impatience de joindre l'armée, plutôt que ſa guériſon, qui n'étoit qu'imparfaite, eût déterminé le Chevalier à partir; la Maîtreſſe de la maiſon ce jetta à ſes genoux: „ Le droit „ de la guerre, lui dit-elle, vous rend „ le maître de nos biens & de nos vies, „ & vous nous avez ſauvé l'honneur. „ Nous eſpérons pourtant de votre „ généroſité que vous ne nous traite-

„ rez pas avec rigueur, & que vous
„ voudrez bien vous contenter d'un
„ préſent plus proportionné à notre
„ fortune qu'à notre reconnoiſſance".
Elle lui préſenta en même tems une
boëte remplie de ducats d'or. Baïard
la regarda en ſouriant, & demanda
enſuite combien il y en avoit. „Deux
„ mille cinq cens, Monſeigneur, ré-
„ pondit la Dame en tremblant: mais
„ ſi vous n'êtes pas content, nous ſer-
„ rons nos efforts pour en trouver da-
„ vantage. Non, Madame, dit le
„ Chevalier, je ne veux point d'ar-
„ gent: les ſoins que vous avez pris
„ de moi ſont bien au-deſſus des ſer-
„ vices que j'ai pu vous rendre: je
„ vous demande votre amitié, & vous
„ conjure d'accepter la mienne". Cette modération ſi rare cauſa plus de ſurpriſe que de joie à la Dame: elle ſe jetta de nouveau aux pieds du Chevalier, & lui dit qu'elle ne ſe releveroit point qu'il n'eût accepté cette marque de ſa gratitude. „Puiſque vous le
„ voulez, reprit Baïard, je ne vous
„ refuſerai point: mais ne pourai-je
„ pas avoir l'honneur de ſaluer vos
„ filles". Dès qu'elles furent arrivées,

il les remercia de leur attention à lui faire compagnie & à l'amuſer. „ Je „ voudrois bien, ajoûta-t-il, vous té„ moigner ma reconnoiſſance: mais „ les gens de guerre ont rarement des „ bijoux convenables aux perſonnes „ de votre ſexe. Madame votre mere „ m'a fait préſent de deux mille cinq „ cens ducats, je vous en donne à „ chacune mille pour vous aider à „ vous marier. Je deſtine les cinq cens „ autres aux Religieuſes de cette Vil„ le, qui ont été pillées, & je vous „ prie d'en faire la diſtribution „.

Ce trait de généroſité préparoit Baïard à une action plus glorieuſe & plus difficile. Il apperçut à Grenoble l'Hyver ſuivant une jeune perſonne d'une beauté parfaite. Tout ce qu'il apprit de ſa naiſſance & de ſa ſituation, lui laiſſant croire qu'il pouvoit donner une liberté entiere à ſes deſirs, il des confia à ſon Valet de Chambre. Ce Domeſtique trouva dans ſa commiſſion plus de préjugés à ſurmonter que de véritables ſentimens d'honneur à vaincre, il gagna la mere, & il lui fut permis d'emmener la fille; elle ſuivit ſans grande réſiſtance ſon con-

acteur, parce qu'elle comptoit beaucoup sur la probité du Chevalier. „ Monseigneur, lui dit-elle, en tombant à ses pieds, & en versant un „ torrent de larmes, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime „ de la misère, dont votre vertu devroit vous rendre le défenseur ". Ces mots touchèrent Bayard. „ Levez-„ vous, lui dit-il, ma fille, vous sortirez de ma maison aussi sage, & „ plus heureuse que vous n'y êtes entrée ". Sur le champ il la conduisit dans un retraite sûre, & le lendemain il fit appeller la mère; après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna six cens francs pour marier sa fille à un honnête homme, qui consentoit de l'épouser avec cette dot. Il ajoûta cent écus pour les habits, & les frais de la cérémonie. *C'est ainsi*, dit l'Auteur de sa Vie, *que le bon Chevalier changea le vice à vertu.*

Il lui étoit aussi très-ordinaire d'augmenter sa réputation jusques dans les occasions où sa nation perdoit la sienne, & la déroute de Guinegate si honteuse en 1513. pour les François qui se laissèrent vaincre sans combattre,

marcha à sa gloire. Son courage qui n'avoit pas besoin d'être soutenu par l'exemple, & qui ne dépendoit pas des événemens, ne lui permit pas de fuir avec les autres. Il soutint fort longtems avec quelques hommes aussi déterminés que lui les efforts de plusieurs corps très-considérables. Forcé de se rendre, il le fit d'une manière également sage & hardie. Il apperçut de loin un Gendarme richement armé, qui voyant qu'il n'y avoit point de péril, & dédaignant de faire des prisonniers, s'étoit jetté au pied d'un arbre pour reposer, & avoit quitté son casque. Il pique droit à lui, saute de son cheval, & lui appuyant l'épée sur la gorge: *Rends-toi homme d'armes*, lui dit-il, *ou tu es mort*. L'Anglois imaginant qu'il est survenu du secours aux François, se rend sans résistance, & demande le nom du Vainqueur. *Je suis*, répondit-il d'un ton plus adouci, *le Capitaine Baïard qui vous rend votre épée avec la sienne, & qui se fait aussi votre prisonnier.*

Quelques jours après le Chevalier voulut s'en aller: *Et votre rançon*, dit le Gendarme; *Et la vôtre*, répondit

Baïard,

Baïard, *je vous ai pris avant de me rendre à vous, & j'avois reçu votre parole lorsque vous n'aviez pas encore la mienne.* L'avanture étoit si extraordinaire que les Rois d'armes ne l'avoient pas prévue, & le cas si difficile qu'ils n'oserent prononcer. On convint de s'en rapporter à l'Empereur & au Roi d'Angleterre : ils décidérent que les deux Prisonniers étoient mutuellement quittes de leurs promesses : mais Henri ajoûta que Baïard qui avoit vu leur camp de leurs travaux, seroit obligé de faire un voyage de six semaines dans les Pays-Bas, avant de rejoindre son armée. Ce Prince avoit une ame plus étendue, que de privés pendant ce tems-là les François des lumieres & de la valeur d'un de leurs meilleurs Officiers : il méditoit de se l'attacher par les offres, les caresses, les éloges même des esprits séduisans qu'il chargea de cette négociation, n'obtinrent rien, & ne pouvoient rien obtenir.

Toutes les actions du Chevalier Baïard portoient d'une ame simple, noble & sensible. Il réunissoit les qualités qui gagnent les hommes, la douceur,

ceur,

cœur, la franchiſe, le déſintéreſſement, la généroſité. Ces vertus lui procurérent la confiance générale, diſtinction plus flatteuſe que toutes celles que peuvent donner le crédit ou les grandes places. Content de cette eſpéce d'empire qu'il avoit ſur les cœurs, il n'en brigua jamais d'autre; & il ne ſe plaignit jamais de la Cour, quoiqu'elle ne rendît pas juſtice à ſes ſervices, & qu'elle les avouât ſans les récompenſer. Comme les qualités du cœur portées à un degré éminent donnent plus de conſidération que les titres: il eût plus d'autorité qu'aucun Capitaine de ſon tems: ſes Compagnons accordérent ſouvent à ſes prières, ce qu'ils avoient refuſé à l'autorité de leurs Chefs. Sa réputation faiſoit naître l'émulation ſans exciter l'envie; & nous devons remarquer à l'honneur de ſon ſiécle, que les Généraux qui ſont ſi aiſément jaloux des ſubalternes ne le furent point de lui, tout inſtruits qu'ils étoient qu'on attribuoit à ſes conſeils, & à ſa valeur la plus grande partie de leurs ſuccès. Quoiqu'il fût la guerre, comme ceux qui de ſon tems la ſavoient le mieux, il dut ſa réputation

à une intrépidité audacieuse & brillante, qui déconcertoit les arrangemens des Guerriers méthodiques. La passion qu'il avoit pour les combats n'étouffoit pas en lui l'amour de l'humanité. Sa maxime favorite étoit que la force des armes ne devoit être employée que pour rétablir l'équité & non pour exercer des vengeances ou des barbaries. Sans fortune il étoit généreux à l'excès ; mais il l'étoit à propos, & ses libéralités servoient toujours de récompense à une action louable, ou d'encouragement à une vertu. L'histoire ne lui reproche pas d'avoir jamais fait ni dit ni rien fait de blâmable, quoique tous les Historiens contemporains aient souvent & longtems parlé de lui. Il mérita avant trente ans, & portera jusqu'au tombeau le surnom de *Chevalier sans peur & sans reproche*, qualification honorable, qu'on n'accordoit alors qu'à des hommes supérieurs qui joignoient l'honneur & la probité à la plus haute valeur & aux talens militaires.

Laumon de Balard, & la démolie de l'armée de Bonnivet, étendirent les vues d'une partie des Confédérés du Pape, les Vénitiens, & Sforce, se croyant

croyant trop heureux d'avoir chaſſé les François de l'Italie, vouloient, il eſt vrai, qu'on ſe contentât de ce ſuccès: mais on aima mieux ſe paſſer de leur ſecours que d'adopter leurs idées. Bourbon avoit propoſé & fait goûter une irruption en France. Le projet de ce fameux Rebelle, étoit de traverſer le Dauphiné ſans s'attacher à aucun ſiége, de marcher droit à Lyon, Ville foible, & où il avoit des intelligences, de pénétrer enſuite dans le Forès, & les autres Provinces de ſon patrimoine, où il s'aſſuroit que la Nobleſſe qui l'aimoit l'aideroit de ſon épée, & que les Peuples qui étoient mécontens, lui fourniroient des vivres: il eût paſſé de-là ſans obſtacle dans le centre du Royaume, & fait courir à la Monarchie un des plus grands périls où elle ſe fût jamais trouvée. Ce plan étoit brillant & ſolide en même tems. Cependant il ne fut goûté ni par l'Empereur ni par le Roi d'Angleterre. Ils craignirent que ſi le Connétable, qui étoit & devoit être mécontent de ſa ſituation, pénétroit trop avant, il ne s'accommodât, & ne livrât peut-être l'armée Impériale.

Cette

Cette considération les détermina à lui envoyer ordre de porter la guerre en Provence.

Il y entre par le Comté de Nice, à la tête d'environ dix-huit mille hommes, & s'empara sans de grands efforts d'Antibes, de Frejus, de Grace, de Brignoles & d'Aix. Peut-être eût-il été sage de continuer à se rendre maître des petites Villes pour enrichir les troupes sans les exposer, & de détruire par force ou par adresse ce qui restoit de l'armée Françoise, avant qu'elle eût reçu ses renforts: alors la Ville de Marseille qui auroit vu l'ennemi maître de la Province, & qui n'auroit pu compter sur aucun secours, se seroit, selon les apparences, rendue sans résistance. Ce raisonnement du Connétable ne plût pas au Marquis de Pescaire, qui partageoit avec lui l'honneur du commandement, & qui avoit encore plus d'autorité. Comme il avoit eu toujours mauvaise opinion de cette expédition, & qu'il persistoit à croire que l'issue en seroit funeste, il pensoit qu'on ne pouvoit trop-tôt s'assurer d'un Port pour la retraite ou pour les secours qui viendroient d'Espagne. Les crain-

craintes bien ou mal fondées prévalurent sur tout ce qu'on y opposa, & le siége de Marseille fut commencé le 19 Août 1524.

On se flattoit que les Bourgeois effrayés par l'effet de l'artillerie, & dans la crainte du pillage, forceroient la garnison à capituler : leur activité, leur courage, leur fermeté détruisirent ces espérances, & déterminérent les assiégeans à attacher le mineur à la muraille. Ce nouveau genre d'attaque étoit plus terrible, & ne parut pas plus redoutable. On montra pour découvrir les mines le zéle qu'on avoit montré pour réparer les bréches. Les femmes même les plus distinguées de la Ville, concoururent à la défense commune avec tant d'ardeur, que les contremines qui furent faites à cette occasion, furent appellées la tranchée des Dames.

Dans le désespoir de réussir par la force ouverte, les assiégeans eurent recours à la ruse, ils parvinrent à faire entrer dans la Ville des hommes choisis qui devoient profiter du trouble d'un assaut prémédité, pour mettre le feu à divers quartiers. Ces soldats qui

ne pouvoient pas communiquer avec le camp, prirent mal leurs mesures; ils furent découverts & perdus à la vûë de l'armée. Pour prévenir de nouvelles surprises, on ordonna qu'il y auroit la nuit des lumières à toutes les fenêtres.

Bourbon, chagrin des longueurs du siége, parut plus déterminé que jamais à sortir heureusement de son entreprise ou à y périr avec gloire. Dans cette idée il s'exposoit aux plus grands périls, & se consoloit en attendant l'effet de sa fortune par l'applaudissement que le soldat donnoit à sa valeur. Les difficultés en se multiplant, lui ravirent même cette consolation. En vain il se trouvoit sans cesse aux batteries & aux tranchées; on se plaignoit d'une résistance, qu'il ne pouvoit empêcher, sans lui tenir compte de ce qu'il entreprenoit pour la vaincre. Bientôt il ne fût plus regardé que comme un traître à sa Patrie, dont il étoit affreux de servir la haine & le désespoir.

Le Marquis de Pescaire autorisoit cette conduite par son silence, & peut-être en étoit le premier mobile par les ressorts secrets qu'il faisoit agir.

Un

Un projet qu'il avoit si hautement blâmé excitoit son mépris & souvent ses railleries. Un jour entre autres, un boulet de canon ayant tué dans sa tente deux Gentilshommes, & un Prêtre qui y disoit la Messe; & le Duc de Bourbon qui étoit accouru au bruit que faisoit cet accident, demandant ce que c'étoit: Ce sont, Monsieur, lui dit-il, les Consuls de Marseille qui viennent vous en apporter les clefs. Faisant allusion à ce que ce Prince avoit dit au commencement du siége sur la facilité de prendre la Ville.

Tandis que l'armée Impériale dépérissoit en Provence, François Premier assembloit ses forces. L'avantage qu'il pouvoit s'en promettre eût été médiocre, si les Espagnols en se jettant dans la Guienne, & les Anglois dans la Picardie l'avoient forcé à les diviser. Ce projet dont l'exécution pouvoit aisément entraîner le démembrement de la Monarchie, n'avoit pas eu lieu parce que les premiers avoient manqué d'argent, & que les autres avoient craint les Ecossois. Ces contre-tems tinrent lieu à François de politique, & lui permirent de mener lui-même tou-

toutes ſes troupes à la défenſe de la ſeule de ſes frontiéres qui fut attaquée. Bourbon & Peſcaire ſavoient trop la guerre pour attendre une armée de quarante mille hommes; ils décampérent après quarante jours de ſiége, & avant qu'on pût les joindre ou leur couper la retraite.

Il y avoit certainement des raiſons pour pourſuivre les Imperiaux, & des raiſons pour ne les pourſuivre pas. D'un côté ils étoient découragés, leur armée étoit ruïnée, l'Italie étoit ſans défenſeurs: il falloit ou renoncer tout-à-fait au Milanés, ou ſaiſir l'occaſion qui ſe préſentoit de le recouvrer. D'autre côté la ſaiſon étoit trop avancée pour faire des conquêtes; on ne pouvoit pas compter ſur une Infanterie toute compoſée de Suiſſes ou de Lanſquenets qui pouvoient ou ſe laiſſer corrompre ou ſe rebuter; le Royaume reſteroit expoſé aux irruptions qu'y pourroient faire les Anglois, les Flamans, & les Eſpagnols.

François ne prit pas la peine de balancer les avantages & les inconvéniens des deux partis qu'on pouvoit prendre. Toujours emporté par les moin-

moindres prospérités plus loin que la prudence & l'incertitude des événemens ne sembloient devoir le permettre, il se livra sans résistance & sans réflexion à Bonnivet, quoiqu'il eût pour lui moins d'estime que de goût.

„ Ce fut lui seul, dit Brantome, qui „ conseilla au Roi de passer les Monts, „ & suivre Mr. de Bourbon ayant „ laissé Marseille, non tant pour ce „ bien & service de son Maître, que „ pour aller revoir une grande Dame „ de Milan, & des plus belles qu'il „ avoit fait pour maîtresse quelques „ années devant, & en avoit tiré „ plaisir, & en vouloit retaster. J'ai „ ouï dire ce conte à une grande Da„ me de ce tems-là, & même qu'il „ avoit fait cas au Roi de cette Da„ me, qu'on dit que s'appelloit la „ Signora Clarice, pour lors estimée „ des plus belles d'Italie, & lui en „ avoir fait venir l'envie de la voir & „ coucher avec elle; & voilà la prin„ cipale cause de ce passage du Roi „ qui n'est à tous connue".

Comme le succès de cette entreprise dépendoit absolument de la diligence, parce que le Milanès étoit sans trou-

pes, les Impériaux hâtoient leur marche pour le couvrir, & les François la leur pour les prévenir. Les deux armées arrivérent le même jour; la premiére en cotoyant la mer à Albe dans le Montferrat; & la seconde à Verceil par le Mont-Cenis: jusques-là tout étoit égal: mais les Impériaux ayant fait quarante mille le lendemain pour joindre Lannoi à Pavie, ils se trouvérent en état de prendre le parti qui leur paroîtroit le plus convenable. La défense de la Capitale fut d'abord résolue. Cependant tout bien examiné, à Milan même, on désespera de se maintenir dans un lieu où la peste venoit d'enlever une partie des habitans, & de réduire l'autre à la misére qui suit ordinairement ce terrible fleau. On se contenta de jetter dans le Château des troupes capables de s'y défendre, & on sortit de la Ville par la Porte Romaine, dans l'instant même que les François se présentoient à la porte du Tesin.

L'armée Impériale étoit perdue sans ressource, si elle eût été poursuivie un peu vivement. Sa retraite se faisoit avec une précipitation qui n'étoit gue-

re

re différente d'une fuite. Les troupes épuisées par les travaux du siége de Marseille, fatiguées par des marches longues & continuelles, affoiblies par la dissenterie & d'autres maladies, sans vivres, sans munitions, la plupart même sans armes, n'étoient pas en état de soutenir l'attaque d'un ennemi dont le moindre des avantages étoit la supériorité du nombre. Cette armée, la seule ressource du Milanés, une fois dissipée ou ruinée, c'étoit une nécessité pour ce beau Duché de subir sans différer le joug du vainqueur.

Ces observations étoient sensibles, cependant on ne les fit pas, & le malheur de la France voulut qu'on crût devoir, avant toutes choses, s'assurer de Milan. Les gens qui savoient la guerre, avoient autrefois blâmé Bonnivet de n'avoir pas profité de la consternation du Milanés pour se rendre maître de la Capitale. François ne voulut pas qu'on put lui faire le même reproche : mais les circonstances n'étoient plus les mêmes. Le favori avoit eu besoin des murailles de Milan pour se défendre contre Colonne, qui lui étoit fort supérieur, & qu'il

ne pouvoit ni éviter ni vaincre en pleine campagne. Le Roi au contraire plus fort que ſes ennemis devoit les pourſuivre pour les battre, bien aſſuré qu'une Ville conſternée & privée de tout eſpoir de ſecours ne lui oppoſeroit aucune réſiſtance.

Quoiqu'il en ſoit, le tems que les François perdirent à Milan, les Imperiaux l'employérent à faire de très-bonnes diſpoſitions. Antoine de Leve ſe chargea de défendre Pavie, Pescaire ſe fortifia dans Lodi, quelques autres Officiers tous excellens furent envoyés à Cremone, à Come, à Alexandrie; & Lannoy, le Connétable, & le Duc de Milan, campérent avec le reſte des troupes à Soncino ſur l'Oglio, pour régler leurs mouvemens ſuivant le beſoin & les circonſtances.

Les Imperiaux avoient fini leurs arrangemens, lorſque les François commencérent à déliberer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. On pouvoit ou détruire le camp de Soncino pour n'en être point inquiété, ou prendre Come pour ouvrir un chemin facile aux Suiſſes qu'on attendoit, ou forcer Lodi pour jetter l'ennemi fort loin. Toutes

ces opérations paroiſſoient faciles aux Généraux, & l'utilité en étoit évidente. Bonnivet prétendit que pour s'aſſûrer de ces derriéres, il falloit aſſiéger Pavie; & cette Place fut auſſi-tôt inveſtie.

Antoine de Leve qui y commandoit, avoit autant de génie que de valeur, & plus d'expérience encore que d'activité. Né dans un état obſcur, & d'abord ſimple Soldat, il étoit parvenu au commandement par d'utiles découvertes, & une ſuite d'actions la plûpart hardies & toutes heureuſes. Un extérieur bas, ignoble même, ne lui ôtoit rien de l'autorité qu'il devoit avoir, parce qu'il avoit le talent de la parole, & une audace noble à laquelle les hommes ne réſiſtent pas. Ce qu'il y avoit d'inquiet, d'auſtére, & d'un peu barbare dans ſon caractére, étoit corrigé ou adouci, ſelon les occaſions, par ſon ambition qui étoit vive, forte, & éclairée. Il ne connoiſſoit de la religion & de la probité que les apparences. Sa fortune, & la volonté ou les intérêts du Prince, étoient pour lui la ſuprême loi.

Les talens & les reſſources d'un Of-

ficier auſſi diſtingué rendirent long-tems inutiles les efforts que faiſoient les François pour prendre la place, & tournoient contr'eux juſqu'aux avantages qu'ils avoient pour y réuſſir. Le déſeſpoir & la honte de voir tous leurs deſſeins prévenus ou ruinés, les conduiſirent à vouloir détourner le Teſin de devant Pavie. Cette riviére ſe partage à une lieue au-deſſus de cette Ville, en deux parties inégales, qui ſe réuniſſent à une lieue au-deſſous avant de ſe jetter dans le Pô. Bonnivet crut pouvoir réuſſir à couper la plus conſidérable, qui baigne les murs de Pavie, & à la faire entrer dans l'autre qui s'en écarte, & qu'on nomme le Gravaloné. Il comptoit qu'en la mettant ainſi à ſec, il viendroit aiſément à bout de prendre la Place, qui de ce côté-là n'étoit défendue que par la profondeur des eaux. Trois ſemaines entieres s'écoulérent dans cette entrepriſe qui coûta beaucoup de monde & de dépenſe: mais lorſque les Aſſiégés commençoient à craindre quelque chose & les aſſiégeans à eſpérer beaucoup, la riviére groſſie par des pluies abondantes & par la fonte des neiges, en-

entraîna les digues élevées pour détourner son cours.

Cet évenement avoit été précédé, & fut suivi de plusieurs autres si malheureux qu'après deux mois de siége, on n'étoit guere plus avancé que le premier jour. Cependant l'armée diminuoit tous les jours par le feu continuel de la Place, les maladies contagieuses, les fréquentes désertions, les rigueurs de la saison, le défaut de vivres; surtout par les allarmes continuelles que donnoient les sorties fréquentes, & bien conduites d'Antoine de Lève, & les mouvemens des Généraux Imperiaux qui avoient rassemblé leurs troupes.

François, malgré tant de raisons d'abandonner le siége, s'y opiniâtra. Ayant promis à une Dame qu'il aimoit d'être à Lyon au commencement de Mars, vainqueur de ses ennemis, il ne pouvoit se résoudre à paroître devant sa Maîtresse après avoir échoué dans la premiére entreprise qu'il avoit formée. Le murmure du soldat, & les représentations des Chefs auroient pû surmonter peut-être cette ridicule répugnance: mais il y étoit malheureu-

sement affermi par Bonnivet, qui avoit dit qu'il mourroit devant la Place, ou qu'il la prendroit. Cet Amiral abusant du talent commun à la Cour de donner un tour odieux aux sentimens les plus louables, & aux actions les plus héroïques qu'on a intérêt de décrier, réussissoit à faire regarder par le Roi tous ceux qui cherchoient à l'éclairer, ou comme des hommes méchans qui vouloient le couvrir de honte, ou comme des hommes bornés qui ne voyoient pas dans l'avenir les moyens de réussir qui se présenteroient en foule. Le Maître avoit avec le Favori une telle conformité de caractére, qu'il croyoit comme lui qu'il suffisoit d'avoir le courage d'attendre le péril pour le vaincre; & une confiance si aveugle en ses promesses qu'il attendoit tranquillement dans les plaisirs, que Pavie lui ouvrît ses Portes.

Bourbon qui connoissoit la bonté de la Place, l'habileté du Gouverneur, les divisions des François, & l'incapacité de l'Amiral sur qui tout rouloit, avoit prévû ce qui arriva, & reglé ses démarches sur ses conjectures. Il savoit qu'on lui attribuoit les désastres de

de la dernière campagne, & il connoissoit trop les hommes pour espérer qu'on rendit justice à sa conduite, tant que les effets en seroient malheureux. Pour faire cesser ces plaintes, il abandonna à Pescaire & à Lannoy le soin des affaires d'Italie, & se rendit à la Cour du Duc de Savoye son ami particulier. Il ne réussit pas seulement à le détacher des intérêts de la France, & à le déterminer à une alliance avec l'Empereur; il en obtint encore les secours dont il avoit besoin pour aller lever des troupes en Allemagne où il trouva moins de facilité qu'il ne l'avoit espéré.

Les Princes de l'Empire, quoique liés en quelque maniére d'intérêt avec Charles-Quint, ne voyoient pas sans inquiétude l'accroissement d'une Puissance énorme dont on pourroit abuser peut-être un jour pour les asservir. Ils n'osoient pas, à la vérité, s'opposer ouvertement aux entreprises de l'Empereur; mais ils souhaitoient vivement que le Roi de France pût réussir à se rendre maître du Milanés. Ces dispositions déterminérent Bourbon à s'adresser à *Frondsperg*. Ce Gentilhomme à

qui la connoiſſance des affaires d'Allemagne, & la confiance des gens de guerre donnoient dans toutes les parties de l'Empire une autorité preſque indépendante, reçut avec empreſſement les ouvertures qu'on lui faiſoit. Jaloux de la gloire de ſa Nation, & fâché de la voir un peu obſcurcie par les Suiſſes depuis un ſiécle, il trouvoit la cauſe de ce malheur dans la facilité qu'avoient les avanturiers Allemands de ſe ranger indifféremment ſous toutes ſortes de drapeaux. Un chef de la naiſſance & de l'habileté du Connétable lui parut très-propre à redonner aux troupes de ſon pays leur ancien orgueil, & leur premiére réputation. Cette eſpérance le rendit ſi actif & ſi adroit qu'en moins de trois ſemaines, il ramaſſa dix mille vieux ſoldats. Avec ce Corps, & ſix mille hommes que le Comte de l'Odron avoit faits dans le Virtemberg, Bourbon rentra en Italie, & y trouva les François qui ſe conſumoient devant Pavie, où il les avoit laiſſés en partant il y avoit quatre mois.

Ce Prince aſſervi juſqu'alors aux caprices d'autrui, devint le maître des opérations, parce que ſes ſoldats étant

à lui, il étoit en état de rendre à ſon gré des ſervices, ou de ſe faire craindre. Il n'eut pas plutôt joint l'armée Impériale, qu'il fit arrêter qu'on marcheroit aux François, lui à la tête des Allemans, Lannoy des Italiens, & Peſcaire des Eſpagnols. Ce parti étoit réellement ſage, & plus ſage qu'il ne le paroiſſoit peut-être d'abord. Une défaite ne faiſoit que détruire une armée qui, faute de paye, s'alloit diſſiper d'elle-même, au lieu qu'une victoire ſauvoit Pavie, délivroit le Milanés, & ouvroit le chemin de la France.

La même politique qui faiſoit ſouhaiter une bataille aux Impériaux devoit la faire craindre à leur ennemi. Il n'avoit qu'à lever le ſiége, prendre un poſte où il ne put pas être attaqué, temporiſer quelques ſemaines ou même quelques jours, & il auroit vû diſparoître des troupes qu'on n'avoit retenues dans Pavie, & à l'armée que par l'eſpérance d'une action déciſive, & du pillage d'un riche camp. Cette retraite finiſſoit la guerre, du moins la campagne; & les François ſans tirer l'épée, ſe trouvoient maîtres d'un Duché conſidérable, pour lequel ils avoient

vestient ayant placé le Prince entre l'artillerie & les fuyards, rendit le canon inutile. Dès-lors le combat se rétablit, & la victoire se déclara ensuite pour le parti qu'on avoit cru quelque-tems vaincu.

La défaite des François vint surtout de leur Gendarmerie qui avoit passé jusqu'alors pour la meilleure de l'Europe, & qui dans cette journée ne soûtint pas tout-à-fait sa réputation. Elle fut vaincue & presque détruite par deux mille Basques d'une agilité merveilleuse, qui se séparant par pelotons de dix, de vingt, de trente hommes, l'attaquérent avec une vivacité, & une adresse très-redoutables. Ils faisoient une décharge pour disparoître ensuite, & revenoient à l'improviste pour disparoître encore. On prétend qu'Antoine de Leve avoit dressé depuis quelque-tems ces Arquebusiers à combattre par pelotons entre les escadrons de la Cavalerie Espagnole, & qu'il avoit emprunté cet usage des Grecs. Les Généraux qui depuis ce tems-là s'en sont servis le plus savamment, sont l'Amiral de Coligni, Henri IV. le Grand Gustave, Weimar,

Montrose, & M. de Turenne en 1674. à Sintzim, & à Ensheim.

Un stratagême de Pescaire contribua encore beaucoup au succès de cette journée. Ce Général s'étant approché du camp ennemi un peu avant le commencement du combat rentra dans le sien pour y annoncer que le Roi de France venoit de faire publier dans son armée une défense sous des peines capitales de faire quartier à aucun Espagnol. Cette nouvelle quoique fausse, fût crue de si bonne-foi, & fit des impressions si fortes que presque tous les Impériaux jurérent de n'accorder la vie à aucun François, & de plutôt mourir que de se rendre. Ce serment eût les suites terribles qu'il devoit avoir; il rendit l'Espagnol invincible dans l'action & féroce après la victoire.

Il n'y a guére de bataille plus célébre dans l'histoire que celle de Pavie. Les vaincus y perdirent huit ou dix mille hommes, Bonnivet, la plupart des Officiers considérables, & le Milanès entier. Cependant ces évenemens sont si communs à la guerre, qu'on en auroit presque perdu le souvenir, s'ils

ne s'étoient trouvés liés au malheur de François I. Ce Prince, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de l'homme du monde le plus intrépide, fut forcé de se rendre; mais il ne voulut se rendre qu'au Vicerοi: *Monsieur de Lannoy*, lui dit-il en Italien, *voilà l'épée d'un Roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, & qu'il n'est pas prisonnier par lacheté, mais par un revers de fortune.* Lannoy se mit à genoux, reçut avec respect les armes du Prince, lui baisa la main, & lui présenta une autre épée, en disant: *Je prie Votre Majesté d'agréer que je lui donne la mienne qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres. Il n'est pas convenable à un Officier de l'Empereur de voir un Roi desarmé, quoique prisonnier.*

La crainte qu'on eut que les Lansquenets, qui depuis longtems n'avoient point reçu de solde, ne pensassent à se saisir de François, pour en avoir la rançon, fit prendre la résolution de le conduire au Château de Pissighitone. Il y fut traité en Roi. Lannoy avoit pour lui le plus grand res-

pect,

pect, Pescaire une admiration sans bornes; & Bourbon une soumission approchante du repentir. Toute l'armée prenoit à ce Prince un vif intérêt qui étoit la plus grande consolation qu'il pût recevoir dans l'état où il se trouvoit. Un soldat Espagnol le lui témoigna d'une maniére singuliére. J'avois fondu, la veille de la bataille, lui dit-il, une balle d'or pour Votre Majesté, & six d'argent pour les principaux Seigneurs qui combattroient à ses côtés. Il ne m'est resté que la vôtre que je n'ai pas trouvé l'occasion d'employer. Je vous conjure, Sire, de l'accepter pour faire partie de votre rançon. Le Roi reçut avec bonté ce présent, loua celui qui le faisoit de sa franchise, & le remercia de sa générosité. Ce trait avoit été précédé d'une autre qui me paroît mériter de passer à la postérité. Un soldat François, dont l'histoire auroit dû conserver le nom, donna cent écus à un Garde pour obtenir la permission d'approcher du Roi prisonnier, & de lui ôter ses bottes qu'il avoit encore longtems après le combat. Le Prince fut extrêmement touché de cette attention, & il conçut

pour

Le Viceroi étoit dans cet état d'incertitude, le plus terrible de tous pour un homme de son caractére, lorsqu'il en fut tiré par un évenement des plus surprenans. Pour consoler François I. dans sa prison, on l'avoit flatté que l'Empereur seroit ou assez généreux pour l'élargir sans rançon, ou assez juste pour n'exiger que des conditions raisonnables. Les premiéres propositions qu'on lui fit l'ayant détrompé, il imagina que s'il pouvoit aller lui-même en Espagne, il avanceroit plus les affaires dans une entrevuë avec Charles-Quint, que les Ministres des deux Cours, par des négociations de plusieurs années. Il se confirma dans son opinion par l'habitude où il étoit de juger des inclinations d'autrui par les siennes, & il la proposa au Viceroi comme l'unique moyen de donner bientôt la paix à la Chrétienté.

L'annoy charmé d'une ouverture que quelques Historiens prétendent qu'il fit le premier, y entrevit pourtant des inconvéniens. Il craignoit d'un côté que Bourbon & Pescaire n'approuvassent pas une idée qui dérangeoit peut-être leurs projets, & il n'osoit de l'au-

tre éloigner des côtes d'Italie la flotte Eſpagnole qui devenoit néceſſaire au tranſport du Roi priſonnier. Le Prince applanit ces difficultés en ne laiſſant rien échapper qui pût faire pénétrer ſes vuës par ceux à qui on avoit intérêt de les cacher, & en fourniſſant ſes propres galéres pour le voyage. Il partit pour l'Eſpagne; & lui qui avoit demandé de n'être pas conduit à Pavie après la bataille, ne craignit point d'aller ſervir de ſpectacle à une nation fiére & dédaigneuſe.

L'Empereur qui ne fut inſtruit de cette réſolution qu'à l'arrivée du Roi même, diſſimula la joie qu'elle lui cauſoit avec autant de ſoin qu'il avoit caché celle qu'il avoit reſſentie en apprenant le ſuccès de la journée de Pavie. L'Europe entiére avoit eu les yeux ſur lui, pour voir de quelle maniére il recevroit la nouvelle d'une ſi belle victoire, & toute l'Europe avoit été étonnée de la ſageſſe & de la modeſtie d'un jeune & puiſſant Prince, qu'aucun revers de fortune n'avoit accoutumé à tant de modération. Il avoit pouſſé la feinte juſqu'à défendre des feux de joie: *Les Chrétiens*, avoit-il dit,

dit, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'on remporte sur les Infidèles.* Charles continua ce personnage jusqu'à ce qu'il convint à ses intérêts d'en prendre un autre. Alors il mit la liberté de François aux conditions les plus dures, les plus humiliantes, & pour lui ôter l'espérance d'y faire rien changer, il déclara qu'il ne le verroit point jusqu'à ce que les prétentions respectives des deux Couronnes eussent été réglées. Cette dureté du Monarque inspira de l'orgueil aux Grands, ou les autorisa à le faire éclater. Ils prétendirent que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant, au-lieu de se découvrir seulement, ainsi qu'il étoit d'usage. Ils obtinrent à cette occasion, disent quelques Historiens, qu'on diminueroit la hauteur de la porte de sa chambre, afin que se tenant en deçà, ils pussent s'attribuer l'inclination que le Prince seroit obligé de faire pour sortir: mais il confondit leur audace & leur adresse en sortant à reculons, & en leur présentant le dos. Ce trait de mépris que méritoient peut-être ceux sur qui il tomboit; mais qui étoit certainement trop bas pour le Prince qui

se le permettoit, jetta dans tous les cœurs un commencement d'aigreur qui augmenta dans la suite, & qui éclata à l'occasion d'un évenement plus sérieux.

Un des plus grands Seigneurs du Royaume jouoit avec le Roi, & jouoit malheureusement. François plus sensible au gain que la générosité ne permet de l'être, & la bienséance de le paroître, se livroit à une joie qui avoit quelque chose d'insultant. Il fit plus, il quitta assez brusquement le jeu, quoique l'Espagnol qui se montroit offensé, le priât d'un air froid de le continuer. Alors le Grand perdant toute retenue, jetta sur la table la somme qu'il avoit perdue, & dit insolemment : *Tu as raison de garder cet argent, il servira pour ta rançon.* Cet outrage mit le Prince dans une si violente colére qu'il donna à l'Espagnol un grand coup d'épée dont il mourut peu de jours après. La Cour entiére se mit en mouvement pour obtenir justice de cette violence. L'Empereur qui ne pouvoit la punir quand même il l'eût desiré, ne voulut pas la condamner : il répondit aux amis & aux parens du mort, que son in-

insolence méritoit la punition qu'il avoit reçue, & qu'il auroit dû se souvenir qu'un Roi étoit Roi par tout.

La Nation oublia bien-tôt cette leçon importante, ou en profita mal. Elle autorisa longtems par son assiduité, & par ses éloges une Comédie sur la bataille de Pavie, dans laquelle on voyoit le Roi de France terrassé par un Espagnol qui lui mettoit le pied sur la gorge, & qui l'obligeoit à lui demander la vie dans les termes les plus humilians. Cette indécente & ridicule farce fut jouée jusqu'à ce que Emeric Jobier de Barrault, Ambassadeur de Henri IV. à la Cour de Philippe II. s'y étant trouvé par hasard, monta sur le théatre, & en présence de tout le monde passa son épée au travers du corps du personnage qui insultoit si cruellement François I.

Ce Prince que la politique de l'Empereur retenoit en Espagne, & qui y souffroit beaucoup de la hauteur des Grands, étoit d'un caractére trop vif & trop impatient pour soutenir ses malheurs avec fermeté. Il succomba autant sous le poids de sa foiblesse que sous celui de ses revers; & il fut atteint

teint d'une maladie dangereuse. L'intérêt que Charles prenoit à la conservation d'une vie dont la fin ruinoit ses projets, lui fit faire des réflexions : il se détermina enfin à voir son prisonnier, & à essayer de lui rendre par les fausses promesses d'une liberté prompte, l'espérance & la santé que trop de dureté lui avoit ravies. Son Chancelier Gattinara qu'il consulta sur cette résolution, la désapprouva. Il soutint que l'Empereur ne devoit pas voir le Roi de France, ou qu'il devoit briser ses fers ; parce qu'autrement cette civilité passeroit pour intéressée, & que la postérité auroit sujet de soupçonner d'avarice une action qu'il pouvoit rendre la plus belle de son régne en la faisant par un motif de générosité. Ce langage tenu par le même homme qui, quelques mois auparavant, avoit été d'avis de rendre la prison de François perpétuelle, parut à Charles une contradiction : il ne s'apperçut pas que les deux conseils partoient d'un Ministre porté au grand, & qui n'ayant pû lui persuader de recueillir tout le fruit qu'il pouvoit de sa victoire, vouloit du moins l'engager à en tirer toute la gloire.

L'Em-

L'Empereur qui n'avoit pas eu la fermeté néceſſaire pour ſe fixer au premier de ces deux partis, manqua du déſintéreſſement qu'il falloit pour embraſſer le ſecond. Il ſuivit le plan qu'il s'étoit formé, d'abuſer de la crédulité de François pour lui perſuader qu'il alloit être libre, dès que ſa ſanté ſeroit rétablie. Cette promeſſe arracha ce Prince au tombeau, & l'arrivée de la Ducheſſe d'Alençon ſa ſœur, chargée de traiter de ſa rançon lui rendit ſes forces. Il en avoit beſoin, non comme il l'avoit eſpéré pour prendre la route de ſes Etats, mais pour ſoutenir encore les dégoûts & l'ennui de ſa ſituation. A meſure que ſa guériſon avançoit, l'Empereur trouvoit des prétextes pour réculer la négociation, convaincu qu'il arracheroit à l'impatience de ſon Priſonnier des ſacrifices qu'il n'avoit pû obtenir de ſa raiſon. François laſſé de tant de délais, eut un mouvement de dépit qui pouvoit paroître un effort de vertu : il proteſta qu'il étoit réſolu de finir ſes jours dans ſa priſon, & il donna à la Ducheſſe d'Alençon, qui répaſſoit les Pirenées, un acte ſigné de ſa main, par lequel

il

il remettoit le gouvernement du Royaume entre les mains du Dauphin son Fils aîné, & lui permettoit de prendre la Couronne.

L'Empereur qui avoit approfondi le caractère de son Prisonnier, ne fut que médiocrement allarmé de cette démarche: il la regarda ou comme une feinte concertée, à laquelle on n'auroit aucun égard en France, ou comme un trait de légereté qui seroit bien-tôt retracté en Espagne. Pour savoir plus préciſément à quoi s'en tenir, & pour avancer peut-être le dénouement d'une scène, qui au gré de l'Europe entiére, duroit trop long-tems, il fit joüer un ressort dont la force & la bonté lui étoient parfaitement connues.

Bourbon étoit passé d'Italie en Espagne pour veiller à ses intérêts durant les négociations qui commencérent d'abord après la bataille de Pavie, & dans lesquelles il prévoyoit bien que ses intérêts seroient discutés. Il avoit été si mal reçu d'abord, que le Marquis de Villane n'avoit consenti à le loger chez lui qu'en assûrant à l'Empereur qu'il brûleroit son Palais dès que ce Prince en seroit sorti, ne pouvant se

résoudre à occuper dans la suite une démarche qu'un traître auroit souillée. Dès qu'il fut devenu nécessaire de donner de l'inquiétude aux François, on commença à ménager au Connétable une considération extraordinaire. Charles feignit de vouloir tenir toutes les paroles qu'il lui avoit données, & il parut déterminé à commencer par lui faire épouser sa sœur.

Le Roi de France qui ne pouvoit pas douter qu'il ne fût bientôt forcé de rétablir Bourbon dans ses biens, fut effrayé du péril que couroit la Monarchie, si un Prince si puissant devenoit beaufrère de l'Empereur. Pour prévenir cet inconvénient, il demanda la Princesse pour lui-même, espérant que Charles qui s'opiniâtroit à le faire céder la Bourgogne consentiroit à la laisser à la France comme dot de la Reine Eléonore, & que cette difficulté, la seule qui éloignât la paix, étant applanie, la tranquillité se trouveroit rétablie presque d'elle-même entre les deux Nations.

Il eût été à souhaiter pour le bonheur de l'Europe, que l'Empereur eût eu assez de modération pour goûter ce tem-

tempérament. Malheureusement il persista à exiger la cession d'une Province sur laquelle il prétendoit avoir des droits, & comme il l'avoit prévu, on eut la foiblesse de la lui abandonner. François ne mit qu'une condition à ce sacrifice, c'est que sa liberté précéderoit l'évacuation de la Bourgogne. Les Ministres Flamans peu éclairés, ou corrompus, comme on le publia depuis, opinérent pour cette condescendance : les Espagnols plus défiés ou plus fidéles s'y opposérent. Charles, qui ne regardoit peut-être cet arrangement que comme une vaine formalité, ou qui croyoit avoir pris du moins des mesures infaillibles pour s'assurer qu'on ne lui manqueroit pas de parole, se prêta à la délicatesse de son Prisonnier. Alors rien ne s'opposant plus à la paix, elle fut signée aux conditions suivantes. 1°. Que le Roi de France céderoit la Bourgogne en pleine souveraineté. 2°. Qu'il renonceroit à tous ses droits sur Naples, sur le Milanés, sur Génes, & à l'hommage que lui devoient les Comtés de Flandres & d'Artois. 3°. Qu'il rétabliroit le Connétable dans ses biens,

Charges & dignités. 4°. Qu'il payeroit au Roi pour sa rançon deux millions d'écus d'or. 5°. Qu'il donneroit à son choix pour ôtages ses deux fils, ou le Dauphin, & douze Seigneurs qu'on désigneroit. 6°. Que s'il ne voulait ou ne pouvoit tenir sa parole, il retourneroit dans sa prison. Le sceau de la réconciliation fut son mariage avec Eléonore, sœur aînée de l'Empereur, & Veuve du Roi de Portugal.

Personne ne douta que ce traité de paix, ne devint l'époque d'une guerre longue & sanglante. On supposoit que François I. qui avoit sa gloire à réparer, ses intérêts à ménager, & sa vengeance à satisfaire, se livreroit à toute la vivacité, à toute l'impétuosité de son caractère. Cette conjecture étoit d'autant mieux fondée, que le Prince trouva en rentrant dans ses Etats, que son absence n'avoit pas nui aux affaires, & que la Régence de sa mère avoit profité avec beaucoup de courage, & de bonheur de l'inaction quelquefois incompréhensible de l'Empereur, pour mettre les frontières en état, & pour lever des troupes.

Les dispositions du Roi ne se trouvèrent

vérent pas telles qu'on les imaginoit; les malheurs qu'il venoit d'éprouver lui avoient fait souhaiter une situation tranquille. Il étoit disposé de très-bonne-foi à exécuter le traité de Madrid tout humiliant qu'il étoit, pourvu qu'au-lieu de la cession de la Bourgogne, on se contentât de deux millions d'écus d'or: moyennant cet adoucissement, il promettoit d'observer une neutralité parfaite, & il abandonnoit l'Italie entiére au ressentiment & à l'ambition de son Rival.

Pour juger de la faute que fit l'Empereur en n'acceptant pas les offres de la France, & pour sentir qu'il se laissa plutôt emporter par le dépit de s'être trompé, que conduire par la connoissance de ses vrais intérêts, il suffit de rappeller ce qui s'étoit passé depuis la journée de Pavie.

Avant cet événement mémorable, les Puissances d'Italie souffroient assez patiemment les Imperiaux dans le Milanés, & le Duc lui-même ne respectoit pas seulement les ordres de l'Empereur, il se soumettoit encore aux caprices de ses Généraux. La haine qu'on avoit conçuë contre les François étoit

si vive qu'on ne croyoit pas pouvoir trop acheter l'avantage de les accabler. Lorsque le sort des armes eut changé la face des affaires, les dispositions des cœurs changèrent aussi. Le Pape & les Vénitiens craignirent un Vainqueur puissant, qui ne trouvoit presque plus d'obstacle, & dont les succès pouvoient étendre les vues jusqu'à leurs Etats. Cette considération leur fit souhaiter qu'on ne différât pas davantage de donner à Sforce l'investiture du Duché de Milan, & qu'on en fît sortir une armée, qui depuis sa dernière victoire, n'avoit plus d'ennemis à combattre. Pour forcer l'Empereur à ces deux démarches qu'on sentoit qu'il ne feroit jamais volontairement, il fut arrêté que tous les Princes d'Italie uniroient leurs forces, & qu'ils serviroient la cause commune de tout leur pouvoir. Il falloit une ame forte & agissante pour mouvoir & régler ce corps composé de tant de membres: on crut la voir dans Pescaire qui commandoit alors l'armée de l'ennemi commun.

Ce Général avoit les vices qu'il falloit pour se laisser séduire, & les talens

lens nécessaires pour bien servir le parti qu'il embrasseroit : il étoit altier, faux & ambitieux; mais brave, vigilant, ferme, actif, inépuisable en ressources, l'idole des troupes. Un mécontentement qu'il avoit eu de l'Empereur l'avoit disposé à écouter des propositions contraires à ses engagemens. De cette disposition à une défection réelle le chemin est facile & court. On espéra qu'il le feroit si cette importante négociation étoit conduite avec l'art, le secret, & les ménagemens convenables. En effet, après eu, ou montré des scrupules qui pouvoient être également les suites d'un reste de probité, ou des preuves de son ambition, il céda à l'éloquence de Jérôme Moroné, & à l'offre qu'on lui fit de la Couronne de Naples. A cette condition il s'engagea à disposer les troupes Imperiales de telle sorte qu'elles pourroient être aisément accablées par les Milanois, & à marcher si rapidement avec l'armée des Confédérés vers les Etats qu'on lui destinoit, qu'ils ne feroient point ou peu de résistance. Par ce système l'Empereur se trouvoit chassé de l'Italie qui recouvroit son an-

ancienne liberté, & ſa premiére tranquillité.

Ce projet n'avoit rien de chimérique ; mais on s'étoit vu réduit à le communiquer à tant de perſonnes, qu'il étoit preſque impoſſible qu'il reſtât ſecret ; auſſi Charles en fut-il inſtruit, ſans qu'on ait jamais ſu, ni preſque ſoupçonné par quel canal. Peſcaire, averti à propos que ſes menées étoient découvertes, envoya un homme de confiance à l'Empereur pour lui apprendre une choſe qu'il ſavoit déjà, & pour tâcher de lui perſuader qu'il n'avoit feint d'épouſer les intérêts des Confédérés que pour ſe mettre à portée de connoître & de traverſer leurs vuës. Ce Prince qui imagina qu'il étoit plus convenable à ſa dignité de faire ſemblant de croire ce qu'on lui diſoit, que d'eſſayer de tirer de cette trahiſon une vengeance qui n'étoit pas ſûre, ordonna à ſon Général de recueillir le plutôt qu'il pourroit le fruit de ſon intrigue, & d'en amener inſenſiblement le dénouement. Il fut tel que Charles le ſouhaitoit, & que ſes intérêts le demandoient. Moroné attiré à Novare ſous prétexte de prendre des

arran-

arrangemens décisifs, & une dernière résolution, fut arrêté par son complice, & interrogé juridiquement. Dès qu'il eût avoué qu'il avoit agi dans toutes ses démarches par ordre de son Maître, Pescaire se crut obligé à traiter ce Prince en criminel de lese-Majesté: il lui demanda la garde de ses forteresses, comme nécessaire à la sûreté des troupes Impériales, & comme une preuve de soumission qui pourroit calmer l'Empereur. Le Duc qui se trouvoit sans force, sans conseil & sans espérance, n'osa refuser ce qu'on exigeoit, & mit lui-même ses ennemis en possession de toutes ses Places. Il croyoit qu'un sacrifice si grand & si difficile seroit suivi de quelque tranquillité: mais son persécuteur qui avoit une perfidie à faire oublier, poussa l'outrage jusqu'à vouloir se rendre maître du Château de Milan. Sforce qui n'avoit que cette retraite refusa de la livrer, & y fut assiégé. Pescaire la pressoit vivement, lorsqu'il périt d'une mort qui parut violente. Les soupçons de poison tombèrent également & sur les Espagnols qui ne doutoient pas qu'il ne fût entré dans la conspiration, &

sur les confédérés qui se plaignoient d'en avoir été trahis. Cet événement n'eut pas les suites qu'il pouvoit avoir, par l'attention qu'eut l'Empereur d'envoyer sans délai Bourbon pour continuer le siége.

Telle étoit la situation des choses, lorsque François I. sorti de prison, conclut à Cognac le 22 Mai 1526. un traité avec le Pape, les Vénitiens, & le Duc de Milan. Le but de cette ligue dont le Roi d'Angleterre fut déclaré Protecteur, étoit de faire mettre en liberté les Fils de France, d'affermir Sforce dans ses Etats, & de remettre l'Italie entière dans la situation où elle étoit avant la guerre. Il faut développer comment des prétentions si justes, & des projets si sages eurent une issue toute à fait funeste.

Le Roi de France qui n'étoit entré dans la confédération que pour intimider l'Empereur & l'engager à accepter un équivalent pour la Bourgogne, agit d'abord mollement. Outre cette raison qui étoit connue, il y en avoit une autre qu'on ne soupçonna pas : il craignoit que s'il faisoit des efforts trop prompts & trop heureux pour chasser les

les Impériaux de la Lombardie, il ne se vît abandonné dans la suite des Alliés, ou que du moins ils n'agissent pas avec assez de vigueur & de zéle pour lui faire rendre ses enfans. Ces considérations politiques étoient fortifiées par son goût pour le plaisir, par le dérangement de ses finances, & par le mécontentement des Suisses qui lui refusoient des troupes.

Le Roi d'Angleterre qui sans s'en appercevoir avoit été entraîné jusqu'alors dans le parti de la Maison d'Autriche par l'ambition de Wolsey, n'étoit entré dans la ligue que pour servir la vengeance de son Favori. Ce Cardinal qui avoit compté deux fois sur les services de l'Empereur pour parvenir au St. Siége, avoit été trompé deux fois dans ses espérances. Cette ingratitude avoit jetté dans son cœur un commencement d'aigreur que les maniéres pleines de froideur & de mépris qui suivirent la journée de Pavie tournérent en haine. Le Prince qui, jusqu'alors, lui avoit écrit lui-même toutes ses lettres avec cette souscription : *Votre fils & cousin Charles*, ne signa plus depuis cette victoire que *Char-*

Charles, des lettres écrites de la main d'un Secretaire. L'orgueilleux Wolsey voulut punir cet outrage en armant son Maître contre son ennemi : mais comme c'étoient les insinuations de son Ministre plutôt que des raisons d'état, ou ses passions particulieres qui avoient engagé Henri dans cette démarche, il ne la regarda presque pas comme un engagement sérieux.

Le Pape qui étoit irrésolu par caractere, intriguant par goût, & par le malheur des circonstances en guerre avec les Colonnes, ne pouvoit pas servir fort utilement la cause commune. Il étoit refroidi d'ailleurs par l'inaction des Rois d'Angleterre, & de France, qui ne faisoient point de diversion dans les Pays-Bas, & du côté des Pirenées, quoiqu'ils s'y fussent engagés, & qui n'envoyoient pas en Italie, l'un l'argent, & l'autre les troupes qu'ils avoient promis.

Les Venitiens étoient dans une position fort dangereuse, parce que l'Empereur qui les haïssoit formoit des prétentions sur leurs Etats de terre-ferme, & qu'ils étoient voisins du théâtre de la guerre. Ces raisons devoient naturellement

ment les déterminer à déployer leurs forces & à prodiguer leurs richesses pour faire finir le péril, ou du moins pour l'éloigner ; d'autres raisons s'y opposoient : ils se persuadoient que plus ils feroient d'efforts, moins les autres Confédérés se croiroient obligés d'en faire ; ainsi la République s'exposoit à périr pour vouloir trop engager ses Alliés à la conservation.

François Sforce n'avoit été qu'un personnage de théatre, depuis qu'il étoit rentré dans le Milanès. On s'étoit d'abord servi de son nom pour en chasser les François, & ensuite de ses liaisons avec Pescaire pour l'en dépouiller. Lorsqu'il entra dans la ligue, il étoit assiégé par les Impériaux dans le Château de la Capitale, & à la honte des Confédérés, il fut obligé de le rendre peu de tems après. Le Duc d'Urbin fut la principale cause de ce malheureux évenement.

Ce Général étoit lent & irrésolu : il voyoit toujours tant de raisons d'agir, & de n'agir pas, qu'il passoit à chicaner le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Son imagination qui se frappoit aisément, grossissoit

toujours à ses yeux les forces de l'ennemi, & diminuoit le nombre de ses propres troupes. Il avoit le défaut ordinaire aux hommes timides d'ôter le courage à ses soldats, en ne leur en croyant point, & d'enfler celui de l'ennemi en lui en supposant trop pour les avantages qu'il avoit pour attaquer, & ceux que lui procureroit la victoire ne se présentoient jamais à lui: son esprit ne voyoit que les hasards d'une action, & les suites d'une défaite; tout jusqu'à la réputation qu'il avoit de savoir supérieurement la guerre, nuisit à la cause qu'il défendoit. Ses Maîtres éblouis par l'éclat de son nom, approuvoient aveuglément toutes ses démarches; & les subalternes accablés par le poids de son autorité, n'osoient être d'un avis différent du sien, ni entreprendre de le soutenir.

Avec le caractère que nous venons de tracer, il n'étoit pas possible de rien faire qui exigeât un peu de promptitude ou d'activité. Aussi le Duc d'Urbin, quoique à la tête de vingt mille Vénitiens, d'un corps considérable de troupes de l'Eglise, & de vingt cinq mille Suisses, laissa-t-il prendre le Château

teau de Milan à sa vuë par un Général infiniment moins fort, mais plus hardi, & plus vigilant. Les secours qui lui vinrent de France pouvoient l'aider à réparer sa faute : jamais les Impériaux n'auroient réfisté aux conspirations qu'occasionnoient tous les jours dans Milan leur cruauté & leur avarice, & aux efforts de l'armée confédérée. Heureusement pour eux, le Duc d'Urbin s'amusa à assiéger Crémone. Les affaires de la Ligue furent ruinées par cette entreprise fatale quoiqu'heureuse. Un orage qui auroit été infailliblement dissipé, si on eût pris un meilleur parti, força le Pape à rappeller ses troupes ; & le Connétable de Bourbon eut le tems de recevoir d'Allemagne les Lansquenets qu'il en attendoit.

Ce Prince que l'inexécution du traité de Madrid fixoit nécessairement dans le parti où il s'étoit jetté, se maintenoit dans la Lombardie avec fort peu de troupes & sans argent. L'Empereur étoit hors d'état de fournir ni l'un ni l'autre ; il lui convenoit mieux de les employer dans les Pays-Bas, & en Espagne pour y faire échouer

chouer les entrepriſes qu'y devoient naturellement former les Rois de France & d'Angleterre. L'Allemagne pouvoit fournir des ſecours à ſon Chef, & elle le fit; non comme on l'eſpéroit, mais d'une maniére qui mérite d'être remarquée par l'hiſtoire.

Quelques Lanſquenets enrichis par les dépouilles des malheureux Milanois que Bourbon avoit été obligé, par les circonſtances de leur abandonner, s'étoient hâtés d'aller dépoſer leur butin dans leur pays, montrant en cette occaſion deux exemples rares, d'économie dans un ſoldat, & de fortune arrivée par le moyen de la guerre. Leurs Compatriotes frappés par cette ſingularité, parurent déterminés à s'expoſer aux mêmes périls, pour ſe procurer les mêmes avantages. Georges Fronsberg qui s'étoit ſi fort diſtingué dans les derniéres guerres d'Italie, & qui depuis la journée de Pavie, vivoit dans ſa Patrie avec beaucoup d'éclat & de dignité, remarqua ces diſpoſitions, & penſa à en profiter. Cet homme ſingulier étoit comme ſûr de ne point trouver d'obſtacle: malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, il pouvoit

comp-

compter sur la considération des Princes, & sur le zéle des Officiers & des soldats qui avoient autrefois servi avec lui & auxquels sa maison avoit été toujours depuis ouverte. Son projet ne fut pas plutôt devenu public qu'il vit venir à lui de toutes parts tout ce qui se sentoit du goût pour la guerre. Il choisit dans cette multitude environ vingt mille hommes, qui moyennant un écu chacun payé d'avance, le suivirent du fond de l'Allemagne jusques dans le Milanés. Une attaque d'apoplexie qui le mit hors d'état d'agir, dès qu'il eut joint les Espagnols dans le Plaisantin, rendit Bourbon plus fort en le rendant maître absolu des deux armées.

Ce Général tranquille pour le Milanés, où il avoit laissé Antoine de Leve avec sept ou huit mille hommes, & sûr de n'être que foiblement traversé par un ennemi irréfolu & découragé, se trouva le maître de ses opérations. Il eut successivement des vuës sur Plaisance, sur Boulogne, & sur Florence: quelques difficultés & d'autres vuës plus étendues lui firent abandonner ces projets; il se fixa au Sac

de

de Rome. Une résolution aussi violente pouvoit partir de plusieurs principes ; ou du desir d'enrichir son armée pour se l'attacher ; ou de l'envie de donner de l'éclat à son parti ; ou du dessein de se rendre agréable à l'Empereur, en le vengeant du principal instrument de la ligue ; ou enfin, ce qui n'est pas sans vraisemblance, de l'espérance de s'ouvrir un chemin au Trône de Naples, où il pouvoit s'assurer qu'il seroit maintenu par la meilleure partie de l'Europe si elle l'y voyoit une fois assis. Il ne seroit pas impossible que Bourbon n'eût été déterminé à cette entreprise la plus utile & la plus brillante de toutes celles qu'il pouvoit former, que parce qu'elle étoit devenue la plus facile, depuis que le Pape qui venoit d'acheter du Viceroi de Naples une Tréve de huit mois, avoit licencié ses troupes.

Quoiqu'il en soit de ces conjectures qui ont toutes quelque fondement dans l'histoire, la marche de l'armée Imperiale n'eut pas plutôt averti Rome du péril qu'elle couroit, qu'on réclama les engagemens contractés par le Comte de Lannoy de garantir de tou-

carte invasion l'Etat Ecclésiastique. Soit que le Vicerei agit ou qu'il n'agit pas de bonne foi, il fit part du traité au Connétable, qui pour amuser le Pape, promit d'abord de s'y conformer, & qui ensuite prétendit être dans l'impossibilité de le faire, sous prétexte qu'il étoit poursuivi par les Confédérés, & qu'il n'étoit pas le maître de ses troupes.

Tandis que ces négociations duroient, l'armée avançoit à grandes journées. Elle ne craignoit ni la faim, ni la fatigue, ni l'ennemi, depuis qu'on lui avoit annoncé son terme. L'espérance d'un riche & immense butin faisoit une impression si vive & si agréable sur tous les soldats, qu'ils étoient disposés, disoient-ils, à suivre le Connétable, *voulût-il les mener à tous les diables*, ajoutant que si on s'opposoit à leurs volontés, *ils renverseroient le monde entier*. L'habitude qu'il avoit contractée de marcher à leur tête, d'être vêtu comme eux, & de les entretenir familièrement sans nuire au respect, ajoutoit beaucoup à la confiance, & à l'attachement. Ils poussoient leur admiration pour lui jusqu'à le préférer

sérer à Scipion, à Annibal, & à César. Ces dispositions entretenues, augmentées même par le pillage des petites Villes qu'ils trouvoient dans leur marche, les soutint jusqu'au cinquième Mai 1527, jour auquel ils campèrent à la vuë de Rome.

Bourbon demanda sur le champ passage par la Ville sous prétexte de continuer sa marche vers le Royaume de Naples. Le Pape qui n'avoit pas à craindre un siége, & qui se fiant de pouvoir résister à une attaque brusque, refusa ce qu'il ne pouvoit accorder sans risque, & se prépara à soutenir avec des Bourgeois contre des troupes aguerries un assaut qui ne fut renvoyé qu'au lendemain. Le Connétable vêtu exprès d'un habit blanc pour être, disoit-il, le premier but des Assiégés, & la premiére enseigne de ses soldats, appuyoit lui-même une échelle contre la muraille, lorsqu'il reçut un coup mortel. Dans cette extrémité il ne perdit ni le courage, ni le jugement. Comme ce malheur pouvoit n'avoir pas été remarqué dans la chaleur de l'action, & qu'il auroit pu, s'il étoit devenu public, glacer l'ardeur du soldat,

il

il ordonna seulement au Capitaine Jonas son ami de le couvrir d'un manteau sous lequel il expira quelques instans après. Les troupes continuérent vivement l'attaque sans être instruites de la perte qu'elles avoient faite. Lorsqu'elles l'eurent apprise après la victoire, elles se jetérent sur les Romains, en criant pour s'exciter au carnage: *Carne, carne, sangre, sangre, fierra, fierra, Bourbon, Bourbon.* Rome ne fut pas seulement quelques jours en proie à l'avarice, à la brutalité, à la barbarie du Vainqueur, comme le sont ordinairement les Villes emportées d'assaut. Ces horreurs durérent deux mois entiers. Palais, Monastéres, Eglises, tombeaux, tout fut souillé & dégradé. On massacroit le Citoyen pauvre, parce qu'il n'avoit rien à donner, & on mettoit le riche à la torture pour le forcer à donner tout ce qu'il avoit. Les Allemans, la plupart Luthériens, se plaisoient à couvrir d'opprobre les Evêques & les Cardinaux, & à les accabler des plus sanglans outrages. Les Italiens violoient les vierges dans leur Cloture; & les Espagnols forçoient les Romaines

les

les plus distingués par leur rang ou par leur naissance à être les témoins du déshonneur de leurs femmes. La Capitale du monde Chrétien avoit été saccagée cinq fois, & n'avoit vû que la moindre partie des forfaits dont elle étoit alors la victime.

Le Pape qui, au lieu de sortir de Rome comme il le pouvoit pour sa sureté ; & comme il le devoit pour le bien de ses Sujets, s'étoit retiré par entêtement dans le Château S. Ange, y fut assiégé par le Prince d'Orange, qui depuis la mort de Bourbon, commandoit l'armée Imperiale. Il comptoit pour sa délivrance sur les forces des Confédérés ; mais le Duc d'Urbain aigri contre tous les Médicis depuis que Leon X. l'avoit dépouillé de ses États, sacrifia son devoir, sa gloire, & la Ligue à sa haine. Par un raffinement de vengeance qui n'est que de certains peuples, il se montra à Clément sur les hauteurs, & il se retira dès qu'il eût été vû. Cette retraite, en ôtant tout espoir de secours au Pape, le détermina à s'accommoder avec ses Vainqueurs. Il s'engageoit par son traité à livrer quelques Places que les

Ve-

Venitiens, André Doria, les Florentins, le Duc de Ferrare qui en étoient en poſſeſſion, ſes propres Sujets eux-mêmes qu'il avoit fait avertir ſecrettement de ſes intentions, refuſérent conſtamment de rendre. Comme on étoit convenu qu'il ne ſeroit mis en liberté qu'après que cette condition auroit été remplie, il fut cinq mois entiers dans le Château Saint Ange. Son ſort changea pourtant, parce que lorſqu'il ne fut que priſonnier, il ſe vit à l'abri de la famine, dont il avoit éprouvé toutes les horreurs dans le tems du ſiége.

Tandis que toutes ces ſcénes ſe paſſoient en Italie, l'Eſpagne en fourniſſoit encore de plus ſingulieres. L'Empereur qui auroit pû mettre le Pape en liberté par une ſimple lettre, ordonnoit des Proceſſions pour demander à Dieu ſa délivrance. Il faiſoit différer les réjouiſſances qu'on avoit préparées pour la naiſſance de ſon fils Philippe, & il prenoit le deuil pour un évenement qu'il avoit ſouhaité, & qui le combloit de joie. Cette comédie dura juſqu'à ce que l'armée des Alliés s'étant miſe en mouvement, il jugea qu'il lui ſeroit plus honorable de relâcher

son Prisonnier, que facile ou dangereux de le retenir.

La nouvelle ligue formée contre l'Empereur fut composée des Rois de France & d'Angleterre, des Venitiens & des Florentins, des Ducs de Milan & de Ferrare, & du Marquis de Mantoue. Lautrec commanda leurs forces réunies. Loin de briguer cet honneur, il le refusa, parce qu'il craignoit qu'on ne le laissât manquer des secours nécessaires pour faire heureusement la guerre; & François qui ne l'estimoit guere, & qui ne l'aimoit plus, opiniâtra lui-même pour un autre choix. Ils furent obligés de sacrifier l'un ses raisons, & l'autre ses répugnances à la cause commune: plusieurs Membres de la Confédération ayant déclaré qu'ils se retireroient si on leur donnoit un autre Général. Lautrec passa les Alpes à la tête d'une belle armée: il s'en servit pour réduire la plus grande partie du Milanès sous les loix de Sforce; ses opérations furent vives, sages & savantes. Elles auroient procuré la prise de la Capitale, si le Duc de Milan, & les Venitiens avoient été crus. Ils s'appuyoient sur la facilité d'y forcer

An-

Antoine de Leve trop foible pour réſiſter à la fois aux ennemis du dehors & du dedans ; ſur l'importance de couper les ſecours de l'Allemagne aux Impériaux pour les empêcher de ſe ſoutenir à Rome & à Naples. Enfin, ſur la néceſſité d'aſſûrer une retraite aux François, au cas que les expéditions qu'ils alloient commencer fuſſent malheureuſes.

Ces avantages étoient ſenſibles : mais on craignoit d'un côté en France que ſi les Venitiens n'avoient plus rien à redouter des Impériaux, ils n'agiſſent mollement pour la conquête de Naples ; & on vouloit de l'autre laiſſer indéciſe la poſſeſſion du Milanés afin de pouvoir le ſacrifier s'il en étoit beſoin à l'Empereur pour l'engager à ſe relâcher ſur l'article de la Bourgogne. C'étoit ſur ces deux pivots que devoit porter la conduite de Lautrec. Tout eût été perdu s'il ſe fût laiſſé pénétrer : heureuſement les circonſtances favoriſérent ſon ſecret. Tandis qu'on lui faiſoit le plus d'inſtances pour le déterminer au ſiége de Milan, le Pape le preſſoit de marcher à Rome pour le mettre en liberté, puiſque c'étoit le

principal motif de la ligue : les Florentins appuyoient vivement ce sentiment dans la crainte que les Impériaux ne quittassent Rome pour secourir le Milanès, & ne fissent en passant leurs ravages ordinaires sur les terres de la République. Quoique ces raisons ne fussent pas celles du Général, elles lui servirent de prétexte pour laisser au Duc de Milan & aux Venitiens le soin d'achever la réduction de la Lombardie, & pour prendre avec son armée la route de Rome. Sa marche, quoique lente, parce qu'il attendoit l'issue d'une négociation qu'on avoit entamée en Espagne, produisit peut-être plus d'effet qu'il ne s'en étoit promis. Clement fut relâché, & cet événement mit Lautrec à portée d'exécuter les vûes qu'il avoit sur le Royaume de Naples. Il y arriva sur la fin de Février 1528.

Les Impériaux l'y avoient précédé de quelques jours. Ils arrivoient, si fort affoiblis par la peste & par la débauche, de l'Etat Ecclesiastique où ils avoient vécu environ huit mois sans régle & sans discipline, que si on les eût poursuivis un peu vivement, il n'en

n'en ſeroit pas échappé un ſeul, & il n'auroit fallu que parcourir enſuite le Royaume pour le ſoumettre. Les François en s'amuſant mal-à-propos à prendre les Places qu'ils trouvérent ſur leur route, laiſſérent au nouveau Vice-Roi Moncade, le tems de ſe fortifier dans la Capitale. Cette faute en rendit le ſiége long, difficile, meurtrier; & donna occaſion à un évenement qui eût des ſuites importantes.

André Doria le plus grand homme de mer de ſon ſiécle, étoit entré au ſervice de François I. & y avoit apporté la hauteur, le courage & les mœurs d'un Républicain. Les Miniſtres accoûtumés aux déférences, & aux baſſeſſes des Courtiſans, conçurent aiſément de la haine contre un Etranger qui ne vouloit recevoir des ordres que du Roi. Comme l'habitude de dépendre d'eux n'étoit pas encore bien formée parmi les Grands, ils craignirent qu'un exemple comme celui-là, ne retardât les progrès de la ſervitude générale qu'ils introduiſoient avec ſuccès dans le Royaume. Pour prévenir le péril qui menaçoit leur autorité naiſſante, ils conſpirérent la perte d'un homme

dont ils n'étoient devenus ennemis que parce qu'il n'avoit pas voulu être leur esclave. On ne pouvoit y parvenir qu'en dégoûtant le Roi de lui, ou en le dégoûtant du Roi. Ces deux moyens se prêtoient de la force l'un à l'autre, ils ne furent pas séparés. Doria se vit insensiblement négligé, oublié, insulté même. Il n'étoit ni payé de ses pensions, ni écouté dans les Conseils, ni consulté sur les affaires. Ce traitement lui arracha des plaintes & des menaces fort vives, qui rapportées dans de certains tems, & dans certaines circonstances, le firent passer, par degrés, dans l'esprit du Monarque qu'il servoit pour un importun, un avare, un orgueilleux; & enfin pour un homme d'une humeur incompatible.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque Doria reçut à Gênes où il demeuroit ordinairement, ordre de bloquer Naples par mer, tandis que Lautrec l'assiégeoit par terre. Son neveu sur lequel il se déchargea de cette commission, toute importante qu'elle étoit, remporta une victoire complette sur les Espagnols, & lui envoya du Guast, Colonne, & d'autres Prison-

niers

niers de marque, pour qu'il en tirât rançon, conformément au Traité qu'il avoit fait avec la France. Le refus qu'on fit d'y consentir, quoiqu'on s'y fût engagé, augmenta le mécontentement de Doria. Il ne se borna plus dès lors à vouloir disposer à son gré des Prisonniers, il exigea qu'on rendit la liberté à sa Patrie, & qu'on lui restituât Savonne, qu'on en avoit démembrée pour l'affoiblir.

Le Roi qui dans le fonds estimoit Doria, & qui craignoit de le perdre, penchoit à le contenter. Il trouvoit que la fidélité d'un homme si utile, & l'entretien de douze galeres que la République lui offroit, étoient un dédommagement suffisant des sacrifices qu'on lui proposoit de faire. Malheureusement les intérêts particuliers qui ruinérent toûjours les affaires de ce régne, empêchérent l'accommodement. Montmorency à qui on avoit abandonné les impôts qui se levoient à Génes ne fut pas assez généreux pour sacrifier au bien de l'Etat cette espéce d'usurpation. Pour se l'assûrer même davantage, il se proposa de perdre le seul homme qui pouvoit lui en rendre

la possession incertaine, & avec le secours de Duprat il en vint à bout. François pris par le foible commun à tous les Princes, de croire trop légérement leur autorité mépriſée, ordonna que Doria fut arrêté.

Quand l'exécution de cet ordre eût été ſûre & facile, il eût été toujours très-imprudent de le donner. La bonne politique ne vouloit pas qu'on ſe privât volontairement du ſeul homme capable d'établir d'abord, & de maintenir enſuite la domination Françoiſe en Italie. Le Favori & le Miniſtre aveuglés par leur haine, leur orgueil & leur avarice, firent une plus grande faute encore: ils traitérent cette importante affaire avec ſi peu de miſtére que Doria fut averti de tout, & ils prirent ſi mal leurs meſures qu'il leur échappa. Les intérêts de ſa vengeance autant que les précautions pour ſa ſûreté le déterminérent à porter aux Impériaux ſon crédit, ſes conſeils, ſa réputation, & ſon expérience. Il parut devant Naples, non pour lui couper les vivres, comme il s'y étoit engagé autrefois, mais pour lui en fournir. Ce contre-tems acheva d'abattre

Lautrec, qui luttoit depuis long-tems contre l'ennemi, la peſte, la miſére, & la famine. Il mourut en déteſtant les mauvais Citoyens dont l'Etat, l'Armée, & lui étoient les victimes. *

Quoique ce Général eut de grands défauts, & que dans le cours de cette expédition, il eut fait des fautes capitales, aucun de ſes ſubalternes n'étoit capable de le remplacer. Le Marquis de Saluces qui prit après lui le commandement des troupes, étoit celui qui avoit le plus d'expérience; mais il manquoit de vuës, d'audace, & d'activité; trop borné pour tirer un grand parti même d'une poſition excellente, il étoit bien éloigné de rendre utile ou honorable la dangereuſe ſituation où il ſe trouvoit. Le ſuccès du

* Le corps de Lautrec n'ayant pas été enſeveli avec la décence convenable, un Seigneur Eſpagnol lui fit élever généreuſement quelques années après un Tombeau de marbre, avec cette Epitaphe : *Odeto fuxio Lautreco Conſalvus Ferdinandus, Ludovici filius Corduba, magni Conſalvi nepos, cum ejus oſſa, quamvis hoſtis in avito Sacello ut belli fortuna tulerat, ſine honore jacere comperiſſet, humanarum miſeriarum memor, Gallo Duci, Hiſpanus Princeps poſuit.*

du siége étoit une espece de chimere dont Lautrec s'étoit trop long-tems entêté, & que son successeur fit bien d'abandonner. Il prit malheureusement un parti si sage en homme sans cœur & sans conduite. Au-lieu de rassembler les membres épars de son armée, & de la mener, comme cela étoit facile, dans un poste sûr, où un air pur & de bonnes subsistances l'auroient rétablie, il se retira en désordre avec le peu qu'il avoit de troupes. Elles furent battues & presque détruites dans leur retraite par les Impériaux sortis de Naples. Ce qui avoit échappé se rendit bientôt après dans Averse à des conditions honteuses, & s'obligea à évacuer le Royaume sans drapeaux & sans armes. Le Général retenu prisonnier, fut assez lâche pour vouloir engager les François, les Vénitiens, & les autres Alliés à rendre aux mêmes conditions les Places dont ils étoient les maîtres dans la Capitanate, la Pouille, & la Calabre. Ils refuserent de le faire, & leur courage fut justifié par le succès. Avec un peu de bonheur, & beaucoup de conduite, il

réuſſirent à ſe maintenir dans leurs conquêtes juſqu'à la Paix.

Il eſt vrai qu'une circonſtance particuliere les favoriſa. Doria qui étoit aſſez fort pour les forcer ou pour leur couper les vivres, regarda avec raiſon leur ſoumiſſion comme une choſe à-peu-près indifférente, & s'occupa de vuës plus étendues. Des deux projets qu'il avoit formés de ſe venger des François, & de rendre la liberté à ſa Patrie, il avoit exécuté le premier en aſſurant à l'Empereur le Royaume de Naples; & s'étoit préparé le ſuccès du ſecond par les ſages meſures qu'il avoit priſes. Inſtruit par l'hiſtoire & convaincu par ſes réflexions que la déſunion des Génois les avoit dans tous les tems préparés à la ſervitude, il imagina pour la finir d'anéantir les factions qui continuoient à les diviſer. Ses Emiſſaires ſe conduiſirent avec tant d'adreſſe qu'ils réuſſirent à réunir tous les eſprits ſans être traverſés par les François qui ne pénétrérent pas le but d'une politique ſi ſimple. Alors Doria s'approcha de Gênes avec ſes Galéres. Quoique Barbezieux commandât ſur la côte une flotte nombreuſe, il n'oſa diſ-

puter l'entrée du Port à un homme d'un talent si supérieur au sien ; & Doria qui, pour éviter la contagion qui ravageoit la Ville, s'étoit retiré dans le Château, & avoit dispersé ses forces dans la campagne, se trouva hors d'état de défendre la Place. Le Fort de la Capitale décida la révolution. La Citadelle, Savone, toutes les autres de la République secouèrent le joug étranger ; & le Libérateur qui auroit pu asservir sa Patrie, eut la générosité d'y établir le Gouvernement qui subsiste encore aujourd'hui. On lui érigea une statue, avec cette inscription : *Andreæ Auriæ ; civi optimo, felicissimoque principi, atque tutori publicæ libertatis Senatus populusque Genuensis posuit.*

La destinée de Gênes décida du sort de la Lombardie. Les Espagnols se servirent heureusement des Ports de la République pour faire passer à Annibal de Leve des secours foibles en eux-mêmes, mais considérables par l'usage qu'il en savoit faire. Ce Général, presque réduit à la seule Ville de Milan, s'y voyoit toujours à la veille d'être accablé par les forces réunies de Venise, du Milanès, & de la France. Sa poli-

politique étoit de devoir être de traîner les choses en longueur. Il pouvoit espérer ou qu'il diviseroit ses ennemis, ou qu'il les lasseroit, ou enfin qu'il feroit naître quelque occasion favorable de les accabler. Avec l'esprit de système qu'il avoit, & le génie de la guerre, il devoit vaincre tôt ou tard des Chefs irrésolus, foibles & imprudens, tels qu'étoient le Duc d'Urbin, Sforce & le Comte de S. Pol. Ce moment se fit attendre, mais il arriva sur la fin de Juin 1529. à l'occasion que nous allons dire.

Les Confédérés ayant remporté quelques avantages, pensérent à en profiter pour se rendre maîtres de Milan. Les périls d'un siége régulier les déterminérent à un blocus. Comme cette opération ne parut pas assez difficile au Général François pour devoir occuper toutes les forces de son parti, il crut pouvoir se détacher pour former une entreprise sur Gênes. Des intelligences qu'il y avoit, & l'éloignement de Doria lui firent espérer qu'il réussiroit. Ce succès le flattoit d'autant plus qu'il le croyoit également utile à son Maître & à la Ligue.

Il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau que de rendre d'un même coup un bel Etat à sa Patrie, & d'assurer à la cause commune une Ville importante, en forçant l'Empereur qui venoit en Italie d'aller descendre à Naples, d'où il ne pourroit pas secourir Milan, comme il l'auroit fait, s'il eût pu débarquer à Génes. Quoique Sforce & le Duc d'Urbin n'approuvassent pas ce projet, S. Pol ne s'en mit pas moins en marche pour l'exécuter. Il fut joint par les Impériaux à Landriano, parce que les pluies avoient ralenti sa marche, & surpris, parce qu'il faisoit la guerre avec négligence. Antoine de Leve aussi vigilant & plus entreprenant qu'aucun Capitaine de son siécle, le batit si bien que toute l'armée fut détruite ou dissipée, & que du reste de la campagne, on ne vit pas paroître dix soldats François ensemble. Cet évenement produisit le bien de tous les évenemens décisifs. Il avança les négociations pour la paix qui étoient commencées, mais qui languissoient.

Cambray étoit le lieu qui avoit été choisi pour discuter les prétentions

des

des deux plus puissans Monarques de l'Europe, & pour tâcher de les concilier. Les Plénipotentiaires étoient deux femmes célebres, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, & la Duchesse d'Angoulême, mère de François I. Comme ces Princesses connoissoient les affaires, s'estimoient mutuellement, & craignoient la guerre, elles poussèrent vivement les Conférences, dès qu'il leur fut permis d'agir. L'Empereur qui prévoyoit l'irruption des Turcs en Hongrie, & qui craignoit les mouvemens des Protestans d'Allemagne, se détacha de la Bourgogne pour désarmer le plus redoutable de ses ennemis. Le Roi de France qui ne recevoit que peu de secours d'Angleterre, & qui ne pouvoit compter sur ses Alliés d'Italie, pourvu tant qu'ils craindroient pour le Milanès, renonça à ses prétentions sur Gênes, sur Milan, sur Naples, & paya deux millions d'écus d'or pour tirer de prison les Princes ses fils. Ce Traité conclu le 5 d'Août 1529. auroit pu passer pour assez raisonnable, si François n'y avoit pas perdu sa réputation & la confiance de toute l'Eu-

rope, en abandonnant ses Alliés à son Rival.

L'accommodement particulier de Rome, qui avoit précédé celui de la France, ne le justifioit pas, parce que la politique des petits Etats ne doit pas être toujours celle des grandes Puissances. Il étoit difficile que le Pape qui n'avoit jamais eu des principes fixes sur rien, excepté sur la grandeur de sa Maison, résistât à l'offre que lui faisoit l'Empereur de rétablir l'autorité des Médicis dans Florence. Cette République défendit presque un an entier sa liberté; mais à la fin elle fut asservie. Cet avantage, & le recouvrement de plusieurs Places importantes ne coutérent à Clement que l'investiture du Royaume de Naples qu'il accorda à Charles à condition qu'on offriroit tous les ans de sa part au saint Siége, une haquenée blanche pour redevance.

Si l'envie de faire oublier à la Chrétienté les outrages faits au Chef de la Religion, avoit déterminé l'Empereur à être généreux envers le Pape; la crainte de Soliman le força à être moins injuste à l'égard de ses autres ennemis.

Le

le Duc de Milan fut rétabli dans ses Etats, en payant quatre cens mille écus comptant, & en s'engageant à en payer encore cinq cens mille en dix ans. Les Venitiens achetérent la paix par le sacrifice de tout ce qu'ils avoient conquis dans l'Abruzze & dans la Calabre, & par des sommes assez considérables. Le Duc de Ferrare qui en restant dans l'inaction dans une occasion où il auroit pu servir utilement la ligue, avoit disposé l'Empereur à lui être favorable, ne perdit aucune de ses possessions. Pour le Roi d'Angleterre, quoiqu'il eut déclaré la guerre à Charles, comme il ne la lui avoit pas faite, il n'y eut aucun traité entre eux.

La paix de Cambray fit jouir la France & l'Espagne d'un repos de quelques années, sans rapprocher les cours des deux Souverains. La concurrence à l'Empire avoit fait naître entre eux une haine vive & forte, que leurs prétentions sur Gênes, sur Milan, sur Naples, rendirent plus vive & plus forte encore. Leur fureur avoit été poussée jusqu'à se donner publiquement des démentis, & à s'envoyer des cartels dressés dans toutes les formes de l'ancienne

cienne Chevalerie. Comme s'il eut ignoré que c'eſt à la tête des armées, & non dans un champ clos qu'il ſied bien aux Rois de combattre, parce que ce n'eſt pas leurs injures, mais celles de l'Etat qu'ils doivent venger, ils avoient montré pour des combats ſinguliers un entêtement qui les avoit rendu la fable de l'Europe. L'accommodement auquel ils avoient conſenti avec ces diſpoſitions, étoit viſiblement l'ouvrage de la néceſſité & des circonſtances. Les intrigues des deux Cours après cet évenement appuient cette conjecture.

L'Empereur forma le plan d'une Ligue, où il invita les grandes & les petites Puiſſances d'Italie: toutes, excepté les Venitiens y entrérent, mais dans d'autres vuës que celles qu'on ſe propoſoit. Le but de Charles étoit de fermer le paſſage des Alpes aux François, & de tenir ſous le joug l'Italie même, en ſe faiſant entretenir une armée nombreuſe qui ſeroit compoſée de ſes troupes, & commandée par un de ſes Généraux. Le piége étoit adroit, mais les Confédérés n'y donnérent pas. Ils prétendirent au contraire, que leur union

&

& l'engagement qu'ils avoient contracté de le ſecourir s'ils étoient attaqués, ſuffiſant à leur ſureté; l'Italie devoit être délivrée de cette foule d'étrangers qui l'avoient opprimée ſi longtems. Cette réſolution étoit ſi unanime, & parut ſi ferme, que l'Empereur qui étoit hors d'état de payer ſon armée, en licencia une partie, & envoya l'autre en Eſpagne.

Tandis qu'on négocioit d'un côté, on n'étoit pas dans l'inaction de l'autre. Le Roi de France ne négligeoit rien pour ſuſciter des ennemis à ſon Rival. Il aigriſſoit contre lui les Luthériens d'Allemagne, en ſe récriant hautement contre les perſécutions qu'on leur ſuſcitoit; le Roi d'Angleterre en le preſſant de répudier Cathérine d'Arragon, & d'épouſer Anne de Boulen; le Pape en blâmant le jugement qui avoit aſſuré Reggio & Modene au Duc de Ferrare; le Duc de Milan en lui offrant de l'aider à ſe décharger d'une eſpéce de tribut honteux pour lui, & ruineux pour ſes Peuples, qu'il devoit payer pendant dix ans. Ces intrigues duroient depuis longtems, lorſqu'un évenement arrivé

sur la fin de l'année 1534. en prépara le dénouement.

Un Gentilhomme Milanois, nommé Merveille, qui vivoit ordinairement en France, étoit retourné dans sa Patrie, sous prétexte de quelques affaires particulières : mais en effet pour cimenter l'union qui commençoit à se former entre Sforce & François I. Les deux Princes persuadés qu'il y auroit eu de l'imprudence à donner publiquement un caractère à leur confident, convinrent que sa qualité de Ministre ne seroit connue que d'eux. Cependant soit vanité du côté du Négociateur, soit sagacité de la part des Politiques, le mystère fut soupçonné. L'Empereur fut si convaincu de cette intelligence, qu'on ne put pas réussir à le désabuser, & si offensé, que le Duc de Milan qui croyoit avoir tout à craindre de son ressentiment, chercha tous les moyens imaginables de l'appaiser. Le hasard ou son imprudence lui en fournirent un affreux. Quelques Domestiques de Merveille ayant tué dans une querelle un Milanois qui faisoit profession de les insulter eux &

leur Maître, l'Agent de France fut arrêté & décapité.

Cet attentat, un des plus criants que l'hiſtoire fourniſſe contre le droit des gens, fit ſur l'eſprit de François I. toute l'impreſſion qu'il y devoit faire. Cependant ce Prince d'ordinaire eſclave de ſes premiers mouvemens, eut cette fois aſſez d'empire ſur lui-même, pour différer une vengeance qu'il eût été dangereux de précipiter. Il demanda une réparation qu'il n'auroit pas acceptée, & fit croire par cette démarche à ceux qui le connoiſſoient le mieux, qu'on ne riſquoit rien à ne le point ſatisfaire, & qu'il s'appaiſeroit avec le tems. L'Empereur lui-même trompé par ces apparences de modération, crut la tranquillité de l'Europe établie ſur des fondemens ſolides. Dans cette perſuaſion il porta la guerre en Afrique pour détrôner le Pirate Barberouſſe qui s'étoit fait Roi d'Alger, & pour le mettre hors d'état de continuer à infeſter les côtes de Naples & de Sicile.

Le Roi de France ſaiſit un inſtant ſi favorable pour ſatisfaire ſon reſſentiment, réparer ſa gloire, humilier

Sfor-

Sforce, & envahir le Milanès. L'exécution de ces projets eût été facile, si on avoit pu obtenir du Duc de Savoye passage sur ses Terres, ou si, comme il est plus vraisemblable, on n'avoit pas voulu se saisir de ses Etats pour le punir des torts qu'il avoit, ou qu'on lui imputoit. François l'accusoit d'avoir fourni des secours à Bourbon durant sa révolte, d'avoir fait tous ses efforts pour dégoûter les Suisses de l'alliance de la France, d'avoir écrit après la journée de Pavie des lettres d'une joie maligne & indécente, d'avoir poussé son dévouement pour l'Empereur, jusqu'à faire élever son fils aîné en Espagne, de ne lui avoir point enfin rendu justice sur aucune de ses prétentions, sur le Comté de Nice, sur quelques Places du Marquisat de Saluces, sur l'hommage de Faucigny, & sur la succession de Philippe pére de Louise de Savoye.

Le Duc de Savoye, homme de cabinet, plus qu'homme de guerre, n'opposant à tous ces Sujets de mécontentement que des raisons, des priéres, des respects, & des propositions de paix ne fut pas écouté. L'Amiral de Cha-

bot

bot entra dans ſes Etats au commencement de l'année 1535. à la tête d'une belle & nombreuſe armée. Toutes les Villes du Bugey, de la Breſſe, & de la Savoye lui ouvrirent leurs portes ſans ſe défendre. Il s'empara la campagne ſuivante avec la même facilité du Piémont, juſqu'à la Doire, & en auroit ſûrement achevé la conquête, avancé même celle de la Lombardie, s'il n'eût mis lui-même des bornes à ſes ſuccès. Je trouve les Hiſtoriens partagés ſur les motifs de cette inaction.

Les uns prétendent que l'Amiral ne pouſſa pas ſes avantages dans la crainte d'avoir affaire à un Général auſſi brave, auſſi ferme, auſſi habile qu'Antoine de Leve qui commandoit dans le Milanés, & qui s'étoit avancé juſqu'à Verceil. D'autres aſſûrent que le Cardinal Charles de Lorraine, qui aſpiroit à l'honneur de pacifier l'Europe, & qui comptoit aſſez ſur ſon génie pour eſpérer d'y réuſſir, craignit que les ennemis de la France ne fuſſent plus aigris qu'abbatus par des diſgraces trop multipliées & trop humiliantes; qu'il communiqua cette idée à Chabot en paſſant par ſon camp pour aller

aller à Rome, & que l'Amiral qui étoit plus courtisan que Capitaine, avoit sacrifié son devoir & sa gloire à l'envie de plaire à un Favori plus accrédité que lui. Il paroît plus vraisemblable que François qui s'étoit laissé tromper si souvent, se laissa amuser encore dans cette occasion, & que pour lui épargner la honte que méritoit sa crédulité, on jetta des nuages sur tout ce qui s'étoit passé. Le silence qu'on observa quatre ans après sur cette affaire dans le procès de malversation qui fut fait à Chabot, est peut-être une demonstration en faveur de cette conjecture.

Quoiqu'il en soit, la Cour de France se trouvoit alors dans des conjonctures où une politique plus profonde & plus suivie que la sienne auroit peut-être échoué. Le Duc de Milan étoit mort sans enfans dans l'intervalle des campagnes de Savoye & de Piémont. Par cet évenement tout-à-fait imprévû, François rentroit dans tous ses droits sur le Milanés qu'il n'avoit cédé par le Traité de Cambray qu'à Sforce & à sa postérité. Il s'agissoit de les justifier dans des négociations ou de les

les faire valoir par les armes. Le dernier parti étoit le plus sûr & le plus facile par le caractère du Prince, & par les forces qu'il avoit alors au-delà des Monts. Une modération foible & timide, qui est presque toujours la ruine des grandes affaires, fit préférer le premier. On espéra qu'à force de ménagemens on parviendroit à rassûrer l'Italie qui regardoit l'établissement des François dans la Lombardie comme le tombeau de sa liberté. Cette condescendance parut d'autant moins dangereuse qu'on croyoit l'Empereur qui revenoit d'Afrique disposé à concilier de bonne foi tous les intérêts. Il offroit de donner l'investiture du Milanès au Duc d'Angoulême, troisieme fils de France. L'inimitié que cette préférence pouvoit faire naître entre les deux freres, & le desir du Roi leur pere le faisoit pancher ensuite du côté du Duc d'Orléans. Il trouvoit peu après du danger à faire régner un Prince qui étoit trop près du Trône, & il revenoit à son premier choix. Les prétentions de François à l'usufruit pendant sa vie, étoit un nouveau prétexte d'examen & de délais. Ainsi de difficultés

cultés en difficultés l'Empereur gagna assez de tems pour s'emparer du Milanés en qualité de Seigneur fuserain, pour décrier son Rival dans toute l'Europe, lui débaucher tous ses Alliés, & rassembler ses propres forces.

L'armée Impériale se trouvant forte de soixante mille hommes, entra dans le Piémont. Les François qui y subsistoient difficilement, & qui pouvoient être aisément accablés par des forces supérieures avoient repassé les Alpes. Ils n'avoient retenu de leurs conquêtes que Turin, Fossan & Coni, trois Places qu'on croyoit capables d'arrêter l'ennemi s'il les vouloit prendre, ou de le forcer à laisser un corps considérable de troupes pour contenir les garnisons, s'il vouloit passer outre. Ce plan étoit peut-être le plus sage que l'on pût former dans les circonstances où l'on se trouvoit : mais l'exécution en auroit dû être confiée à un homme d'un esprit plus étendu & moins foible que Saluces. Ce Général dont l'incapacité étoit généralement reconnue depuis l'expédition de Naples, nuisit à son parti d'une autre manière, dont malgré la mauvaise opinion qu'on avoit de

de lui, il ne pouvoit pas être soupçonné. Convaincu sur la foi d'un Astrologue que la France seroit subjuguée dans une campagne, il se jetta dans les bras de l'Empereur pour n'être pas enseveli sous les ruines de sa Patrie. Le projet de cette trahison l'avoit empêché de réparer les fortifications de Coni qui se rendit sans résistance, & de fortifier & pourvoir de vivres Fossan qui ne laissa pas de se bien défendre. Montpesat, Gentilhomme de Querey qui y commandoit, montra une activité, une audace, une capacité, une constance qui ont rendu ce siége mémorable. Il ne se rendit après seize jours d'attaque, que parce qu'il manquoit de subsistances, & qu'à condition que la capitulation seroit nulle, s'il étoit secouru dans les quinze jours qu'il devoit être encore dans la Place. Par cette adresse, il arrêtoit un mois entier Antoine de Leve, avantage considérable que la France avoit plutôt souhaité qu'espéré.

Huit jours après que les articles eurent été signés, l'Empereur arriva au camp. Montpesat lui envoya la Roche-du-Maine pour le complimenter

en son nom & en celui de sa garnison. Ce Prince qui connoissoit le Député de réputation, fit devant lui la revuë de son armée, & voulut savoir ce qu'il en pensoit : *Je la trouve*, dit-il, *plus belle que je ne voudrois ; mais si Votre Majesté passe les Monts, elle en verra une plus leste encore.* L'Empereur lui ayant dit ensuite qu'il alloit visiter les Provençeaux qui étoient ses Sujets : *Je vous assûre, Sire*, reprit-il, *que vous les trouverez fort désobeissans.* L'entretien s'échauffant insensiblement, Charles demanda combien il y avoit de journées depuis le lieu où ils étoient jusqu'à Paris : *Si par journées vous entendez des batailles, il y en a douze au moins*, répondit l'Officier François, *à moins que vous ne soyez battu dès la première.* Elle eut pourtant, dit-on, [illegible]

Ni cette confiance, ni les représentations du Pape, des Vénitiens, & du Duc de Savoye, ni la possession de Turin par les François, ne purent empêcher l'Empereur de suivre le projet de campagne qu'il avoit formé. [illegible] discours de la Roche du Maine, [illegible] des rodomontades [illegible] l'humeur des Princes d'Italie [illegible]

seroit bien-tôt, & que le danger de laisser dans ses derriéres une Ville forte entre les mains de ses ennemis, étoit un péril médiocre dont le Marquis de Marignan, & le Général Scalanghe qui en faisoient le siége avec dix mille hommes, le délivreroient bien-tôt; il prit d'abord après la reddition de Fossan la route de Provence. Le succès de cette expédition lui paroissoit si sûr, qu'il dit à Paul Jove son Historien, de faire provision d'encre & de papier, & qu'il alloit lui tailler bien de la besogne.

Ceux qui jugent de la grandeur des causes par l'importance des évenemens cherchéront dans le sistême politique du seiziéme siécle, les raisons qui déterminérent Charles-Quint à cette entreprise. Elle eut pourtant, dit-on, une origine puérile & burlesque, que les Lecteurs versés dans l'étude des hommes & des siécles, croiront sans peine sur la connoissance des mœurs de ce tems-là, & sur le témoignage d'un grand nombre d'Historiens. Un Astrologue fort renommé, avoit assuré Antoine de Leve encore enfant, qu'il mourroit en France, & qu'il seroit en-

enterré à S. Denis. Cette prédiction lui parut longtems une fable grossiére qui se convertit à ses yeux en une vérité lumineuse, dès qu'il se vit à la tête d'une armée victorieuse & redoutable, sur les frontiéres d'une Monarchie qu'il croyoit sans Ministres, sans ressources, & sans Généraux. S'imaginant être appellé par sa fortune à la conquête de ce beau Royaume, il commença à le regarder comme une Province d'Espagne qu'il gouverneroit jusqu'à la mort. Sa crédulité lui persuadoit que ses cendres seroient confondues avec celles des Rois, & que cette récompense étoit une des moindres distinctions qu'on décernéroit à sa gloire, & qui étoient dûës à ses services. La contagion de l'enthousiasme est si dangereuse, que l'Empereur fut entraîné malgré les lumiéres de sa raison, par les visions de son Général. Il est vrai qu'Antoine de Leve le flatta par un trait qui est plus dans les mœurs d'un Courtisan consommé, que d'un homme nourri dans des camps & à l'armée. Tandis qu'il le pressoit en secret de passer les Alpes, il se jetoit à ses genoux en pu-

blic

blie pour l'en détourner, afin qu'il eut visiblement tout l'honneur d'une expédition dont le succès lui paroissoit infaillible.

Le spectacle qui s'offrit à l'armée Impériale, lorsqu'elle entra par le Comté de Nice en Provence vers la mi-juillet 1536, devoit un peu diminuer des grandes espérances qu'elle avoit conçues. Pour lui ôter les moyens de s'établir & de subsister, on avoit abandonné les Villes, & fait de grandes brèches aux murailles, envoyé les Paysans dans les bois ou dans les montagnes, détruit les fours & les moulins, & brûlé ou emporté les matériaux qui auroient pû servir à les rétablir, comblé les puits ou gâté leurs eaux, en y jettant tout ce qu'on trouvoit de plus propre à les corrompre, défoncé les tonneaux d'huile & de vin, & brûlé les grains & les fourages. On n'avoit épargné que les vignes & les arbres, dont la destruction auroit ruiné la Province durant plusieurs années, & dont les fruits déjà avancés pouvoient par leur abondance causer des maladies aux ennemis. Le dégât s'étendoit depuis les Alpes jusqu'à Marseille, & depuis

la mer jusqu'au Dauphiné. C'est à travers toutes ces horreurs que sans être beaucoup inquiété dans sa marche, l'Empereur arriva à Aix qu'il trouva sans habitans.

Montmorency chargé de l'arrêter avec une armée inférieure par l'expérience, par le nombre & par la constance, s'étoit déterminé malgré les murmures des Peuples, & les railleries des Courtisans à sacrifier la Province entiére au salut de reste de l'Etat. Il s'étoit sagement arrêté à trois points fixes dont il ne s'écarta jamais: c'étoit de ne défendre qu'Arles & Marseille, de tenir son armée sous Avignon couverte par le Rhône & par la Durance, & de ne hasarder de bataille qu'avec une certitude entiére de succès. Ce plan réduisoit les Impériaux ou à s'en retourner sans avoir rien fait, ce qui leur paroissoit honteux; ou à s'arrêter en attendant des circonstances favorables, ce qui étoit impossible faute de subsistances; ou à passer outre, ce qui les exposoit à être coupés; ou enfin, à forcer Marseille pour recevoir des vivres par mer, Arles pour s'ouvrir le chemin du Languedoc, le coup Etran-

gois pour faire courir qu'ils vouloient. Les entreprises que le Duc d'Albe, & le Marquis du Guast formerent sur les deux Villes n'ayant pas reussi, ils rejoignirent avec le corps qu'ils commandoient le gros de l'armée à Aix, pour examiner avec l'Empereur & avec tout le Conseil s'il ne seroit pas possible d'entreprendre quelque chose sur le camp d'Avignon. L'attaque des retranchemens ayant été jugée impraticable, on se borna à en répandre le bruit pour essayer d'en faire sortir Montmorency, & de l'engager à une bataille.

Les yeux des François s'accordoient sur ce point avec ceux des Impériaux. Les Chefs & les Soldats également ennuyés de l'inaction où on les retenoit demandoient avec ardeur le combat. Ils ne s'accoutumoient pas à voir des troupes ennemies ravager paisiblement leur pays sans les attaquer. Eloignés par leur caractère des opérations lentes, & peu accoutumés par l'usage du temps à une savante défensive, ils méprisoient presque ouvertement la conduite de leur Général. Sa circonspection leur paroissoit de la pu-

tronerie, & sa constance à suivre son plan de l'entêtement. Les sages même qui avoient d'abord applaudi à sa conduite se laissèrent entraîner par le torrent: ils dirent comme la multitude, que puisqu'on avoit reçu tous les renforts qu'on attendoit, & que la moitié de l'armée Impériale avoit péri par les maladies ou la mauvaise nourriture, il convenoit de redonner de l'éclat aux armes Françoises par un coup hardi & décisif. Ce concert de voix unanimes étoit imposant, & il éblouit d'abord le Roi. Ce Prince soupçonna que Montmorency pourroit bien outrer la prudence, & que les accusations qu'on formoit contre lui avoient quelque fondement. Son goût pour tout ce qui avoit l'air grand acheva de le séduire; & il partit après le Dauphin d'un camp qu'il avoit formé à Valence, pour aller à celui d'Avignon y recevoir le combat des Impériaux, & peut-être le leur présenter.

Montmorency qui n'avoit pas été ébranlé dans ses principes par les murmures de l'armée, & par les bravades de l'ennemi, ne le fut pas non plus par l'impatience de François. Il chan-

gea seulement de méthode pour les faire prévaloir : après y avoir assujetti par une autorité dure & austère, les fougues de ses subalternes, il eut recours à une insinuation qui ne lui étoit pas si naturelle pour le faire goûter de son Souverain. Les évenemens passés qui étoient tous pour lui, & qui l'autorisoient à être ferme, donnérent du poids à ses raisons, & ramenérent le Roi à son sentiment. Ce Prince jugea comme il avoit déjà fait, ce système le seul qu'on pût suivre sans inconvénient ; le succès ne tarda pas à justifier & à couronner cette conduite.

Les Impériaux quittérent la Provence vers la fin de Septembre, consumés par la faim, par les maladies, par la honte & par le chagrin. Les chemins depuis Aix jusqu'au-delà des Alpes, étoient jonchés de chevaux, d'armes, de bagages, & d'hommes morts ou mourans. Le Payſan toujours brave & entreprenant lorsqu'on fuit devant lui, rendit aux ennemis le mal qu'il en avoit reçu. Il en fit périr sans nombre en leur dressant des embuscades, en rompant les ponts & les chemins, en les chargeant à l'improviste, & dans des

lieux difficiles, en roulant sur eux des roches du haut des montagnes. Une armée de cinquante mille combattans se trouva réduite à quinze ou vingt mille hommes, la plupart hors d'état de porter les armes. Le salut de ces restes infortunés fut même l'effet d'un bonheur si inespéré, que l'Empereur disoit depuis en raillant, qu'il s'en seroit retorné seul si Montmorency n'avoit pas eu la modération de ne le point poursuivre.

Ce Général savoit certainement la guerre, & il aimoit l'Etat. Comment donc put-il soupçonner que les Impériaux étoient en état de lui résister? ou pourquoi négligea-t-il de les accabler dans leur fuite? C'est un de ces évenemens que l'histoire raconte, mais qu'elle n'explique pas. Tous les motifs qu'on a prêtés à une conduite si déraisonnable, me paroissent ou trop rafinés, ou trop bas pour un homme qui avoit de la médiocrité dans l'esprit, & de l'élévation dans le cœur. Pour nous nous serions portés à croire que Montmorency naturellement circonspect, étoit devenu timide en faisant une guerre défensive, & en restant dans des retran-

retranchemens. Son ame qui contractoit aisément des habitudes, avoit reçu des impressions trop profondes pour qu'une passion avantageuse les effaçât. Cette conjecture est appuyée sur les discours qu'il tint dans cette occasion. Il répétoit sans cesse qu'il y avoit plus de prudence à laisser échapper le lion qu'à le pousser au désespoir, & qu'il falloit faire un pont d'or à son ennemi lorsqu'il fuyoit.

Quoique ces maximes & la conduite qu'elles justifioient, ne fussent ni dans le caractère ni dans les principes de la Nation, elles n'ébranlèrent point la fortune ni la faveur de Montmorency. François qui avoit d'autres yeux que le public, ne vit que ce que ce Général avoit fait, & non pas ce qu'il auroit pu faire. Dans l'ivresse où étoit ce Prince de l'humiliation que son Rival venoit d'essuyer en Provence, & de celle que le Duc de Guise avoit fait essuyer à ses Généraux devant Peronne, il ne vouloit rien appercevoir de ce qui pouvoit empoisonner sa joie. Il n'étoit occupé que de ce que ses flatteurs lui répetoient continuellement, que ses derniers succès ne l'avoient pas

seulement rendu le premier, mais encore le seul Monarque de l'Europe, & qu'aucune Puissance ne seroit désormais capable de lui résister. Cette disposition devoit entraîner nécessairement l'abus de la victoire, & cela arriva d'une maniére qui nous paroît mériter d'être remarquée.

Les Comtés de Flandre & d'Artois relevoient de tems immémorial de la France. Charles-Quint en avoit rendu l'hommage comme ses prédécesseurs, jusqu'à ce qu'on lui en eut cédé la souveraineté à Cambray. Ce Prince ayant depuis violé ce traité en recommençant la guerre, on prétendit qu'il étoit déchu de tous les avantages qu'on lui avoit faits, qu'il étoit redevenu Vassal de la Couronne, que cette qualité le rendoit coupable de félonie, & devoit faire confisquer ses Fiefs. Ce raisonnement exposé en plein Parlement au Roi, aux Princes du Sang, à tous les Pairs du Royaume par l'Avocat Général Cappel dans le mois de Janvier 1537, fit ordonner que l'Empereur seroit cité sur la frontiere, pour répondre lui-même, ou du moins par ses Députés. Le tems prescrit pour comparoître

roître s'étant écoulé sans que personne se fût présenté, la Flandre & l'Artois furent déclarés réunis à la Couronne.

François étoit sans doute assez éclairé pour regarder cette procédure comme une vaine formalité : mais cette conviction, loin de le justifier, comme le prétendent ses Panégyristes, le rendoit évidemment plus blâmable. Il ne tiroit qu'une vengeance inutile de l'Empereur, qui par des calomnies semées adroitement, l'avoit décrié dans toute l'Europe, & il perdoit la réputation de générosité qu'il avoit eue jusqu'alors, sans qu'il lui en revint aucun avantage. Cette conduite étoit la preuve que ce Prince ne faisoit la guerre qu'à Charles, tandis que Charles la faisoit à la France. Qu'on y prenne garde, & on trouvera dans cette observation qui, pour être nouvelle, n'en est pas moins fondée, la raison des avantages que la Maison d'Autriche remporta sur celle de Bourbon dès les premiers tems de leur concurrence. Le Chef de la première n'étoit déterminé à agir que par des intérêts d'Etat? & celui de la seconde n'avoit en vuë ordinairement que des

passions particulières. Il [illegible] motif petit & bas qui entraîne toujours l'humiliation ou la ruine des Empires, jusques dans les évenemens qui paroissent partir d'une politique profonde & lumineuse ; tels, par exemple, que l'alliance qu'il contracta avec Soliman.

Cette union qui fut universellement blâmée, parce que le nom des Turcs réveilloit alors dans tous les cœurs une haine aveugle, & que les Protestans & les Catholiques se piquoient par jalousie d'une grande ardeur pour les intérêts de la Chrétienté, avoit un côté fort grand & très-brillant. Elle donnoit à la France dans un seul Allié qui, par sa situation & ses intérêts, ne pouvoit ni concevoir ni causer d'ombrage, plus de force que cette Couronne n'en avoit perdu en sacrifiant mal-à-propos ses Alliés. Dès que le traité entre les deux Puissances eut été conclu, le Grand Seigneur entra en Hongrie à la tête de cent mille hommes, & envoya sa flotte sur les côtes de Naples, pour y agir selon les circonstances. L'armée de terre ayant remporté une victoire complette, & celle de mer quelques avan-

avantages assez considérables, l'empêcher pour mettre à couvert d'un côté ses Places maritimes, & de l'autre d'Autriche de l'autre, y fit marcher précipitamment des troupes qu'il retira du Piémont où étoit alors le théâtre de la guerre. Si François eut passé dans l'instant les Alpes avec une nombreuse armée comme il s'y étoit engagé, & comme il le pouvoit, il auroit aisément pénétré dans le Milanez, & s'en seroit rendu le maître. Les Impériaux battus de tous côtés se seroient peut-être découragés, & la ligue affermie par ce succès auroit pris de la consistance. Trop de lenteur releva les espérances des vaincus, & mit celles des Turcs qui abandonnèrent leurs conquêtes. Dès-lors il ne resta à la France de son alliance avec les Infidèles que la honte, que l'opinion publique y attachoit. Son Roi malgré d'assez grands avantages qu'il remporta en Italie où il étoit enfin passé, quitta par légèreté les armes qu'il avoit prises par ressentiment. Il conclut le 19 Juin 1538 à Nice une Tréve de dix ans avec l'Empereur.

Cet accommodement qui rallumoit

Char-

Charles-Quint contre les entreprises de Soliman, & qui l'affermissoit dans le Milanés, devenoit encore plus important par la circonstance d'une fermentation dangereuse qui commençoit déjà à agiter les Pays-Bas. Ces Provinces étoient gouvernées par Marguerite d'Autriche, qui avoit obtenu des Etats de Flandre en 1536 un don de douze cens mille florins, pour faire la guerre à la France. Les Gantois sur qui devoit tomber le tiers de l'imposition, prétendirent qu'elle étoit contre leurs priviléges, & refusérent de payer. Quelques Espagnols que le hasard avoit conduits à la Cour de la Gouvernante, lui firent envisager comme un attentât odieux une démarche que des droits bien établis pouvoient rendre très-permise. Cette Princesse jalouse de son autorité, comme la plupart des personnes de son sexe, & toutes celles d'un caractére foible, crut sa dignité intéressée à punir sévérement une résistance qu'avec un peu d'adresse, & quelques ménagemens on auroit pu vaincre. Dans l'impossibilité où elle se trouvoit de rien entreprendre sur Gand, elle prit le parti de faire

re arrêter ceux des principaux Habitans de cette Ville qui se trouvérent répandus dans les autres Places des Pays-Bas. Cette vengeance qui supposoit plus d'aigreur, que de force dans le Gouvernement, fut suivie d'assez longues négociations dans lesquelles on se flattoit d'un côté de tout obtenir par des caresses, & de l'autre de se faire tout céder à force de fermeté. Lorsque l'impossibilité de concilier les différentes prétentions eut été bien établie par une multitude de démarches inutiles; Marguerite travailla à diviser les mécontens, & les mécontens à s'unir avec d'autres Villes. L'histoire ne dit point si toutes ces intrigues étoient mal conduites, ou si elles furent traversées par quelqu'un de ces hasards qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer; mais enfin elles ne réussirent point. Les Gantois ne parvinrent pas à mettre leurs voisins dans leurs intérêts, & on ne vint pas à bout d'en détacher les parens des Prisonniers, quoiqu'on leur fit craindre pour leur vie. Tous les Habitans prirent les armes en 1539.

La Cour de France se partagea sur

la conduite qu'il falloit tenir avec les Rebelles qui ne pouvoient se soutenir que par sa protection, & qui l'imploroient. Le Cardinal de Tournon vouloit qu'on saisît cette occasion d'assoubir une Puissance ennemie & redoutable. Il pensoit avec toute l'Europe, que les Flamans souhaitoient d'être gouvernés par un Souverain particulier, & il ne doutoit pas que si on leur en offroit un capable de les défendre, tel qu'étoit le Duc d'Orléans, ils ne se joignissent tous aux Gantois pour lui obéir. Cet établissement lui paroissoit préférable à celui du Milanès, qu'on avoit toujours en vue : le renouvellement des guerres d'Italie étant à ses yeux le plus grand mal qui pût arriver à la Monarchie ; ce systême, tout sensé qu'il étoit, & peut-être parce qu'il l'étoit, fut vivement combattu par Montmorency. Il justifia sa répugnance par de mauvaises défaites ; mais les gens déliés en cherchèrent les raisons, & ils les découvrirent. Ils comprirent que le Connétable, qui par un bonheur fort rare, étoit à la fois Favori du Roi & du Dauphin, & qui espéroit gouverner le fils comme il gouvernoit

vernoit le pére, ne contribueroit jamais à établir dans les Pays-Bas le Duc d'Orléans, qui étant naturellement remuant, & jaloux du Prince son frére, pourroit profiter de sa situation pour troubler quelque jour le Royaume. Il lui paroissoit plus avantageux de l'envoyer au-delà des Alpes où il trouveroit des ennemis qui exerceroient sa valeur, & des intrigues pour occuper son inquiétude. François laissoit raisonner ses Ministres sur ce qui convenoit ou ne convenoit pas à son état, & se déterminoit lui-même à ne pas soutenir les Gantois. Il imaginoit que ce trait de générosité le placeroit infiniment au-dessus de son Rival; pour augmenter encore sa supériorité, il lui fit savoir tous les projets, toutes les vues, toutes les espérances des mécontens.

L'Empereur qui connoissoit la franchise de François I. fut rassuré sur les soupçons qu'il avoit eus que les Gantois avoient été poussés à la révolte; & sur la crainte qu'il avoit qu'ils ne fussent soutenus: mais cette assurance ne le dispensoit pas du voyage des Pays-Bas, & il ne savoit par où s'y rendre. Le trajet par l'Italie, & par

l'Al-

l'Allemagne étoit trop long sans être fûr. Les Protestans étoient trop aigris pour qu'il n'y eut pas du danger à passer sans forces sur leurs terres. La voie de l'Océan l'exposoit ou à être pris par des vaisseaux Anglois, ou à être jetté par la tempête sur les côtes d'Angleterre, deux inconvéniens également à craindre depuis sa rupture avec Henri VIII. Le chemin le plus aisé & le plus court étoit de traverser la France. Charles mépriſa assez la politique de cette Couronne pour espérer que ce passage lui seroit accordé, & l'événement prouva qu'il avoit bien jugé. Envain Tournon & ses Partisans voulurent-ils empêcher cette complaisance que la justice n'ordonnoit pas, & que la prudence défendoit; Montmorency séduit par la promesse qu'on faisoit de donner l'investiture du Milanès au Duc d'Orléans, rendit inutile cette résistance. Il soutint même qu'il ne convenoit pas de presser l'Empereur de s'obliger par écrit à cette cession; & ce sentiment prévalut encore, parce qu'étant romanesque, il parut & devoit paroître généreux au Roi.

Charles n'attendoit que cette résolution

lation pour se mettre en marche. Sa confiance affligea & surprit un Cavalier Espagnol, qui lui dit pour l'arrêter que si les François ne le retenoient prisonnier, ils seroient les plus foibles, & les plus aveugles des hommes: *Ils sont l'un & l'autre*, répondit l'Empereur, *& c'est sur cela que je me fie.* Il trouva à Bayonne le Dauphin & le Duc d'Orléans qui offrirent de passer en Espagne pour servir d'ôtages; le Prince rejetta cette offre, parce qu'il trouva plus de sureté à la refuser qu'à l'accepter, & il arriva à Paris le premier Janvier 1540, il y fut reçu avec une magnificence qu'on outroit exprès, pour lui faire plus de honte de la médiocrité de son équipage. Cette humiliation qui n'en auroit pas été une pour une plus grande ame, ne l'empêcha pas de s'occuper sérieusement des plus grands objets dans le tumulte des fêtes qui se succédoient sans interruption. Il voulut connoître les loix, les usages du Royaume, & il poussa la curiosité jusqu'à vouloir entendre plaider au Parlement. Le jour qu'il s'y rendit on devoit décider à qui la Sénéchaussée de Beaucaire appartenoit de Guillaume

me Signet, ou d'un Gentilhomme dont l'hiſtoire n'a pas conſervé le nom. S'appercevant qu'il n'y avoit contre Signet que le malheur de n'avoir pas une qualité qu'on ſoutenoit eſſentielle, il lui donna une épée, lui fit chauſſer des éperons, & dit à ſa Partie: *La raiſon que vous alleguiez ne ſubſiſte plus, Signet eſt Chevalier.* Cet acte d'autorité étoit une imprudence qui bleſſa les Juges, fit murmurer les peuples, & auroit pu ſervir de prétexte pour prendre une réſolution violente & intéreſſée.

L'Empereur qui ſentoit tout le danger de ſa ſituation, ne négligeoit rien pour s'aſſurer du Roi. Il le flattoit ſur ſes goûts, ſur ſa valeur, ſur ſa généroſité. Cette conduite lui procuroit deux avantages très-précieux; celui de ſa ſureté, & celui de ſavoir le ſecret de l'Etat. François ſéduit par les louanges exceſſives & artificieuſes de ce Prince, ne lui cacha rien, ni de ce qu'il avoit fait, ni de ce qu'il ſe propoſoit de faire. Il lui conta en détail les particularités des négociations qu'il avoit commencées avec l'Angleterre, & il pouſſa la légéreté juſqu'à

revéler des fautes cachées & honteuſes dont Henri VIII. avoit juſques-là dérobé la connoiſſance à tout le monde, & qu'il avoit ſeulement confiées à ſa diſcrétion. Charles ſe ſervit dans la ſuite ſi à propos de ces confidences qu'il engagea le Monarque Anglois, offenſé dans ſon amour propre, à déclarer la guerre à la France.

Il reſtoit à cette Monarchie un autre Allié que le ſéjour de Paris mit l'Empereur à portée de lui enlever. Ce Prince écrivit à pluſieurs Ambaſſadeurs à Conſtantinople, qu'il étoit dans la Capitale de ſon ancien ennemi où ils goûtoient des plaiſirs communs, que tous les ſujets de diviſion entre eux étoient terminés, & qu'il n'étoit plus queſtion de guerre, que par les arrangemens qu'ils prenoient enſemble pour la faire aux Infidéles. Soliman à qui on fit parvenir le contenu de ces artificieuſes lettres, ne fut jamais ſi pleinement déſabuſé, qu'il ne lui reſtât des ſoupçons, beaucoup de froideur & une indifférence entiére pour les intérêts d'une Couronne qui avoit été juſqu'alors toujours amie de la ſienne.

Tandis que Charles profitoit ſi heureuſe-

reuſement d'une témérité que les circonſtances l'avoient forcé de haſarder, on travailloit à lui ravir le fruit de ſes anciennes uſurpations, & de ſes nouveaux projets. Il s'étoit formé à la Cour de France un parti puiſſant dont le but étoit de le faire arrêter. La propoſition en fut faite au Roi d'une maniére adroite & détournée. Ce Prince avoit un Bouffon qui écrivoit ſur ſes tablettes, qu'il appelloit le Calendrier des fous, le nom de tout ceux qui ne lui paroiſſoient pas ſages, & qui y avoit mis celui de l'Empereur, aſſez hardi pour traverſer un Royaume dont il avoit autrefois traité le Souverain avec tant d'inhumanité. *Mais*, lui dit François I. *ſi je le laiſſe paſſer ſans lui rien faire, que penſeras-tu? Sire*, reprit Triboulet, *j'effacerai ſon nom, & je mettrai le vôtre.* Cette plaiſanterie n'ayant pas produit l'effet que s'en étoient promis ceux qui l'avoient imaginée, la Ducheſſe d'Etampes, & le Cardinal de Tournon, s'unirent ouvertement pour engager François à ſaiſir l'occaſion que lui préſentoit la fortune, de réparer le dommage que lui avoit cauſé le Traité fait durant ſa priſon.

prison. Outre l'intérêt de l'Etat qu'ils pouvoient avoir en vue, ils étoient encore animés par un intérêt particulier : la Maîtresse étoit jalouse de la faveur, & le Ministre du crédit de Montmorency, qui appuyoit de toutes ses forces le sentiment différent du leur. Tant d'intrigues ne produisirent rien, le Roi affermi par les contradictions dans la parole qu'il avoit donnée, ne mit pas peut-être en délibération si la probité & l'honneur lui permettoient de la violer. Nous soupçonnerions même que pour rassurer l'Empereur sur les mouvemens qui se faisoient à la Cour, il prit le parti de lui en parler en badinant. *Voyez-vous*, lui dit-il, *mon frère*, en lui montrant la Duchesse d'Etampes, *cette belle Dame ; elle est d'avis que je ne vous laisse point sortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le Traité de Madrid.*

Soit que Charles-Quint n'entrât pas d'abord dans les vues de François I. soit comme il nous paroît plus naturel de le penser qu'il craignit que l'amour, ne l'emportât tôt ou tard sur la vertu, il ne fut pas tranquille sur ce qu'il venoit d'entendre. Il crut qu'il ne pou-

voit s'assurer du Roi que par Madame d'Etampes, & il s'y prit pour la gagner d'une maniére tout-à-fait galante. Un jour qu'il lavoit les mains pour se mettre à table, il laissa tomber exprès un anneau enrichi d'un diamant de très-grand prix. La Duchesse qui présentoit la serviette, le relévoit si voulut le rendre: *Non, Madame* lui dit-il, *il est en trop belle main pour le reprendre: je vous prie de le garder pour l'amour de moi.* Madame d'Etampes qui avoit de la délicatesse dans l'esprit, fut charmée de l'adresse de l'Empereur qui lui faisoit un présent magnifique dans la seule conjoncture où le Roi pouvoit agréer qu'elle l'accepta. La reconnoissance ne la porta pas à le servir, mais elle cessa de le traverser: par cette conduite, elle assuroit sans se charger de rien, la liberté de Charles, & se conservoit le moyen de perdre Montmorency, en cas comme elle persistoit à le croire, que l'Empereur ne remplît pas lorsqu'il seroit sorti de France, les engagemens qu'il avoit pris avant d'y entrer. L'événement justifia bien-tôt toutes ces conjectures. Charles prit tranquillement

la route des Pays-Bas. Il nia dès qu'il fut libre qu'il eût rien promis, & la chûte du Connétable suivit une infidélité dont il étoit cause. La disgrace de ce Favori tout puissant fut-elle un bonheur ou un malheur pour la France? Le Lecteur en pourra juger.

Montmorency un des hommes les plus célebres de son siécle, avoit les mœurs austeres; mais de cette austérité qui naît plutôt d'un esprit chagrin que d'un cœur vertueux. Plus ambitieux de dominer que jaloux de plaire, il ne redoutoit pas d'être haï pourvû qu'il fût craint: sa fierté & de faux principes qu'il s'étoit faits, lui faisoient regarder comme des bassesses des ménagemens raisonnables qui lui auroient donné l'estime & l'amour des peuples. L'ordre qu'il établissoit par-tout où il avoit de l'autorité, n'étoit pas précisément de l'ordre, c'étoit de la gêne: on y démêloit une certaine pédanterie qui n'est guere moins commune à la Cour & à l'armée qu'ailleurs, quoiqu'elle y soit infiniment plus ridicule. Il n'estimoit & n'avançoit les hommes qu'à raison du plus ou du moins de ressemblance qu'ils avoient

avec lui ; & il confondoit les Citoyens sans talens, avec les Citoyens qui en avoient d'autres que les siens, ou qui les avoient autrement que lui. Naturellement despotique, il punissoit le crime sans observer les formalités que prescrit sagement la loi, & il se croyoit dispensé de récompenser les actions utiles à la Patrie, sous prétexte qu'elles étoient d'obligation. Le surnom de *Caton de la Cour* qu'on lui donna, étoit plutôt la censure de ses maniéres que l'éloge de son cœur : il l'avoit si aigre que la religion même n'avoit pû l'adoucir, & qu'il étoit passé en proverbe de dire : *Dieu nous garde des patenôtres du Connétable*. Il eut toute sa vie de fausses idées sur la grandeur ; il la faisoit consister à gêner ceux qui l'approchoient, à faire éclater ses ressentimens, à éviter les amusemens publics, à tenir des discours fiers & insultans, à outrer les dépenses qui étoient purement de faste. La nature lui avoit refusé la connoissance des hommes, & à plus forte raison le talent de les former. Il ne voyoit pour les gouverner que la crainte, maniére basse qui avilit les ames les plus élevées, & qui

pour

pour un crime qu'elle empêche, étouffe le germe de mille vertus. A juger de Montmorency par les places qu'il occupa, les affaires dont il fut chargé, l'autorité qu'il eut, on croiroit qu'il fut très-intriguant ou très-habile; cependant il étoit sans manége, & sa capacité étoit médiocre. Le hasard & sa naissance contribuérent beaucoup à son élevation. Comme tous les Ministres accrédités, il voulut se mêler des finances, & par une erreur malheureusement trop commune, il crut qu'il suffisoit d'avoir un caractére dur pour les biens administrer. On ne le soupçonna jamais de rien détourner des deniers publics; mais il abusoit de la facilité de ses Maîtres pour se faire donner: sorte de malversation moins criminelle peut-être que la premiére; mais qui n'est gueres moins odieuse. Toutes les négociations dont il fut chargé réussirent mal: il y portoit de la hauteur, de l'entêtement, de l'aigreur, des idées étroites, un goût trop marqué pour le cérémonial. Son talent pour la guerre se bornoit presque à une prudence lente, qui est le plus souvent la marque d'un esprit froid, timi-

de, & ſtérile: il réuſſit quelquefois à ſe défendre, mais il ne ſut jamais ni attaquer ni vaincre. Ce qui diſtingua le plus ſa vie des vies ordinaires, c'eſt la maniére dont il ſoutint les diſgraces qu'il eſſuya ; ſa fermeté auroit frappé davantage, ſi l'oſtentation dont elle étoit accompagnée n'eût annoncé plus d'orgueil que de vertu.

On eut occaſion de le pénetrer dans ſon exil de Chantilli. Il y fut viſité par ces Courtiſans déliés qui ſe font un mérite de leur démarche auprés de celui qui en eſt l'objet, & auprés de celui à qui ils en rendent compte. Leur ſagacité leur fit découvrir que Montmorency qui avoit encore plus de vanité que d'ambition, étoit moins affligé d'être éloigné des affaires que de voir ſuivre un autre plan de gouvernement que celui qu'il avoit formé. Il paroiſſoit inconſolable que ſes vues pacifiques fuſſent regardées par le Cardinal de Tournon ſon ſucceſſeur, comme contraires à la dignité de la France, & que le Royaume entier applaudit aux projets de guerre du nouveau Miniſtre. Le ſpectacle de cette douleur occupa durant quelques

jours ;

jours ; on ne penſa enſuite qu'aux moyens de tirer une vengeance ſûre & éclatante de l'Empereur.

Ce Prince avoit acquis quelques amis par ſon adreſſe, & la France lui en avoit beaucoup donné par ſon imprudence. Ces Alliés le rendoient ſi redoutable qu'il n'eut pas été ſage de l'attaquer ſans s'être aſſûré de puiſſans ſecours. La ſituation de l'Europe ne permettant de les eſpérer que des Turcs ou des Venitiens, Rinçon fut envoyé à Conſtantinople, & Fregoſe à Veniſe pour les demander. Ces deux habiles Négociateurs s'embarquérent ſur le Pô, & y furent maſſacrés par l'ordre de du Guaſt qui gouvernoit le Milanés depuis qu'Antoine de Leve avoit péri dans la derniére expédition de Provence, & qui craignît que cette Ambaſſade n'eût des ſuites fâcheuſes pour les affaires de ſon Maître. Cet évenement hâta les préparatifs de guerre que faiſoit la France, & en fournit une raiſon fort juſte. Elle fut déclarée à l'Empereur dans le mois de Mai 1542.

Il eut été poſſible, facile même d'ouvrir avec ſuccès la campagne en Italie, où le brave & ſage Langei qui com-

mandoit dans le Piémont, avoit formé des intelligences dans plusieurs Villes. Le souvenir des malheurs passés, & le défaut d'argent firent préférer les Pyrenées & les Pays-Bas. Le Duc d'Orléans entra dans le Luxembourg & y fit des progrès rapides. Il renonça par un motif lâche & honteux aux conquêtes qu'il avoit faites, & à celles que sa supériorité lui promettoit. Une jalousie mêlée de haine qu'il nourrissoit dans son cœur contre le Dauphin, lui fit craindre que ce Prince ne vainquît les Espagnols en bataille rangée devant Perpignan. Pour lui ravir la gloire de cette action ou la partager au moins, il prit la route du Roussillon avec ses meilleures troupes. Cette imprudente & criminelle démarche fit perdre tout ce qu'on avoit gagné d'un côté, & ne servit de rien de l'autre. Les Flamans rentrérent dans toutes les Places du Luxembourg, & Perpignan fit une résistance si vive & si opiniâtre qu'il fallut en lever le siége.

Ces malheurs ne découragèrent point les François, mais la connoissance des fautes qui les avoient causés ne le rendit pas plus sage. Supérieurs dans le

Pays-Bas, au commencement de la campagne suivante, ils s'amusérent à prendre quelques Places peu importantes, au lieu de profiter de leur ascendant pour accabler l'Espagnol encore foible. S'ils avoient pris ce dernier parti, & qu'ils eussent joint ensuite le Duc de Cleves leur Allié, ils restoient les maîtres de leurs opérations, & toutes les conquêtes qu'ils voudroient tenter devenoient faciles. Pour avoir raisonné autrement, ils laissérent à l'Empereur le tems de recevoir des secours considérables d'Angleterre & d'Allemagne, l'avantage de forcer le Duc de Cleves, secouru trop tard, de se joindre à lui, & la possibilité de former le siége de Landrecy qui couvroit une partie du Royaume. Il est vrai que cette dernière entreprise échoua par la valeur de la garnison & l'approche de l'armée Françoise, commandée par le Roi lui-même: mais Charles dont les vûës étendues, embrassoient plusieurs objets, se consola de ce malheur en déterminant Cambray, qui étoit une Ville libre à se soumettre à lui, par la crainte qu'il fit lui inspirer de l'ambition, & du joug des François.

Cette Nation quoique vive & entreprenante, n'avoit jamais formé le deſſein dont on l'accuſoit ; mais elle ſe conduiſoit ſur des principes ſi vagues depuis quelque-tems, que toutes les calomnies qu'on répandoit contre elle, étoient reçûes avec une avidité extrême. Les Turcs même ſi prévenus en ſa faveur, avoient été ſéduits par les bruits publics, & ce n'étoit pas ſans quelque répugnance & beaucoup de ſoin qu'ils avoient été ramenés à ſon alliance. Le Capitaine Polin ſi fameux depuis ſous le nom de Baron de la Garde, leur avoit ouvert les yeux, & ils étoient revenus de ſi bonne-foi qu'ils avoient envoyé toutes leurs forces maritimes en Provence, pour y exécuter les ordres qu'elles recevroient. Le ſiége de Nice parut dans les circonſtances où on ſe trouvoit, ce qu'on pouvoit faire de plus aiſé & de plus utile, & les flottes combinées de Turquie & de France, le formérent le 10 Août 1543. La Ville ſe rendit après une reſiſtance opiniâtre ; mais le Château ſe défendit ſi bien qu'il donna le tems à André Doria, & au Duc de Savoye d'aſſembler les ſecours qu'ils de-

devoient mener l'un par mer, & l'autre par terre. Ces forces étoient si considérables, que les Assiégeans se trouvant hors d'état de leur resister, abandonnérent leur entrepriſe, & se retirérent à Toulon. Barberousse en partit au printems suivant pour Constantinople, & le Comte d'Anguien pour le Piémont où il prit le commandement des troupes.

Depuis plusieurs années ce petit Etat se voyoit foulé par les Espagnols & les François qui en occupoient les Places les plus importantes. Quoique les uns y fussent sous le nom d'amis, & les autres comme ennemis, ils étoient presque également craints & haïs des peuples. Les premiers commençoient pourtant à y être plus respectés, parce que le Marquis du Guast leur Général avoit plus d'autorité, de réputation, de capacité que les Généraux qu'on lui opposoit. L'arrivée seule de M. d'Anguien changea les idées des Piémontois, diminua la présomption des Espagnols, & enfla le courage des François. Ce jeune Prince qui avoit un talent brillant & une certaine audace qui vaut quelquefois mieux que l'expérien-

ce, auroit bien voulu profiter de cette premiére impreſſion, & ouvrir la campagne par une action d'éclat; mais la Cour intimidée par le ſouvenir des anciennes diſgraces, & le peu de ſuccès des derniéres campagnes craignoit les évenemens déciſifs. Ce ne fut qu'après avoir longtems réſiſté qu'elle conſentit à une bataille.

Cette réſolution étoit certainement imprudente. Tout l'avantage que la victoire pouvoit procurer à la France, ſe réduiſoit à quelques conquêtes éloignées & peu importantes; au lieu qu'une défaite faiſoit perdre néceſſairement le Piémont, ouvroit aux Eſpagnols le chemin de Lyon, rendoit poſſible leur jonction avec l'armée de Catalogne, expoſoit pluſieurs Provinces d'au-delà de la Loire à être envahies, aſſûroit preſque le ſuccès des vuës que l'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient ſur la Picardie & ſur la Champagne. Nous ignorons ſi la Cour fit toutes ces reflexions; mais il eſt ſûr que l'armée ne les fit pas, & qu'elle n'eut pas plutôt obtenu la permiſſion de combattre qu'elle ſe diſpoſa à en profiter avec une gayeté qui a peu d'exemples dans l'his-

l'histoire. Un hasard assez singulier avança cet instant si desiré.

Les François avoient formé le blocus de Carignan pour éloigner les Impériaux de Turin, & pour rétablir la communication entre les fortereſſes qu'ils avoient des deux côtés du Pô. Le Gouverneur de la Place par une politique qu'on peut louer & blâmer, fit dire au Marquis du Guaſt qu'il n'avoit que pour quinze jours de vivres, quoiqu'il en eut pour plus longtems. Ce faux avis qui pourroit paroître une ſuite de foibleſſe, ou un commencement de trahiſon, n'étoit donné que pour tirer le Général de ſon indolence, & lui inſpirer une réſolution convenable aux circonſtances. On devoit raiſonnablement penſer qu'il ne ſortiroit pas tout-à-fait de ſon caractére, & que le ſecours ne ſeroit jamais exactement prêt pour le tems pour lequel il auroit été demandé. L'évenement fit voir que les hommes les plus froids & les plus lents peuvent être vivement remués par un grand intérêt, ou une forte paſſion. Du Guaſt raſſembla promptement ſes forces, & ce qui n'eſt pas ſi digne d'éloge, il s'appro-

cha de Carignan avec une espéce de précipitation, incertain s'il attaqueroit les François, ou s'il se borneroit à jetter du secours dans la Ville. Anguien le surprit dans cette indécision, lui présenta la bataille à Cerisoles, & le battit quoique de beaucoup inférieur en troupes. Boutiéres, Termes, Montluc & Thais contribuérent beaucoup au succès de cette journée; le premier commandoit la Gendarmerie, le second les Chevaux-légers, le troisiéme les Enfans perdus, & le dernier l'Infanterie.

Le fruit de la victoire fut la prise de Carignan, & la conquête du Montferrat. Les Impériaux étoient si affoiblis, leur Général si déconcerté, les peuples si découragés & si mécontens, que le Milanés n'auroit pas résisté, si on l'eût attaqué un peu vivement. Anguien qui voyoit bien par lui-même, & qui étoit éclairé par des gens qui voyoient encore mieux que lui, instruisit la Cour de la situation des affaires. Quoiqu'on y eut à cœur, & peut-être plus qu'il ne convenoit les affaires d'Italie, on se trouva dans l'impossibilité d'y envoyer du secours;

en se vit réduit même à en rappeller douze mille hommes pour résister s'il se pouvoit à l'Empereur & au Roi d'Angleterre.

Ces deux puissans Princes dont les armées réunies auroient formé un corps de plus de cent mille hommes, étoient convenus d'entrer en France, l'un par la Picardie, & l'autre par la Champagne, de ne point s'amuser à faire des sièges, de marcher droit à Paris par deux chemins différens, de joindre leurs forces aux environs de cette grande Ville, & de réduire François I. à recevoir le combat avec une certitude morale d'être battu, ou à passer la Loire, en abandonnant la meilleure partie de son Royaume. Ce projet loin d'être chimérique n'étoit presque pas hardi; peut-être même l'exécution en étoit-elle trop facile, & qu'il n'échoua que parce qu'il ne fut pas assez traversé. Cette conjecture est appuyée sur des faits qui paroissent des démonstrations.

L'Empereur en entrant en France, y trouva les Places en si mauvais état & si mal défendues, qu'il crut pouvoir s'emparer de celles qui étoient sur sa route, sans beaucoup retarder sa marche,

cha, & sans nuire au premier objet de son expédition. Il fut affermi dans ses idées par tous les sièges que lui ou ses Généraux formèrent jusqu'à celui de S. Dizier qui l'arrêta environ sept semaines. Le Roi d'Angleterre convaincu que son Allié vouloit le laisser marcher seul vers Paris, pour qu'il y occupât l'ennemi commun pendant qu'il s'emparoit de la Champagne, auxquels de son côté Montreuil & Boulogne. Dès-lors les deux Monarques ne pensèrent plus à la cause commune, & ne s'occupèrent que de leurs intérêts particuliers. Ils s'accusèrent mutuellement d'avoir manqué à leurs engagemens, & cette accusation fit naître entre eux la défiance, & puis la haine. Leur division rendit la guerre aux Français, qui réunirent sagement leurs forces sous le Dauphin, pour couper les subsistances & la retraite aux Impériaux. Il y a apparence que cette armée si redoutable auroit péri entièrement sans une intrigue de Cour dont il faut développer les causes & les effets.

Le Roi de France avoit deux Fils, le Dauphin & le Duc d'Orléans. Le premier unissoit les vertus douces, l'esprit

prit facile, des manières insinuantes; le second, étoit d'un caractère dur, opiniâtre & emporté. L'un n'aimoit & ne permettoit que ce qui étoit honnête, utile & raisonnable; l'autre se plaisoit à fouler les préjugés, les loix, les bienséances. Celui-là étoit sérieux, discret & bienfaisant; celui-ci ne goûtoit que les plaisirs tumultueux, l'intrigue & le pouvoir de nuire. Le Dauphin paroissoit né pour gouverner agréablement une Monarchie paisible. Le Duc d'Orléans avoit tout ce qu'il falloit pour la troubler, y allumer des guerres civiles, & y causer peut-être des révolutions.

Des inclinations si opposées avoient formé entre les deux frères une antipathie insurmontable. Deux femmes fières, ambitieuses & vindicatives, profitèrent de cette aversion pour se mettre chacune à la tête d'un parti. Celui du Dauphin avoit pour chef Diane de Poitiers sa maîtresse. Les Courtisans qui se croyoient négligés ou qui s'occupoient le plus de l'avenir, s'y rangeoient en foule. La Duchesse d'Etampes s'étoit mise à la tête de la faction du Duc d'Orléans, &

y avoit principalement attiré les Miniſtres & les Favoris ; elle vouloit s'aſſurer par là de l'appui de ce Prince que la mort du Roi lui rendroit quelque jour néceſſaire. Tous ces différens intérêts avoient rempli la Cour d'aigreur & de cabales. Le choc de tant de paſſions violentes n'avoit pas pourtant produit de grands évenemens juſqu'au tems où l'Empereur entra dans la Champagne. Ce Prince s'y trouva dans une ſituation qui donna lieu à des négociations fort ſingulières.

La Ducheſſe d'Etampes penſoit à s'aſſurer d'une retraite hors du Royaume pour le tems auquel les circonſtances placeroient ſa Rivale à la tête des affaires. Le ſeul moyen d'y réuſſir étoit de déterminer Charles-Quint à donner ſa fille ou ſa niéce en mariage au Duc d'Orléans, avec les Pays-Bas ou le Milanés. On ne pouvoit guéres ſe flatter d'arracher ce ſacrifice, lorſque le péril de l'armée Impériale en fit haſarder la propoſition : elle fut acceptée, parce qu'on l'accompagna de la promeſſe de rendre les Eſpagnols maîtres des magaſins que les François avoient formés pour leur ſubſiſtance.

L'in-

L'intrigue fut en effet si bien conduite qu'on ne soupçonna rien, & que l'Empereur se vit sans avoir couru de risque en possession d'Epernay & de Château-Thierry où étoient toutes les munitions de guerre & de bouche. Cet avantage & celui qu'il avoit d'être instruit à propos de toutes les résolutions qu'on prenoit contre lui, l'enhardirent à s'approcher assez près de Paris, pour y porter une consternation qui approchoit du désespoir. Il ne jouit pas long-tems du plaisir si cher aux Conquérans de se faire craindre. Les vivres commencérent de nouveau à lui manquer par la sage attention qu'on eut de tout dévaster, & sa retraite devint presque impossible par les savantes manœuvres de l'armée Françoise. Il étoit peut-être à la veille de périr ou de se rendre prisonnier, si la même main qui l'avoit sauvé ne l'eût sauvé encore. Madame d'Etampes appuyée par la Reine, & par le Duc d'Orléans, persuada au Roi de faire la paix. Le Dauphin & ses Partisans s'y opposérent inutilement. Elle fut signée à Crespi le 18 Septembre 1544.

Par ce Traité la France rendoit en Sa-

Savoye, en Piémont ou dans le Mont-Ferrat, plus de trente Places fortifiées, & renonçoit à ses prétentions sur Naples & sur Milan. L'Empereur évacuoit de son côté quelques Villes peu importantes dont il s'étoit emparé en Champagne, & qu'il ne pouvoit conserver. Il s'obligeoit de plus à céder l'Etat de Milan ou les Pays-Bas au Duc d'Orléans, en lui faisant épouser sa fille ou sa niéce. La mort violente, selon quelques Historiens, & naturelle, selon d'autres, de ce jeune Prince, procura à Charles l'avantage de pouvoir manquer avec bienséance, à un engagement qu'il n'avoit pas contracté pour le tenir. Cet incident faisoit rentrer la France dans tous les droits qu'elle avoit sacrifiés, mais la guerre qu'elle continuoit d'avoir avec l'Angleterre, ne lui permettoit pas de les faire valoir alors. Cette entreprise étoit réservée au régne suivant; & le Dauphin la préparoit par les protestations qu'il fit contre le Traité qui venoit de se conclure.

Fin de la Premiere Partie.

TA-

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cette Premiere Partie.

A.

Adrien VI (le Pape) se ligue avec Charles-Quint contre la France. 49. Sa mort. 51.

Agnadel (bataille d') rend les François maîtres de la Ville de Breſſe. 83.

Amiens (le Seigneur d') ſon procès pour la Ville d'Hierge. 48.

Aix priſe ſur la France par le Connétable de Bourbon. 92.

Alva (le Duc d') ne réuſſit pas à l'attaque de Marſeille. 125.

Albert (le Cardinal) Archevêque de Mayence, à qui il medite de faire paſſer le Trône Imperial. 6. Donne ſa voix à Charles-Quint. 11.

Albret (Jean d') trouve l'occaſion de la mort de Maximilien I. favorable pour reconquérir la Navarre. 37. Portrait & fuites de ce Prince. *ibid.*

Alençon (la Ducheſſe d') Sœur de François I. va négocier la rançon de ſon frére à Madrid. 120.

Alexandrie, garantie de l'invaſion des François. 100.

Alliance de François I. avec Soliman, donne de François I. une idée deſavantageuſe aux Puiſſances de l'Europe. 182. Suites de cette alliance. 183 *& ſuiv.*

Amiral, de Castille. *Le Cardinal de Tortose* l'associe à son administration. 23.
Amiral Bonivet. *V.* Bonnivet. De Chabot. *V.* Chabot.
Angleterre (le Roi d') *V.* Henri.
Angoulême (la Duchesse d') *V.* Louise de Savoye.
Anguien (le Comte d') prend le commandement des Troupes en Piémont. 203. Ses succès dans le Piémont. 204. *& suiv.* Gagne la bataille de Cerisoles. 206.
Anne de France, fille de Louis XI. gouverna la France sous Charles VIII. 62. Donne sa fille Susanne en mariage à Charles de Bourbon, Comte de Montpensier. *ibid.*
Antibes prise sur la France par le Connétable de Bourbon. 92.
Archiduc Charles. *V.* Charles-Quint.
Arles résiste au Marquis du Guast, 175.
Arquebusiers Basques. *V.* Basques.
Arragon (l') ne reconnoît Charles-Quint pour Roi qu'après la mort de la Reine Jeanne. 18.
Artois (Comté d') relevoit de tems immémorial de la Couronne. 180.
Aversa; les François commandés par Saluces, en sont mis dehors avec des conditions honteuses. 152.
Avignon, lieu de campement de Montmorency à la vûë de Charles-Quint. 175.
Ayala (Athanase d') Page de Charles-Quint signale son amour pour son pere par un trait admirable. 31. Ce trait fut récompensé dans la suite. 33.

B

Bayard (le Chevalier) blessé à mort à la tête de la Gendarmarie Françoise. 78. Sa remontrance au Connêtable de Bourbon. *ibid.* Meurt comme tous ses ancêtres. 79. Est universellement regretté. *ibid.* Son Convoi, lieu de sa Sépulture. 80. Traits remarquables de sa vie. 81, *& suiv.* Son Portrait & son caractére. 88. Sa mort encourage les ennemis de la France. 90.
Barberousse, Pirate devenu Roi d'Alger. 163. Part pour Constantinople. 203.
Barlezieux, ne sauroit empêcher Doria d'entrer dans Gênes. 154
Barrault (Emeric Jobier de) Ambassadeur de France en Espagne, tue un Acteur Espagnol sur le théatre. 118.
Basques d'une grande agilité. 109.
Bayonne. Le Dauphin & le Duc d'Orléans vont au-devant de l'Empereur jusqu'en cette ville. 189.
Beaumont (faction de) & de Grammont, éteintes. 43.
Bellai (du) nous atteste la fureur des Milanois contre les François. 55.
Biagrassa. Bonnivet s'y retire & s'y fortifie. 75.
Bicoque (la) Bataille donnée près de cette maison. 56.
Bohême (le Roi de) seconde les prétentions de Charles-Quint à l'Empire. 5.
Bonnivet, Amiral de France, favori de François I. négocie pour son maître en Allemagne. Portrait de ce Seigneur. 12 Avoit été placé auprès du Roi par Madame Régente.

gente. 63. Chargé de reconquerir le Milanés pour la France. 68. Entre en Lombardie à la tête de près de quarante mille hommes. 69. Passe le Tesin à la vuë du Général ennemi. 71. Ne profite pas de cet avantage. *ibid.* Se contente de bloquer Milan, d'où il est forcé de s'éloigner. 73. Se fortifie dans Biagrassa. 74. Abandonne cette ville. 75. Est abandonné par les Suisses à Romagnano. 76. Ne songe plus qu'à rammener les débris de son armée en France. 77. Son arriére-garde est battue, & lui blessé. 78. Conseille à François I. d'aller en personne à Milan. 97. Opine pour le siége de Pavie. 101. Y perit. 120.

Bouffon de François I. *V.* Triboulet. 192.

Bouillon (le Tribunal de) adjege au Prince de Chimai la ville d'Hierge. 49.

Bourbon (Charles de) Comte de Montpensier, origine de sa fortune. 62. Devenu Viceroi du Milanés, il s'y fait aimer. 64. On le rend suspect à François I. *ibid.* Il fait cesser les soupçons en revenant en France. 65. Susanne son Epouse meurt sans enfans. 66. Soutient un procès avec la Reine mére pour les Domaines de Bourbon. 67. Les Juges en ordonnent le sequestre. *ibid.* Il se ligue secrettement avec les ennemis de la France. *ibid.* Sa trahison transpire. 68. Sert contre sa patrie en Italie. 75 & 77. Le Chevalier Baïard le lui reproche. 78. Il conseille à ses Alliés de marcher droit à Lyon. 91. Ce projet n'est pas goûté. *ibid.* Il assiége inutilement Marseille. 92, *& suiv.* Il est obligé d'en lever le siége. 96. Campé à Soncino sur l'Oglio. 100. Détache le

le Duc de Savoye des intérêts de la France. 105. Leve seize mille hommes en Allemagne. 106. Fait consentir les Impériaux à livrer bataille aux François. *ibid.* Il opine pour que François I. fait prisonnier soit conduit à Naples par Mer. 113. Il passe en Espagne pour y veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'Empereur avec François I. 121. Il est compris dans le traité des deux Souverains. 123. Il remplace le Marquis de Pescaire au siége du Château de Milan. 130. Il se rend maître de ce Château. 133. Reste dans la Lombardie avec peu de troupes & peu d'argent. 135. Fronsberg lui amene vingt-mille Lansquenets. 136. Il est tué en donnant l'assaut aux murs de Rome. 140.

Bourgogne François I. la cede par son traité de rançon à Charles-Quint. 122 & 123. Sorti de la prison il offre de la rachetter par deux millions d'écus d'or. 125. Charles-Quint se désiste de sa prétention sur cette Province. 157.

Boutieres contribue beaucoup à la victoire de Cerisoles. 206.

Brandebourg (le Marquis de) songe d'abord à se faire mettre sur la tête la Couronne Imperiale 7. Il y renonce ensuite, & embrasse les intérêts de François I. 8. Il ne laisse pas de donner ensuite sa voix en faveur de Charles-Quint. 11.

Brantome raconte deux prônes singuliers d'un Curé de Médiane. 29.

Brantome : raison que rend cette Historien d'une faute que fit Bonnivet dans l'expédition d'Italie. 72. Pourquoi, selon le même

me Bonnivet, conseille à François I. d'aller en Perſonne à Milan. 97.
Breſſe, beau trait de generoſité du Chevalier Baïard, dans cette ville. 83. (La Province de) conquiſe par l'armée de Chabot. 165.
Brignoles, priſe ſur la France par le Connétable de Bourbon. 92.
Bugey (le) conquis par l'armée de Chabot. 165.
Bulle d'or, Loi fondamentale dans l'Empire. 12.
Bulle prétendue du Pape Jules qui donnoit la Navarre au premier occupant. 36.

C

Cajazze fait le Chevalier Baïard priſonnier dans Milan. 81.
Cambrai; conferences tenues dans cette ville pour parvenir à la paix entre l'Empereur & la France. 156. Traité de paix, conclu. 157. Ce Traité ne fut ſincére ni d'une part ni de l'autre. 159. Se donne à l'Empereur. 201.
Capitulation entre Charles-Quint & l'Empire. 12.
Cappel (l'Avocat Général) dénonce à la Cour des Pairs la felonie encourue par Charles-Quint. 180.
Carignan bloqué par l'Armée Françoiſe. 205. Ruſe du Gouverneur. 205. Pris. 206.
Caſtille (la) refuſe d'abord d'obéir à Charles-Quint, puis s'y ſoumet. 18 L'Armée Françoiſe commandée par l'Eſparre y penetre pour la conquérir. 44.
Caton de la Cour, ſurnom donné au Connétable de Montmorency. 196.
Cerioles (bataille de). 206.
Chabot (l'Amiral de) chargé de l'expédition de Savoye. 185. Quelle raiſon peut l'avoir em-

empêché de pouſſer ſes avantages. *ibid.*
Charles de Lorraine (le Cardinal) eſpéroit dit-on, réuſſir à pacifier l'Europe. *ibid.*
Charles-Quint aſpire au Thrône Impérial 3. Intrigues de ſes Miniſtres. 5. Le Roi de Bohême ſe déclare pour lui. 6. Il eſt élû Empereur par tout le Collége Electoral. 11. Précautions que le Collége prend pour empêcher qu'il n'attente à la liberté de l'Empire. *ibid.* Quels furent les reſſorts qui procurérent ſon Election. 12. Si ſon élévation à l'Empire lui fut plus avantageuſe que funeſte. 15. Fut plus empreſſé de devenir Empereur que flatté de l'être. 16. Parallèle de ce Prince avec ſon Ayeul Ferdinand Roi d'Eſpagne. 17. L'Eſpagne ne veut pas le reconnoître pour Roi. 18. Traits de généroſité qui lui gagnent les cœurs. 34. *& ſuiv.* Ses guerres avec la France. 37. *& ſuiv.* Rétablit François Sforce à Milan. 60. Forme une Ligue redoutable contre la France. *ibid.* Promet Eléonore ſa ſœur au Connétable de Bourbon. 67. Comment il traite François I. ſon priſonnier. 116. *& ſuiv.* Allarmé de la maladie de François, il tâche de le tranquilliſer par la promeſſe d'une liberté prompte. 119. Il en différe encore longtemps l'exécution. 120. A quelles conditions enfin il s'y prête. 123. Les Puiſſances d'Italie redoutent ſon humeur conquerante, & ſe liguent contre lui avec la France. 125. Il ordonne des Prieres pour l'élargiſſement du Pape Clément VII. fait priſonnier par ſon Général. 143 Fait la paix avec François I. par le traité de Cambray. 157. Projet de ligue qu'il propoſe

aux Puissances d'Italie qui ne l'agréent pas. 160. Fait la guerre en Afrique à Barberousse. 163. Revient la faire aux François logés dans le Piémont. 168. Mauvais succès de son expédition dans la Provence. 171. & *suiv.* Il est ajourné par Arrêt du Parlement, qu'il sera cité sur la frontière pour comparoître en personne ou par Députés. 180. Faisoit à la France une guerre d'Etat; François I. en vouloit personnellement à Charles. 181. Demande le passage par la France pour aller [illegible] Gand. 187. L'obtient. 188. Y passe sans rien craindre. *ibid.* & *suiv.* Imprudence de ce Prince [illegible] 190. Il dispose Soliman contre François I. par des lettres artificieuses. Gagne la Duchesse d'Etampes par un présent fait galamment. 193. Sorti de France, ne tient rien de ce qu'il a promis. 194. Manque Landrecy & gagne Cambray. 201. Ligué avec l'Angleterre contre la France. 207. Rentre en France avec beaucoup de facilité. *ibid.* Il est mécontent de ses alliés. 208. S'approche de Paris, & s'en éloigne ensuite faute de vivres. 211.
Château-Briant (la Comtesse de) engage François I. à se déclarer pour les Navarrois contre l'Espagne. 39.
Château de Milan tient encore après la ville prise. 58. De Nice tient encore après la ville rendue & ne se rend pas. 202.
Chimai (le Prince de) son procès & sa ville [illegible]. 49.
Christiern, Roi de Dannemark & de Suéde [illegible]
Clarice, belle Milanoise, [illegible] 97.

Clement VII. (le Pape) se ligue avec Charles-Quint contre la France. 68. Entre ensuite dans la ligue concluë par le Traité de Cognac contre l'Empereur. 130. Ne sert pas fort utilement la cause commune. 133. Est assiégé dans le Château S. Ange. 142. Il traite avec ses Vainqueurs. 143. Reste encore cinq mois prisonnier dans le Château saint Ange. *ibid.* Il est relâché. *ibid.* Fait sa paix avec l'Empereur. 158. Lui donne l'investiture du Royaume de Naples. *ibid.*

Cleves (le Duc de) allié de la France. 201.

Cognac (Traité de) *Voyez Traité.*

Cologne (l'Electeur de) son irrésolution sur le choix d'un Empereur après la mort de Maximilien I. 8. Il donne sa voix pour Charles-Quint. 12.

Colonne (*Prosper*) l'un des Chefs de l'armée opposée à celle de Lautrec. 54. Général de celle que Bonnivet eut en tête. Son caractère & sa conduite dans la guerre. 69.

Colonne (Prosper) essaye en vain de disputer aux François le passage du Tesin. 70. Profite des fautes du Général François. 71. Meurt pendant la campagne. 73.

Come, garantie de l'invasion des François. 102.

Comédie Espagnole sur la bataille de Pavie. 118.

Conditions de la rançon de François I. 149.

Connétable (le) de Bourbon. *Voyez Bourbon.*

Connétable de Castille. Le Cardinal de Tortose l'associe à son administration. 35.

Connétable (le) de Montmorency. *Voyez Montmorency.*

Confiscation sur Charles-Quint des Comtés de Flandre & d'Artois. *ibid.*

Coni, l'une des trois Villes du Piémont que

les François jugérent bonnes à garder. 168.
Elle se rendit sans resistance à Antoine de Leve. 169.
Conquête (droit de) n'est un droit que chez les Barbares. 36.
Conspiration du Connétable de Bourbon. 67. Vient à la connoissance du Roi. 68.
Cremone garantie de l'invasion des François. 100.
Crespi (Traité de). 211.

D.

Dauphin (le) fils aîné de François I. Son pére pendant sa prison lui mande qu'il peut prendre la Couronne. 121. S'offre en ôtage à l'Empereur lors de son passage par la France. 189. Fait le siége de Perpignan. Ce qui l'empêche de le prendre. 200. Marche contre l'Empereur & le Roi d'Angleterre 208. Caractere de ce Prince. *ibid.* S'oppose de tout son pouvoir au traité de Crespi. 211.
Diane de Poitiers étoit attachée au parti du Dauphin. 209.
Don gratuit accordé par les Pays-Bas à Marguerite d'Autriche. 184
Doria (André) grand homme de mer. 143 & 147. Déplait aux Ministres de France. *ibid.* Reçoit ordre de bloquer Naples par mer. 148. S'en acquitte avec succès. *ibid.* La Cour de France ne tient pas avec lui les conditions de son traité. 149. François I. ordonne qu'on l'arrête. 150. Il en est instruit, & se donne aux Impériaux. *ibid.* Il rend Gênes sa Patrie, libre & indépendante. 153. Le Sénat de Gênes lui érige une sta-

ſtatue. 154. Secourt le Château de Nice. 202.

Duprat (le Chancelier) eſtimé paſſionné de Semblançai. 59. Avoit été placé auprès du Roi par Madame Régente. 63. Se joint à Montmorency pour perdre Doria. 156.

E.

Largiſſement de François I. 123.

Eleonore, veuve du Roi de Portugal, eſt promiſe au Connétable de Bourbon. 67 & 122. François I la demande pour lui-même. *ibid.* L'obtient & l'épouſe 124.

Empereurs. Serment qu'ils prêtoient lors de leur élection. 11. Serment plus détaillé qu'ils prêtent depuis l'élection de Charles-Quint, qui le prêta le premier. 12.

Eſpagne. Troubles qu'y éclatent tandis que Charles-Quint eſt allé prendre poſſeſſion de la Couronne Impériale. 16. Ne veut pas reconnoître Charles-Quint pour Roi. 18.

Eſpagnols (les) méditent un ſoulevement contre Charles-Quint, & l'exécutent lors de ſon départ pour l'Allemagne. 21. V. *Factieux* & *Rebellion*.

Etampes (la Ducheſſe d') conſeille au Roi de faire arrêter l'Empereur. 191. Etoit dans le parti du Duc d'Orléans. 210. Livre à l'Empereur Epernay & Château Thierry. 211. Détermine le Roi à la paix. *ibid.*

F.

Factieux Eſpagnols en 1518 & 21. Voy. *Rebellion*. Se ſaiſiſſent de la perſonne de

de la Reine mére. 23. Offres par quel l'on tâche de les appaiser. 23. La Reine mére leur est enlevée. 27. Leur armée devient à charge à eux même qui tiennent leur parti. 29. Sont défaits à Millassar. 30.

Ferdinand le Catholique. Parallele de ce Prince avec Charles-Quint son petit-fils. 17. Avoit conçû le projet de la Monarchie universelle. *ibid.* Ses vaines prétentions pour retenir la Navarre. 96.

Ferdinand (Consalve) Seigneur Espagnol, fait élever un tombeau à Lautrec, mort en combattant contre l'Espagne. 157.

Fernand d'Avalos éprouve dans une situation périlleuse la générosité de Charles-Quint. 33.

Ferrare (le Duc de) entre dans une ligue contre l'Empereur. 146. Fait sa paix sans qu'il lui en coûte. *ibid.*

Ferreri, Moine Augustin, souffle en chaire aux Milanois la haine contre la France. 80.

Fils de France donnés en ôtages. 120. Mesures prises pour les mettre en liberté. 154. Sortent de prison. 157. Les deux Infants sont offerts en ôtages à l'Empereur pour sa sûreté lors de son passage par la France. 189.

Flamands employés en Espagne, causent de la jalousie aux Espagnols. 21. Ceux-ci demandent leur exclusion. 22.

Flandre ravagée par les troupes de Charles-Quint, & par celles de François I. 49. (Comté de) relevoit de tems immémorial de la France. 110. Préférable pour la France au Milanès. 196.

Florentins, se liguent avec l'Empereur contre la [illegible]

de France. 46. Se liguent avec la France contre l'Empereur. 144.

Fossan, fut une des trois Villes du Piémont que les François jugérent bonnes à garder. 160. Quoique dénuée de vivres & non fortifiée, Montpesat la défendit bien contre l'armée d'Antoine de Leve. 169.

François devenus odieux aux Milanois. 52. Chassés du Milanés. 53. Manquent l'occasion de s'emparer du Royaume de Naples. 147.

François I. forme le projet de se faire élire Empereur. 9. Quelle fut la cause qui fit échouer sa brigue. 12. Prête les mains au soulevement de la Navarre. 37. Entre en guerre avec Charles-Quint en Italie. 53. Perd le Milanés. 54. Ligue redoutable contre ce Prince. 60. Il n'en est point effrayé. 61. Conspiration du Connétable de Bourbon contre ce Prince. *ibid.* Elle l'empêche d'aller en personne à l'expedition du Milanés. 68. Il marche au secours de la Provence. 95. Il projette d'aller à Milan. *ibid.* Il y arrive. 98. Faute qu'il fait en ne poursuivant pas l'armée Impériale. 99. Il forme le siége de Pavie. 100. Motifs qui l'empêchent de lever ce siége. 103. Il y est battu & fait prisonnier. 107. & *suiv.* Il demande & obtient d'être conduit à Madrid. 114. Il est transporté sur ses propres galéres. 115. Dureté qu'il essuie en Espagne. 116. Insulté par un Grand d'Espagne, il le tue de sa propre main. [illegible] Il tombe malade à Madrid. 118. La promesse que lui donne l'Empereur d'une prompte liberté contribue à lui rendre la santé

[illegible]fanté. 119. [illegible] la fait résoudre à passer sa [illegible] sa prison. 121. Il en sort par le Traité de Madrid. 122. [illegible] un Traité avec le Pape, les [illegible] & le Duc de Milan, contre l'Empereur. 130. [illegible] mollement les Confédérés. ibid. Il entre dans une nouvelle ligue contre l'Empereur. 144. Fait une [illegible] pas [illegible] Doria. 149. [illegible] au Traité de Cambray. 158. [illegible] par ce Traité [illegible] ibid. Travaille sourdement à susciter des [illegible] à Charles-Quint. 160. Il [illegible] le Duc de Milan. ibid. [illegible] outrage sanglant de ce [illegible] Duc. ibid. Songe pour s'en [illegible] les Milanés. ibid. Et pour s'y ouvrir un passage, il déclare la guerre au Duc de Savoye. 164. & suiv. Il rentre dans ses droits sur le Milanés par le décès de [illegible] 167. [illegible] joue. 168. Il remporte sur l'Empereur [illegible] avantage considérable en Provence [illegible] 179. François [illegible] nellement à Charles-Quint. [illegible] par son alliance avec Soliman. 180. Ne sait pas tirer de cette alliance [illegible] le [illegible] 183. Fait une [illegible] avec l'Empereur. ibid. Refuse sa protection aux Gantois révoltés. 18[illegible] passer Charles-Quint par la France pour aller à [illegible] impudemment à lui, pendant son séjour en France. 190. Lui fait confidence du conseil qu'on lui donne de le faire arrêter [illegible]

la guerre contre l'Empereur. 199. Se la déclare. 199. Se laisse persuader de faire la paix. 222.

Frédéric, Electeur de Saxe, à qui les deux prétendans à l'Empire veulent les plus de biens. 36. Portrait de ce Prince. ibid. On propose de l'élire Empereur. *ibid.* Il le refuse. Il donne sa voix pour le Roi d'Espagne. *ibid.*

Frégose, envoyé à Venise par François I. est égorgé en chemin. 190.

Frejus, prise sur la France par le Connétable de Bourbon. 192.

Fronsberg (George) facilite au Connétable de Bourbon la levée de dix mille hommes en Allemagne. 206. Rend une seconde fois au même le même service. 236.

G

Galiot de Genouillac, fait jouer l'artillerie Françoise à Pavie, avec toute la vivacité possible. 18.

Galeas Visconti, médiateur, dit aux Agents de remettre sa maison en possession du Milanès. 72.

Gand : soulevement de cette Ville. 184. & *suiv.*

Gantois, refusent de payer à Marguerite leur quote-part du don que les Etats de Flandre lui ont accordé. *ibid.* Prennent des mesures pour empêcher Marguerite de les y forcer 185. Implorent la protection de la France. 186. François I. la leur refuse. 187.

Garde (le Baron de la) *Voyez* Polin.

Gattinara, Chancelier de Charles-Quint. [illegible] Conseils par rapport à François I. 129.
Gendarmerie Françoise, soûtient mal sa réputation à Pavie. [illegible]
Genes (la République de) secoue le joug étranger. 154.
Genois, se liguent avec l'Empereur contre la France. 60.
Genouillac, V. *Gaillot*.
Gentil, premier Commis des Finances [illegible] Semblançai, traité indignement [illegible]
Grammont (faction des) & de Beaumont [illegible]tes. 43.
Grands d'Espagne, hauteurs qu'ils font [illegible] à François I. 126. [illegible] sa propre main. 127. Charles-Quint [illegible] parens la vengeance du mort [illegible]
Grasse, prise sur la France par le Connétable de Bourbon. 92.
Grisolant (le) l'un des [illegible] Suisses 200.
Grenoble, lieu de la naissance & de la sépulture du Chevalier Bayard 208. Le Chevalier y fait un trait de générosité admirable.
Grisons [illegible], en faveur de la France [illegible] diversion qui leur réüssit mal. 96.
Guast (le Marquis du) ne réüssit pas à [illegible] Fait massacrer [illegible] François [illegible] 190. Considéré [illegible] Battu à Cérisoles. 206.
Guerres civiles d'Espagne en 1520 & 21. *V.* Rebellion.
Guerre de Navarre. *Voyez Navarre*. d'Italie, entre

entre Charles-Quint & François I. 48.
Guinegate (bataille de) Le Chevalier Baiard fait prisonnier un Anglois, à qui il se rend ensuite lui-même 86. Question que cette [illegible] 88.
Guise (le Duc de) *Voyez* Lorraine.

H.

Hare (le Comte de) sort de Medina de Sicco avec l'armée qu'il commandoit. 27. Reprend la Reine mére sur les fiscaux dans Tordesillas. 30. Défait les Rebelles à Villassar. 30.
Henri, Roi d'Angleterre, quel parti prend ce Prince entre les deux prétendans à l'Empire, après la mort de Maximilien I. 5. Ce qui empêchoit qu'on ne l'eût lui-même. 9. Se ligue avec l'Empereur contre la France. 60. Entre dans les ressentimens du Connétable de Bourbon. 63. Protecteur de la ligue conclue par le Traité de Cognac 130. Avoit été l'instrument de l'ambition de Wolsey. 131. Entre dans une nouvelle ligue contre l'Empereur. 148. Lui déclare la guerre & ne la lui fait pas. 159. Ligué avec l'Empereur contre la France. 207. Se méfie de son associé. 208.
Hierge (la Ville d') disputée par deux Seigneurs donne lieu à une longue guerre. 49.
Hongrie, Sulman y entre à la tête de cent mille hommes. 182. Il se retire & abandonne ses conquêtes. 183.

I

Impériaux (les) entrent dans la Provence & y prennent plusieurs Villes. 92. Assiegent inutilement Marseille. 93. Laissent reprendre Milan par François I. 99. Leurs dispositions pour défendre les autres Villes de Milanès. 100. Gagnent sur les François la fameuse bataille de Pavie. 107. & *suiv.* Mesures qu'ils prennent pour empêcher que François I ne leur soit enlevé. 113. Font un ravage aux Princes d'Italie. 122. Prennent & saccagent Rome. 198. & *suiv.* Viennent à Naples quelque jours avant Lautrec. 146.

Insultes faites à François I. pendant sa prison. 116. & *suiv.*

Italie, théâtre de la guerre entre Charles-Quint & François I. 49

Ivoire lieu du rendez-vous assigné aux Suisses pour joindre l'armée de Bonnivet. 76.

J.

Jeanne (la Reine) mère de Charles-Quint, incapable de gouverner pour raison de démence. 18. Les Espagnols factieux s'emparent de la personne. 23. Elle leur est enlevée. 27.

Jonas, Capitaine qui servoit sous le Connétable de Bourbon. 142.

Jules (le Pape) donna, dit-on, par une Bulle les Etats de Jean d'Albret au premier occupant. 374.

L.

L.

La Mark, Duc de Bouillon, envoye faire un défi à Charles-Quint. Guerre qui s'ensuivit. 49.
Landrecy, Charles-Quint l'assiége & ne le prend pas. 201.
Landriano (la bataille de) hâta le moment de la paix entre Charles-Quint & François I. 156.
Langei, commandant pour la France dans le Piémont. 199
Lannoi (le Comte de) Viceroi de Naples. 75. Campé à Sonesno sur l'Oglio. 100. Fait prisonnier François I. 112. Ne sait pas comment conduire son prisonnier à Naples 113. Laisse saccager Rome. 130.
Lansquenets, vont au nombre de vingt mille servir sous le Connétable de Bourbon. 126. Il les mene saccager Rome. 138. & *viv.* La plûpart Luthériens; ils se plaisent à outrager les Evêques & les Cardinaux. 141.
Lautrec, frere de la Comtesse de Château-Briant. 40 Son portrait, sa mauvaise conduite dans le Milanés. 50. Par quels moyens il tente d'en réparer les suites funestes. 52. Chassé de Milanais réfugie sur les terres de Venise. *ibid.* Rentre dans le Milanés. 53. Y perd une bataille, & en est rechassé. 57. Rejette ses mauvais succès sur la Duchesse d'Angoulême. *ibid.* & 58. Remporte quelques avantages sur les Espagnols devant Bayonne. 68. Commande une armée combinée contre l'Empereur. 144. Soumet à Sforce une partie du Milanés. *ibid.* Marche vers Rome pour délivrer le Pape. 145.

Puis

Puis s'avance vers Naples. 146. Un Seigneur Espagnol lui fait élever un tombeau. *ibid.*

Leon (le Pape) dans quel dessein il favorise les vues de François I. 4.

L'Espare, frere de la Comtesse de Châteaubriant. 46. Portrait de ce Seigneur. 47. Fait la conquête de toute la Navarre. 48. Projette de pousser plus loin ses avantages. 43. Assiége Logrogno, en Castille. 44. Est forcé d'en lever le siége. 45. Est battu près de Pampelune. 46. Perd la Navarre. 47.

Lece (Antoine de) défend Pavie. 100 Portrait de cet Officier. 101. Dresse des Batteques à combattre par pelottons 109. Contient le Milanès sous l'obéissance de l'Empereur 137. Reçoit quelques foibles secours, mais dont il fait tirer parti. 154. Dissipe entierement l'armée de Saint Pol. 156. Reprend deux Villes du Piémont aux François 169. Est persuadé de la vérité d'une prédiction qu'un Astrologue lui avoit faite dans son enfance. 172. Fait sa Cour à l'Empereur par une flaterie indigne d'un homme de guerre. *ibid.* Périt dans l'expédition de Provence. 199.

Liége (l'Evêque de) cesse de s'intéresser pour la France. 13. Il s'en fait regretter 14.

Ligue d'Espagne en 1520 & 1521. *Voyez* Rébellion.

Ligue contre la France. 60. Une partie des confédérés se détache. 60. Conclue par le Traité de Cognac. 131. Profondeur & étendue de tous les confédérés. 131. & suiv.

(nou-

(nouvelle) conclue entre diverses Puissances contre l'Empereur. 144.

Egmont (le Comte de) fait dans le Wirtemberg une levée de six mille hommes pour le Connétable de Bourbon. 106.

Logrogne (siége de) investie par les troupes de France. 44. Bonne conduite du Gouverneur de cette Ville. 45. Levée du siége. *ibid.*

Estraine (Claude de) premier Duc de Guise, remporte des avantages sur les Allemands en Champagne. 68. Sur les Espagnols devant Péronne. 179.

Lescun, frére de la Comtesse de Château-Briant. 40.

Louis, Roi de Hongrie & de Bohême, seconde les prétentions de Charles-Quint à l'Empire. 6. Quel Prince c'étoit. 9. Donne sa voix à Charles-Quint pour le Trône Impérial. 11.

Louise de Savoie, mére de François I. appellée Madame Régente. 57. Ennemie de la Comtesse de Château-Briant. *ibid.* Ses menées pour perdre la Comtesse. *ibid.* Son amour pour Charles de Bourbon; sa haine pour Anne de France. 63. Elle obtient, pour Charles, l'épée de Connétable. *ibid.* Elle est piquée de son indifférence. 64. Son amour tourne en haine. 66. Et sa haine s'arme de la vengeance 67. Sa bonne conduite dans la Régence du Royaume pendant la détention du Roi. 194. Elle négocie la paix à Cambray entre le Roi & l'Empereur. 156. Fait consentir le Roi à la paix de Crespi. 211.

Endroit, genereux ... qu'il fait au Chevalier Bayard. 81
Lyon, le Connétable de Bourbon ... par les ennemis de la France. 91.

M.

MAdrid. François I. y est transporté. 185.
(Traité de) Voyez Traité. 122.
Mantoue, (le Duc de) entre dans une ligue contre l'Empereur. 144.
Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, traite de la paix avec Louise de Savoye 157. Obtient un don des Etats de Flandres. 184. Ses procedés violens pour obliger les Gantois à en payer leur quote-part. ibid.
Marignan, (le Marquis de) avec le General Scalanghe, assiége les François dans Turin 171.
Marseille, assiégée par le Connétable de Bourbon 92. Belle resistance que fait cette Ville. 93. Delivrée des Assiégeans au bout de quarante jours. 96.
Marseille, résiste au Duc d'Albe. 175.
Marignan (Victoire de) fut l'ouvrage du Connétable de Bourbon. 64.
Maximilien I. Ses vuës dans le partage de sa succession. 1. Ouverture de cette succession. 3. Puissances qui se proposent de tirer avantage de sa mort. ibid.
Mayence, (l'Archevêque de). Voyez Albert.
Mediane, prônes singuliers d'un Curé de ce Village. 29
Medina, (la Comtesse de) sauve l'armée Royale, enfermée dans Medina même. 26.

Mers

Morteille, Gentil-homme Milanois, Ministre secret entre François I. & Sforce. 162. Est la victime de l'affreuse politique de Sforce. 163.

Milan est enlevé aux François. 54. Bloqué par Bonnivet. 72. Le Chevalier Baïard, entre seul dans cette Ville l'épée à la main. 89. Sforce y est rétabli par les Impériaux. 60. Il en est rechassé par les mêmes. 133. Contenu sous l'obéissance de Charles par Antoine de Leve. 137. Pouvoit être repris par Lautrec. 145. Pourquoi il ne le reprit pas. *ibid. & suiv.* 145.

Milanés, devient le théatre de la guerre, entre Charles-Quint & François I. 49. Charles forme le dessein d'en chasser les François. *ibid.* Il y réussit. 53. *& suiv.* Il y rétablit François Sforce. 60. Les François tentent vainement de le reconquerir. 68. *& suiv.* Autre tentative aussi inutile par François I. en personne. 95. *& suiv.* Les Impériaux s'y établissent. 127. Il est encore menacé d'une invasion de la part des François. 164. François I. rentre dans tous ses droits sur ce Duché par la mort de Sforce. 166. Belle occasion de le reconquerir manquée par la France. 183. Autre occasion aussi belle. 206.

Milanois, (les) se lassent de la domination Françoise. 52. Leurs efforts pour s'en délivrer. 55. Leurs succès. 57. *& suiv.*

Monarchie universelle; Ferdinand en avoit conçu le projet; & Charles-Quint le poussa loin. 17.

Moncade, Vicevoi de Naples après Lannoi. 147.

Montferrat, (conquête du) 206.

Mon-

Montluc, contribue beaucoup à la victoire de Cerisoles. 206.

Montmorency, employe Duprat à perdre le Génois Doria. 156. Son plan singulier de campagne lors de l'irruption de Charles-Quint en Provence. 173. *& suiv.* L'Empereur n'ose attaquer son camp. 175. Rien ne peut l'engager à offrir ou accepter la bataille, pas même l'empressement du Roi qui la désiroit. *ibid.* Sa constance dans son plan force les Impériaux à s'en retourner, diminués des deux tiers, sans avoir rien fait. 177. On ne devine point pourquoi il ne les poursuivit pas lors de leur retraite. 178. On sait seulement que François I. ne l'en estima pas moins. 179. Combat les avis du Cardinal de Tournon. 186. Motif du sien. 188. Disgracié. 193. Portrait de ce Seigneur. *ibid. & suiv.* Exilé à Chantilli. 198.

Montpensier, (le Comte de) *V.* Bourbon.

Monpesat, Gentil-homme de Quercy. 40 se couvre de gloire par la résistance qu'il fait dans Fossan. 169.

Morone, vice Chancelier de Milan, d'ami des François devenu leur ennemi. 30. Arrêté & interrogé juridiquement, par Pescaire son complice 129.

Mousquet, occasion où l'on s'en servit pour la première fois. 78.

N.

Naples, le Connétable de Bourbon pouvoit avoir des vues sur ce Royaume. 138. Les François laissent échapper l'occa-

sion

sion de le soumettre tout entier. 147. Doria devoit bloquer la Ville par mer, tandis que Lautrec l'assiégeoit par terre. 148. Brouillé avec les François, il alla au contraire y porter des vivres. 146. Lautrec est tué devant cette Ville. 147. Saluces qui lui est substitué en leve le siége. 156. Et fait même une retraite honteuse. 157. Les autres François & les confédérés qui tenoient d'autres Places, s'y maintinrent jusqu'à la paix. 152. Soliman, fait débarquer une flotte sur les côtes de Naples. 182.

Naparre, sous quel prétexte l'Espagne l'usurpa sur Jean d'Albret. 37. Les troupes de l'Espagne l'évacuent. 38. Conquise toute entiére par l'Esparre. 42. Reconquise par les Espagnols. 47. L'usurpation de ce Royaume, cause des remords à plusieurs Rois d'Espagne. 48.

Najarre (le Duc de) portrait de ce Seigneur. 41. Laisse prendre la Navarre sur les Espagnols. 42.

Navarrois, tentent de secouer le joug de l'Arragon. 37. Implorent pour cet effet le secours de la France. 39. *Voyez* le succès de cette guerre au mot *Navarre*.

Nice, le Connétable de Bourbon prend sa route par ce Comté, pour entrer en Provence. 92. Une trêve de dix ans y est conclue entre la France & l'Empire. 128. Assiégée & prise par les troupes combinées de Turquie & de France. 202.

Novareze, pays ruiné, où l'armée Françoise est enfermée par les confédérés. 76.

O.

Orange, (le Prince d') prend le commandement des troupes Impériales, après la mort du Connêtable de Bourbon. 142.
Orléans, (le Duc d') second fils de France, sous François I. 187. S'offre en ôtage à l'Empereur, lors de son passage par la France. 189. Ses expéditions dans les Pays-Bas. 202. Basse jalousie qui borne ses succès. *ibid.* Portrait de ce Prince. 208. Opine pour le traité de Crespi. 211.

P.

Pacheco, (Marie) épouse de Padilla, son ambition & ses emportemens. 25. 28. 30. Se refugie en Portugal. 31.
Padilla, (Jean) caractère de ce factieux. 25. Ambition & emportement de son épouse. *ibid.* & 28. Commande l'armée des Espagnols rebelles, restée sans Chef, par la retraite de Pedro Giron. 28. Il est défait à Villalfar, & mis à mort le lendemain de sa défaite. 30.
Palatin, (le Comte) se laisse gagner par l'argent de la France, en faveur de François I. 8. Ne laisse pas de donner par crainte sa voix à Charles-Quint, pour le trône Impérial. 11.
Pampelune, Ignace de Loyola blessé à la défense de la Citadelle de cette Ville. 42.
Pape (le) se ligue avec Charles-Quint contre la France. *V.* Adrien. Son successeur. *Voyez* Clément.

Parme & Plaisance Le Pape se ligue avec Charles-Quint, pour recouvrer ces deux Villes. 49. Assiégée par les confédérés. 52.
Pavie, siége de cette Ville par Lautrec. 53. Antoine de Lève se charge de la défendre contre l'armée de François I. 100. Elle est investie par l'armée Françoise. 101. François I. y est fait prisonnier. 107.
Paul Jove, historien de Charles-Quint. 171.
Pays Bas, fermentation qui commençoit à les agiter. 184. Guerre de ce côté. 200.
Pedro Giron, caractère de ce factieux 25. Se met à la tête des Espagnols rebelles. 26. Laisse échapper l'armée Royale de Médina de Rioseco. 27. Fait son accommodement, & se soumet. 28.
Pelotons, usage de combattre par pelotons, venu dit-on des Grecs, & adopté par quelques Généraux modernes. 109.
Perpignan, inutilement assiégée. 200.
Pescaro, Chef des troupes Venitiennes dans la guerre d'Italie. 75.
Pescaire (le Marquis de) l'un des Chefs de l'armée opposée à celle de Lautrec. 54 Fut aussi l'un des Généraux de celle qu'eut en tête Bonnivet. 68 Ses regrets sur la mort du Chevalier Bayard. 79. Il fait embaumer le corps de ce brave Capitaine. 80. Traverse les projets du Connétable de Bourbon. 92. Raille le Connétable sur le mauvais succès du siége de Marseile. 95. Est chargé de la défense de Lodi. 100. Stratagême dont il use, pour animer les Espagnols à la journée de Pavie. 110. Il opine pour que François I. prisonnier soit conduit à Naples par terre. 113. Se rend coupable d'une

double trahison. 127. & suiv. Sa mort, soupçonnée de poison. 129.
Philippe II. Sa naissance. 148.
Piémont conquis jusqu'à la Doire par l'armée de Chabot. 105. Les François n'en avoient conservé que trois villes. 168. Fouragé par les ennemis. 203.
Pisigithone, Château où François I. fut conduit immédiatement après la prise de Pavie. 113.
Plenipotentiaires (les) de Cambray étoient deux femmes. 257.
Polin (le Capitaine), depuis Baron de la Garde. 201.
Provence : irruption dans cette Province par le Connétable de Bourbon. 92. Autre par Charles-Quint. 171. Montmorency l'avoit fait ravager pour ôter à l'ennemi les moyens d'y subsister. 173. Les Impériaux l'évacuent sans avoir pu faire aucun mal. 178.
Pyrennées passées par l'Esparre à la vue des Espagnols. 42. Ravagées par les troupes de Charles-Quint & par celles de François I. 49. La France porte la guerre de ce côté. 200.

R.

Rançon de François I. 124.
Rebellion en Espagne en 1520 & 1521. 28. Sa cause ou son prétexte. 21. & 22. Reçoit un premier échec à Tordesillas. 27. Est éteinte par la bataille de Villalar. 30.
Régente (Madame). *Voyez* Angoulême.
Rincon envoyé par François I. à Constantinople, est égorgé en chemin. 130.
Robert de la Mark Duc de Bouillon, député de servir la France. 13 & 14. Ou a lieu de

de se repentir de l'avoir allieué. 141.
Roche du Maine (la) Officier député par Montpesat pour aller complimenter l'Empereur. 170. Réponses fines & spirituelles de cet Officier aux questions de l'Empereur. *ibid.*
Romagnano sur la Sessia. Bonnivet y attend l'arrivée d'un renfort de Suisses. 76.
Rome : Sac de cette ville par le Connétable de Bourbon. 138 & *suiv.*
Roncevaux, (passage de) une grande partie de l'armée de Jean d'Albret y tombe dans une embuscade. 38.

S.

Sac de Rome. 138. & *suiv.* Dure deux mois entiers. 141.
Saint Disier arrête sept semaines l'Empereur. 208.
S. Jean Pied de Port forcé par l'Esparre. 42.
S. Pol Général des Troupes Françoises projette tout à la fois la prise de Milan & celle de Genes. 155. Il est battu par de Leve à Landriano. 156.
Salvatierra (le Comte de) évite long tems la punition de sa révolte. Beau trait d'amour filial de la part d'Ayala son fils. 31.
Saluces (le Marquis de) succede à Lautrec & ne le remplace pas. 151. Fait une retraite honteuse en quittant Naples, & est lui-même fait prisonnier. 152. Se jette dans les bras de l'Empereur, parce qu'on lui a prédit que la France périra. 169.
Savoye (la) conquise par l'armée de Chabot. 165.
Savoye (le Duc de) fait rendre de grands honneurs

negrs au corps du Chevalier Bayard. 80. Se détache des intérêts de la France. 105. François I. lui déclare la guerre. 164. Se court le Château de Nice. 202.

Saxe (l'Electeur de) *Voy.* Frederic.

Scalangbe (le Général) secondé du Marquis de Marignan assiége les François dans Turin. 171.

Semblançai Sur Intendant des Finances sous François I. 50. Son procés 67. Sa condamnation reputée inique par tous les Historiens. 60.

Sforce (François) effet que produit son arrivée à Milan. 55. Rétabli dans le Milanès par Charles-Quint 60. Se ligue avec l'Empereur contre la France *ibid.* Etoit d'une santé foible. 97. Campe à Soncino sur l'Oglio. 100. Les Puissances d'Italie attendent impatiemment de l'Empereur son investiture 126. Poursuivi comme criminel de Leze-Majesté 129. Assiégé dans le Chateau de Milan. 130. Souscrit au Traité de Cognac pendant ce siége. *ibid.* Rend le Château aux Impériaux 133. Entre dans une nouvelle ligue entre l'Empereur, & recouvre une partie du Milanès 144. Rétabli dans ses Etats moyennant une somme d'argent. 159. Prend avec François I. des mesures secretes pour se tirer de la dépendance de l'Empereur. 162. Puis sacrifie indignement l'Agent du Roi aux soupçons de l'Empereur. 162. Meurt sans laisser d'enfans. 166

Sigismond Roi de Pologne, déchû de ce qu'il avoit été. 9.

Signet, Gentilhomme dont la cause fut plaidée

dée au Parlement de Paris en présence de Charles-Quint 90.

Sion (le Cardinal de). Son caractére, ses sentimens & ses vues 2

Soldat Espagnol (un) fait à Francois I. un présent qu'il agrée. 112. Soldat Francois (un) donne cent écus pour avoir la permission d'approcher de son Roi prisonnier *ibid.*

Soliman: la crainte d'une irruption en Hongrie de la part de ce Sultan, rend Charles-Quint plus traitable avec ses ennemis. 158. L'alliance de Francois I. avec lui, décrie François en Europe. 182. Ses avantages sur les troupes de l'Empire. 183. Indisposé contre Francois I par les lettres artificieuses de Charles Quint. 191

Soncino sur l'Oglio: l'armée Imperiale y fait un campement. 100.

Souabe (les troupes de) offrent leurs services à qui les veut payer. 14. Francois I. les refuse. Charles Quint les accepte. 15.

Suisses (les). Leur conduite par rapport aux deux Prétendans à l'Empire après la mort de Maximilien I. 4. Fournissent dix mille hommes contre la France. 53. En fournissent le même nombre à la France. 55. Ces dix mille Suisses refusent le service faute de payement. 60 Dix mille arrivés pour secourir Bonnivet, achevent de ruiner ses affaires en Italie. 76.

Suzanne fille d'Anne de France, épouse le Comte de Montpensier. 62. Meurt sans laisser d'enfans. 66.

T.

Termes contribue beaucoup à la victoire de Cérisoles. 206.
Tesin: passage de ce Fleuve par l'armée Françoise. 71. Les François veulent le détourner de Favie. 162.
Thais contribue beaucoup à la victoire de Cérisoles. 206.
Tolede (l'Archevêché de) est refusé à l'Evêque de Zamorra. 31. Les châsses de la Cathédrale sont enlevées par l'Epouse de Padilla. 28.
Tordesillas est prise par le Comte de Haro sur les Factieux Espagnols. 27.
Tortose (le Cardinal de) connu depuis sous le nom d'Adrien, est chargé de l'administration de l'Espagne pendant l'absence de Charles-Quint parti pour l'Allemagne. 21. Quelle sorte d'homme c'étoit ibid. Sa conduite pendant sa Régence en Espagne. 23.
Tournon (le Cardinal de). Son avis à l'occasion du soulevement de Gand. Son avis sur le passage que demandoit l'Empereur à travers la France. 186. Conseille au Roi de le faire arrêter. 192. Remplace auprès du Roi Montmorency disgracié. 198.
Traité de Madrid. 112. François est résolu à l'exécuter de bonne foi. 125.
Traité de Cognac. 130.
Traité du Pape Clément VII. avec les Impériaux. 142.
Tranchée des Dames, contremine faite à Marseille par les Femmes. 93.

Tre-

Termouille (la) remporte des avantages sur les Anglois. 68.
Trêve de dix ans entre la France & l'Empire. 183.
Trèves (l'Archevêque de) favorable à François I. dans sa brigue pour la Couronne Impériale. 7. Ne laisse pas de donner sa voix en faveur de Charles-Quint. 11.
Tribouler: son bon mot si connu sur le passage de Charles-Quint par la France. 192.
Trivulce (le Maréchal de) accusé auprès du Roi par Lautrec. 51. Ne peut obtenir du Roi un mot d'audience. Il en meurt de dépit. *ibid.* Son Epitaphe. 52.
Trivulce Gouverneur de Gennes, ne sauroit empêcher Doria de s'y rendre le maître. 154.
Turcs menacent le Hongrie d'une irruption. 157. Entrent sur les terres de l'Empire. 183. Se retirent & abandonnent leurs conquêtes. *ibid.* Sont indisposés contre la France par les lettres artificieuses de Charles-Quint. 191. Le Capitaine Polin les fait revenir de leurs préventions. 202. Joints aux François pour le siége de Nice. *ibid.*
Turin fut une des trois villes du Piémont, que les François jugèrent bonnes à retenir. 168. Il y fut assiégé par dix mille Impériaux. 171.

U.

Ulric Duc de Wurtemberg, chassé de ses Sujets. 14.
Urbin (le Duc d') Chef des troupes de l'Eglise dans la guerre d'Italie. 75. Son caractère. 193. Laisse prendre à sa vue le Château de Milan. *ibid.* & *suiv.* S'amuse mal-à-propos au

au Siége de Cremone. 135. Par esprit de vengeance laisse saccager Rome & assiéger le Pape. 142.
Ursin (le Nonce Robert) porté pour la France. 7.

V.

Venise (la République de) seconde les vues de François I. 4.
Venise (la République de). Lautrec & les François chassés de Milan, se retirent sur ses terres. 54. Entre dans une ligue contre la France. 60. Se ligue avec la France contre l'Empereur par le traité de Cognac. 130. Laisse à ses Alliés le soin de ses propres intérêts. 132. Renouvelle la ligue de Cognac avec la France. 144. Fait la paix avec l'Empereur moyennant des restitutions. 159.
Visconti Voy. Galeas.

W.

Wirtemberg (le Duc) *Voy.* Ulric.
Wolsey Favori du Roi d'Angleterre. 131. Excite son maître à faire la guerre à l'Empereur. *ibid.* & 132.

X.

Ximenes (le Cardinal) entretient les Espagnols dans la soumission à Charles-Quint. 19. Portrait de ce Cardinal. *ibid.* Sa mort arrivée peu de tems après la venue de Charles-Quint en Espagne. 20.

Y.

YO EL REI, signature des Rois d'Espagne, que Charles-Quint souscrivoit ordinairement à moins qu'il n'écrivit en Allemagne. 16.

Fin de la Table de la première Partie du Tome Premier.

ANECDOTES
HISTORIQUES,
MILITAIRES
ET
POLITIQUES
DE L'EUROPE.

Depuis l'Elevation de CHARLES-QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

Par M. l'Abbé RAYNAL, *de l'Academie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

A AMSTERDAM,
Chez T. CRAJENSCHOT.
MDCCLIV.

AVERTISSEMENT

Il [illegible] ne tardera pas [illegible] public [illegible] corrigé des [illegible] dans [illegible] rat, & dans [illegible] d'Angleterre, pour [illegible] lû.

Toutes [illegible] nent [illegible] d'un homme [illegible] dont les talens [illegible] senti que j'avois [illegible] tenu par l'agrément [illegible] curiosité [illegible] xion [illegible] moyen [illegible] La [illegible] triche & de [illegible] regarder comme [illegible]

ANECDOTES HISTORIQUES, MILITAIRES ET POLITIQUES, DE L'EUROPE,

DEPUIS L'ELEVATION de CHARLES-QUINT au Trône de l'Empire, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

Révolutions arrivées en Suéde depuis 1515. jusqu'en 1544.

LA Suéde qui avoit jetté un si grand éclat lorsque ses Habitans connus sous le nom des Goths, renversérent l'Empire Romain, & changérent la face de l'Europe, étoit retombée peu après dans l'obscurité, & y resta jusqu'au

quatorziéme ſiécle. Ses diſſenſions domeſtiques toujours aſſez vives, quoique continuelles, ne lui avoient pas permis de s'occuper de guerres étrangeres, & de mêler ſes intérêts à ceux des autres Nations. Elle avoit malheureuſement de tous les Gouvernemens le plus vicieux, celui où l'autorité eſt partagée ſans qu'aucune Puiſſance de l'Etat ſache préciſément le degré qui lui en appartient. Les prétentions oppoſées du Roi, du Clergé, de la Nobleſſe, des Villes, des Payſans, formoient une eſpéce d'Anarchie, qui auroit cent fois perdu le Royaume, ſi les peuples voiſins avoient eu des loix plus ſages. Toutes les Couronnes du Nord languiſſoient dans la même barbarie; & l'aſcendant que les unes pouvoient prendre ſur les autres, ne devoit point venir de la ſupériorité de politique, mais du bonheur des circonſtances; elles furent pour le Danemark.

Marguerite qui y régnoit joignoit à l'ambition ordinaire à ſon ſexe, une ſuite de vuës qu'il n'a pas ſi communément. Elle parloit avec grace, & avoit ſupérieurement ce ton de ſenti-

ment

ment qui tient souvent lieu de raison, & qui la rend toujours plus forte. Contre l'ordinaire des Souverains, elle abandonnoit les apparences de l'autorité pour l'autorité même, & elle retenoit le Clergé dans ses intérêts, en lui faisant prendre des déférences pour du crédit. Ce qu'elle faisoit éclater de magnificence n'avoit jamais pour objet ses goûts, mais sa place; & soit qu'elle donnât ou qu'elle dépensât, c'étoit toujours en Reine, & au profit de la Royauté. Lorsque ses projets n'étoient pas traversés par la loi, elle la faisoit observer avec une fermeté louable, & elle ne cherchoit ses intérêts particuliers que dans l'intérêt & l'ordre public. On n'a guères poussé plus loin qu'elle le faisoit le talent de paroître redoutable sans l'être; elle intimidoit ses ennemis par d'autres ennemis qu'elle avoit l'art de faire croire ses Partisans. Ce que ses mœurs avoient d'irrégulier étoit réparé dans l'esprit des peuples par les dons qu'elle faisoit aux Eglises: ces sacrifices coûtoient à son caractère; mais sa politique les faisoit à sa réputation. Elle eut plus d'élévation dans l'esprit que dans le cœur, &

fut plus touchée d'étendre la gloire de son nom que de faire le bonheur de ses Sujets. Une ancienne tradition veut que le Roi Waldemar ait dit souvent que la nature s'étoit trompée en produisant sa fille, parce qu'elle n'avoit fait qu'une femme, quoiqu'en la formant elle se fut proposé d'en faire un homme.

Cette Princesse, que la mort de son fils avoit placée sur le Trône de Norvege, & celle de son pere sur celui de Dannemark, entrevit la possibilité d'ajoûter la Suede à ses autres Etats, & elle l'entreprit. L'ambition du Roi Albert, qui pour dépouiller & asservir ses Sujets, avoit inondé le Royaume d'Allemans, & violé toutes les loix, fit naître cette idée, & le mécontentement des Seigneurs Suédois en assura l'exécution. Ils offrirent leur Couronne à Marguerite dans l'espérance qu'elle se contenteroit du titre de Reine, & elle l'accepta en vûe de réunir la Suede au Dannemark. La chûte du Tyran fut la suite de cette politique: il succomba après sept ans d'une guerre cruelle & opiniâtre, & il se vit forcé de renoncer au Trône pour recouvrer

rer la liberté qu'il avoit perdue dans une bataille.

Marguerite ne vit pas plutôt toutes les Couronnes du Nord sur sa tête, qu'elle forma le grand projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les Etats Généraux des trois Nations convoquées à Calmar sur la fin du quatorziéme siécle, goûtérent cet arrangement, & ils firent une loi solemnelle qui faisoit des trois Royaumes une seule Monarchie. Cet Acte célebre qu'on appella l'Union de Calmar, portoit principalement sur trois bases. La premiére, que le Roi qui continueroit à être électif, comme il l'avoit toujours été dans les trois Royaumes, y seroit pris alternativement, à moins que le Prince n'eut des parens ou des enfans, que les Etats assemblés jugeassent dignes de lui succéder. La seconde, que le Souverain seroit obligé de faire tour-à-tour son séjour dans les trois Royaumes, & de consommer dans chacun les revenus qu'il en tireroit. La troisiéme, que chaque Royaume conserveroit son Sénat, ses loix, ses priviléges, & que les Evêques, les Magistrats, les Gouverneurs, les Généraux, les troupes même &

les garnisons seroient prises de chaque pays.

Ces précautions avoient paru suffisantes pour assurer l'égalité, le repos, la liberté des trois Royaumes, & ne le furent pas. Le Danemark où les Monarques du Nord fixérent leur Coup, ne tarda pas à rompre le sistême d'équilibre qu'on avoit formé avec tant de soin, & à traiter avec hauteur les autres Membres de l'Union. Sous un Prince absolu, également intéressé à la conservation de tous ses Etats, ce désordre n'auroit pas eu lieu; mais dans l'impossibilité où étoient des Rois dont l'autorité étoit si bornée, d'asservir une Nation autrement que par une autre, leur ambition rendoit cet événement indispensable. Avec un peu moins d'orgueil, & un peu plus de politique, les Danois seroient allés plus lentement à leur but, & y seroient infailliblement arrivés. Leurs premiers succès les enhardirent trop, & leur firent mépriser les loix de l'Union, jusqu'à procéder à l'élection d'un Souverain, sans convoquer, sans consulter même les autres Etats.

Les Suédois saisirent l'occasion de

cette injustice pour secouer un joug qu'ils détestoient. Ils refusérent de reconnoître une autorité qu'on n'avoit pas eu le droit de conférer sans eux, & se donnérent un Maître particulier. Le régne de ce Prince, & celui de ceux qui gouvernérent l'Etat après lui, sous le nom d'Administrateurs, furent troublés par des guerres continuelles que suscitoient les Rois de Dannemark, pour faire valoir les droits qu'ils prétendoient avoir. L'épuisement des deux Nations suspendit quelquefois les hostilités, mais l'animosité les faisoit bientôt recommencer. La plus longue Trêve fut celle qui finit en 1515, année qu'on peut regarder comme l'époque de l'heureuse révolution qui assura l'indépendance de la Suède.

Christiern II. Roi de Dannemark, qui y donna occasion, étoit un monstre qui, presque au sortir de l'enfance, avoit poussé aux derniers excès tous les vices, & n'avoit pas même le masque d'une vertu. Il faisoit consister l'autorité souveraine à violer ses engagemens, à fouler les loix, à dépouiller ses peuples, à tout sacrifier à ses caprices. Ce ne furent pas les cir-

conſtances qui le rendirent cruel, ce fut la nature ; & ſa barbarie étoit plutôt la ſuite de ſes inclinations que l'effet de ſa politique. Ses Sujets, ſes proches, ſes confidens, ſes ennemis, tout lui étoit également ſuſpect ; & ceux qui étoient ſûrs de leur cœur & de leurs actions, avoient à craindre ſes ſoupçons & ſa défiance. Son humeur ſombre & farouche faiſoit regarder la néceſſité de le voir, & de traiter avec lui comme un très-grand mal ; & les Courtiſans tout avides qu'ils ſont ordinairement, aimoient mieux ſe paſſer de graces que de lui en demander. Ceux qui lui ont accordé du courage ſe ſont trompés, il n'avoit que de l'emportement ; c'étoit la ſoif du ſang, & non l'amour de la gloire qui lui faiſoit entreprendre ou ſoutenir de guerres. L'ambition qui porte ſouvent les grandes ames à des actions héroïques, ne lui inſpiroit que des baſſeſſes. Tout ce qui étendoit ſon autorité lui paroiſſoit permis & noble. On ne peut pas être plus opiniâtre ni moins conſtant qu'il l'étoit, & il ne ſuivoit pas un projet parce qu'il pouvoit réuſſir, mais parce qu'il l'avoit formé. Son ſiecle

lui donna l'odieux surnom de *Néron du Nord*, & la postérité le lui a confirmé.

Loin de rapprocher les Suédois du traité d'Union, un Prince de ce caractère devoit leur en donner un éloignement que rien ne pourroit vaincre: aussi ne pensa-t-il pas à les gagner, mais à les soumettre. Leurs divisions pouvoient lui faire espérer qu'il y réussiroit, & elles avoient été plutôt assoupies que terminées par l'autorité & l'habileté de l'Administrateur Suante-Sture: sa mort laissa un cours libre à toutes les passions. Le Royaume entier se partagea en deux factions. La première qui étoit celle du Clergé, vouloit faire revivre l'Union de Calmar: les Evêques avoient joui d'une autorité si étendue sous les Rois Danois, qu'ils croyoient ne devoir rien oublier pour ramener cet heureux tems. L'indignation que causa au reste de la Nation le seul soupçon d'un si honteux projet, les obligea de recourir à une manière éloignée & détournée de parvenir à leurs fins. Ils proposèrent de placer Eric Trolle à la tête des affaires. Une politique assez raffinée leur faisoit prévoir que ce

que

moins à craindre que son esprit [illegible]. Cet Archevêque né peu de [illegible] hors de sa Patrie, n'avoit la [illegible] de son Etat, & fort peu de [illegible] pour d'autres. Il étoit dur, jaloux, inquiet, violent & ambitieux. Il confondoit la grandeur avec le faste, & l'arrogance lui paroissoit de l'élévation. Jamais il ne distingua la fierté du cœur de celle des manières, & il ne parvint pas à sentir que si la première convient à tous les honnêtes gens, la dernière n'est supportable dans personne. Ces ménagemens adroits qui gagnent les hommes, étoient à ses yeux des [illegible], & il ne connoissoit pour traiter avec eux que les manières [illegible] qui les révoltent. Le choix des tems, des lieux, des hommes, & des circonstances, étoit une politique qu'il ne croyoit pas faite pour lui. Il prétendoit que tout cédât à sa naissance, à ses richesses, à sa dignité. Il rapportoit tous les événemens publics à lui, & étoit très étonné, très offensé même qu'on parût avoir un autre objet. Ceux qui le flattoient étoient assurés de son mépris, & ceux qui ne le flattoient pas de sa haine. Quoiqu'il ne

fut

fut [illegible] par son [illegible] par ambition, il répandit beaucoup de sang, le desir d'assurer ou de faire craindre son autorité, lui par[illegible] [illegible] suffisamment cette barbarie. Rien n'étoit capable de le faire revenir de ses préventions, [illegible] teindre ses haines, [illegible] d'adoucir ses moeurs; il étoit sans retour [illegible] qu'il étoit. Sans connoissance des hommes, sans zèle pour la Religion, sans génie pour les affaires, [illegible] fut l'auteur des mouvemens qui agiterent de son tems la Suède [illegible] une place importante [illegible] des circonstances singulières lui tinrent lieu de [illegible] avec ceux [illegible] les manières [illegible] appuie à Rome sa nomination à l'Archevêché d'Upsal, & il se rendit aussitôt en Suède. Il ne voulut de son arrivée [illegible] l'Administrateur. Plus humilié que touché du tendre & généreux intérêt que ce Prince avoit pris à lui, il fit éclater une [illegible] égale [illegible] pour Stenon & pour la Patrie. Cette passion qui n'est pas longtems [illegible] dans des caractères hardis & [illegible] présageoit visiblement des

orages que les gens modérés s'efforcérent de dissiper. L'esprit du jeune Prélat étoit trop aliéné, & son cœur trop aigri pour qu'on pût le déterminer à faire des démarches de conciliation. L'Administrateur né généreux & raisonnable, prévint sur cela les desirs des Citoyens. Il prodigua à son ennemi les marques d'estime, d'affection, de confiance, & ne gagna rien. L'Archevêque ne pouvoit se consoler de n'être que le second dans un Etat qu'il avoit compté gouverner d'abord sous le nom de son pére, & dans la suite sous le sien.

Toute entrevuë qui ne rapproche pas des ennemis, les éloigne nécessairement davantage. Stenon & Thelle, après avoir pris sur eux de se parler, se haïrent infiniment plus qu'ils ne faisoient auparavant. Comme ils ne ménageoient plus rien ni l'un ni l'autre, le premier convoqua les Etats du Royaume, pour y faire punir un Rebelle, & usa de beaucoup d'adresse avec Rome, pour l'empêcher de protéger, comme elle le faisoit souvent alors un Ecclésiastique qui troubloit l'ordre. Le second de son côté assembla le Clergé,

&

des Mécontens, s'unit avec les Danois, & corrompit les Gouverneurs de quelques Places fortes. Tous ces mouvemens causoient une fermentation dangereuse, dont l'arrivée du Légat augmenta la violence & redoubla la rapidité.

Jean-Ange Arcamboldi, que Léon X. avoit choisi pour porter dans le Nord ces fameuses Indulgences, qui en donnant naissance au Luthéranisme, ont coûté tant de Sujets à l'Eglise, & tant de sang à l'Europe, avoit commencé sa Mission par le Dannemark. Tout ce qu'il avoit d'affabilité dans les maniéres, de séduisant dans la conversation, de souplesse dans l'esprit, de bassesse dans le cœur ne lui auroit pas procuré de grands avantages, si un intérêt politique & pressant n'eût engagé Christiern à le favoriser. Ce Prince pensoit à subjuguer la Suéde, & il ne pouvoit la subjuguer que par le Clergé: traverser les vuës de la Cour de Rome eut été s'exposer visiblement à perdre les seuls Partisans sur lesquels il pouvoit compter. Cette considération l'avoit déterminé à abandonner son Royaume à l'avidité du Légat, &

ses

ſes peuples à leur ſimplicité. Arcamboldi s'étoit expliqué ſur ces facultés en homme qui paroiſſoit déterminé à tout faire pour les reconnoître. Ces diſpoſitions apparentes où réelles lui avoient valu l'ouverture entière des vûes, des eſpérances, des craintes, des forces, des reſſorts qu'on pouvoit avoir. Le Roi lui avoit parlé comme à ſon Miniſtre, & s'étoit déchargé ſur lui du ſoin de lui aſſurer la conquête qu'il étoit réſolu de tenter, & d'en avancer le tems le plus qu'il pourroit ſans ſe compromettre.

Il ne paroît pas aiſé de deviner ſi le Miniſtre de Léon X. arriva en Suède, réſolu de ſervir ou trahir Chriſtiern. Tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'il laiſſa ſoupçonner qu'il étoit inſtruit de beaucoup de choſes, & qu'il n'eſt pas naturel de croire que l'Adminiſtrateur, homme médiocre & ſans expérience, ait pénétré un vieux Italien nourri depuis longtems dans les intrigues de la Cour de Rome. Nous ſerions portés à penſer qu'Arcamboldi laiſſa échapper une partie de ſon ſecret pour qu'on lui achetât le reſte. En effet, Stenon ne l'eût pas plutôt prévenu par

de

de riches présens, invité à publier ses Indulgences, & déchargé du droit du tiers que tous les Princes d'Allemagne avoient pris sur l'argent qui en revenoit, que toute la politique de la Cour de Dannemark fut dévoilée. La connoissance de tous ces mystéres développa les ressorts secrets de beaucoup d'évenemens dont on n'avoit pas pû démêler les causes, & dont il fut facile de prévenir les suites. Il s'agissoit de mettre à couvert la réputation & les intérêts du Légat, & de le laisser en état d'acquérir de nouvelles lumiéres qu'il pût communiquer, & on y réussit.

L'Administrateur ayant laissé passer assez de tems pour faire perdre de vuë les conférences qu'il avoit eues avec le Prélat Italien, convoqua enfin le Sénat. Il dit à l'Assemblée qu'on tramoit une conspiration qui pouvoit aisément renverser l'Etat, & que les Gouverneurs de Stokholm & de Nicopinc, s'étoient engagés à livrer leurs Places. Comme le péril étoit pressant, les deux Traitres furent arrêtés sur le champ, & les Etats-Généraux assemblés pour instruire leur procès, & pourvoir au

salut

faire de la Patrie. Si les accusés avoient ressemblé à la plupart des conjurés célébres dans l'histoire, il eut été difficile de les punir, parce qu'il eut été impossible de les convaincre. On étoit sûr qu'ils étoient coupables, mais on avoit peu de preuves, & on ne pouvoit pas faire usage de celles qu'on avoit. Heureusement soit foiblesse ou repentir, ils avouérent leurs intelligences avec le Roi de Dannemark, & confirmérent, ce qu'on savoit déja, que l'Archevêque d'Upsal étoit l'auteur & le chef de la conspiration.

Si Trolle n'eut été qu'ambitieux, il auroit vu la difficulté extrême, peut-être l'impossibilité de faire réussir des projets connus, & il y a apparence qu'il les auroit abandonnés. Il lui eut été d'autant plus aisé de prendre ce parti qu'on lui en levoit les difficultés en lui faisant toutes les avances que son orgueil pouvoit souhaiter. Ce Prélat étoit malheureusement déterminé à la ruine de son pays par un ressentiment que les contre-tems rendoient plus vif. Il ne daigna ni justifier sa conduite, ni se plaindre de ses complices. Toute sa politique se borna à demander la con-

vo-

vocation de nouveaux Etats-généraux, pour donner à Christiern le tems de venir à son secours.

Il y avoit dans toute cette conduite un air de hauteur & d'indépendance, qui offensa vivement les Etats. Ils crurent avec fondement qu'un homme qui se permettoit ces hardiesses croit encore plus fortement appuyé au dedans & au dehors qu'on ne l'avoit d'abord soupçonné. Cette idée n'ébranla pas les résolutions qu'on avoit prises, mais elle inspira plus de précautions. Pour enlever à un ennemi qui commençoit à paroître redoutable les ressources qu'il pouvoit avoir, ou pour les rendre du moins inutiles, on arrêta tous ceux de ses parens ou de ses amis qui étoient suspects, & on assembla les Milices du Royaume. Ces arrangemens avoient ordinairement affoibli le mauvais parti, & fortifié le bon, que l'Administrateur ne balança pas à ménager l'Archevêque dans Suckø, Place qui avoit passé jusqu'alors pour imprenable. Il espéroit forcer ce Château avant qu'on pût hasarder aucun mouvement pour le secourir ou pour faire diversion; mais les choses tournerent autrement qu'il n'avoit

voit pensé. A peine la tranchée étoit-elle ouverte qu'il fut averti que les Danois avoient fait une descente près de Stokholm, & qu'ils portoient par-tout le fer & le feu. Ces fâcheuses nouvelles le déterminèrent à partager son armée. Il fit continuer le siége par l'Infanterie, & marcha avec sa Cavalerie à l'ennemi qu'il joignit à Vedel. Il se livra là un combat aussi sanglant qu'il devoit l'être au commencement d'une campagne, entre deux Nations rivales, dans une occasion decisive, & pour de grands intérêts. La victoire long-tems incertaine se déclara enfin pour la Suëde, & ceux des vaincus qui ne périrent pas dans l'action regagnerent avec précipitation leurs vaisseaux, & ensuite le Dannemark.

Cette retraite qui devoit diminuer la fierté de l'Archevêque ne fit qu'augmenter son désespoir ; il parut plus déterminé que jamais à se défendre. Le retour des troupes victorieuses ne l'ébranla point, & il se seroit enseveli sous les murs de la Place, si sa garnison qui n'avoit ni les mêmes haines, ni le même orgueil que lui, ne l'avoit forcé de capituler. Il croyoit que l'humilia-

tion

tion de se rendre, ou celle de reconnoître l'autorité de l'Administrateur, seroient les seules qu'il auroit à essuyer; il se trompoit. Les Etats le déclarèrent ennemi de la Patrie, l'obligèrent de renoncer à sa dignité, & le condamnèrent à finir ses jours dans un Cloître.

Quand le Pape n'auroit pas été sollicité par le Prélat déposé, & par Chrisfiern, de s'élever contre ce jugement, il l'auroit fait. La Cour de Rome dont les droits n'avoient pas été aussi bien éclaircis qu'ils l'ont été depuis, appuyoit indifféremment le Clergé dans toutes les affaires avec une vivacité & une fierté qui ne se démentirent pas en cette occasion. Elle fit menacer les Etats & l'Administrateur des censures de l'Eglise, s'ils ne rétablissoient sans tarder l'Archevêque sur son siége, & dans tous les avantages dont on l'avoit privé.

Il est glorieux pour l'humanité que dans un siécle où la Philosophie avoit fait si peu de progrès, un peuple entier ait distingué l'autorité légitime du Chef de la Religion, de l'abus qu'il en peut faire. Les Suédois en marquant beaucoup de respect au souverain Pontife,

tifs, parurent assez tranquilles sur les foudres qu'il préparoit contr'eux. Ils témoignérent de la répugnance à lui désobéir; mais enfin ils lui désobéirent, & ils aimérent mieux l'avoir pour ennemi, que de risquer de rallumer dans leur Patrie le feu des guerres civiles qu'ils avoient eu tant de peine à éteindre. Si cette généreuse résolution avoit été accompagnée d'un excès d'emportement, Rome se seroit trouvée heureuse: dans la résolution où elle étoit de pousser les choses à l'extrémité, elle auroit voulu paroître forcée à des violences par des outrages qui les justifiassent. L'impossibilité de mettre les apparences de son côté ne lui fit pas abandonner ses vuës: elle mit en interdit la Suéde, excommunia l'Administrateur & le Sénat, ordonna le rétablissement de Trolle, & pour comble d'injustice chargea le Roi de Dannemark de procurer par la voie des armes l'exécution d'une Bulle si odieuse.

Christiern étoit & se montra digne d'une telle commission. Il ne l'eût pas plutôt reçue qu'il entra en Suéde, & que sous prétexte de servir l'Eglise, il mit tout à feu & à sang jusqu'à Stokholm

holm dont il forma le siége. Il compta sur la superstition du peuple, sur la faveur des Bourgeois, sur la grandeur de ses forces, sur quelques intelligences qu'il avoit dans la garnison, pour emporter en fort peu de temps la Place. Ces moyens lui manquèrent ou ne furent pas suffisans, & il trouva une résistance que ses Lieutenans désespérèrent de vaincre. S'il les avoit cru, il auroit abandonné une entreprise dont l'issue ne pouvoit être que funeste: sa présomption, sa haine, sa férocité l'aveuglèrent. Il s'opiniâtra, & donna à l'Administrateur le temps d'arriver avec toutes les forces du Royaume. Il voulut alors s'embarquer, mais il étoit trop tard pour le faire avec sûreté, & il lui en coûta son artillerie, son bagage, ses meilleurs Officiers, & presque toute son arrière-garde.

Ce malheur paroissoit devoir être le dernier de la campagne, & ne fut que le premier. Pendant trois mois entiers sur les côtes de Suède, par les vents contraires, Christiern se voyoit exposé à périr par la faim, s'il demeuroit sur ses vaisseaux, ou à être accablé, s'il tentoit des descentes pour recouvrer

des vivres. Dans cette extrémité il hasarda des propositions de paix que son caractère, & la situation où il se trouvoit auroient dû faire rejetter. Les Suédois n'avoient qu'à se tenir dans l'inaction pour voir périr l'ennemi le plus opiniâtre, le plus injuste & le plus féroce qu'ils eussent jamais eu, & avec lequel ils ne pouvoient jamais traiter avec sureté. L'impatience de l'Administrateur le fit consentir à entrer en négociation, & une sorte de générosité le porta à envoyer des provisions, & des rafraîchissemens sur la flote. Cette facilité donna au Roi de Dannemark l'espérance d'attirer Sunon sur son bord, & de l'y retenir prisonnier ou de le faire massacrer; deux moyens qui lui paroissoient également propres à asservir la Suède. Heureusement pour ce Royaume, le Sénat s'opposa à une démarche où il ne trouvoit point de dignité & encore moins de sûreté. Les ôtages que Christiern avoient envoyés ne rassûroient personne. Tout le monde étoit convaincu que la crainte de les faire périr n'empêcheroit jamais le Tyran de commettre un crime utile.

Ce

Ce premier piége n'ayant pas réussi, le Roi de Dannemark en imagina un autre qui lui parut plus adroit & qui l'étoit. Il feignit une confiance entiére pour une Nation qui n'en prenoit point en lui, & il offrit pour abroger les formalités de se rendre lui-même à Stokholm. Comme la proposition n'offrant rien au premier coup d'œil que d'honnête & de raisonnable, elle fut acceptée sans examen, & on fit partir témérairement les ôtages que Christiern paroissoit demander, moins pour sa sûreté que pour sa réputation. Ils ne furent pas plutôt sur la flote qu'on profita, pour s'éloigner avec eux & pour regagner le Dannemark, d'un vent favorable qui s'étoit levé peu d'heures auparavant.

Christiern voyant dans ses fers les six Seigneurs de Suéde les plus distingués par leur naissance, par leur crédit, & par leur talent, crut que l'Union de Calmar ne souffriroit plus de difficultés. Il se persuada ou que l'Administrateur privé de ses plus puissans appuis se décourageroit, ou que les parens des prisonniers le forceroient à se démettre de sa dignité, ou enfin que

les étrangers séduits par ses caresses ou intimidés par ses menaces, se déterminèrent à seconder ses projets. Ces espérances n'étoient pas chimériques; cependant elles ne se réalisèrent pas. Steenon fut ferme, les familles privées de leurs Chefs désintéressées, & les Captifs généreux. Le Tyran ne vit de ressource que dans la force des armes, & les dispositions de ses peuples ne lui permettoient guères de les reprendre avantageusement.

Les Danois haïssoient leur Roi; ils étoient abbatus par des pertes encore plus récentes, & ils craignoient beaucoup plus qu'ils ne souhaitoient des succès qu'on pouvoit tourner contre eux. Ces sentimens ne les disposoient ni à de grands sacrifices, ni à de grands efforts. Christiern le sentit; il chercha dans les trésors dont il dépouilla le Légat Arcemboldi des ressources pour fournir aux frais de la guerre, & il rassembla de tous côtés des troupes étrangères pour la pousser avec vigueur. Le mécontentement de ses Sujets ne lui permit pas de conduire lui-même son armée en Suède; il en confia le commandement à Othon

Champion, le plus grand Capitaine du Nord.

Ce Général entra dans la Gothie occidentale en 1719, & la ravagea. Si les Gothois s'étoient contentés de le fatiguer, & de lui couper les vivres, comme ils le pouvoient, cette expédition se seroit bornée à quelques courses, dont les suites auroient pû être de quelque avantage au Royaume, en rendant le nom de Christiern odieux à ceux mêmes qui avoient appuyé jusqu'alors ses intérêts. L'Administrateur qui n'étoit que brave, se laissa mal-heureusement aigrir par les railleries, & le mépris affecté d'un ennemi plus adroit que lui: il l'attaqua pour le punir de son audace, & il fut puni lui-même de son imprudence. Presque vaincu au commencement de l'action, il fut blessé à mort sur la fin, & cet événement décida du sort de la bataille. Odion profita si à propos de la consternation où le malheur du Chef avoit jetté les troupes, qu'il les enfonça & les dissipa.

Le premier avantage étoit considérable, sans être suffisant. Stenoc qui avoit pris une fausse route pour se

mouvement de crainte, avoit cru pouvoir marcher aux Danois avec sa seule Cavalerie, & avoit laissé son Infanterie avec dix mille Paysans à l'entrée de la forêt de Fywode. Cette présomption lui avoit coûté cher; mais ce qui avoit été un malheur pour le combat devenoit une ressource après la défaite; la Suède se trouvoit encore couverte par de nombreuses troupes, dont une partie étoit redoutable par sa férocité, & l'autre par sa discipline. Il falloit, ou les forcer dans des retranchemens, qui paroissoient inaccessibles, ou renoncer au fruit d'une première victoire. Othon qui craignoit moins les difficultés qu'il n'aimoit la gloire, ne balança pas; & le succès justifia ce que quelques hommes timides appelloient alors témérité. Après avoir été repoussé plusieurs fois, il pénétra dans les retranchemens, & tout ce qui s'y trouvoit fut pris, passé au fil de l'épée ou dispersé.

Cet événement fit la destinée de la Suède. Personne n'y ayant assez d'autorité ni pour rallier les fuyards, ni pour ordonner de nouvelles levées, ni pour convoquer les Etats, tout tomba dans

dans une confusion horrible. Les Paysans se refugiérent dans les bois, les Sénateurs s'enfermérent dans leurs Châteaux, la veuve de Stenon se retira avec ses enfans dans Stokholm. Le Royaume n'auroit pû être sauvé que par l'élection d'un nouvel Administrateur; les circonstances la pouvoient faire paroître difficile, & les intrigues du Clergé la rendirent impossible. Ce grand Corps qui ne sauroit être jamais assez respectable pour l'intérêt des mœurs, ni trop foible pour la tranquilité des Nations, nourrissoit depuis près de deux siécles des idées d'ambition auxquelles il se livra avec fureur lorsqu'il crut pouvoir les réaliser. Il étoit soutenu & encouragé par Trolle, qui avoit profité des malheurs publics pour remonter sur son siége, & qui y avoit rapporté tous les vices qui l'en avoient fait exclure. Ce Prélat, en qualité de premier Sénateur né, convoqua les Etats Généraux à Upsal, & y fit arrêter la suppression de la dignité d'Administrateur, & le rétablissement de l'Union de Calmar en faveur de Christiern. L'assemblée n'étoit, il est vrai, composée que de quelques

Membres superstitieux, foibles ou ambitieux, qui avoient été, ou séduits par l'exemple des Ecclésiastiques, ou intimidés par l'armée d'Othon, ou gagnés par les promesses de la Cour de Copenhague; mais ce qui y avoit été arrêté fut successivement confirmé par tous les Corps & par toutes les Provinces du Royaume. Cette soumission générale fut également l'ouvrage des censures des Evêques, de l'activité des Négociateurs & de la valeur des troupes. A juger sans prévention de ce qui se passa alors, il paroît que le peuple combatit pour sa liberté, & que les grands n'aspiroient qu'à la gloire d'être les derniers à se soumettre. Cet honneur étoit réservé à Christine, veuve du dernier Administrateur. Tout avoit subi le joug, & elle étoit encore libre dans Stokholm. Le Roi de Dannemark l'y assiégea lui-même par mer & par terre, & la réduisit à rendre la Place. Ce dernier revers n'eût rien d'humiliant: la Princesse montra beaucoup d'habileté & de courage, mais elle manqua de munitions.

Le Nord entier étoit dans l'attente des suites qu'auroient tous ces grands

éve-

évenemens lorſqu'on vit reprendre à Chriſtiern la route de Copenhague. Sa préſence y étoit néceſſaire pour empêcher des mouvemens que la dureté de ſon gouvernement & la circonſtance de ſon éloignement, faiſoient regarder comme fort prochains. Le retour d'un Roi victorieux & irrité inſpira de la crainte, & peut-être du reſpect aux mécontens. Ils lui prodiguérent ces applaudiſſemens qui, lorſqu'ils ne ſont pas la récompenſe de la vertu, ſont une preuve évidente de ſervitude. Cette conduite raſſurant le Prince, & lui perſuadant que les Danois étoient tels qu'il les ſouhaitoit, il tourna toutes ſes vuës vers ſes nouveaux Sujets.

La Suéde pouvoit être retenue ſous le joug ou par une douceur qui le lui fit trouver léger, ou par une rigueur qui la mit dans l'impoſſibilité de le ſecouer. Le premier parti étoit peut-être le plus ſûr; mais le ſecond étoit plus dans le caractére de Chriſtiern, & il s'y arrêta. Il fut affermi dans ſes idées par ſa Maîtreſſe Sigebritte qui, loin de lui adoucir les mœurs, le rendoit encore plus féroce, & par ces Courtiſans dont les inclinations du

Prince dirigeoit toujours le langage & souvent le jugement. Le moyen qui paroît le plus sûr & le plus simple au Roi & à ses Confidens, de enchaîner pour toujours les Suédois fut de faire périr tous les Grands de cette Nation qui pouvoient inspirer des projets de liberté, les appuyer ou les diriger. Christiern partit pour Stokholm, déterminé à sacrifier à son ambition tout ce qui pourroit lui causer quelque embarras.

Il trouva en arrivant comme il l'avoit ordonné, les Etats assemblés pour son Couronnement. Cette cérémonie qui inspire la joie ordinairement, fut une occasion de deuil pour toute la Suède. L'Archevêque d'Upsal demanda publiquement justice du siége de Stekie, de la démolition de cette Place, de la sentence qui l'avoit forcé de renoncer à sa dignité, & des dommages qu'avoit souffert son Eglise. L'attention qu'il avoit eue de se faire accompagner par ses amis & par ses parens, donnoit à cette démarche un air de décence & de dignité qui pouvoit imposer à la multitude. Le Roi en parut frappé comme s'il ne s'y fut pas attendu,

du,

de ce qui s'il l'eut réglée avec celui qui la faisoit. Il montra pourtant une répugnance invincible à se mêler d'une affaire dont le S. Siége étoit saisi, & il la renvoya aux deux Evêques Danois, à qui le Pape avoit adressé sa Bulle, toutes les fois que sa conscience lui permettroit, l'obligeoit même de prendre à cet événement, étoit, disoit-il, de procurer l'exécution de la Sentence qui seroit prononcée. Pour s'en assurer le cruel pouvoir, il fit arrêter la Veuve de l'Administrateur, les Sénateurs Ecclésiastiques & Séculiers qui avoient assisté au jugement de Troile, & tous les Suédois de quelque distinction que l'éclat des fêtes ou l'envie de faire leur cour, avoit attirés au Château de Stokholm.

Ce préliminaire seul disoit aux deux Prélats Ministres des fureurs de Christiern le jugement qu'ils devoient porter. Nourris & consommés dans le crime, ils auroient justifié la confiance du tyran, s'il n'eut été dégoûté de la longueur des formalités par la crainte des révolutions. Le danger qu'il trouva à suspendre le supplice des Prisonniers le lui fit hâter; il leur envoya

des bourreaux qui leur annoncèrent qu'il falloit mourir & mourir ſans confeſſion. Ce dernier trait de barbarie partoit d'une politique aſſez rafinée; il pouvoit faire réjaillir ſur la Cour de Rome une partie de la haine qui devoit ſuivre cet évenement: il n'étoit pas impoſſible que le Peuple qui prend ſi aiſément le change, s'imaginât que c'étoient des Excommuniés, & non des Citoyens qu'on pourſuivoit. Pour perſuader encore mieux que c'étoit la querelle de l'Egliſe, & non la ſienne qu'il vengeoit, le Roi fit mourir indifféremment tous ceux qui avoient encouru des cenſures, quoique pluſieurs de ces malheureux fuſſent publiquement dévoués à ſes intérêts. Le ſeul Evêque de Lincopine fut épargné en vuë d'accréditer cette opinion. On trouva ſous le ſceau de ſes armes qu'il avoit appoſé à l'Arrêt rendu contre Trolle, & qu'on examina à ſa priére, que la violence ſeule l'avoit réduit à ſigner cette condamnation.

La fin tragique de tant des gens diſtingués n'aſſouvit pas la rage de Chriſtiern; elle les pourſuivoit même après leur mort, & s'étendit juſqu'à leurs cada-

cadavres. Ils furent privés des honneurs de la sépulture, & brûlés comme excommuniés. Celui du dernier Adminastrateur fut déterré, & traité avec le même excès d'inhumanité. Sa Veuve, & les mères ou les femmes de tous ceux qu'on avoit fait périr auroient eu la même destinée, si le tyran ne s'étoit laissé persuader qu'il lui étoit plus avantageux de les conduire en Dannemark pour s'assurer de la soumission de ceux de leurs parens ou de leurs amis qui restoient en Suède. Cette précaution ne lui parut pas encore suffisante. Son caractère défiant & sanguinaire le porta à proscrire ce qui restoit de Gentishommes puissans, affectionnés à leur Patrie, ou aimés des Peuples. Dès-lors le massacre de Stokholm fut renouvellé dans toutes les Provinces. Avec ces victimes expira l'espérance & presque le desir de la liberté. Les loix anciennes furent abrogées, de nouveaux impôts établis, le despotisme porté au dernier période, & il ne se fit point de mouvement. La Nation accablée par tant d'affreux revers alloit en quelque manière au-devant du joug. Tout le monde vou-

loit paroître avoir toujours été du parti des vainqueurs, & on ne craignoit rien tant que d'être soupçonné d'y avoir été mené par les événemens. Le Vicerοi Théodore, Archevêque de Lunden, homme foible & voluptueux, gouvernoit aussi tranquillement le Royaume entier, que s'il eut exercé une autorité légitime, ou qu'il eut eu de grands talens. Rien ne causoit & ne pouvoit causer de l'inquiétude à Christiern que la personne de Gustave Vasa.

Ce jeune Seigneur qui descendoit des anciens Rois de Suéde, avoit une physionomie séduisante, une santé que les travaux, les besoins, les saisons ne dérangeoient jamais, une éloquence militaire qui prenoit un égal empire sur les esprits & sur les cœurs. Né avec un génie décidé pour la guerre, il réussissoit également à livrer une bataille, à former un siége, à brusquer un parti, à passer une riviére, à faire manœuvrer les troupes dans la plaine & dans les montagnes. Sa valeur quoiqu'impétueuse étoit réfléchie, & on portoit toujours dans ses démarches qui étoient quelquefois nécessairement hazardées, les réflexions & les vûes d'un

d'un Législateur. Il savoit également saisir les circonstances & les faire naître, méditer ses desseins & en presser l'exécution, profiter des bons événemens & réparer les mauvais, régler le présent & prévoir l'avenir. Son caractère naturellement audacieux auroit tout voulu emporter par la force: ses réflexions l'avoient rendu capable d'employer à propos les présens, les caresses, les marques d'estime ou de confiance, & tous les détours de la plus fine politique. Contre l'ordinaire des Conquérans, il n'étoit point aigri par les disgraces: ferme sans être opiniâtre, il conservoit toujours assez de sang-froid & de raison pour abandonner une entreprise dont le succès lui paroissoit impossible ou acheté trop cherement. Il avoit le talent de tout voir par ses yeux sans paroître défiant, de tout faire lui-même sans avoir l'air de mépriser ses Lieutenans, de conduire à la fois plusieurs projets très-différens & très-compliqués sans être trop occupé. Son adresse à cacher également sa foiblesse aux siens & à l'ennemi étoit singulière; il se conduisoit si finement qu'il persuadoit aux deux par-

partie qu'un avantage qu'il ne pouvoit pas remporter n'étoit pas un avantage. Personne n'eut autant que lui l'art de se faire obéir sans commander, d'être adoré sans trop rechercher la faveur populaire, de s'attirer la confiance des autres sans prodiguer la sienne, d'exécuter des grandes choses avec de petits moyens. Tout le tems que la Suéde fut malheureuse, il ne connut que trois passions, le desir de la gloire, l'amour de la Patrie, la haine des Danois. Des circonstances plus favorables fournirent à son ambition l'occasion de se développer & de se satisfaire. C'étoit un homme supérieur, né pour l'honneur de sa Nation & de son siécle, qui n'eut point de vices, peu de défauts, de grandes vertus & encore de plus grands talens.

Gustave avoit commencé à se signaler au siége de Steke, & au combat de Vedel. Dans la premiére de ces deux occasions, il avoit montré tant d'intelligence, & une intrépidité si héroïque dans la seconde qu'il avoit fixé sur lui les yeux de tout le Nord. Cette réputation naissante avoit causé tant d'ombrage à Christiern, qu'il avoit

cru

eut conçu ses projets sur la Suède, il se vit sans ressource, s'il ne réussissoit à perdre un ennemi qui pouvoit les traverser si efficacement. A force d'en chercher les moyens, il étoit parvenu à l'obtenir pour ôtage devant Stockholm & l'emmener en Dannemarck par une trahison. Il l'y auroit fait périr s'il n'avoit craint d'irriter par là une Maison puissante, qu'il espéroit intimider & enchaîner en quelque manière en le laissant vivre. Cette considération avoit garanti Gustave de la mort, mais non des fers: il auroit apparemment succombé sous leur pesanteur, comme la plupart des Compagnons de son infortune, sans les soins d'Eric Banner son parent. Ce généreux Danois avoit obtenu qu'il lui fût confié en promettant de travailler avec chaleur à le détacher des intérêts qu'il avoit appuyés jusqu'alors. Il l'avoit mené à son Gouvernement de Calo, & l'y avoit fait jouir des douceurs de l'amitié, des déférences de l'estime, & de plus de liberté qu'on n'en doit sagement accorder à un Prisonnier. Ce traitement n'avoit pû faire oublier à Gustave qu'on asservissoit sa Patrie, &

qu'il s'étoit échappé pour l'aller défendre ou pour la venger après la mort de l'Administrateur. Personne n'avoit voulu se joindre à lui, n'osoit le recevoir, tant les courages étoient abattus, & la haine de Christian contre lui active & publique. Après avoir été longtems proscrit, inconnu, caché, il étoit tenu enfermé chez un ancien Domestique de sa maison où il avoit appris la mort de son père, & le massacre de Stockholm. Cette horrible catastrophe l'avoit déterminé à gagner la Dalecarlie, la contrée du Royaume où il pouvoit se cacher moins difficilement, & espérer avec plus de fondement de trouver pour une révolution les premiers pas qu'il avoit faits dans ces montagnes n'auroient pas été heureux.

Il y avoit été conduit par son Guide, qui l'avoit pris par le besoin à travailler comme un simple Ouvrier aux mines de cuivre, & forcé enfin de se découvrir à celui qu'il regardoit comme le plus grand de tous les malheureux. C'étoit un pauvre Gentilhomme qui l'avoit reconnu, s'étoit montré des égards pour sa personne, & une compassion fort vive pour ses malheurs, mais des sentimens qui

se

se terminoient à lui n'affectoient pas son ame. Un homme d'un esprit assez élevé pour ne voir rien de grand dans l'univers que le salut public, & d'un cœur assez généreux pour tout sacrifier au bonheur de le procurer, étoit ce qu'il cherchoit, & le hazard ne le lui avoit pas fait trouver. Un si grand avantage ne pouvoit être guéres que l'effet du choix, & il étoit tombé sur Peterson. Cet Officier d'une valeur éprouvée sous les yeux même de Gustave, s'étoit trouvé un traître, qui avoit voulu le livrer aux Danois; il avoit échappé à ce nouveau péril, & trouvé chez un Curé un asyle qui devint le berceau de la liberté, de la gloire, & du bonheur de la Suéde.

Cet Ecclésiastique étoit un homme sage, désintéressé, instruit, accrédité, zélé pour sa Patrie. Les dehors simples qui cachoient cette grande ame aux yeux du vulgaire, ne trompérent pas Gustave: il sentit qu'il avoit trouvé un Confident tel qu'il le lui falloit, & il ne tarda pas à lui communiquer ses projets. Dès-lors ces deux hommes d'une profession si différente, mais d'un même caractére,

le devinrent nécessaires l'un à l'autre. Ils balancèrent la destinée du Peuple subjugué & du vainqueur ; ils pesèrent les inconvéniens de la soumission & de la résistance, ils comparèrent les obstacles qu'ils devoient trouver aux forces qu'ils pouvoient rassembler pour les vaincre. Tout bien examiné, la révolution qu'ils méditoient leur parut possible, & le plan en fut arrêté.

Pour commencer à l'exécuter, le Curé fit courir le bruit que la Paleontie n'avoit été plus ménagée jusqu'alors que les autres contrées du Royaume, que parce que sa situation l'avoit rendue plus redoutable ; que les Conquérans humiliés d'avoir été forcés d'user de quelque condescendance allaient entrer en force dans la Province ; qu'ils se proposoient d'y construire des citadelles & d'y établir de nouveaux impôts ; & qu'ils en regardoient tous les Habitans comme des victimes destinées à la mort ou à l'esclavage. Ces nouvelles répandues avec art par des Ecclésiastiques qu'on avoit gagnés & avec enthousiasme par ceux qu'on avoit persuadés, firent une impression étonnante sur la multitude.

Les

Les esprits parurent aussi échauffés, & les cœurs aussi aigris que si on eut déjà éprouvé tous les maux qu'on craignoit. Comme ces dispositions étoient précieuses, & qu'il étoit important d'empêcher le feu qu'on avoit allumé de s'affoiblir ou de s'éteindre, Gustave se rendit à Mora où se faisoit tous les ans durant les fêtes de Noël un concours extraordinaire. Quoiqu'il fut assuré que sa naissance, sa réputation, & ses malheurs avoient disposé les peuples prévenus de son arrivée à l'écouter favorablement; les graces de sa figure, la dignité triste & majestueuse de son maintien, la force de son éloquence produisirent un effet auquel il ne se seroit jamais attendu. La fidelité qu'on avoit promise à Christiern fut sur le champ déclarée nulle, la mort de tous les Danois qu'on trouveroit arrêtée, & le rétablissement de la liberté publique juré avec des transports qui ne sont jamais excités que dans des assemblées populaires & tumultueuses. Quelques Paysans foibles ou timides voulurent s'opposer au torrent, mais ils furent traités avec mépris. Gustave se vit en un moment à la tête

de quatre cens hommes qu'il conduisit sans leur donner le tems de réfléchir, & par des chemins détournés au pied d'un Château où le Gouverneur de la Province faisoit son séjour. La sûreté de l'ennemi, la surprise d'une attaque imprévûe, les ténèbres de la nuit, & une première ardeur firent réussir une entreprise qui pouvoit paroître téméraire, & qui n'étoit que hardie. La Place fut emportée par escalade, & la garnison passée au fil de l'épée. Les jours suivans furent employés à forcer d'autres postes importans, à piller les magasins que les Danois avoient formés dans le pays, à massacrer ceux qui étoient chargés de lever les nouveaux impôts. A mesure que la petite armée passoit dans un canton, elle étoit grossie par la plupart des habitans qui étoient en état de combattre. Bien-tôt on accourut des lieux plus éloignés, & la Province entière se trouva en armes. Quelques Gentilshommes proscrits qui s'y étoient cachés, se joignirent dès les premiers jours de l'an 1521. à ceux qui avoient levé les premiers l'étendart de la liberté, & devinrent les Lieutenans de

Gus-

Gustave : ils donnerent de l'éclat à son parti, & l'aiderent à mettre quelque discipline parmi des combattans dont la férocité faisoit toute la science militaire. Ces deux avantages hâterent ses progrès, & il n'eut qu'à se montrer dans les petites Provinces voisines de la Dalecarlie pour les déterminer à se soulever.

Si le Viceroi avoit eu quelque élevation dans l'esprit ou un peu de courage dans le cœur, il auroit volé à la premiere nouvelle de ces mouvemens, dans les lieux où ils se faisoient, & il se seroit trouvé infiniment plus fort qu'il ne falloit pour les étouffer. Un caractere timide, le goût des plaisirs, la crainte de perdre ses trésors de vûe l'ont persuadé qu'il étoit plus sage d'attendre dans Stockholm les ordres de son Maître, & il les lui demanda. Christiern se trouvoit alors dans une situation terrible : il avoit irrité le Clergé de Dannemark en favorisant le Lutheranisme, la Noblesse en la dépouillant des privileges, le Peuple en l'accablant d'impôts : le mécontentement étoit si vif & si général qu'une révolution devenoit infaillible si le

Prince se fut éloigné. Ces circonstances le déterminèrent à se reposer entièrement sur le Vicerοi de tout ce qui concernoit la guerre de Suède, & il lui envoya ordre de marcher aux Mécontens.

Lorsque l'Archevêque de Lunden voulut rassembler ses troupes, il se trouva beaucoup moins fort qu'il ne l'avoit espéré. La plupart des Suédois de son armée avoient abandonné leurs drapeaux, ou paroissoient disposés à les abandonner : les Corps étrangers se rendirent maîtres des Places qu'ils défendoient, & s'y fortifièrent ou pour assurer leur solde ou pour traiter plus utilement avec le parti qui resteroit victorieux : les Danois étoient ruinés par la débauche, & mécontens de quitter des quartiers où ils commettoient impunément des violences & des injustices. Malgré tous ces contre-tems, il restoit au Vicerοi plus de forces qu'il n'en falloit pour vaincre, & il se porta sur la rivière de Brunebec pour en disputer le passage. Il espéroit que Gustave seroit ou intimidé par la menace qu'on lui faisoit de faire mourir sa sœur & sa mère, ou gagné

par

par la largeur & la profondeur du fleuve qu'il falloit traverser, ou effrayé par la supériorité de l'armée qu'il falloit combattre. La contenance fiere & hardie de ce jeune Général & l'environ quinze mille Dalecarliens qui le suivoient, le détrompa. Il craignit des ennemis qu'il n'avoit compté d'arrêter qu'en s'en faisant craindre, & il se replia sans avoir rien hazardé sur Vesteras Capitale de Vestmanie. La peur qui l'y avoit conduit ne lui permit pas de s'y arrêter. Il retourna à Stokholm & s'y plongea dans l'indolence & les voluptés dont il s'étoit arraché si tard & avec tant de repugnance. On eut dit qu'il croyoit la guerre finie parce qu'il s'étoit éloigné du péril, & qu'il n'entendoit plus le bruit des armes.

Gustave profita en grand homme de ces fautes, & de ces foiblesses. Il passa le Brunebec & marcha droit à Vesteras. L'imprudence de former un siége difficile avec des Paysans & sans artillerie, & le danger de laisser derriére soi une Place forte, étoient trop sensibles pour ne pas faire impression sur lui. Il fit plus que connoître les difficultés, il les sur-

ſurmonta. Il s'approcha ſur le ſoir de la Ville à la tête de trois mille hommes, & ſe retrancha avec l'inquiétude apparente d'un homme qui commence à s'appercevoir qu'il s'eſt trop avancé. Son embarras trompa la garniſon: elle crut n'avoir à faire qu'à un ennemi foible & découragé, & elle ſortit de ſes murs pour l'accabler. Guſtave pour augmenter cette confiance ne ſe défendit d'abord que foiblement, & ſe laiſſa pouſſer juſqu'à des défilés où il avoit placé ſon infanterie: alors il fondit avec des troupes préparées à cet évenement ſur des ennemis ſurpris & en déſordre. Malgré cette inégalité, le combat fut vif & opiniâtre: on mettoit d'un côté un grand intérêt à conſerver l'Empire, & de l'autre un plus grand intérêt encore à recouvrer la liberté. A la fin les Danois plierent ſans fuir, & ils faiſoient une retraite digne de l'intrépidité qu'ils avoient montrée dans l'action, lorſqu'ils ſe virent coupés par la cavalerie Dalecarlienne. Ce malheur put leur ôter l'eſpérance, mais il ne diminua pas leur valeur. Enveloppés de tous côtés ils ſe batirent en deſeſpérés, & parurent

moins occupés à défendre leur vie qu'à faire acheter cherement leur mort. Le peu qui échappa fut poursuivi si vivement que les soldats des deux partis entrerent ensemble dans Vesteras. La facilité que trouvérent les mécontens à s'en emparer, faillit à être la cause de leur ruine. Au lieu d'assurer leur conquête par des précautions sages & une exacte discipline, ils se répandirent dans tous les lieux où ils espéroient trouver du vin & des liqueurs. La nouvelle en fut bien-tôt portée à ceux de leurs compagnons qui étoient encore dans la plaine, & qui quittérent précipitamment leurs enseignes pour partager un plaisir auquel les peuples septentrionaux resistoient alors difficilement. Le Gouverneur du Château saisit l'instant où presque tous les Dalecarliens étoient ensevelis dans des caves pour hasarder une sortie & tâcher de les égorger. Cette entreprise réussissoit, lorsque Gustave arrivé à propos, ramassa ceux de ses soldats dont la raison n'étoit pas tout-à-fait éteinte, & s'en servit heureusement pour repousser l'ennemi dans la citadelle. Il ne se trouva pas en état de

l'alléger, & il fut réduit à en former le blocus.

La prise de Vesteras donna aux armes des mécontens un éclat qui eut des suites très-avantageuses. Le projet de secouer le joug de Christiern qui jusqu'alors avoit paru chimérique, commença à n'être trouvé que grand. On en vint jusqu'à le croire facile quand on vit former à la fois quatre entreprises importantes qui réussirent. Arvide assiégea Vadestene dans la Gothie, Laurens-Petri, Nicopinc dans la Sudermanie, & Olaüs-Bonde, Orebro dans la Nericie : c'étoient trois Seigneurs puissans qui s'étoient récemment déclarés pour le parti de la liberté, & qu'on avoit chargés d'en hâter les progrès en leur donnant des secours suffisans pour appuyer la bonne volonté des habitans de leurs Provinces. Gustave dirigeoit de loin ces opérations & faisoit investir sous ses yeux Upsal par Olaï & Erici ses Lieutenans de confiance. Quoique la Ville fut grande & fort peuplée, elle se rendit sans resistance, parce qu'elle n'avoit qu'une garnison foible & des fortifications en mauvais état. Son Archevêque avoit causé

ſes tous les malheurs de la Suède en y attirant & en y ſoutenant les Danois. Une conduite ſi odieuſe devoit mettre naturellement ſes biens & ſes Palais en péril. Ils furent pourtant reſpectés, ſoit qu'on voulut gagner le Clergé par ces égards, rendre le Prélat ſuſpect à ſon parti, ou le ramener aux intérêts de ſa Patrie. Trolle, fut auſſi peu ſenſible à ces ménagemens qu'à l'offre qu'on lui fit de lui confier la principale direction des affaires s'il vouloit appuyer la cauſe commune de ſa puiſſance, de ſes conſeils & de ſon crédit. Au lieu de ſe rendre à tant d'empreſſement, il partit de Stokholm avec environ quatre mille hommes & marcha à grandes journées vers Upſal, dans l'eſpérance d'y ſurprendre & d'y exterminer les mécontens.

Ce projet n'étoit pas difficile à exécuter. Les Dalecarliens étoient retournés depuis peu dans leurs montagnes pour y faire la moiſſon. En vain leur avoit-on repréſenté qu'en ſe ſéparant ils donnoient à leurs ennemis le tems de ſe reconnoître, & à leurs partiſans de ſe raſſembler. Leur enthouſiaſme ne s'étoit pas trouvé aſſez fort pour leur

faire ſacrifier la ſubſiſtance de leurs familles à la gloire d'accélérer & d'aſſurer la révolution. Leur retraite n'avoit rien changé dans la moitié du Royaume qu'ils avoient conquiſe en moins de ſix mois; mais le mouvement communiqué à l'autre s'étoit ralenti, & [illegible] même tout-à-fait. Guſtave qui n'avoit cru ni juſte ni poſſible de retenir malgré eux des gens qui ſervoient ſans ſolde & qui étoient libres, s'étoit contenté de leur faire promettre qu'ils le rejoindroient dans quelques ſemaines pour finir avec lui le grand ouvrage qu'ils avoient ſi bien commencé. En attendant leur retour, il étoit enfermé dans Upſal avec ſix cents hommes qui étoient réſolus de vivre & de mourir avec lui. Ces foibles forces n'étoient pas capables de grands mouvemens: Il en profitoit pour conquérir les cœurs, [illegible] encourager ſes amis, & pour ſemer la diſcorde & la défiance entre les Danois, & ceux des Suédois qui appuyoient encore leurs intérêts.

Ces entrepriſes paiſibles & politiques occupoient ſi fortement Guſtave, qu'il avoit tout-à-fait oublié qu'il pût y avoir des ennemis en campagne, &

qu'il fallut envoyer des partis, avoir même des espions pour savoir ce qui se passoit. Une si grande sécurité l'auroit perdu, si deux gentilshommes qu'il avoit secrettement gagnés n'eussent précédé de deux heures l'Archevêque pour avertir qu'il approchoit. On ne jugea pas à propos de l'attendre dans une place ennemie & sans défense, & on se mit en marche pour gagner un bois qui n'étoit pas éloigné. Afin d'assurer cette retraite précipitée qui se faisoit à la vuë d'un ennemi infiniment plus fort, l'intrépide Chef forma une espéce d'arriére-garde avec une compagnie de cavalerie qu'il avoit. Cette précaution sauva son infanterie entiére, & ne lui coûta guéres que douze cavaliers. Trolle ne retira d'autre avantage de son expédition que le plaisir d'avoir vû fuir Gustave devant lui: au lieu de le poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût pris mort ou vif, il alla jouir des honneurs du triomphe dans sa Capitale. La haine ne lui tint pas lieu d'habileté en cette occasion; & les mécontens dûrent leur salut à l'indolence & à la vanité de l'homme du Royaume qui souhai-

toit le plus ardemment leur ruine.

Quelque peu important que fut cet évenement il fit beaucoup de bruit. Le jeune Général pour redonner à ses armes leur premier éclat, rappella auprès de lui les troupes qu'il avoit envoyées dans la Gothie. Les vrais Suédois qui croyoient le salut public attaché à sa conservation se rendirent en foule auprès de lui. Douze cens Allemans pour lesquels on avoit traité à Lubec avec le Colonel Sassi presserent leur marche, & montrérent dans cette conjoncture plus de zéle qu'on n'en devoit naturellement espérer. Il est incroyable, quoique vrai, que tous ces mouvemens se soient faits, sans que l'Archevêque en eut la moindre connoissance. Cette ignorance fit sa sécurité & par conséquent sa perte. Il reprenoit en conquérant la route de Stokholm lorsqu'il fut si vivement attaqué qu'il échappa à peine avec la dixiéme partie de ses troupes. Ces foibles débris allérent offrir au Vice-Roi le triste spectacle de leur défaite, tandis que les vainqueurs rentrés dans Upsal déliberoient sur le choix des entreprises qu'ils pouvoient & devoient former.

Après

Après de longues & sages reflexions sur tous les partis qu'il y avoit à prendre, il fut décidé qu'on marcheroit droit à Stokholm. On ne se proposoit pas d'en faire le siége, parce qu'on n'avoit point de flote; mais on pouvoit espérer que les Danois effrayés par leurs derniers malheurs abandonneroient la place, ou que les Bourgeois encouragés par le voisinage d'une armée victorieuse feroient main-basse sur la garnison. Ni l'un ni l'autre n'arriva, & il se trouva pourtant qu'on avoit fait une manœuvre aussi utile que savante. Le Vice-Roi & l'Archevêque dans la crainte que quelque malheureux hasard ne les fit tomber entre les mains de leurs ennemis, s'enfuirent en Dannemark sous prétexte de hâter les secours que le Roi promettoit depuis longtems, & que la haine que ses Sujets avoient pour lui l'avoit empêché jusqu'alors d'envoyer. La retraite de ces deux méchans hommes, dont l'un soutenoit son parti par l'autorité absolue que lui avoit confiée son Maître, & l'autre par l'ascendant qu'il avoit pris sur le Clergé, fut un évene-

Après

ment décisif pour les mécontens. Il irrita à la vérité Christiern jusqu'à lui faire verser par férocité le sang de la mère & de la sœur de Gustave qu'il auroit dû épargner par politique, & à le déterminer à condamner à mort comme traîtres tous les Suédois qui n'avoient pas encore abandonné ses étendars ; mais ce coup de désespoir avança la révolution plus que la perte de plusieurs batailles. Dès cet instant l'indépendance du Royaume parut assez assurée, pour qu'on crut pouvoir convoquer sans risque les Etats-Généraux, & donner quelque forme à un gouvernement qui n'en avoit point.

L'assemblée se tint à Vadestene, & ne fut pas nombreuse. La plûpart de ceux qui auroient dû s'y rendre furent arrêtés ou par la difficulté d'éviter des troupes qui ravageoient encore presque toutes les Provinces, ou par la crainte que les Danois ne reprissent tôt ou tard le dessus : il ne s'y trouva de Députés que ceux que l'amour de la Patrie, & la haine des tyrans élevoient au-dessus de tous les périls. Les résolutions des hommes de ce caractére ne pouvoient

man-

manquer d'être hardies, & leurs démarches vigoureuses. Ils renoncérent solemnellement à l'obéissance qu'ils avoient promise à Christiern, élevérent leur Général, qui n'avoit dû jusqu'alors son autorité qu'à son courage, à la dignité d'Administrateur, & arrêtérent qu'on continueroit à faire une guerre vive & sanglante.

Gustave plus grand que sa fortune se montra tout à-fait digne d'exécuter de pareils décrets. Il engagea les terres de sa maison pour se mettre en état de former des entreprises convenables à sa nouvelle dignité. Avec ces secours il vint à bout de réduire ou de corrompre les Gouverneurs de la plûpart des Places qui tenoient encore pour les Danois. Quelques Villes maritimes leur restoient encore; l'Administrateur crut que pour les leur enlever il suffiroit de se rendre maître de la Capitale; dans cette idée il en prit la route avec ce qu'il avoit de troupes. Il n'en étoit qu'à deux journées, lorsqu'il apprit que deux de ses Lieutenans qui en formoient depuis longtems le blocus, avoient été forcés de le lever. Pour développer avec ordre les causes

de cet important évenement, il faut reprendre les choſes de plus haut.

Lorſque Chriſtiern ſe rendit maître de la Suède, il donna le gouvernement de Calmar à Severin de Norbi, Amiral de Dannemark, & lui confia enſuite durant ſon abſence le commandement de toutes les troupes qu'il y laiſſoit. Ce Seigneur ſous des dehors inſinuans & flateurs qui lui attiroient tant de graces, ſe trouva avoir plus de vuës & d'élevation qu'on ne lui en ſoupçonnoit. Il ſentit que dans la fermentation où étoient alors les eſprits, une révolution étoit indiſpenſable, même prochaine; & il alla juſqu'à penſer qu'elle pourroit ſe faire en ſa faveur: la diſpoſition abſolue d'une puiſſante flotte, de l'Ile de Gotlande & du Port de Calmar l'autoriſoit à former de ſi hauts deſſeins. Le point important & difficile étoit d'en dérober la connoiſſance à la pénétration des politiques & aux ſoupçons du Tyran; l'ambitieux Norbi en vint à bout en attendant des circonſtances que des hommes plus vifs ou moins adroits que lui auroient manqué en cherchant à les prevenir. La premiére occaſion un

peu

peu précieuse qu'il eut de suivre ses projets fut d'abord après le massacre de Stokholm : il réussit à faire révoquer l'ordre qui avoit été donné de noyer la Veuve de l'Administrateur, en persuadant à Christiern qu'il lui étoit plus avantageux d'acquérir des trésors considérables qu'on lui offroit, que de faire périr une femme foible & sans amis. Ce service disposa favorablement pour lui la Princesse, & fortifia l'espérance qu'il avoit conçue qu'elle pourroit se déterminer un jour à l'épouser. Pour l'autoriser à une démarche si singulière & lever les difficultés qui devoient la traverser, Norbi s'exposa à tout : ses gouvernemens & sa flotte devinrent l'azyle de tous les Suédois proscrits ou malheureux qui vouloient ou osoient s'y réfugier. Le hazard voulut que cette conduite ne fut pas remarquée par Christiern : mais elle n'eut aucune suite. Dans le tems qu'elle commençoit à faire impression, l'héroïsme de Gustave fixa tous les yeux, & tous les vœux sur lui. Ses premiers succès n'alarmérent pas l'Amiral : il pensa qu'un jeune homme sans ressources, sans conseil & sans

expérience [illegible] l'histoire [illegible] possibilité d'une entreprise aussi difficile que celle de briser les fers d'une Nation, & que les mécontens se [illegible] dans leur désespoir de [illegible] quelqu'un qui put les garantir d'une ruine ou d'une servitude entiére. Si Gustave avoit été un homme ordinaire, les choses auroient tourné sans doute ainsi; mais ce Conquérant prit des mesures si justes, combina si bien ses démarches, [illegible] par la hardiesse de ses entreprises, qu'il se vit presque maître de la Suède avant qu'on eut pensé à la lui disputer. Il [illegible] de suite couronné ses victoires par la prise de Stokholm, si Norby n'avoit eu l'adresse de [illegible] une flotte puissante qu'il y conduisit. Ce Danois, qui n'avoit pas [illegible] à faire abandonner ses projets, [illegible] beaucoup perdu de ses espérances, ne fut pas plutôt entré dans la Place qu'il fit une sortie terrible [illegible] sur les assiégeans; leurs divisions empêchérent l'effet de leur valeur, & ils furent chassés de leurs lignes. [illegible] Gustave se trouva à portée [illegible] état de prévenir les suites de cette [illegible]

faite

plus heureux on avoit sollicitée inutilement. Quoique ce traité partit d'un faux principe, & qu'il fut en quelque maniére l'ouvrage de la passion, la Régence de Lubec ne perdit pas de vuë ses interêts. Elle exigea des conditions qui auroient été honteuses si elles n'avoient été indispensables: elles rendoient la République maîtresse absolue du commerce du Royaume, & arbitre de la paix & de la guerre. Gustave ne fut un peu dédommagé de ces sacrifices que par la vivacité & la bonne foi avec lesquelles on le servit: il reçut aussitôt qu'il pouvoit l'espérer, le desirer même, les troupes de débarquement qui devoient le mettre en état de presser le siége, & les vaisseaux qui pouvoient empêcher ses ennemis de le troubler.

Norbi n'étoit plus alors ni dans le port ni sur les côtes de Stokholm. Après en avoir fait lever le blocus, il étoit allé au secours des autres Places maritimes qui tenoient encore pour le Dannemark, & qui étoient pressées. Ce soin ne lui avoit pas fait perdre de vuë la Capitale, & il y avoit envoyé de Finlande un convoi qui fut inter-

cepte. Un malheur si grand l'instruisit de l'arrivée & des forces des nouveaux ennemis qu'il avoit à combattre. Il rassembla sur le champ tout ce qu'il avoit de vaisseaux, & tout ce qu'il put ramasser de vivres, & alla chercher, comme il le disoit, les téméraires qui osoient lui disputer l'empire d'une mer sur laquelle il avoit toujours régné. Les deux flottes se canonnerent un jour entier à la vue de Stokholm avec un acharnement extrême. Les Danois comptoient recommencer le combat le lendemain; mais quelques présages de tempête les réduisirent à chercher le soir même un abri auprès d'une Ile peu considérable dont le fond fait être éloigné du rivage étoit sûr. Une gelée extraordinaire dans la saison où on étoit les y surprit, & leurs vaisseaux se trouvèrent pris & arrêtés dans la glace. Gustave qui avoit l'œil à tout & qui savoit profiter de toutes les occasions se détermina sur le champ à les aller brûler. Il se fit suivre des troupes étrangères plus propres que ses Esclavaliens à ce genre de combat, & à la faveur de la nuit & de la glace il les conduisit jusqu'au-

près

près de la flotte. [illegible] qui en partoit les [illegible] sans les mettre en fuite. Les plus adroits se bornèrent à y lancer des torches enflammées; mais les plus braves voulurent y monter. Cette double attaque étonna les Danois, & les jetta dans l'incertitude. Partagés entre le soin d'éteindre le feu qui avoit pris à plusieurs de leurs vaisseaux & celui de repousser ceux des assaillans qui tâchoient de se rendre maîtres des autres, ils auroient peut-être péri, si le Général de Lubec n'avoit fait sonner la retraite; il prétendit qu'il n'avoit pris ce parti que parce que ses troupes étoient trop exposées; mais personne n'ajouta foi à des discours si dénués de vraisemblance. On resta généralement convaincu, que [illegible] avoit été gagné par l'argent de Norbi [illegible] [illegible] de [illegible] que [illegible] [illegible] l'indépendance [illegible] Suédois. De quelque [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

rable

gner,

gner, il avoit trouvé plus sûr ou simplement plus facile de l'accabler. Cette idée avoit coûté à tous les États du Royaume leurs loix, leurs biens & leur liberté. Une tyrannie si affreuse leur inspira une résolution violente: ils proposérent au Duc de Holstein de se joindre à eux pour détrôner Christiern, & de mettre sur sa tête une couronne que ses mœurs le rendoient digne de porter. Frideric n'étoit pas né avec l'ambition nécessaire pour former lui-même ce projet; mais il ne fut pas assez généreux pour s'y refuser. Dès qu'on lui eut persuadé que la révolution étoit infaillible, & que l'Europe le verroit sans indignation succéder au Roi son neveu; il rassembla secretement des forces pour appuyer les mécontens. Les États de Jutland sûrs d'être soutenus levérent l'étendart de la révolte: ils renoncérent publiquement à l'obéissance qu'ils avoient jurée à Christiern, & lui envoyérent signifier sa déposition. Cette hardiesse lui en imposa; il crut tout perdu parce qu'on ne ménageoit rien, & au-lieu de faire tête à l'orage, comme il le pouvoit peut-être, & comme

il le devoit certainement, il alla mandier un azyle & des secours auprès de Charles-Quint son beau-frère. Sa fuite plaça Frideric sur le Trône de Dannemark presqu'aussi facilement que l'auroit pû faire le droit le plus inconteſtable.

Norbi apprit à Calmar la première nouvelle de cette révolution. Le soupçon assez bien fondé qu'il eut, que n'ayant point contribué à l'élevation du nouveau Roi, il auroit peu de part à sa faveur, lui inspira l'ambition de s'en rendre indépendant. Ce projet le conduisit avec sa flotte dans l'Ile de Gotlande dont il étoit Gouverneur, & qu'il espéra retenir pour lui sous prétexte de la conserver pour Christiern. Sa retraite ôta aux Danois qui étoient encore en Suéde le courage, l'espérance, & la force de s'y maintenir. Ils abandonnérent d'eux-mêmes avec précipitation la plupart des postes qu'ils occupoient, ou y furent forcés en fort peu de tems. Bientôt il ne leur resta que quelques Places peu importantes dans la Finlande dont on pouvoit sans inconvénient renvoyer la conquête à un autre tems, & la Ville de Stokholm dont des raisons de politique

qu'il

qu'il faut développer, empêchèrent Gustave de se rendre maître.

La garnison qui défendoit depuis longtems cette Capitale, se trouvant fatiguée des incommodités d'un long siége, & désespérant d'être secourue, offrit de capituler: elle exigeoit pour unique condition une somme modique que les bourgeois auroient payée avec joie pour être délivrés d'une domination étrangère & tyrannique. Le reste de la Nation avoit les mêmes sentimens, & paroissoit attendre sa liberté de cet évenement. L'Administrateur qui ne voyoit aucun danger réel pour l'Etat à le différer, crut que ses intérêts particuliers exigeoient qu'il ne le hâtât point: il craignit que les Suédois n'oubliassent ses services s'ils n'en avoient plus besoin, & la crainte de leur ingratitude le détermina à les forcer à la reconnoissance. Dans cette vuë il laissa traîner le siége sous prétexte de le finir d'une manière plus honorable; mais en effet pour obliger par ce fantôme de péril les Etats-Généraux convoqués à Strégnez l'an 1523, de lui déférer la Couronne. Cette politique étoit plus artificieuse

que

que nécessaire. Gustave fut proclamé Roi avec une unanimité & un enthousiasme qui tiennent nécessairement les suites de la plus vive admiration & d'une espèce d'idolâtrie. Ce spectacle fut suivi d'un autre aussi touchant. Presque tous les Membres de l'Assemblée se rendirent au camp, & furent témoins en y arrivant de la reddition de Stockholm, ayant les mesures pour faire arriver à propos cet événement avoient été bien prises. Pour qu'il ne manquât rien au bonheur public, l'ennemi fut chassé peu de tems après de la Finlande, & il ne resta pas un seul Danois dans le Royaume.

Frideric, occupé à s'affermir sur le Trône, avoit vu toutes ces opérations sans pouvoir les traverser. Cette impossibilité n'avoit pû être qu'un léger sujet de chagrin pour lui, si on juge par son caractère plutôt que par son usurpation. S'il hazarda depuis quelques démarches qui paroissoient détruire cette conjecture, il y fut comme forcé par les pressantes sollicitations de Troll, toujours ennemi de Gustave, & furieux contre sa Patrie. Ce Prélat en lui répétant sans cesse qu'il

ne

ne pouvoit, sans devenir la fable de ses Sujets & de l'Europe, souffrir un si grand démembrement de la Couronne, & qu'il n'y avoit rien de si affreux que de l'empêcher, parvint enfin à l'échauffer. Ce feu emprunté n'alluma pas, il est vrai, d'incendie; mais il détermina le Monarque Danois à se faire couronner Roi de Suede, de là envoyer sommer par des Ambassadeurs les Suédois de le reconnoître pour leur Roi, cérémonies toujours ridicules lorsqu'elles ne sont que des cérémonies. Ces démarches qui devoient brouiller irréconciliablement les deux Nations, furent l'occasion d'une réconciliation sincere. Gustave persuada à Eric que leur salut dépendoit d'une union étroite contre Christian leur ennemi commun. L'Ile de Gotlande ou Wisby cherchoit à se rendre indépendante & sur laquelle les deux Rois formoient des prétentions, fut cependant le sujet de beaucoup de négociations & d'une légere rupture; mais de plus grands intérêts firent cesser cette division. La paix paroît fixée depuis sur des fondemens inébranlables.

Dès que Gustave vit la tranquillité, la

la gloire & l'indépendance de la Suède bien établies au dehors, il pensa à ménager dans l'intérieur du Royaume le succès des grands changemens qu'il méditoit. Ce Prince aussi propre à gouverner qu'à vaincre, avoit senti que l'Etat ne seroit jamais heureux & puissant qu'on n'eut substitué de bonnes loix à la barbarie ancienne, & une police sage aux abus introduits par les troubles civils. L'importance de ces innovations l'avoit frappé, & il s'y étoit arrêté. Ce n'est pas qu'il ne prévît les suites terribles que pouroit avoir cette entreprise, mais sa fermeté lui fit braver des périls que l'élévation de son génie lui faisoit regarder comme nécessaires. Il fut éclairé, soutenu & dirigé dans ses vues par un homme, célebre, qu'il est important de connoître à fonds.

Ce Confident habile se nommoit Jean Anderson. Né de parens obscurs & sans fortune, il avoit d'abord cherché dans l'Eglise des biens & des honneurs. Ses premiers pas avoient été heureux, & il étoit parvenu d'une maniére distinguée à l'Archidiaconé de Strengnes. Des cabales l'éloignérent dans

dans la suite de l'Episcopat, & le dégoûtérent d'une carriére où l'on n'avançoit que par les suffrages de la multitude. Son élévation lui parut plus assurée s'il la faisoit dépendre d'un seul; & il s'attacha à la Cour. Gustave démêla bientôt dans la foule des Courtisans empressés à lui plaire, un homme propre à le servir; & dédaignant toutes ces petites expériences si nécessaires aux Princes médiocres, & qui ne leur suffisent même pas, il l'éleva tout de suite au premier poste du Royaume, & le fit son Chancelier.

Anderson justifia cette hardiesse. C'étoit un génie que la nature avoit fait profond, & que les reflexions avoient étendu. Quoiqu'il eût l'ambition des grandes places, il avoit encore plus l'ambition des grandes choses, & il aimoit mieux voir croitre sa réputation que son crédit. Il n'étoit pas Citoyen dans ce sens qu'il se fut sacrifié pour sa Patrie, mais il méritoit ce beau nom, si on veut l'accorder aux Ministres qui ont des idées assez justes pour croire que leur gloire est inséparable de celle de leur Roi & de leur Nation. L'exemple de ceux qui l'avoient

précédé, ni le jugement de ceux qui le devoient suivre n'étoient pas la régle de sa conduite : ses projets n'étoient cités qu'à son tribunal & à celui de son Maître. Cette indépendance qui ne peut être sentie que par ceux qui l'ont, étoit accompagnée d'une sagacité qui saisissoit tout depuis les premiers principes jusqu'aux derniéres conséquences, & d'une lumiére qui fournissoit des vuës sublimes & les expédiens propres à les faire réussir. Le talent de hâter les évenemens sans les précipiter lui étoit comme naturel, & en paroissant céder quelquefois aux difficultés, il venoit toujours à bout de les surmonter. L'étude de l'histoire & ses reflexions l'avoient affermi contre les murmures, les tumultes, les révoltes même; & il étoit convaincu qu'avec du courage, du sang froid & de la politique on vient tôt ou tard à bout de subjuguer les hommes & de les ramener à leurs interêts. Il savoit le détail des loix comme un Magistrat, & en possédoit l'esprit en Législateur. On resistoit d'autant moins à son éloquence qu'elle partoit d'une raison forte. Ce Ministre appartenoit plus à un

autre âge qu'à celui où il vivoit, & ses contemporains qui n'étoient pas à beaucoup près aussi avancés que lui, n'apperçurent pas toute l'élévation de son caractére, ni l'influence qu'il eut sur les révolutions qu'éprouva la Suéde.

Ce Royaume étoit la proie des Ecclésiastiques. Ils y étoient les maîtres d'un grand nombre de Villes & de forteresses, & formoient dans l'Etat même une espéce de République indépendante de l'Etat. La puissance & l'ascendant que la Religion leur donnoit sur l'esprit de la multitude étoient pour eux des moyens certains d'exciter à leur choix des séditions ou d'appeller les Danois. Toutes les fois qu'ils étoient mécontens du gouvernement & qu'on vouloit empêcher leurs nouvelles usurpations, ou les inquiéter dans les anciennes, ils troubloient le repos public. Pour comble de malheur ils possédoient tout l'argent, toutes les richesses de la Suéde, & on étoit réduit ou à se passer de commerce, ou ce qui étoit presque un aussi grand mal, à le laisser faire par l'étranger. Ces inconvéniens remarquables étoient accompagnés des abus qu'entraînent

né-

nécessairement les usages & les vices du Clergé dans les lieux où il est le plus puissant & le plus soumis.

La Nation entière souhaitoit un remède à un si grand mal. Anderson en imagina un qui n'étoit peut-être infaillible, mais que la religion réprouvoit certainement : il crut nécessaire d'introduire dans le Royaume le Luthéranisme qui faisoit des progrès rapides en Allemagne & qu'il avoit adopté par cet esprit d'inquiétude si ordinaire à ceux qui font ses plus grands efforts pour changer leur condition. Il conjecturoit avec vraisemblance qu'on parviendroit sans de trop grandes difficultés à rendre les nouvelles opinions dominantes à la Cour & parmi le peuple. La haine qu'on avoit pour le Clergé & pour Rome lui en étoit un sûr garant. Dans ces idées les Ecclésiastiques ne pouvoient pas se détacher aussi aisément d'un culte qui avoit été jusqu'alors la source de leur opulence, de leur considération & de leur crédit ; mais c'étoit précisément cette résistance qui devoit fournir un prétexte pour les dépouiller.

Gustave fut frappé des vues de son

Chancelier & les adopta. Une religion qui devoit le rendre plus absolu, & sa Nation plus redoutable, lui parut réunir tous les caractéres de vérité. Il l'auroit professée sans tarder, s'il n'avoit cru que dans cette matiére, il étoit moins sûr de vouloir donner le ton à la multitude, que de consentir à l'en recevoir un jour. Cette considération le détermina à observer des dehors Catholiques, jusqu'à ce qu'il eut établi solidement le Luthéranisme dans le Royaume. Le succès des moyens qu'il choisit pour y réussir, fut plus grand & plus rapide qu'il ne le pouvoit raisonnablement espérer. Cette secte connue seulement alors par le rapport nécessairement infidéle de quelques Négocians, de quelques Soldats, de quelques Etudians, jetta tout à coup un très-grand éclat. Des Docteurs de réputation qu'on fit venir d'Allemagne, donnérent par leur conduite, par leurs écrits, & peut-être par leur orgueil une idée sublime de leur doctrine. Les hommes vertueux se rendirent à l'austérité de leurs mœurs, les gens d'esprit à la force de leur éloquence, & les Courtisans à une certaine faveur qu'ils

parois-

paroissoient avoir. Le goût de la nouveauté séduisit les femmes; & des disputes publiques toujours fatales à la Religion qu'elles soumettent à l'examen particulier, achevèrent d'imposer à la multitude: elle voulut juger, & décida comme il arrive toujours, contre l'autorité.

A mesure que le Luthéranisme faisoit des conquêtes dans le Royaume, Gustave en faisoit sur le Clergé. Ce Prince, pour intéresser le peuple du succès de son entreprise, commença par abolir une espèce d'impôts que les Curés avoient mis sur certains péchés. Il se rendit ensuite la bourgeoisie favorable en dépouillant les Evêques du droit qu'ils avoient usurpé d'hériter de tous les Ecclésiastiques du second ordre. Les Magistrats lui dûrent bientôt après leur jurisdiction extrêmement resserrée & presque anéantie par l'art qu'avoient eu les Officiaux de s'emparer des affaires les plus profanes, sur le moindre rapport qu'elles avoient à la Religion. Ces premières opérations furent terminées par une hardiesse importante. Les troupes furent mises en quartier d'hiver sur les terres du Clergé,

ce qui étoit sans exemple, & légées dans de riches Abbayes, ce qui procuroit le double avantage de soulager les paysans & de contenir les Moines.

Toutes ces épreuves furent si heureuses que le Roi se crut autorisé à hasarder davantage. Dans cette confiance, il fit observer au Sénat que le Royaume dans l'état d'épuisement où il étoit ne résisteroit pas à l'Empereur, si ce Prince entreprenoit de rétablir Christiern comme on le publioit, & qu'il languiroit toujours si les Négocians de Lubec continuoient à faire exclusivement le commerce. L'assemblée avoua que le mal n'étoit pas exagéré, & elle demanda aussitôt le remede. Le Chancelier qui étoit préparé à ce dénoument proposa de prendre les deux tiers des dixmes pour l'entretien des troupes, & une partie de l'argenterie, & des cloches des Eglises riches pour abolir, en payant les étrangers, les priviléges odieux dont ils jouissoient. Quoique ces expédiens paraissent ne devoir être goûtés que des ames d'une certaine trempe, ils furent généralement approuvés, tant l'autorité de Gustave & l'adresse d'Anderson avoient

subjugué ou gagné les esprits. L'Arrêt qui les autorisoit fut porté & mis aussitôt en exécution.

Cet acte d'autorité passa dans l'esprit du Clergé & d'une partie du peuple pour une preuve évidente de la foiblesse du Sénat, de la tyrannie du Prince & des progrès du Luthéranisme. Les murmures, les libelles, quelques mouvemens même qu'inspirérent d'abord ces idées ne parurent pas sérieux. Il se forma quelque-tems après un orage qui pouvoit avoir de fâcheuses suites. Les Paysans de plusieurs Provinces se rendirent cette année selon l'usage à la Foire d'Upsal, pour y traiter des affaires de leur commerce, & plus particulierement encore de la conservation de leur liberté. Les atteintes qu'ils croyoient que le gouvernement y avoit données, & des insinuations artificieuses les avoient disposés à se plaindre, & à se faire eux-mêmes justice, si on refusoit de révoquer l'Arrêt qui les offensoit. Ces dispositions à un parti extrême étoient dangereuses dans une assemblée tumultueuse, & un état encore mal affûré. Gustave en prévint tous les effets en contenant par sa pré-

sorte que ceux qui pouvoient commencer une sédition. Quelques mécontens plus vifs, ou moins timides ne furent pas si réservés; mais cette hardiesse déplacée fut également funeste pour eux & pour leur Patrie: au lieu d'ébranler l'autorité du Roi comme ils le vouloient, elle fut affermie par leur défaite ou par leur supplice.

Cette conspiration étoit à peine dissipée, que le Clergé qui en avoit été l'ame secrete réussit à en former une autre. Il suscita un personnage de théatre qui sous le nom de fils aîné du dernier Administrateur se forma dans l'Etat un parti considérable. Quelques-uns y entrérent par compassion pour ses prétendus malheurs; d'autres dans l'espérance d'une révolution qui pourroit rétablir leurs affaires; presque tous les Dalecarliens par zéle pour la Religion ancienne. Ceux des Evêques qui dirigeoient tous ces mouvemens avoient imaginé que le Prince dégoûté de ses projets par les conjurations multipliées dont ils étoient cause, mettroit fin aux persécutions qu'il leur faisoit souffrir. Cette conjecture eût été plus que vraisemblable avec un homme or-

 dinai-

d'appuis; mais Gustave n'étoit pas seulement retardé, par ce qui auroit renversé un autre. Il prit les moyens les plus courts & les plus sûrs pour finir une comédie dont le dénouement, s'il eût été retardé, auroit pu n'être pas à son avantage, & se reposa du reste sur sa fortune. Elle le servit aussi bien qu'il pouvoit souhaiter. L'imposteur fut abandonné par ses Partisans en Suéde, chassé par Frideric de Norvege où il avoit trouvé un asyle & des secours, & livré à la mort par les Magistrats de Rostoc qui le sacrifiérent à leur sûreté.

Les impressions sensibles de terreur & de respect qui suivirent cet évenement, firent croire à Gustave que le tems étoit arrivé de mettre la derniére main à ses grands desseins. Dans cette vuë il convoqua l'an 1527 à Vesteras les Etats-Généraux du Royaume. Il se proposoit d'y obtenir la confirmation de l'Arrêt rendu par le Sénat contre le Clergé à l'occasion des Dixmes, d'y faire condamner les Evêques à lui remettre toutes les forteresses dont ils étoient les maîtres, & d'y contraindre les Ecclésiastiques séculiers & réguliers à se dessaisir de toutes les possessions

qu'ils ne pourroient pas justifier appartenir à leurs Eglises ou à leurs Communautés par des actes authentiques. Ces importantes opérations devoient amener naturellement l'extinction du culte ancien, réduire les deux puissances à une, & mettre fin, comme on s'exprimoit, à la tyrannie de la Cour de Rome. Le Roi qui avoit prévû des contradictions avoit pris pour les surmonter toutes les mesures que la prudence pouvoit inspirer. Il s'étoit donné des soins pour faire élire dans les Provinces des Députés dévoués à ses intérêts. Des Officiers s'étoient rendus par ses ordres au lieu de l'assemblée, sous prétexte de solliciter le payement des troupes, mais en effet pour l'appuyer. Sa Cour étoit également nombreuse & brillante. Cet appareil de grandeur lui avoit paru nécessaire pour en imposer à la multitude toujours idolâtre de tout ce qui a de l'éclat.

Ces précautions qui préparoient d'un côté le succès des projets de Gustave, augmentoient de l'autre les soupçons des Mécontens. Le Clergé, quelques Seigneurs de la Gothie occidentale, & plusieurs Députés du Corps des Paysans

sans s'unirent pour s'opposer à tout ce qui seroit proposé dans l'assemblée de contraire à leurs intérêts, à la Religion Catholique, & au Gouvernement établi. Pour donner de la consistance à leur parti & le rendre plus redoutable, ils pensérent à choisir un Chef, & jettérent les yeux sur Tureiohanson.

Ce Factieux étoit plus propre à décorer une liste de Conjurés, qu'à conduire une affaire. Né inquiet & sans génie, il ne savoit ni se passer d'intrigues ni les débrouiller. Son ambition ne partoit d'aucun des principes qui font souvent faire des choses héroïques; mais de ces vils motifs qui conduisent toujours à des bassesses ou à des crimes. Il n'aspiroit pas proprement à être grand; il auroit voulu seulement dégrader le Roi qu'il haïssoit & dont il étoit jaloux. Quoiqu'il eut fait la guerre toute sa vie, il n'étoit ni Général ni Soldat: il manquoit d'habileté, & on lui refusoit même le courage. Le ridicule plus autorisé alors qu'aujourd'hui, d'être fier de sa naissance, avoit dégénéré en lui en manie: il aimoit mieux l'éclat qu'il recevoit de ses péres que celui qu'il auroit pû jet-

ter sur ses descendans ; & dans le choix, il auroit préféré le bonheur d'être un homme de qualité, au mérite qui fait le grand homme. Les grandes possessions qui, aux yeux des sages ne sont que le moyen de faire des heureux, n'étoient pour lui que des possessions ; il y étoit si honteusement attaché, que dans une négociation dont il avoit été chargé pour l'Isle de Gotlande, il avoit trahi les intérêts de sa Patrie pour ne pas risquer les terres qu'il avoit en Dannemark. Aux titres de premier Sénateur & de grand Maréchal du Royaume, il avoit ajoûté la qualité d'époux de la Veuve du dernier Administrateur. Gustave qui craignoit toujours la passion des Suédois pour les fils de Sture avoit cru devoir, pour sa sûreté, remettre leur mére entre les mains d'un homme sans talens.

Turcjohanson avec le caractére qu'on vient de tracer, ne paroissoit guéres propre à balancer l'autorité de Gustave, & déconcerter la politique d'Anderson ; il procura pourtant à son parti un triomphe passager qu'un homme de génie auroit peut-être rendu durable. La Cour par une précipitation

dans trois mois n'avoit pû démêler la cause, & qui ne pouvoit venir ni de la situation des choses, ni des principes de ceux qui les dirigeoient, fit plus que de laisser entrevoir ses projets dans la premiére séance des Etats, elle les déclara ouvertement. Des prétentions si étonnantes révoltérent le Clergé & l'air de despotisme qu'on affecta ou qu'on ne prit pas assez de soin d'éviter, disposa plusieurs de ceux qui ne l'étoient pas favorables à se ranger de son côté. Le grand Maréchal qui comprit qu'il seroit appuyé, défendit la cause des Ecclésiastiques, de la Religion Catholique & de la liberté, avec un succès complet. Ce contre-tems jetta Gustave dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à une indignation mêlée d'aigreur & de menaces. Il déclara qu'il vouloit être véritablement Roi, ou abdiquer la Royauté, & qu'il falloit ou qu'on consentît à toutes les demandes qu'il avoit faites, ou qu'on s'attendît à le voir sortir de Suéde après qu'il auroit été remboursé de tous les frais qu'il avoit faits pour la tirer d'oppression. La hauteur & le dépit de ces discours ayant plutôt révolté les

esprits qui ramené les cœurs, le Prince quitta brusquement l'assemblée pour essayer si ce mouvement d'impatience ne produiroit pas quelque bon effet, & il se retira dans le Château suivi de la plupart de ses Partisans.

Cette retraite étoit imprudente, & pouvoit avoir des suites très-fâcheuses. Il paroissoit naturel que Tureiohanson profitât de la supériorité qu'elle lui donnoit pour presser les délibérations, & pour faire arrêter ce qui convenoit à son parti. S'il eut tenu cette conduite, il y a apparence que Gustave auroit été obligé de se contenter de l'autorité dont il jouïssoit, ou qu'il se seroit cru trop heureux d'obtenir dans la suite une partie de ce qu'il exigeoit alors. Heureusement pour ce Prince, le grand Maréchal étoit un homme vain qui ne s'occupa que de son triomphe, & ses amis des gens aigris qui jouïssoient de leur vengeance. Le Chancelier dont la politique étoit toujours éclairée & tranchante quand il le falloit, profita de cette inaction en grand Ministre. Il employa si à propos & avec tant d'art les caresses, les menaces, les promesses, l'autorité & la raison qu'il

ramena assez de voix à son Maître pour lui faire accorder tout ce qu'il vouloit, & même l'exclusion du Sénat pour les Evêques à laquelle il n'avoit pas pensé. Le mouvement devint insensiblement si vif que Turelohanson & ceux des Députés qui vouloient y résister, furent forcés de se retirer à la hâte pour n'être pas massacrés.

Gustave n'attendit pas pour faire porter l'acte qui devoit changer le gouvernement que les imaginations fussent refroidies, ni pour l'exécuter que ceux qui le désapprouvoient eussent eu le tems de se reconnoître. Il partit de Vesteras à la tête d'un corps de Cavalerie fort considérable, parcourut rapidement les différentes Provinces du Royaume, & établit partout sans obstacle ce que les Etats avoient arrêté. Quelques mouvemens que hazardèrent les Dalecarliens pour s'y opposer ne furent pas heureux, & la punition qu'on tira de la résistance d'un Peuple si fier, si brave & si redoutable, assura la soumission des autres Suédois qui n'avoient pas les mêmes avantages pour se défendre. Le mépris pour la Communion Romaine suivit la ruine

& l'aviliſſement du Clergé qui avoit été le but de toutes les innovations qu'on venoit d'introduire. Guſtave ſe déclara enfin Luthérien, & toute la Nation voulut être de la Religion du Prince.

Rien ne prouve les progrès de l'eſprit de ſervitude dans un Etat, comme l'influence du Souverain ſur la croyance des Peuples. Le ſacrifice de ſes opinions qui coûte ſi peu à la Cour où on n'a proprement que des préjugés, eſt ſi grand à la Ville & dans les Provinces où on a des principes, qu'il prépare à tous les autres ſacrifices, & même les aſſure. Cette réflexion qui ne pouvoit pas échapper au Roi, ne le détermina pas pourtant à rien précipiter. Soit qu'il craignit de trop faire appercevoir à ſes Sujets l'empire qu'il prenoit ſur eux, ou qu'il ſoupçonnât qu'un eſclavage trop prompt pourroit glacer leur courage, il différa longtems l'exécution d'un projet qu'il regardoit comme eſſentiel à l'établiſſement de ſa maiſon. Ce ne fut que l'an 1544 qu'il demanda aux Etats convoqués à Veſtheras que la Couronne qui avoit toujours été élective, fut déclarée

rée héréditaire. Quoique cette innovation dût entièrement changer la forme du gouvernement, & entraîner presque nécessairement la puissance absolue, elle n'éprouva point de contradictions. La Nation avoit été préparée avec tant d'adresse à cet événement, elle connoissoit si peu l'usage de sa liberté depuis les dernières révolutions, qu'elle regarda la perte qu'elle faisoit du droit d'élire ses Rois comme un événement fort simple. Tel fut le dernier acte d'un des régnes les plus éclatans que le Nord ait vûs; nous ajoûterions d'un des plus heureux, si Gustave avoit été aussi juste qu'il étoit grand, & si en faisant par son caractére le bonheur de la Génération qu'il gouvernoit, il n'avoit pas préparé le malheur de celles qui devoient la suivre en établissant un despotisme dont ses successeurs ne pouvoient manquer d'abuser.

HISTOIRE

DU DIVORCE DE HENRI VIII, Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon, depuis 1527, jusqu'en 1534.

HENRI VII ayant réussi à éteindre le feu des guerres civiles qui avoit si longtems embrasé l'Angleterre, pensa à redonner à sa Couronne l'éclat dont elle avoit joui autrefois en Europe. Pour commencer à exécuter ce projet qui étoit dans les principes d'une politique sage & même nécessaire, il demanda à Ferdinand & à Ysabelle leur fille Catherine d'Arragon pour son fils Arthus. Le mariage fut célébré le 14 Novembre 1501. Cette union ne fut pas heureuse; le Prince qui l'avoit contractée âgé de quinze ans, selon quelques Historiens, & de seize, selon d'autres, mourut le 2 Avril 1502. Cet événement pouvoit avoir des suites importantes. Il étoit possible qu'il

qu'il rompit les liens qui unissoient l'Espagne & l'Angleterre, & qui les rendoient redoutables à tous leurs voisins. Une raison aussi forte devoit faire souhaiter aux deux Cours un expédient propre à calmer leurs inquiétudes, & elles le trouvérent : il fut arrêté que le nouveau Prince de Galles épouseroit la Veuve de son frére. On avoit besoin pour former ces nouveaux nœuds d'une dispense du Pape, & on la lui demanda.

La France n'auroit pas dû voir d'un œil tranquille des arrangemens dont elle étoit le principal objet & dont elle pouvoit devenir la premiére victime. L'influence qu'elle avoit alors dans les affaires d'Italie, l'assuroit qu'elle traverseroit avec succès une négociation, qui de sa nature étoit remplie de difficultés. Cependant Louis XII resta dans une inaction entiére, soit qu'il craignît d'unir plus étroitement ses ennemis en les contrariant, ou qu'il crût en trouver dans les prétentions opposées qu'ils avoient des causes presque infaillibles d'une rupture assez prochaine. Henri qui n'avoit reçu que [illegible] vou-

loit

soit que le reste fut payé avant la conclusion du second mariage, Ferdinand soutenoit que le douaire de sa fille devoit lui tenir lieu de dot. Comme ces deux Princes étoient trop avares pour faire des sacrifices, & trop fiers pour céder, ils renvoyerent ces difficultés à un autre tems, & solliciterent vivement le consentement du S. Siége.

Jules second gouvernoit alors l'Eglise. Les voies qu'il avoit prises pour assurer son élevation n'avoient pas fait espérer un Pontife fort religieux, ni le nom du premier Empereur Romain qu'il avoit choisi un Prince pacifique. Son caractére se trouva tel qu'on l'avoit imaginé. La guerre & la politique l'occuperent tout entier. Il ne parloit que de délivrer l'Italie du joug des barbares, & de la remettre dans l'état où elle se trouvoit en 1494, que toutes ses Provinces étoient gouvernées par des Princes qui ne possédoient rien ailleurs, & qui n'avoient pas d'autre patrie. Former un siége, hazarder un combat, entamer une négociation, c'étoit pour lui la même chose. Son inquiétude ne lui permettoit pas d'être

sans

sans projets, son impénétrabilité de les approfondir, son courage d'en craindre les suites, son ambition de les comparer avec ses forces, son opiniâtreté de les abandonner à propos; sans la majesté de son rang, & les distractions qui partageoient son temps l'Europe, ses fautes l'auroient précipité dans les plus grands malheurs. Le sublime de sa place lui échappa, & il ne vit dans la puissance spirituelle que le moyen d'accroître la temporelle.

Avec ces principes le Pape ne devoit consulter, & ne consulta en effet que ses passions ou ses intérêts sur la dispense qu'on lui demandoit. Sa haine pour la France lui fit trouver du plaisir à favoriser l'union de deux Princes qui ne cherchoient qu'à humilier cette Couronne, & dont il espéroit se servir un jour pour lui arracher ce qu'elle possédoit en Italie. Cependant il ne parut se déterminer qu'après avoir pris l'avis des Théologiens, & appuyé de leur suffrage. Si on avoit cherché la voie que la Religion prescrivoit de suivre dans cette grande affaire, on auroit commencé par s'informer si le mariage avoit été consommé entre

Arthus & Catherine, circonſtance déciſive dont il ne fut pas queſtion.

Dès que la diſpenſe accordée le 26 Décembre 1503, fut arrivée à Londres, Henri & ſa belle-ſœur furent fiancés ſolemnellement; mais le Prince qui n'avoit alors que douze ans, n'eut pas plutôt atteint ſa quatorzième année qu'il fit en préſence de pluſieurs témoins une proteſtation en forme contre le conſentement qu'il avoit donné. On n'a jamais démêlé les motifs qui déterminèrent le Roi ſon pére à lui preſcrire une démarche auſſi ſingulière. Comme des ſcrupules n'étoient pas dans ſon caractére, il eſt vraiſemblable qu'il craignit qu'un mariage ſi inuſité ne laiſſât dans l'eſprit des Peuples quelques nuages ſur le ſort des enfans qui en pourroient naître, qu'il voulut par cette proteſtation mettre ſon fils en état de le rompre quand le tems de l'accomplir ſeroit arrivé, & jouïr juſques-là de la dot de Catherine, & de la conſidération que l'alliance de l'Eſpagne lui donnoit. Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, la proteſtation fut tenue ſi ſecrete que le public ni les parties intéreſſées n'en

soupçonnérent rien. Les choſes reſtérent dans cet état juſqu'à la mort de Henri VII. arrivée le 22 Avril 1509.

Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Roi, fut de faire examiner par ſon Conſeil s'il lui convenoit de ſerrer les liens qu'il avoit formés avec la Veuve de ſon frére. Tous les Miniſtres s'accordérent à convenir que ſes intérêts politiques le demandoient; mais Warham, Archevêque de Cantorberi, & quelques autres prétendirent que la Religion le défendoit. Cette opinion fut peu à peu abandonnée de ſes partiſans. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur du mariage. Il fut célébré le mois de Juin 1509, & la nouvelle Reine ne tarda pas à paroître enceinte. Elle ſe bleſſa pluſieurs fois, & les enfans dont elle accoucha ne vécurent que quelques ſemaines. Il ne lui reſta de ſon union avec Henri, que Marie qui fut déclarée Princeſſe de Galles.

Peu de Reines ont pratiqué ſur le Trône autant de vertus que Cathérine. Des mœurs ſimples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formoient le fonds de ſon caractére; & les ſoins

domestiques, la prière & le travail la suite de ses occupations. Ses actions ne furent pas la plupart fort éclatantes, mais elles étoient toutes louables, & avoient le mérite rare de n'être, ni inspirées par le desir de la gloire, ni soutenues par le cri de l'admiration. Son ame étoit plus pure qu'élevée, & son esprit plus droit qu'étendu. Elle eut peu de talens & encore moins de prétentions. Quoiqu'il ne parut dans sa conduite ni inclination ni éloignement pour les affaires, on peut soupçonner que la défiance où elle étoit d'elle-même l'en auroit toujours éloignée, si la volonté du Roi ne l'en avoit rapprochée quelquefois. Le devoir étoit sa loi suprême, & on ne s'apperçut jamais qu'elle le remplit imparfaitement ou avec répugnance. Les agrémens de son sexe lui manquérent malheureusement. Elle n'avoit ni grace, ni dignité, ni desir de plaire; sa tristesse & son indolence augmentérent avec l'âge & avec les infirmités. Le dégoût de Henri qui ne l'avoit jamais aimée devint insensiblement extrême, & ouvrit le cœur de ce Prince à une passion fort vive pour Anne de Boulen.

Cette

Cette jeune perſonne qui étant encore enfant avoit paſſé en France avec Marie femme de Louis XII. avoit ſervi depuis en qualité de fille d'honneur la Reine Claude, & enſuite la Ducheſſe d'Alençon. Quelque important qu'il fut de fixer l'époque de ſon retour en Angleterre, on n'y a pas encore réuſſi. L'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'elle repaſſa la mer après la funeſte journée de Pavie; ſoit qu'elle craignit de demeurer dans un Royaume où tout devoit naturellement tomber dans la confuſion, ou qu'on l'eut ſecretement chargée d'employer ſes charmes & le crédit du Comte de Norfolc ſon oncle pour détacher Henri de l'alliance de l'Empereur. Si cette derniére conjecture eſt vraie, comme nous ſerions aſſez portés à le ſoupçonner, la Régente avoit fait un bon choix.

Anne étoit plus que belle, elle étoit piquante. Ses traits manquoient de régularité; il en réſultoit cependant un enſemble qui ſurpaſſoit la beauté même. L'éclat de la premiére jeuneſſe étoit relevé en elle par une taille parfaite, le goût de la danſe, une voix touchante, & le talent de jouër avec

grace de plusieurs instrumens. Quoique la France ne fut pas alors autant qu'elle l'a été depuis en possession de servir de modèle aux autres Peuples, Anne y avoit pris des manières, un ton, des modes qui fixèrent sur elle les yeux & presque l'admiration de la Cour de Londres. Cette première impression fut soutenue par une conversation vive & légère, par un enjouement ingénieux & de tous les instans. Les soupçons que pouvoit faire naître son air libre & trop caressant, étoient détruits par son âge & par la dissipation. Elle ne montroit de l'empressement que pour les plaisirs & pour les fêtes, & il paroissoit si peu d'art dans sa conduite qu'il étoit presque impossible de lui supposer des projets. Sa coquetterie ne fit pas & ne devoit pas faire des impressions fâcheuses: on la regarda comme une suite de l'éducation frivole qu'elle avoit reçue, & non comme un vice du cœur, ou le fruit de la réflexion. Les événemens prouvèrent que son caractère avoit échappé aux Courtisans les plus déliés: elle se trouva dissimulée, profonde, ambitieuse, &

étoit montée à un haut degré, & avant vingt ans.

Percy parut le premier sensible aux charmes d'Anne, ou fut si l'on veut, le premier seduit par son adresse. Ce jeune Seigneur avoit de la naissance, la faveur du premier Ministre, & une fortune très-considérable: il offrit tous ses avantages, & ils furent acceptés. L'Amant avoit rendu des soins avec tant de respect, & l'Amante les avoit reçus avec tant de reserve, que leur union auroit été consommée avant qu'on eût soupçonné leur passion, si l'amour n'avoit éclairé le Roi. Ce Prince brûloit d'un feu violent & secret. L'histoire ne dit rien des motifs qui l'avoient empêché jusqu'alors de le laisser éclater, & son caractère ni celui d'Anne de Boulen n'aident pas à découvrir les causes de ce silence. Tout ce qu'on sait, c'est que Wolsey reçut ordre d'empêcher par les moyens qui lui paroîtroient les plus surs & les plus convenables un mariage dont l'idée seule désespéroit son Maître.

Quoique Percy fût Domestique du Cardinal, par un usage qui autorisoit alors les Grands à se mettre au service

 de

des gens en place, il ne fut d'abord attaqué que comme il l'auroit été par son égal. On lui représenta que l'alliance qu'il projettoit ne convenoit ni à sa situation ni à ses espérances ; que sa Maîtresse de bonne Maison seulement par sa mére, n'avoit ni ancienneté ni illustration du côté paternel, qui fut son élevation n'étoit pas assez avancée pour l'autoriser à épouser une femme sans bien & sans crédit, que le Souverain désapprouvoit une union si peu allemie, & qu'il falloit se résoudre à y renoncer ou à soutenir le poids de sa disgrace. Quelques Historiens ajoûtent qu'on voulut allumer l'amour aussi bien que l'ambition, & qu'on hasarda des insinuations qui pouvoient faire naître le dessein & introduire peut-être au dégoût. Toutes ces raisons & ces artifices ne firent point d'effet ; il fallut renoncer à la persuasion & recourir à l'autorité du Comte de Northumberland.

Ce vieux Courtisan qui avoit pris cet esprit de servitude qu'on contracte si aisément auprès du Trône, fut indigné de voir son fils dans d'autres sentimens. Il voyoit trop de facilité à fai-

re céder ſes goûts à ceux du Prince, que la réſiſtance dont on ſe plaignoit étoit à ſes yeux un crime que rien ne pouvoit juſtifier. Tout autre mouvement de l'ame que l'ambition lui paroiſſoit ſi foible, & ſi mépriſable, que la ſituation violente de Percy ne lui inſpira pas un inſtant de compaſſion. Il exigea bruſquement le ſacrifice d'une paſſion extrême; & telle étoit encore alors la force de l'empire domeſtique, qu'il obtint tout ce qu'il demandoit. L'obéiſſance fut même pouſſée plus loin qu'il n'étoit peut-être néceſſaire, & que certainement on ne s'y attendoit: l'infortuné qu'on forçoit de renoncer à ſa Maîtreſſe, forma d'autres nœuds qui lui interdiſoient à lui tout eſpoir de retour, & qui délivroient ſon rival de tout ſujet de crainte.

Le Roi crut la circonſtance favorable pour déclarer lui-même à Anne les ſentimens qu'il avoit pour elle, & il la trouva plus fiére qu'il ne l'avoit cru. Eclairée par ce qui venoit d'arriver ſur la violence de la paſſion qu'elle avoit inſpirée, & ſûre d'avoir aſſez de manége pour l'augmenter encore, elle

crut qu'elle ne risquoit rien à montrer peu de complaisance & beaucoup d'élévation. Cette persuasion la détermina à paroître plus offensée que flattée des propositions du Prince, & à lui signifier qu'elle seroit sa femme ou ne lui seroit rien. Tout ce qu'on imagina pour la faire changer fut inutile, & dans cette occasion l'ambition la rendit chaste.

C'est à cette époque que les Ecrivains Catholiques fixent la première idée qu'eut Henri de faire divorce avec Catherine; les Protestans la font remonter plus haut. Ce point de chronologie est si indifférent pour la Religion, qu'il doit paroître très-singulier qu'on en ait fait une affaire de parti. Que le Roi ait imaginé plutôt ou plus tard que son mariage étoit nul; c'est-là une de ces circonstances qui visiblement ne changent rien au fond de la question. Les Historiens ont pu avoir un autre intérêt: les uns ont voulu noircir, & les autres justifier un Prince qui étoit parvenu à changer le culte reçu dans ses Etats; avec plus de réflexion ou moins de préjugés ils auroient vu que la réformation d'Angleterre ne devoit

être

être ni approuvée ni condamnée par les raisons de son auteur.

Quoiqu'il en soit de ces raisonnements, pour établir ou pour détruire que le dessein du divorce a été inspiré par le désir de former de nouveaux nœuds avec Anne, il faudroit pouvoir marquer le tems de son retour en Angleterre, du commencement de la passion du Roi pour elle, & de sa détermination à l'épouser ; trois objets sur lesquels on n'a fait jusqu'ici que des efforts assez inutiles. On n'a été guéres plus heureux dans un autre point qui paroissoit aussi essentiel, c'est à trouver la date précise de la résolution prise par Henri de répudier Catherine. Dans cette obscurité chaque parti s'est formé le système qui lui a paru le plus conforme à ses intérêts, & s'y est opiniâtrément attaché. On auroit évité les longues & ameres contestations que la différence des opinions sur cette matiére, a occasionnées, si on avoit été assez désintéressé de part & d'autre pour s'appercevoir que Wolsey étoit l'unique, ou du moins la principale cause de ce grand évenement.

Cet homme célebre rapidement élevé

vé de la condition la plus baſſe au miniſtère & à la pourpre, vouloit beaucoup de choſes, & pouvoit tout ce qu'il vouloit. Redevable de ſon avancement à l'étude profonde qu'il avoit faite du caractère de ſon Maître, il ſe ſoutenoit par l'art qu'il avoit de flatter ſes goûts & ſes paſſions. Son adminiſtration étoit un mêlange ſingulier, & quelquefois biſarre de vices réels & d'apparences de vertus, de vuës étendues & de petits intérêts particuliers. Habile à ſaiſir les ridicules, & à faire ſentir les fautes de ceux qui occupoient les premières places, il vint à bout de les perdre, & il remplaça lui ſeul ſes protecteurs & ſes ennemis. Tant de bonheur lui donna les travers & les défauts des hommes agréables & néceſſaires. Il eut la dureté d'un premier Miniſtre bien affermi, & l'orgueil d'un favori ſans rivaux. Son ambition, ſes injuſtices, ſon luxe, ſes vengeances aigrirent inutilement les peuples: maître abſolu de tout ce qui entouroit le Prince, il ne laiſſoit pas arriver les murmures juſqu'à lui, ou l'empêchoit d'y avoir égard en l'adouciſſant par des ſoumiſſions, le perſuadant par

des justifications, ou lui imposant par des hauteurs, selon qu'il le voyoit disposé. Un ascendant si marqué étoit le fruit de sa complaisance, de sa dextérité, du soin qu'il avoit de ne mettre en place que des hommes médiocres & qui étoient à lui, sur-tout de la confusion que les prétentions de la France & de l'Espagne jettoient dans les affaires générales. Henri crut devoir au génie de Wolsey, la gloire d'être l'arbitre de l'Europe qui étoit l'ouvrage des seules circonstances. Cet empire sur l'Angleterre en imposa aux autres Nations: elles briguèrent par des presens & des soumissions sans bornes l'appui d'un homme si puissant; Charles Quint même, & François I. cherchèrent à le gagner par les plus basses flatteries, & par les glorieux noms *de leur ami & de leur père*, qu'ils lui prodiguoient. S'il avoit eu autant d'élévation dans le cœur qu'il avoit d'étendue dans l'esprit, il auroit profité pour rétablir le calme de la confiance qu'on avoit prise en ses lumières, ou de la déférence qu'on étoit forcé d'avoir pour lui: l'envie de perpétuer son rôle l'endurcit sur les malheurs publics. Le

principe fixe & invariable qu'il s'étoit fait de tout rapporter à lui, le détermina à épouser successivement sans incertitude & sans légèreté les querelles des diverses Puissances. Il quitta le parti de l'Empereur à l'occasion que nous allons dire.

Ce Prince qui régloit toujours ses promesses sur ses intérêts & non pas sur ses sentimens, avoit fait long-tems espérer à Wolsey qu'il le placeroit un jour sur le Trône de l'Eglise. Une promesse si flatteuse avoit fait des impressions très-fortes sur un ambitieux qui ne croyoit pas qu'on pût trop acheter cette élévation. Il avoit plusieurs fois sacrifié à cette chimère la gloire de son Maître, la grandeur de sa Nation, son repos & celui de l'Europe. Ses yeux ne s'étoient ouverts qu'après avoir vu Charles dans deux vacances consécutives du St. Siége, appuyer & faire réussir d'autres intérêts. Forcé alors de renoncer à une ombre que son imagination avoit réalisée, & humilié d'être laissé tromper si grossièrement, il ne respiroit plus qu'une vengeance. Les déférences pleines d'estime & de considération que l'Empereur avoit

eues

tues pour lui dans ces circonstances, avoient été une foible consolation qui n'avoit pas même duré. Les égards avoient fini avec les besoins, & la journée de Pavie avoit rendu au vainqueur tout son orgueil. Cette hauteur qui n'étoit pas dans les régles d'une bonne politique avoit achevé de dégoûter le Cardinal d'une alliance si infructueuse, & l'avoit déterminé à réconcilier son Maître avec François I. Une vengeance qui ne faisoit que traverser le projet de la Monarchie universelle, n'avoit pas assouvi sa haine; & il avoit cherché à humilier son ennemi en faisant répudier Cathérine d'Arragon sa tante. Le détail des intrigues qu'il fallut nouer & dénouer dans le cours de cette grande affaire est curieux & intéressant.

Volsey porta dans cet odieux procès plus d'adresse que la passion n'en permet ordinairement, & plus de circonspection qu'on ne l'auroit dû espérer de la hauteur & de l'emportement de son caractére. On ne sait pas précisément en quel tems il l'entama; mais on conjecture avec assez de vraisemblance que ce fut sur la fin de l'année 1526. Ses

premiers pas furent d'un politique qui vouloit réussir par la Religion, moins à cause du respect qu'il avoit pour elle, que pour les secours qu'il en attendoit. Il chercha & il réussit à persuader Longland, Evêque de Lincoln, & Confesseur du Roi.

Ce Prélat d'un esprit assez foible pour prendre les opinions qu'on vouloit lui inspirer, avoit le courage nécessaire pour les soutenir, & plus de désintéressement qu'il n'en falloit pour agir vivement & sans détour. Dès qu'il eut été convaincu de la nullité du mariage de Henri avec Catherine, il en parla avec l'autorité que lui donnoit sa place, & avec l'enthousiasme d'un homme véritablement pénétré de ce qu'il disoit. Ses remontrances soutenues des conseils de Wolsey, & peut-être du manége d'Anne, firent naître dans l'esprit du Roi des doutes qu'il prétendit dans la suite fort antérieurs au tems dont nous parlons. Le dégoût qu'on lui connoissoit pour des liens qui commençoient à lui devenir suspects, enhardit quelques Théologiens qu'il consulta, à lui dire qu'il pouvoit & devoit les rompre. Cette décision & l'exa-

l'examen particulier que ſes connoiſſances ſur la ſcience Eccléſiaſtique le mettoient à portée de faire, le déciderent entiérement pour le divorce. Sa réſolution ne fut pas encore rendue publique; mais les gens éclairés eurent bientôt occaſion de la pénétrer.

Trois Ambaſſadeurs François arrivérent en Angleterre le 16 Février 1527. Ils conclurent ſans de grandes difficultés un traité de paix perpétuelle entre les deux Nations, & ils arrêtérent que Marie, fille de Henri, épouſeroit François I. ou ſon ſecond fils le Duc d'Orléans. Cette alternative étoit aſſez ſinguliére pour faire douter ſi l'engagement qu'on paroiſſoit former étoit ſérieux, ou ſi c'étoit ſeulement un voile pour couvrir un myſtére que le tems éclairciroit. Dans d'autres ſituations que celle où ſe trouvoit l'Europe, on auroit eu certainement des ſoupçons; mais la néceſſité d'oppoſer de fortes barriéres à l'énorme puiſſance de l'Empereur, paroiſſoit alors ſi preſſante, qu'un projet qui avoit quelque choſe de bizarre ne parut qu'un excès de précaution pour cimenter une union importante à la ſureté commune.

Cette idée s'accréditoit lorsqu'il arriva un évenement qui jetta un grand jour sur ce qui venoit de se passer.

L'Evêque de Tarbes, celui des Ambassadeurs qui avoit le plus le talent des affaires, & le seul qui eût le secret de celle-là, parut environ huit jours après la signature du traité, mécontent d'une négociation dont le succès étoit regardé comme complet. Son chagrin fut remarqué comme il le devoit être, & on chercha à en deviner la cause. Le public s'épuisa à l'ordinaire en conjectures, & les gens en place en questions. Lorsque le Prélat crut avoir assez long-tems tenu les esprits en suspens, il se laissa arracher son secret; il dit avec un certain embarras assez ordinaire à ceux qui ont des vérités fâcheuses à annoncer aux Princes, qu'il craignoit beaucoup qu'une partie des liens que venoient de former les deux Nations ne fussent bientôt rompus, & qu'en particulier le mariage projetté ne put pas s'exécuter. Pressé de s'expliquer sur le mystere que renfermoient ces dernieres paroles, il avoua qu'il croyoit nulle l'union de Henri & de Catherine, & qu'il étoit instruit que les Théologiens

giens de plot bibliothèque pendant une
[illegible]
Le Roy parut frappé de ce discours
[illegible]
Sous-bas étoit de persuader publiquement à l'Europe que le mariage
[illegible]
[illegible]
Tous ces qu'il y avoit de gens éclairés
[illegible]
[illegible]
[illegible]

scrupules de l'évêque de Tarbes, il ne les eût pas plutôt laissé entrevoir qu'on feignit de les regarder comme des vérités incontestables : il n'avoit dessein d'éclater ses soupçons qu'au commencement de Mai & Juillet n'étoit pas fini, qu'il étoit parti pour l'Italie un Ministre chargé de solliciter auprès du Saint Siége la dissolution du mariage avec Catherine.

Les circonstances pour tout obtenir paroissoient alors très-favorables. Rome venoit d'être saccagée par les troupes de l'Empereur, & le Pape Clément, successeur de Jules, étoit encore prisonnier au Château S. Ange. L'éclat de ces évenemens avoit plutôt affermi qu'ébranlé la Cour de Madrid dans ses projets de vengeance ; & le Pontife ne pouvoit recouvrer ses Etats & sa liberté que par les efforts de la France & de l'Angleterre. Son caractere avoit fait penser qu'il sacrifieroit tout à des intérêts aussi essentiels, & au plaisir de se venger d'un ennemi orgueilleux & dur qui l'avoit accablé de maux & couvert d'opprobre. Dans cette persuasion on étoit parvenu à l'instruire, malgré la vigilance de ceux qui le gardoient,

doient, du ſervice qu'on attendoit de lui ; & on lui avoit fait enviſager un ſecours prompt & aſſûré comme le prix de ſa complaiſance. L'armée qu'on venoit de former en ſa faveur devoit, diſoit on, hâter ou retarder ſa marche ſelon le parti qu'il prendroit dans un différend qui intéreſſoit eſſentiellement un des principaux Membres de la Ligue. Ce point de vûe auroit infailliblement déterminé Clément à faire ce qu'on exigeoit de lui, s'il n'eut été arrêté par la crainte de Charles Quint.

Ce Prince averti par la Reine Catherine des deſſeins de la Cour de Londres, en avoit été offenſé comme il le devoit être. Son reſſentiment ne l'avoit pas empeché de voir qu'il étoit très-important de ſe rendre le Pape favorable, & il lui avoit envoyé le Général des Cordeliers pour le gagner. Quoique de Angelis ne fut arrivé à Rome qu'aſſez long-tems après l'Agent de Henri, il avoit vû le Pontife avant que Knight put lui faire parvenir ſes lettres. La plupart des Hiſtoriens aſſûrent qu'on s'étoit d'abord engagé à faire ce que l'Empereur voudroit & qu'on avoit fait bientôt après les mêmes pro-

messes au Roi d'Angleterre. Ces variations n'ont rien de surprenant. Clément flattoit les deux partis pour les intéresser s'il se pouvoit à son sort, & afin que si l'un ne se déterminoit pas à le relâcher de sa prison, il en fut tiré par l'autre. Sa liberté ne fut pas précisément la suite de ce manége, mais des progrès de l'armée confédérée qui en étoient fort indépendans. On désespera de pouvoir le retenir, & on s'engagea à briser ses fers le neuviéme de Décembre. La haine de Moncade avec qui il avoit traité lui paroissoit si vive & sa foi si suspecte, que dans la crainte d'une infidélité ou d'un plus grand crime encore, il s'échappa la nuit qui précédoit le jour de son élargissement, & s'enfuit déguisé en Marchand à Orviete.

Knight chargé de l'affaire du divorce, & Cassali, Ambassadeur d'Angleterre à Rome, qui avoit reçu ordre de se joindre à lui, se rendirent auprès du Pape avec un empressement que dans une autre situation il auroit pris pour un trait de politique & qui lui parut, parce qu'il étoit dans le malheur, une marque de l'intérêt que Henri prenoit

à

[illegible] Cette disposition qui n'échappa pas aux deux Négociateurs, les rendit plus hardis & plus pressans. Ils exécutèrent leur commission avec assez d'adresse & beaucoup de vivacité, & n'oublièrent aucun des moyens qui pouvoient en assûrer le succès.

Si Clément n'eut écouté que sa haine pour l'Empereur, & son inclination pour le Roi d'Angleterre, il n'auroit pas balancé à déclarer le mariage nul. Sa situation qui l'obligeoit à consulter plutôt les regles de la prudence que l'impétuosité de la passion, le détermina à une conduite pleine de ménagemens & de détours. Sans jamais témoigner d'éloignement, en montrant même toujours un penchant extrême à accorder ce qu'on souhaitoit de lui, il vint à bout de faire naître des incidens fort naturels & fort raisonnables qui ne le lui permettoient pas. Sa difficulté la plus réelle & la mieux fondée venoit de la position des Impériaux, qui se trouvant les maîtres de la campagne, & des postes voisins de sa retraite, pouvoient prendre un parti violent si leur Maître étoit offensé. Il eut été possible de prévenir cet inconvé-

nient

[illegible] avancer l'armée [illegible] à Boulogne sous les ordres de Lautrec; mais ce Général ne goûta pas ce parti, soit qu'il ne voulut plus fatiguer ses troupes dans une saison si avancée, soit qu'il craignît d'agir sans ordre de sa Cour, soit qu'il ne crut plus raisonnable de hasarder un évènement qui pouvoit rendre libre l'armée qui se retiroit dans le Royaume de Naples qu'il devoit bientôt attaquer.

Le refus du Général François [illegible] les Ministres Anglois sans les décourager. Ils employèrent sur le champ les instances, les promesses, les ruses, l'insinuation, qu'ils parvinrent à ébranler Clément. [illegible] d'incertitude [illegible] ce Pontife qui devint à charge à lui-même, après l'avoir été aux autres. Pour finir ses irrésolutions, il prit le parti de se décharger en quelque manière du sort de Henri sur le Cardinal des Quatre-Couronnés, homme ferme, décidé, fin & intelligent.

Ce Cardinal sentit l'importance de l'affaire qu'on lui confioit, & la difficulté de la manier sans inconvénient. La politique artificieuse & peu franche leu-

leurs deux Cours dans une conjoncture si délicate & si [illegible]. Quoiqu'il fut très-délicat & rusé, il accepta une partie des présens qu'on lui offrit pour le corrompre. Pourtant [illegible] qu'il eut l'art de faire [illegible] de l'avidité, il inspira pour lui aux Négociateurs Anglois une confiance aveugle. Dès-lors ils perdirent leurs instructions de vue, pour se livrer à ses insinuations. Elles tendoient à leur persuader que le conseil de Henri s'étoit trompé dans les moyens de parvenir au divorce, & qu'il y avoit des voies plus simples & plus sûres de le faire réussir. L'air de candeur & d'intérêt qu'il mettoit dans ses discours & l'idée qu'on avoit de sa dextérité & de ses connoissances, firent qu'on lui abandonna tout absolument le soin de cette affaire. Il ne pensa pas à la finir, mais à l'embarrasser, dans l'espérance que le temps qu'on employeroit à la débrouiller inspireroit au Monarque Anglois d'autres résolutions, ou mettroit le Pape en état d'accorder ou de refuser sans risque ce qu'on lui demandoit. C'est [illegible] d'une Bulle qu'il fit signer & agréer sans

ſans contradiction. Clément comprit aiſément qu'elle ne l'engageoit à rien, & Knight & Caſſali qui n'étoient point inſtruits de ces matiéres crurent ſans examen un homme qui paroiſſoit dévoué à leurs intérêts.

Dès que cette Bulle fut arrivée à Londres, elle fut trouvée ce qu'elle étoit, captieuſe & inutile. Outre les autres précautions qu'on avoit priſes pour empêcher qu'elle ne pût être d'aucun uſage, on l'avoit datée du tems que le Pape étoit priſonnier au Château S. Ange. Cet artifice étoit ſi groſſier, & pouvoit faire ſuppoſer une mauvaiſe volonté ſi déterminée, que le Roi d'Angleterre en auroit paru offenſé ſi les circonſtances ne l'avoient forcé à beaucoup de modération. Il diſſimula le reſſentiment que ce procédé lui devoit naturellement inſpirer, & il ſe contenta de prendre plus de précautions contre la politique & les ſubterfuges de la Cour de Rome.

Le nouveau moyen qu'il imagina pour faire réuſſir la ſeule négociation qui l'intéreſſât alors, fut de joindre dans les premiers mois de l'an 1528, aux deux Miniſtres qui l'avoient conduite

duite jusqu'alors, trois hommes d'une capacité reconnue & d'une zéle éprouvé, Staphilei, Gardiner & Fox. Le premier, Doyen des Auditeurs de Rote, étoit défiant par caractére. Son expérience dans les affaires, & la connoissance qu'il avoit des hommes augmentoient encore sa défiance naturelle. Son zéle pour Henri, son aversion pour Charles, l'habitude qu'il avoit des ruses Italiennes, & un naturel dur & difficile le mettoient en garde contre tous les piéges. Le second moins propre à démeler & à conduire des intrigues, étoit savant, vif, poli, & insinuant. Le troisiéme, incapable de bien jouer un premier rôle, ou de rien imaginer, excelloit dans l'exécution & sous les yeux d'un homme de génie.

Les anciens & les nouveaux Négociateurs agirent tous avec l'ardeur qu'inspire ordinairement la rivalité, & avec une harmonie qu'elle détruit presque toujours. Leur politique étoit soutenue par les avantages des François qui, après avoir conquis le Royaume de Naples, avec cet air héroique qui caractérise leur Nation, en

assiégeoient la Capitale. Il paroissoit si assûré que cette Ville seroit prise, & que l'Italie alloit changer de maître, que le Pape ne devoit pas être naturellement détourné d'obliger Henri par la crainte d'offenser l'Empereur. Heureusement pour ce Pontife, il connoissoit assez le caractére du peuple victorieux, pour ne se pas décider par des premiers succès. Sans cela il se seroit pressé d'agir, & il auroit été la victime de sa précipitation. La France par une suite de fautes qui ne sont pas de notre sujet, perdit ses conquêtes; & Rome se trouva plus forcée que jamais à respecter les volontés de Charles-Quint, & à craindre sa vengeance.

Clément n'avoit pas attendu cette derniére époque pour se conduire avec beaucoup de circonspection. Dans le tems même que les affaires des Impériaux étoient mauvaises, il avoit pris son parti en homme qui ne vouloit rien hazarder, qui avoit des vuës étendues, il avoit fait insinuer au Roi d'Angleterre de se servir de l'autorité accordée à Wolsey comme Légat, pour faire casser le plus secretement qu'il

qu'il se pourroit son mariage, & pour former d'autres nœuds plus assortis à son caractére. Ce conseil qu'il avoit fondé sur ce qu'il lui seroit plus facile d'approuver ce qui auroit été fait, qu'il ne l'étoit de permettre de le faire, ne s'étoit pas trouvé du goût de Henri. Ce Prince l'avoit regardé comme un piége. Il avoit senti que l'éclat étoit indispensable dans une cause où il falloit nécessairement que la Reine fut ouie, & que d'ailleurs le jugement du Légat ne décideroit rien, puisque le Pape resteroit toûjours le maître de l'annuller. Ces considérations avoient augmenté ses soupçons contre la Cour de Rome; mais il s'étoit flatté que les succès de ses Alliés la rendroit plus traitable, & que la crainte lui arracheroit ce qu'elle n'avoit été accordé à la vengeance ou à l'inclination. Dans cette espérance, il avoit fait à ce sujet des instances vives.

Ces instances avoient réussi en apparence au delà de ce qu'on pouvoit espérer. Clément avoit d'abord établi Wolsey Juge de l'affaire du divorce, avec un pouvoir tel à-peu-près qu'on le souhaitoit. On avoit pensé depuis

qu'une Sentence rendue en faveur de Henri par son premier Ministre, seroit plus que suspecte de partialité, & on avoit sagement demandé qu'il eût un Adjoint. Le Cardinal Campége s'étoit trouvé du goût des deux Cours, & avoit été nommé. Cette commission, pour être de quelque utilité, devoit être irrévocable, & Rome s'étoit engagée à ne la jamais révoquer. Enfin, la plus commune opinion est que le Pape avoit remis à Campége une Bulle qui cassoit le mariage du Roi, acte important & célèbre qui paroissoit devoir finir un procès auquel tous les mouvemens de l'Europe commençoient à se rapporter.

Toutes ces facilités avoient fait croire à l'Angleterre entiere que les desirs de son Roi alloient être satisfaits. Quoique la premiére grace eût été accordée en Avril, la seconde en Juin, la troisiéme en Juillet, & la quatriéme en Août, ces lenteurs n'avoient pas fait naître des soupçons: ce manége avoit paru à quelques-uns une suite du caractére du Pape, à d'autres l'effet de la circonspection de son Conseil, & au plus grand nombre une adresse pour augmenter le prix de

la

la condescendance qu'on avoit. Cette confiance étoit d'autant plus raisonnable, que Campége étoit parti pour Londres immédiatement après les désastres des François à Naples.

Au travers de tant de démarches si imposantes, les esprits véritablement clairvoyans faisoient plus que soupçonner, que Clément ne donneroit jamais les mains à un projet qui étoit également contraire aux intérêts de son Siége, & à ceux de sa maison. Il ne pouvoit pas d'un côté approuver le divorce, sans convenir que Jules II. avoit excédé son pouvoir, avec que la Cour de Rome n'a jamais fait, & qu'elle étoit moins disposée que jamais à faire dans un tems où on attaquoit hardiment & avec succès son autorité: d'un autre côté, les Médicis chassés de Florence n'y pouvoient être rétablis que par l'Empereur qu'on ne pouvoit pas se flatter de gagner en favorisant les projets de ses ennemis. Ces deux considérations étoient trop fortes pour pouvoir être balancées par aucun motif. Le chagrin qu'avoit d'abord causé au Pape sa prison, lui avoit peut-être fait souhaiter de pouvoir être contraire

à Catherine, les progrès des François l'avoient forcé dans la suite de faire espérer qu'il le feroit, mais le dépit étoit fini, & sa situation avoit changé. Il se trouvoit le maître de suivre le parti le plus honorable, & le plus avantageux, & on ne peut pas douter qu'il n'y fut très-resolu. La démarche qu'il avoit faite en envoyant un Légat en Angleterre, ne pouvoit imposer qu'à des gens bornés & peu politiques. Aux yeux des hommes d'Etat, c'étoit un moyen sage & réfléchi pour obtenir un meilleur traitement de Charles-Quint. A la veille d'un accommodement avec ce Prince, il convenoit de paroître plus uni que jamais avec des Alliés puissans, & de s'en faire chèrement acheter le sacrifice. Pour être convaincu que le Pape n'avoit pas d'autre but, il n'y a qu'à suivre la négociation de Campége.

Ce Cardinal qui avoit été marié dans sa jeunesse, étoit entré depuis dans l'état Ecclésiastique, & y avoit beaucoup réussi. Sa dextérité, son application, son savoir l'avoient placé naturellement dans les différentes scènes qui avoient troublé la Religion ou les intérêts

terêts politiques de l'Europe, & il y avoit eu d'assez grands succès. L'éclat de ses Ambassades avoit fait jetter les yeux sur lui, pour manier l'affaire du divorce, & ce choix étoit d'autant plus heureux qu'il se trouvoit du goût des trois Puissances qui y étoient principalement intéressées. Clément croyoit Campége attaché à son Siége & à sa personne. Henri espéroit qu'il seroit intimidé par la crainte de perdre les bénéfices qu'il avoit en Angleterre, ou gagné par les offres considérables qu'on étoit déterminé à lui faire. Charles avoit pour lui les services qu'il avoit déjà reçus du Cardinal, & encore plus ceux qu'il pouvoit rendre lui-même à ses trois fils. Il n'y eut que François I. de mécontent. Il craignit qu'un Ministre qui pouvoit beaucoup gagner à la réunion de l'Empereur & du Roi d'Angleterre ne vint à bout de la procurer; qu'il ne déterminât le premier à sacrifier sa cause, & le second à abandonner la France; & que le Pape forcé à plier sous le joug que ces deux Puissances lui imposeroient, ne se déterminât à une démarche qui, après avoir dû les brouiller irrémédia-

liablement, deviendroit pour elles un sujet inévitable. Ces craintes devinrent le sujet d'une négociation avec Wolsey à qui on ne vint pas à bout de les communiquer, ou qui ne réussit pas à détourner le danger. Campege arriva en Angleterre au commencement d'Octobre 1528.

La première démarche de l'habile Légat fut sage & pacifique. Il tenta d'engager le Roi à abandonner son projet, & il lui allégua d'un ton ferme & tendre tous les motifs qui pouvoient l'y déterminer, le tort qu'il feroit à sa réputation, le désespoir de la Reine vertueuse & raisonnable, le mécontentement affez marqué des Anglois, les malheurs qu'éprouveroit la Chrétienté, les guerres qu'il auroit à soutenir, & le peu de secours qu'il pouvoit espérer des François battus & ruinés. Comme la raison ne peut rien contre la passion, Henri fut offensé, & au lieu d'une dispense on lui donna des conseils; & le Cardinal qui joignoit la patience de la Cour à la souplesse de son caractère, tourna ses vues d'un autre côté. Il voulut persuader à Catherine de se laisser séparer d'un époux

dont

dont elle n'avoit ni le cœur ni la confiance, de sacrifier son repos au repos de l'Europe, de prévenir par un effort de courage un schisme que sa resistance alloit introduire dans l'Eglise, & de consentir enfin à un divorce auquel elle s'opposeroit inutilement. La Reine ne se rendit pas à ces insinuations. Ce n'est pas qu'elle fut contente de son mariage: il avoit été fait sous des auspices peu favorables, & à des conditions qui avoient quelque chose de bien criminel. Une des clauses secrettes de son union avec Arthus, avoit été que pour affermir la Couronne dans la famille des Teuders dont elle épouseroit l'aîné, on feroit mourir le jeune Comte de Warwik le dernier mâle des Plantagenetes. Elle n'ignoroit pas que cette condition avoit été remplie, & que pour en mieux convaincre Ferdinand son père, on avoit montré la tête au Prince en présence du Chancelier de Castille. Ces horreurs lui prouvoient l'origine des malheurs qu'elle éprouvoit; mais elle ne se croyoit pas pour cela autorisée à abandonner son état, les intérêts de sa fille, & les droits de sa Religion.

Campége qui avoit prévû que le Roi ne se désisteroit pas de ses poursuites, & que la Reine ne lèveroit pas son opposition, ne fut ni surpris ni embarrassé de leur résolution. Il avoit tiré de la démarche le fruit qu'il en attendoit, qui étoit de gagner du tems; mais la politique avoit été pénétrée par Henri qui en étoit vivement offensé. Pour le calmer, le Légat lui fit voir & lire Wolley cette fameuse Bulle qui déclaroit le mariage nul. S'il avoit étendu cette marque de confiance à quelques autres personnes, peut-être auroit-il été content de lui. Non-seulement il ne le fit pas, il ne laissa pas même espérer qu'on put l'y déterminer un jour. Le Pape bien loin de blâmer son Ministre, comme on l'en pressoit, le loua hautement d'avoir suivi ses instructions, & déclara en même tems que la décrétale qui n'avoit dû être communiquée qu'à ceux qui l'avoient vûë ne devoit être publiée qu'en cas que la Sentence des Légats fut favorable au Roi. Cette fermeté que quelques Historiens ont regardée comme un caprice, & d'autres comme une mauvaise finesse, étoit un trait de sagesse

bien

bien marqué. Clément avoit autant de raison de vouloir que la Bulle fut tenue secrete que Henri & Wolsey en avoient de desirer qu'elle fut rendue publique. Il évitoit par-là un piége assez adroit qu'on lui tendoit, & restoit absolument le maître d'avouer ou de désavouer suivant les occasions, un acte qui pouvoit avoir des suites fort importantes. Pour plus de sûreté, il voulut que Campége qui pouvoit être intimidé, gagné ou corrompu brûlât un écrit qui avoit produit l'effet qu'on en attendoit; & il lui ordonna de compliquer le plus qu'il pourroit un procès qui ne devoit pas être jugé.

Indépendamment de l'ordre du Pape, cette affaire se remplissoit tous les jours de difficultés. Wolsey qui avoit fait la premiere ouverture du divorce dans l'espérance de placer sur le Trône une Princesse du Sang de France qui lui devroit son élévation, s'étoit repenti de sa démarche aussi-tôt qu'il avoit soupçonné qu'il travailloit pour Anne de Boulen qui le haïssoit. Ce contre-tems ne l'avoit pas, il est vrai, porté à traverser le projet qu'il avoit formé; mais il ne le suivoit pas avec

cette ardeur & cette adresse qu'on met d'ordinaire dans les choses qu'on souhaite vivement. La certitude de périr par le crédit de son ennemie, s'il réussissoit, & par le mécontentement du Prince s'il ne réussissoit pas, jettoit dans son ame un trouble terrible & continuel. Dans cette disposition d'esprit qui le réduisoit à regarder comme un mal le succès qu'il poursuivoit, il étoit difficile & peut-être impossible qu'il fit des efforts heureux.

Un autre obstacle retardoit la marche de cette grande affaire. La Reine pressée par les Légats, & par quelques Prélats Anglois de consentir au divorce, avoit souhaité qu'il lui fut permis de se former un conseil qui l'aidât de ses lumieres dans une conjoncture si délicate. On lui avoit refusé des Espagnols pour guides sous prétexte qu'on étoit en guerre avec eux; mais on lui avoit accordé des Flamans que la neutralité dont ils étoient convenus avec l'Angleterre rendoit moins suspects. Les espérances qu'on avoit conçues à l'arrivée de ces étrangers, que le procès pour lequel ils étoient appellés, finiroit enfin, furent détruites par leur re-

nement précipitée. Le public attribua à l'idée qu'il s'en étoit formée, qu'on ne parviendroit jamais à sortir du labirinthe où on s'étoit engagé ; les politiques eurent d'autres soupçons qui n'étoient pas destitués de vraisemblance. Depuis l'arrivée de Campège, on remarquoit un mécontentement presque général parmi le peuple ; & il étoit ordinaire d'entendre dire que de quelque maniére que les choses tournassent, celui qui épouseroit la Princesse Marie seroit Roi d'Angleterre. Pour parvenir à savoir si ces dispositions avoient gagné les Grands, Wolsey dit un jour devant la meilleure partie de la Cour, que l'Empereur prétendoit être en état de faire chasser Henri de ses propres Etats par ses Sujets même. Le silence de ceux à qui ces paroles s'adressoient, [illegible] changé en démonstration les doutes du Cardinal ; quand même un d'entr'eux n'auroit pas dit que le mot de Charles-Quint lui faisoit perdre plus de cent mille hommes. Cette découverte inspira des précautions au Gouvernement. Il chercha à intimider les Partisans de la Reine par des menaces vives & indirectes ; par les mouvemens

qu'on fit faire aux troupes, & par les ordres qui furent donnés à plus de vingt mille Flamans de sortir sans délai du Royaume. On peut conjecturer sans témérité que des insinuations menaçantes & artificieuses déterminèrent les Conseillers de la Reine à s'embarquer avec leurs Compatriotes.

Tous ces événemens jettoient le Roi dans un état violent, où étoient la preuve qu'il y étoit déjà. Depuis qu'une malheureuse passion tyrannisoit son cœur, il n'avoit joui d'aucun repos. Inébranlable dans le projet qu'il avoit formé, il varioit sans cesse sur les espérances & sur ses moyens. Ses résolutions se croisoient perpétuellement; & il ne se déterminoit jamais à un parti qu'il n'en prit l'instant d'après un autre. Une incertitude si marquée portoit dans toutes les négociations un désordre que l'adresse & l'application des Ministres ne pouvoient ni prévenir ni réparer. Réduits à exécuter les volontés du Prince, ils travailloient un jour à gagner l'Empereur, & le lendemain à réunir contre lui toute l'Europe. Ils passoient alternativement d'une confiance extrême en François Premier

à

à une défiance marquée & offensante. Tantôt ils bornoient toutes leurs attentions à Campége, & d'autres fois ils le négligeoient, pour ne s'occuper que des moyens de réussir à Rome même. On prit cette dernière résolution dans le tems dont nous parlons.

Brian & Vannes partirent de Londres sur la fin de Décembre, 1528, pour se rendre auprès du Pape. Quoique leur commission fut difficile & délicate, ils la remplirent dans toute son étendue. Ils commencerent, comme leurs instructions le portoient, par tâcher de persuader à Clément que Charles Quint lui devoit être plus suspect qu'il ne l'avoit jamais été; qu'il ne vouloit traiter avec lui que pour pouvoir l'accabler lorsqu'il l'auroit détaché de ses Alliés; qu'il ne pensoit qu'à le faire déposer & à placer de Angelis sur le S. Siége; que l'unique moyen qui lui restoit pour écarter tant de périls étoit de resserrer les liens qui l'avoient uni à l'Angleterre & à la France, & d'accepter de ces deux Puissances une garde de deux mille hommes jusqu'à ce qu'elles fussent en état de faire agir leurs armées. Ces insinua-

tiens ne [illegible] point [illegible]
attendoit. Le Pape [illegible]
voit à craindre de l'Empereur,
& il ne pouvoit compter sur l'acti-
vité de François qui [illegible]
[illegible]
Henri qui auroit pû prévenir ce mal-
heur en faisant une forte diversion en
Flandre, mais sur le zele de ces deux
Princes qui avoient négligé de lui faire
restituer Ravenne & Cervia par les
Vénitiens. D'ailleurs ce qu'il avoit
éprouvé d'humiliations, de chagrins
& de disgraces dans sa captivité, lui
faisoit redouter un secours qui pouvoit
& devoit presque nécessairement le
faire retomber dans l'esclavage. Peut-
être les Négociateurs Anglois ne sçu-
rent-ils pas tout ce qui se passoit dans
l'ame de Clément; mais ils en apper-
çurent assez pour passer à d'autres pro-
positions.

Ils demandérent que si on pouvoit
déterminer Catherine à se faire Reli-
gieuse, il fut permis à Henri de se ma-
rier [illegible]
veau mariage; que si pour engager la
Reine à prononcer des voeux, le Roi
étoit obligé d'en faire, il fut dispensé

d'en

d'en être dispensé d'abord après; & qu'enfin si ces deux voyes de conciliation étoient criminelles ou impraticables, le Prince fut autorisé par le chef de la nouvelle loi à avoir deux femmes, comme cela étoit permis sous la loi ancienne. Ces prières quoique soutenues de tout ce que la raison pouvoit fournir de plus spécieux, & les promesses de plus séduisant, ne gagnèrent rien sur l'esprit du Pape; & on eut recours pour dernière ressource à des moyens odieux, mais qu'on crût efficaces.

On reprocha à Clément son ingratitude pour les bienfaits qu'il avoit reçus de Henri; l'imprudence qui lui faisoit braver la couronne de François dont les armes malheureuses dans Naples pouvoient & devoient prospérer dans le Milanès; la foiblesse qui l'asservissoit aux volontés de l'Empereur, & qui le rendoit esclave jusques sur le Thrône. Ces reproches humilians étoient suivis de menaces effrayantes. On faisoit craindre au Pape d'être déposé, sous prétexte que son élection avoit été irrégulière; que l'Angleterre ne secouât un joug qui devenoit tous les

les jours plus dur & plus injuste, & que l'Europe entiére éclairée & enhardie par un exemple si frappant, ne renonçât à l'ancien préjugé qui la tenoit sous la domination du S. Siége. Ces discours où le dépit étoit plus sensible que la raison, ne balançant pas ce que les Médicis pouvoient espérer ou craindre de Charles-Quint, l'affaire du divorce fut ramenée au tribunal de Wolsey & de Campége. On se flattoit d'y obtenir une décision favorable avant que l'entiére réconciliation de Clément & de l'Empereur ne fit évoquer ce grand procès à Rome.

Quoique Henri ne prit ce parti qu'avec répugnance, il l'auroit pris beaucoup plutôt, si on ne l'avoit nourri de l'espérance d'une Bulle qui cassoit son mariage, sans le faire passer par les formalités d'un jugement. Dès qu'il eut été désabusé de cette chimere, il pressa les discussions qu'il avoit craint, & des deux Légats, l'un se prêta, l'autre parut se prêter à son impatience. Autorisés le dernier de Mai 1529, par des Lettres du grand Sceau, à exécuter leur commission, ils citérent le Roi & la Reine pour le 18 de Juin.

Ce

Ce court intervalle fut employé à l'examen d'une des causes les plus importantes, & les plus singulières qui eussent troublé la Chrétienté depuis plusieurs siecles. Les Avocats de Henri étoient Richard Samson, Doyen de sa Chapelle; Jean Belt, Docteur en Droit; Peter & Trigonel. Catherine avoit chargé de ses intérêts Guillaume Warham, Archevêque de Cantorbery; Nicolas West, Evêque d'Ely; Jean Fisher, Evêque de Rochester; Henri Standish, Evêque de saint Asaph, & quelques autres. Le détail des raisonnemens qui avoient été déjà faits, ou qui furent faits alors par les deux parties jettera du jour sur un fait jusqu'ici obscurci par les préventions ou l'infidélité des Historiens.

Les Canonistes de diverses Nations qui attaquoient la validité du mariage, prétendoient que la Bulle qui l'avoit permis étoit visiblement nulle, & que l'autorité du Chef de la Religion ne pouvoit pas s'étendre jusqu'à permettre une union formellement proscrite dans les Livres saints, & par la nature. Le Bref que l'Espagne prétendoit avoir confirmé la Bulle ne les ébranloit

lois pas. Ils ne regardoient cette célèbre piece dont d'ailleurs on ne produisoit pas l'original, & où il y avoit visiblement une erreur de date, que comme un nouveau trait des prétentions orgueilleuses & mal fondées de la Cour de Rome. Cependant parce qu'il eut été dangereux, en poussant ce raisonnement, d'offenser le Pape qu'on vouloit gagner, on se contenta de laisser entrevoir une vérité qu'on croyoit incontestable. L'adresse & les efforts des défenseurs du divorce se bornérent à soutenir, que Jules second avoit été surpris, ce qui, dans les maximes même ultramontaines, rendoit nul tout ce qui avoit été fait. La preuve de ce qu'ils avançoient leur paroissoit facile. L'acte qui autorisoit le mariage étoit fondé sur la requête de Henri, & de Catherine qui avoient exposé que leur union étoit essentielle à la tranquillité de l'Espagne & de l'Angleterre. Or, il étoit impossible qu'un Prince âgé de douze ans eut eu des vûes de politique, d'où on concluoit qu'il n'étoit pas l'auteur de la Requête. Il étoit constant d'un autre côté que quand cette alliance n'auroit pas eu

lieu,

lieu, il n'y avoit ni prétexte, ni peut-être possibilité de guerre entre les deux Couronnes, ce qui étoit la démonstration d'un faux exposé. Ces deux argumens contre la validité de la Bulle étoient encore soutenus d'un autre qui paroissoit sans réplique à ceux qui le faisoient. Ils croyoient que cette piece n'ayant eu pour but que d'entretenir la paix entre les Souverains des deux Nations, elle devoit avoir perdu toute sa force lorsque le mariage avoit été fait, puisque Henri VII. & Ysabelle n'étoient plus en vie. On ajoutoit à toutes ces raisons, que le Prince ayant protesté à sa majorité contre son mariage, il avoit renoncé à la liberté qui lui avoit été accordée d'épouser la Princesse sa belle sœur, & qu'un consentement postérieur, quel qu'il fût, n'avoit pas pû redonner à la Bulle la force qu'elle avoit perdue.

Les Partisans de Cathérine affectoient pour les objections qu'on vient de lire, plus de mépris qu'ils n'en avoient peut-être, & y répondoient avec une confiance qui blesse quelquefois les sages, mais qui impose toujours à la multitude. Ils soutenoient

que

que si la défense d'épouser la veuve de son frere portée par le Lévitique, eût appartenu à la loi naturelle, on ne trouveroit pas dans le Deutéronome une loi expresse qui ordonnoit cette union en certains cas. Ils ajoutoient que personne n'étoit en droit de limiter, d'examiner même l'autorité du Pape; & que puisque Jules II. avoit accordé la dispense, c'étoit une preuve certaine qu'il en avoit le pouvoir; qu'une erreur de date ne pouvoit pas annuller un Bref dont l'original étoit incontestable, & sur lequel on ne pouvoit former nul doute raisonnable depuis qu'on en avoit vu une copie signée par le Nonce, & par tout ce que la Cour de l'Empereur avoit de plus distingué; que sans les arrangemens qui avoient été faits, la guerre auroit été réellement inévitable entre l'Espagne & l'Angleterre à cause de la difficulté que faisoit Henri VII. de rendre la dot de Catherine, & de lui donner une assurance pour son douaire; que la mort de Henri & d'Isabelle n'avoient rien dû changer aux traités qui avoient été faits, & que c'étoit moins la personne des Rois que leurs Etats qui contrac-

sçavoir des engagemens ; que la protestation du Prince devenu majeur, qu'on faisoit tant valoir, n'avoit pas été libre, & que quand elle n'auroit eu d'autre défaut que de n'avoir pas été signifiée, elle devoit être regardée comme non avenue. Enfin, on finissoit par rendre problématique la consommation du mariage d'Arthus avec Catherine ; & on opposoit aux discours du jeune Prince & à l'opinion publique le serment de la Reine, & l'aveu que Henri avoit lui-même fait à Charles Quint qu'il l'avoit trouvée fille.

Ces discussions que nous abandonnons au jugement du Lecteur, avoient été faites, lorsque la Reine comparut en personne, & le Roi par ses Procureurs, le 18 de Juin devant les Légats. Catherine leur déclara qu'ils lui étoient suspects ; l'un, parce qu'il étoit favori de Henri ; l'autre, parce qu'il en avoit reçu un Evêché, & elle les recusa pour Juges. Campége & Wolsey qui n'étoient pas préparés à cet incident, en furent étonnés. Pour avoir le tems de se reconnoître, ils remirent leur séance au 21, sous prétexte de laisser reflechir une femme vertueuse, mais aigrie

sur

sur une démarche vive & précipitée. Ce délai n'apporta point de changement dans ses dispositions; & elle persista dans la résolution qu'elle avoit prise. On l'auroit peut-être crue coupable de la vengeance, si on la vit, prosternant devant toute l'assemblée aux pieds de Roi qui, ce jour-là comparoissoit lui-même, elle n'avoit fait voir qu'il n'y avoit dans son cœur que le désir, & peut-être l'espérance de regagner un cœur qu'elle avoit malheureusement perdu. Cette posture, son amour & ses infortunes lui inspirèrent tout ce qu'on peut imaginer de plus modeste, de plus tendre & de plus touchant. Dès qu'elle eut fini de parler, elle se retira & alla attendre dans l'obscurité, dans les larmes & dans l'incertitude les effets d'une scène aussi attendrissante que celle qui venoit de se passer.

Le dénouement de ce coup de théatre ne fut pas tel qu'on avoit cru pouvoir l'espérer. Tout l'attendrissement qu'on avoit remarqué dans le Prince se réduisoit à une compassion stérile, & à des éloges vagues. Henri rendit justice à la conduite exemplaire, à l'humeur

mes douces, à la soumission sans bornes de Cathérine; & il parut fâché que la Religion, & la conscience ne lui permissent pas de finir ses jours avec une Reine malheureuse qui n'avoit jamais rien dit ni rien fait que de louable. Il est vrai, à en juger par les apparences, qu'il auroit été fâché d'être cru, ou que sa passion l'aveugloit au point de ne lui pas laisser voir la contradiction de ses discours & de ses démarches. Tandis qu'il donnoit les plus grandes louanges à son épouse devant les Légats, il faisoit former contre elle dans le Conseil d'Etat des plaintes vives & amérés. On l'y accusoit d'avoir toujours manqué de complaisance pour un Mari qui n'avoit jamais cessé de lui donner des marques de tendresse; d'affecter une gayeté extrême, tandis qu'il étoit plongé dans la tristesse la plus profonde; d'inviter tous les gens attachés à son service à des plaisirs bruyans, au lieu de les occuper à fléchir le Ciel irrité par son mariage; de se montrer avec ostentation dans les lieux les plus fréquentés, pour gagner l'affection du peuple, & le disposer à entrer aveuglément dans ses intérêts. On

pous-

pouſſoit la méchanceté & l'audace jusqu'à vouloir faire tomber ſur elle les ſoupçons d'une conſpiration mal imaginée, & à preſſer Henri d'aſſurer ſes jours, en n'admettant plus la Reine ni dans ſon lit, ni à ſa table, ni même à ſon entretien. Ces horreurs inventées pour intimider Catherine, & ce que les Légats y ajoûtérent d'inſinuation pour la gagner; tout fut inutile: elle ne voulut jamais conſentir, ni à rompre ſon mariage, ni à ſe déſiſter de ſa récuſation.

Cette fermeté embaraſſa, ou parut embaraſſer Wolſey & Campége ſans les arrêter. Tout convaincus qu'ils étoient que l'évocation de l'affaire du divorce ne pouvoit pas être refuſée; on prit le 25 un défaut contre la Reine, & les témoins commencérent à être ouis le même jour. Ils étoient trente-ſix ou trente-ſept, preſque tous parens du Roi ou d'Anne de Boulen. Le procès avoit été réduit à quelques chefs importans, ſur leſquels roula leur dépoſition. On leur demanda l'âge qu'avoit Arthus, lorſqu'il épouſa Catherine, ſi le mariage avoit été conſommé, de quelle maniére s'étoit faite

la

la protestation de Henri. Ils répondirent tous à la premiére question, que le Prince avoit environ quinze ans, dans le tems qu'il fut marié. La vieille Duchesse de Norfolc répondit à la seconde, qu'elle avoit vu Arthus & Catherine dans le même lit. Fitzwalter & Norfolc assurérent que le jeune Prince en se levant le matin avoit demandé à boire, & qu'il avoit dit qu'il avoit été la nuit en Espagne. Vilougby ajoûta qu'il répétoit souvent qu'il n'y avoit rien de plus charmant que d'avoir une femme. Varham, Archevêque de Cantorbery répondit à la troisiéme, qu'il avoit conseillé à Henri de faire sa protestation, & de la réitérer lorsqu'il parviendroit au Trône; & Fox, Evêque de Winchester confirma qu'elle avoit été faite. Les Légats avoient ces éclaircissement le 21 Juillet, & l'Angleterre entiére s'attendoit à un jugement le 23, lorsqu'on le vit renvoyé au premier Octobre. Campége toujours fidéle aux instructions qu'il avoit reçuës de tirer en longueur cette grande affaire, prit cette fois-là pour prétexte, que c'étoit le tems des vacations à Rome, & qu'il

étoit indispensablement obligé de se conformer à cet usage.

Des détours aussi singuliers devoient naturellement préparer ceux des Anglois qui avoient des lumières, aux nouvelles qu'ils reçurent quelques jours après. Ils apprirent que par un traité signé à Barcelone le 29 de Juin, l'Empereur s'engageoit à rétablir les Médicis dans Florence avec leurs anciennes prérogatives, à faire restituer Ravenne & Cervia au Pape, à le mettre en possession de Reggio & de Modene, à lui abandonner le Duc de Ferrare, & à le rendre maître du sort du Duc de Milan. Charles en traitant aussi favorablement le saint Siege, vouloit faire oublier à l'Europe encore les horreurs du Sac de Rome, forcer les François déjà découragés à quitter Cambray, comme ils firent en effet un mois après, des sacrifices considérables, se venger sur tout du Roi d'Angleterre dont il avoit été abandonné, & qui l'insultoit cruellement dans la personne de sa tante. Ce dernier projet fut favorisé par Clément avec une vivacité & des apparences de sentiment qui ne convenoient, ni à la dé-

dépendance d'un Souverain ni à la dignité de l'Eglise. Le Pontife, immédiatement après son accommodement avec l'Empereur, évoqua l'affaire du divorce, & se rendit par cette démarche foible & imprudente, l'instrument d'une haine, d'un orgueil, d'une politique qu'il auroit dû traverser, & dont il pouvoit très-aisément devenir un jour la victime.

Quoique la partialité de cette démarche offensât vivement Henri, il ne fit rien pas d'abord à toute l'impétuosité de son caractère. Les Légats eurent la liberté de déclarer qu'ils n'avoient plus de pouvoir; mais il leur défendit de lui signifier la Bulle qui les en privoit. Il y étoit cité à comparoître à Rome dans quarante jours, sous peine d'excommunication; deux précautions, dont l'une attaquoit les droits de sa Couronne, & l'autre pouvoit causer des troubles dans son Royaume. Le Pape parut revenir peu de tems après sur ses pas, & désavouer par des lettres particulieres ce que les Brefs avoient de trop vif & de trop hardi. Ce retour apparent à la justice augmenta le mépris qu'on commença

çoit à avoir pour les cenſures de l'Egliſe, ſans rien diminuer de la haine qu'on avoit conçue pour celui qui en étoit le chef. La tentative qui avoit été faite fut toûjours regardée comme une de ces entrepriſes que Rome hazardoit alors, ſuivant les occaſions, pour ſavoir juſqu'où pouvoit aller la foibleſſe ou l'aveuglement des Puiſſances ſoumiſes à ſa Communion.

Si une épreuve auſſi hardie avoit fait naître dans la plûpart des cœurs les diſpoſitions qui agitoient celui de Henri, il y a apparence qu'elle auroit été l'époque de quelque grand éclat entre l'Angleterre & le Saint Siége. La religion des ſujets en impoſa à la paſſion du Prince dont le reſſentiment ſe borna alors à l'humiliation ou à la ruine des Legats. Campége fut inſulté à Douvres, & traité par le Magiſtrat en homme ſuſpect & dangereux. Son appartement, ſes bagages, ſes papiers, tout fut viſité. On lui demandoit les tréſors de ſon Collégue; & ſi les conjectures des meilleurs Hiſtoriens ſont vraies, on cherchoit la Bulle qui déclaroit nul le mariage de Henri & de Cathérine. Ces perquiſitions étoient ac-

accompagnées de tant d'audace, de fureur & de désordre, qu'il n'eſt pas étonnant que le Cardinal qui ne pouvoit pas ſe croire ſans reproche, & qui avoit peu de courage, ait imaginé qu'elles finiroient par un aſſaſſinat; & que dans cette perſuaſion il ſe ſoit jetté aux pieds de ſon Aumonier pour lui demander l'abſolution. Raſſuré ſur ſes craintes par l'évenement, il ſe plaignit avec hauteur de la violence qu'on lui avoit faite, du peu d'égard qu'on avoit pour ſon caractère, & des mauvais bruits qu'on faiſoit courir contre lui. La Cour lui répondit d'une maniére ſi fiere, ſi vive, ſi dure même, qu'il ſe vit réduit à regarder comme un bonheur la facilité qu'on lui laiſſa de ſortir du Royaume.

Volſey qui y reſtoit n'y étoit pas tranquille: il ne pouvoit pas ſe diſſimuler à lui-même que quoiqu'il fut le ſeul auteur du malheureux projet qui occupoit tous les eſprits, il n'avoit pas mis dans la pourſuite de cette grande affaire toute la vivacité, ni employé tous les moyens que ſon Maître exigeoit de lui. Il ſavoit d'ailleurs qu'on lui faiſoit deux reproches conſidéra-

bles; le premier, d'avoir cédé en tout à son Collégue, auquel comme plus ancien Cardinal, & comme Ministre d'Angleterre, il auroit dû donner le ton; le second, d'avoir écrit avec lui une lettre commune au Pape, pour l'inviter à prononcer lui-même sur les prétentions opposées de Henri & de Catherine. Les raisons qui l'avoient déterminé à cette conduite avoient, il est vrai, paru bonnes à des gens fort déliés; & le sacrifice qu'il avoit fait de son orgueil à celui de Campége & de Clément, pour les rendre favorables au divorce, avoit été trouvé héroïque; mais les dispositions avoient changé avec les événemens. Le Roi chagrin de voir ses espérances reculées & presque anéanties, soupçonnoit son Ministre de les avoir trahies, & ses doutes devinrent insensiblement des certitudes par l'artifice de ceux qui l'entouroient. L'histoire fournit peu d'exemples d'une conspiration aussi vive & aussi générale contre un favori, que celle qui se trama alors contre Wolsey: toute la Cour y entra par des motifs divers. Anne de Boulen qui, pour empêcher les murmures, s'étoit éloi-

éloignée lorsqu'on se croyoit à la veille d'un jugement favorable, profita de l'ascendant qu'elle prit à son retour sur son Amant, pour l'aigrir contre un homme qu'elle haïssoit par antipathie, par ressentiment & par politique. Les Partisans de la Reine étoient persuadés que si on parvenoit à perdre celui qui avoit originairement donné à Henri l'idée du divorce, il ne seroit pas impossible de rappeller ce Prince à son devoir, ou en lui faisant honte de ses derniers sentimens, ou en l'intimidant par la crainte de ne pas réussir à rompre ses premiers nœuds. Les Ministres qui n'avoient encore joui que d'une autorité limitée, équivoque & incertaine, cherchoient à sortir de la dépendance & à renverser l'unique barriere qui s'opposoit à leur ambition. Quelques Seigneurs pour qui le Roi avoit un goût décidé, qui vivoient dans sa familiarité, & qui étoient dans ses plaisirs, souffroient impatiemment de ne jouer qu'un personnage agréable, tandis qu'ils voyoient sous leurs yeux & parmi eux un rival heureux, qui depuis vingt ans gouvernoit toujours l'Angleterre &

ſouvent l'Europe. Les Courtiſans ſouhaitoient par inquiétude la fin d'une adminiſtration qui avoit duré longtems; & par vanité, la chûte d'un Prélat ſans naiſſance qui n'avoit jamais ceſſé de les humilier par ſon faſte, & de les accabler de ſes hauteurs. Les créatures même de Wolſey approuvoient certainement & appuyoient peut-être les meſures qu'on prenoit pour perdre leur protecteur: le péril de tomber avec lui leur paroiſſoit moins à craindre, que le malheur d'être le jouet de ſes caprices, ou la honte de ſe ſoutenir par ſa faveur. Ces intérêts particuliers étoient fortifiés par l'intérêt du Roi. Ce Prince prévoyoit les ſuites malheureuſes de l'affaire qu'il pourſuivoit, & craignoit d'être conduit à des éclats capables de porter à des extrémités fâcheuſes ſes peuples déjà mal diſpoſés. Pour les ramener & s'en aſſurer, il voyoit qu'il ſuffiſoit de leur abandonner ſon Miniſtre qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux. Un ſacrifice qui ne coûtoit rien à ſon cœur, & que la politique jugeoit néceſſaire fut fait aiſément. Wolſey ſe vit accablé d'une ſuite d'ac-

cu-

cusations, d'opprobres & de malheurs qui le conduisirent au tombeau. Il laissa une mémoire précieuse aux hommes d'Etat, mais odieuse aux gens de bien, le souvenir de ses services, de ses talens & de ses crimes *.

Tandis que ce malheureux Favori luttoit contre la disgrace, la douleur & la mort, Henri parcouroit quelques-unes de ses Provinces, pour dissiper le chagrin que lui avoit causé l'évocation de son procès à Rome. Gardiner & Fox qui étoient du voyage trouvérent à Waltham un homme obscur, mais habile qu'ils consultérent sur un incident qui n'annonçoit pas un dénoûment heureux. Cranmer, (c'étoit cet homme) répondit qu'il ne voyoit pas de

* „ Rien n'est plus singulier qu'un des chefs „ d'accusation qu'on intenta contre Wolsey; „ c'est qu'ayant le mal de Naples, il avoit eu „ l'insolence de prendre son haleine trop près „ du Roi; apparemment que pour lors cette „ maladie étoit plus contagieuse, ou la majesté des Rois en plus grande vénération, „ qu'elle n'est à présent. Car si ce même cas „ rendoit criminel aujourd'hui, la Cour ne „ seroit pas si nombreuse au levé & au couché „ des Souverains *Higgons*".

de voie plus ſimple ni plus facile pour ſortir du labyrinthe où on étoit engagé, que de conſulter toutes les Univerſités de l'Europe. Ou les Savans qui les compoſent trouveront, diſoit-il, la diſpenſe de Jules II. ſuffiſante, ou ils la croiront invalide. Le premier de ces jugemens doit calmer la conſcience du Prince; & le ſecond mettra le ſaint Siége dans l'impoſſibilité de prononcer contre les lumiéres de tout ce qu'il y a de plus éclairé dans la Chrétienté. Ce raiſonnement ſurprit & entraîna la Cour: celui qui l'avoit fait y fut accueilli & placé chez le Comte de Vilſchire, Pére d'Anne de Boulen; & on ne tarda pas un inſtant à ſuivre une ouverture dont on crut que l'iſſue ne pouvoit pas manquer d'être favorable.

Toute l'année 1530. fut employée à faire expliquer les Univerſités. Celle d'Oxford donna des ſcenes ſcandaleuſes. Les avances qu'on avoit faites aux anciens Docteurs avoient ſi fort révolté l'orgueil des jeunes qu'on ne réuſſit pas à les faire délibérer tranquillement enſemble, bien loin de pouvoir les concilier. Cette premiére imprudence

n'ayant

n'ayant pas pû être réparée par le zele & la dextérité des Agens de Henri, ils eurent recours à la violence. Les Maîtres-ès-Arts furent tous exclus des assemblées, & plusieurs Bacheliers emprisonnés ou maltraités. Ce qui restoit de Juges parut si corrompu par des présens, ou si effrayé par des menaces, que tous les soins se bornérent à presser une décision. Pour l'obtenir plus vîte, on détermina l'Université entiére à se décharger d'une affaire si délicate sur trente-trois de ses Membres qui furent pris au hazard, parce qu'il parut inutile de faire un choix parmi des gens qu'on supposoit également bien-intentionnés. Cette sécurité, à en juger par l'évenement, n'étoit pas sage. Les Commissaires avoient la plupart des principes si opposés à ceux qu'on leur croyoit, que huit des plus dévoués à la faveur, furent obligés, pour servir la Cour d'enfoncer la porte du Greffe, d'en lever le sceau & de l'apposer à leur avis particulier, qui disoit que *tout homme qui épouse sa belle-sœur agit contre le droit naturel & contre le droit divin.*

Quoique les esprits ne fussent gue-

res moins échauffés d'abord à Cambrige, on ne poussa pas si loin des démêlés. Personne ne fut privé du droit de suffrage, par l'attention qu'eurent les partisans du Roi dès qu'ils virent les assemblées devenir tumultueuses, de faire nommer vingt-neuf Docteurs pour former le jugement qu'on demandoit. Treize d'entr'eux se déclarent assez promptement pour le divorce; mais ce nombre ne suffisoit pas. Il falloit, comme on en étoit convenu, les deux tiers des voix. Gardiner & Fox les gagnerent par leurs intrigues, & le mariage de Henri fut déclaré nul. Cette négociation auroit été moins longue & moins difficile, sans des intérêts de religion & de politique qui y avoient un rapport éloigné quoiqu'éloigné. On craignoit que le renvoi de Catherine ne jetât sur la naissance de la Princesse Marie une incertitude qui pourroit un jour troubler l'Etat; & que si Anne de Boulen montoit sur le Trône, elle ne favorisât le Luthéranisme pour lequel on lui connoissoit un très grand penchant.

Les Universités de France avoient les vues

vues ne pouvoient pas s'étendre aussi loin ; ou sur qui les malheurs qu'on prévoyoit ne devoient pas faire la même impression, furent les premières consultées, après celles d'Angleterre. On s'adressoit à elles avec d'autant plus de confiance qu'on connoissoit leurs dispositions. On les savoit aigries contre Charles-Quint, qui venoit d'imposer à leur Nation des loix fort dures ; prévenues en faveur de Henri, qui par ses secours rendoit l'exécution du traité de Cambray possible ; soumises aux volontés de François, qui avoit à servir son Allié, & à se venger de son ennemi. Ces divers sentimens de haine, d'affection, & d'obéissance, quoique dirigés avec tout l'art possible par Langei le plus grand négociateur de l'Europe, & par l'Evêque de Paris son frère qui étoit entré plus avant que personne dans l'affaire du divorce, ne produisirent pas ce qu'on s'en étoit promis. On se déclara peu contre Catherine. Son mariage ne fut condamné que par les Universités d'Orléans & de Toulouse, par les Jurisconsultes d'Angers & les Théologiens de Bourges, par les Facultés de Droit & de Théo-

logie de Paris. Il eſt vrai qu'excepté les Juriſconſultes de Bourges, perſonne ne lui fut ouvertement favorable; mais nous croyons qu'on doit regarder comme ſes partiſans, tous les Corps ſavans du Royaume qui ne lui furent pas contraires. En effet, dans le projet qui avoit été formé d'intimider ou de convaincre le Pape par des autorités, il n'étoit pas poſſible d'en avoir ni de trop fortes, ni en trop grand nombre. Cette reflexion qui ne pouvoit pas échapper aux Agens de Henri, dût les porter à ne rien négliger pour s'en procurer. La ſatisfaction qu'on témoigna de la conduite qu'ils tinrent dans cette occaſion, prouve qu'ils firent ce qu'ils devoient faire, & que le ſilence de la plupart des Univerſités du Royaume, ne fut qu'une ſuite de l'impoſſibilité qu'on trouva à les faire expliquer comme on le ſouhaitoit. Une fermeté ſi rare eſt d'autant plus déciſive, qu'on n'étoit pas ſcrupuleux ſur le choix des moyens qui pouvoient ſurmonter les difficultés. Il eſt prouvé dans l'hiſtoire par pluſieurs témoignages inconteſtables, & par ceux de Sleidan & de Dumoulin en particulier, que la Sorbonne

bonne partagée en plusieurs factions fort vives, n'avoit cédé qu'à des vues d'intérêt & de politique, à la volonté du Roi & à l'argent d'Angleterre.

Le dernier de ces moyens fut seul assez puissant pour déterminer les Universités de Boulogne, de Pavie, de Ferrare & de Padoue, à déclarer le mariage de Henri & de Cathérine contraire au droit divin. La corruption se seroit encore plus étendue en Italie, sans la mésintelligence de deux Ministres plus occupés de leurs intérêts particuliers que de la gloire de leur Maître. Cassali qui étoit Ambassadeur à Rome, mécontent que Crouke qui n'avoit point de caractére, voulût se rendre trop indépendant, ne lui faisoit point à tems les remises nécessaires pour payer les Docteurs qui offrirent leurs suffrages, ou ceux qui n'attendoient pour le donner que l'instant où on le leur demanderoit. La fureur de se vendre étoit montée à tel point, qu'on avoit un Théologien pour un écu, quelquefois pour deux une Communauté entiere; & qu'un Couvent de Cordeliers passa pour cher, parce qu'il en coûtoit dix. Ce compte singulier

rendu

rendu au Roi lui même par son Agent, & dont l'original se voit encore dans les archives publiques d'Angleterre, n'a pas empêché Morison qui le connoissoit de dire qu'on n'avoit pas acheté des voix : il soutient que l'argent qui fut distribué aux Canonistes en cette occasion, n'étoit pas le prix de leur complaisance ; mais le salaire de leur travail, & une preuve de la générosité du Prince.

Il ne fallut pas recourir à une distinction aussi frivole, pour justifier les Allemands. Soit que la honte dont s'étoient couverts les Théologiens d'Italie & de France les eût éclairés, soit qu'ils se conduisissent avec plus de circonspection depuis que des disputes de Religion troubloient leur Patrie, ou qu'ils fussent retenus par la crainte du ridicule, du crime, & de l'Empereur, ils refusérent de se déclarer pour le divorce. Les Docteurs de Cologne qui avoient été plus ouvertement & plus vivement sollicités que les autres, furent loués publiquement de leur fermeté, de leur désintéressement & de leurs lumieres. „ Rien n'a pû, ni corrompre votre innocence, ni diminuer

„ votre

votre autorité, si vaincre votre courage, leur disoit Pierre de Leyde. Un puissant Roi a marchandé vos suffrages. Le mépris que vous avez fait de son or a dû lui prouver que votre vertu étoit à l'épreuve de ses largesses. J'ai honte de rapporter ce que ses artifices & ses dons ont obtenu de quelques autres Universités; mais vainement. Votre approbation est d'un si grand poids que sans elle „ toutes les autres sont inutiles". Les Luthériens mêmes ne furent pas favorables à Henri; & les plus savans d'entr'eux, Bucer & Melanchton décidérent publiquement que la loi qui défendoit d'épouser la femme de son frére étoit susceptible de dispense. Zuingle & Calvin pensérent autrement; mais le premier cherchoit à introduire ses opinions en Angleterre; & le second n'avoit pas vingt-deux ans, ce qui rendoit l'un suspect de flatterie, l'autre de précipitation, & infirmoit leurs jugemens. Il paroît inutile d'ajoûter que les Universités d'Espagne & de Pays-Bas ne furent point interrogées. On ne soupçonnera pas le Monarque Anglois d'être allé chercher dans les Etats

de

de Charles-Quint des Juges contre Catherine.

Cet aveuglement n'auroit pas été toutefois beaucoup plus étrange que celui où l'on étoit en pensant qu'on ramèneroit ou qu'on subjugueroit Rome par les décisions de quelques Théologiens ou même de quelques Ecoles. Cette Cour trop intéressée depuis longtems & trop politique pour se conduire par les maximes foibles, bornées & incertaines des Casuistes, regardoit malheureusement la Religion moins comme sa fin, que comme un moyen d'y arriver. Quand Henri n'auroit pas eu occasion de connoître jusqu'alors ces dispositions, il auroit dû les pénétrer, par l'indifférence avec laquelle on avoit vu les manœuvres de ses Ministres pour corrompre quelques Docteurs, & les raisonnemens de ses Ecrivains pour persuader les peuples. Une jonction aussi méprisante ne l'avoit pas éclairé d'abord; il n'avoit ouvert les yeux que peu à peu; & ce ne fut qu'après avoir perdu beaucoup de tems, qu'il s'apperçut que pour les intérêts de sa passion, il falloit mettre

en jeu ceux de ses Sujets : la chose n'étoit pas difficile.

Les Anglois qui n'avoient vu au commencement dans l'affaire du divorce, qu'une fantaisie presque indifférente, & dans la suite qu'un démelé personnel entre leur Roi & le Pape, s'en formoient déjà une autre idée. Quelques-uns la regardoient comme dangereuse pour la Religion ; mais la plupart n'étoient allarmés que du péril où elle mettroit un jour l'Etat. Ils prévoyoient que si le mariage de Henri & de Catherine subsistoit malgré ce qui s'étoit passé, Marie leur fille seroit troublée après leur mort, par ceux qui auroient quelques prétentions au Trône. Une crainte aussi-bien fondée leur rappelloit les guerres civiles qui avoient duré si long-tems entre les maisons d'Yorck & de Lancastre, & les rendoit attentifs à tout ce qui pourroit prévenir de semblables horreurs. Le moyen qui leur paroissoit le plus sûr, & le plus simple, étoit une décision du S. Siége, qui déclarât nulle l'union contre laquelle on réclamoit avec tant de force, & qui en autorisât une autre qui ne souffriroit pas les mêmes difficultés.

cultés. Ce ſiſtême, le même préciſément que la Cour avoit formé depuis long-tems, fit aiſément adopter à la plûpart des Grands du Royaume les vuës qu'on leur préſentoit : ils écrivirent une lettre commune au Pape.

Ils lui repréſentoient qu'il avoit manqué à la juſtice générale, & à la reconnoiſſance qu'il devoit à Henri, en cherchant des prétextes pour ne pas juger une affaire qui étoit aſſez inſtruite ; que quand ces lenteurs auroient pu être autrefois innocentes, elles étoient devenues viſiblement criminelles, depuis que tant de ſavans & pieux Perſonnages de diverſes contrées de l'Europe, avoient déclaré le mariage nul, que ſi le Roi n'étoit pas autoriſé à former de nouveaux nœuds qui aſſurâſſent aux enfans qui en pourroient naître la ſucceſſion à la Couronne, ſa mort ſeroit ſuivie de troubles civils que l'état incertain de ſa fille faiſoit regarder comme inévitables par les moins clairvoyans ; que l'Angleterre entière voyoit avec chagrin ce qu'on faiſoit pour compliquer un événement fort ſimple, & que plûtôt que de hazarder ſa tranquillité, elle ſe porteroit, quoiqu'avec répugnan-

puissance, à des extrémités fâcheuses ; qu'il étoit encore tems de prévenir de si grands malheurs, mais que telle étoit la disposition des esprits, que peut-être dans peu il n'y auroit point de remède. Cette démarche plus vive & plus sérieuse qu'aucune de celles qui eussent été encore hazardées, fut secrettement accompagnée de toutes les protestations que Henri crut propres à en faire excuser la hardiesse, & de toutes les promesses qui paroissoient en devoir assurer le succès.

La Cour de Rome qui s'étoit fait dans l'affaire du divorce un plan suivi & fixe, ne reçut aucune des impressions qu'on vouloit lui communiquer. Soit qu'elle crut son autorité trop bien établie en Angleterre pour craindre qu'on pensât à la ruiner, ou qu'elle vit assez de ressources dans sa politique pour rendre inutiles les entreprises qu'on pourroit former, elle fut fidèle à ses maximes. Ses réponses furent pourtant pleines de flatterie & d'ambiguité ; un ton fier & sévère auroit pû aigrir les Grands qui avoient écrit, & justifier en quelque sorte les emportemens

[illegible] que
Henri [illegible]
Ce Prince naturellement [illegible]
porté se [illegible]
[illegible] éclatant
[illegible] de son caractère [illegible]
de sa passion, il devoit [illegible] ramené
par l'[illegible] de ses efforts. Ceux qui
le connoissoient [illegible]
pas qu'il [illegible]
[illegible] généralement
[illegible] de lui voir mettre de l'or-
dre, de l'adresse, & une modération
apparente dans ses démarches. Il se-
[illegible] de cette conduite [illegible] pénétré par
quelques hommes d'état; mais [illegible]
[illegible] s'y laissa tromper. Henri [illegible]
de cet aveuglement pour suivre sans
interruption le projet qu'il avoit for-
mé de soustraire l'Angleterre au Pape.
Plusieurs des [illegible] qu'il [illegible]
[illegible] but qui devoit [illegible]
Clément & couronner son amour pour
[illegible] étoient [illegible] quelques
[illegible] plus [illegible]
[illegible] ensemble devoient l'y conduire.
[illegible] Il commença par défendre sous des
peines capitales de recevoir aucune ex-
pédition de Rome qui ne fût appuyée
de

[illegible] cette précaution lui paroissoit nécessaire pour arrêter les entreprises d'une Cour qui n'est forte ordinairement que de la foiblesse des autres. Le peuple, qui est peuple dans tous les Pays & dans tous les tems, murmura d'abord contre une démarche qu'il croyoit blesser la Religion. Des écrits à sa portée semés à propos lui donnerent facilement d'autres impressions; il devint aussi favorable au décret qu'il lui avoit été contraire. Une conquête aussi importante dans les circonstances où on se trouvoit, enhardit le Prince à attaquer le Clergé, qui tombe nécessairement quand il n'est pas appuyé par la multitude. Peut-être Henri auroit-il préféré une autre voie à celle de la violence; mais la plûpart des Ecclésiastiques s'étoient si ouvertement déclarés pour Catherine, qu'il parut plus difficile de les gagner que de les abattre. On avoit contr'eux des griefs assez importans; cependant telle étoit alors la force du préjugé & de l'habitude qu'il fallut, pour ne pas échouer, recourir à des prétextes vains & éloignés.

Dans le tems qu'une superstition pres-

presque générale aveugloit l'Europe, Rome avoit usurpé les droits du Souverain en Angleterre comme dans tous les Etats où le Christianisme s'étoit établi. Cette usurpation s'étoit soutenue par les intrigues du Clergé qu'elle faisoit jouïr de beaucoup de privileges, & d'une indépendance entiére des loix & du Magistrat. Les plaintes que formoit quelquefois la Nation contre des désordres qui empêchoient le Gouvernement de se former, étoient rarement écoutées; & Richard second étoit le seul Roi qui y eut fait une attention sérieuse. Il avoit décidé avec son Parlement que le Pape ne pourroit plus conférer aux étrangers des bénéfices vacans, comme il étoit en possession de le faire; que les Naturels du pays qui y seroient nommés ne tireroient plus de lui leurs provisions, & que toutes les causes Ecclésiastiques seroient jugées à l'avenir dans le Royaume. Quoique cette loi célebre sous le nom de *Præmunire* qui en étoit le premier mot, obligeât sous peine de confiscation de biens, & de prison, elle n'avoit jamais été observée. Une ancienne possession & des intérêts particuliers,

[illegible] des Ministres de la Religion, de la foiblesse de plusieurs Princes pontificats [illegible], l'usage des pays voisins & les guerres civiles & étrangeres, tout avoit contribué à le faire tomber dans l'oubli. Un réglement aussi nécessaire [illegible] de le faire revivre, & il fut autorisé par les Seigneurs & par les Communes à poursuivre ceux qui l'avoient violé. Le Clergé entier se trouva coupable.

Wolsey en sa qualité de Légat, & tous les Ecclésiastiques du Royaume avoient [illegible] à lui, qui [illegible] du moins les sentimens c'étoit une faute, ou, si l'on veut, un malheur inévitable. Le Cardinal étoit alors puissant, il exerçoit un pouvoir qui n'étoit pas contredit, & sa commission avoit été reconnue par des lettres patentes & authentiques [illegible] les yeux de la raison la plus [illegible], eût été une justification complette; mais l'intérêt du Roi étoit de la trouver insuffisante; & il affecta de la trouver telle. Pour l'appaiser, il fut [illegible] lui offriroit une somme considérable. Ceux qui furent chargés d'en dresser l'acte, se trouvérent des Ecclésiastiques qui y donnérent au Prince un titre nouveau & singulier,

de Protecteur & de Chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Cette flatterie révolta tout ce qui comptoit les bienséances ou la Religion pour quelque chose : leur répugnance ne fut pas écoutée, & ils la sacrifiérent, quoiqu'avec tout le chagrin possible, à la conservation de leurs biens & de leurs dignités. Il n'y avoit point d'autre parti à prendre. Henri s'étoit si fort entêté d'un honneur qui augmentoit sa puissance, & qui le vengeoit du Pape, qu'on ne pouvoit pas espérer de l'y faire renoncer volontairement, & qu'il paroissoit dangereux de chercher à l'y contraindre. Outre que son caractére ne le portoit pas à rien relâcher, il étoit affermi dans ses prétentions par les vœux du Parlement qui, aigri depuis longtems par les hauteurs & la tyrannie du Clergé, en voyoit diminuer le poids ou approcher la fin avec complaisance. Le Prince auroit bien désiré que les Grands & les Communes eussent embrassé aussi vivement les intérêts de sa passion que ceux qui lui étoient communs avec l'état ; mais la crainte du Peuple & des Partisans de la Reine les arretoit. Pour lever ce

der-

dernier opprobre qui paroissoit le plus grand des deux, Catherine fut de nouveau priée de consentir à la dissolution d'un mariage qui faisoit tout son malheur. Elle fut ainsi reine qu'elle avoit toujours été ; & cette fermeté le fit éloigner le 14 Juillet 1531. de la cour où elle ne retourna jamais.

Une violence aussi marquée étoit un événement désagréable dont il pesoit à Rome qu'on pouvoit être parti. Cette cour qui venoit d'être dépouillée en Angleterre de ce qu'elle appelloit ses droits les plus essentiels, s'étoit trouvée par les circonstances hors d'état de venger son injure & de soutenir ses prétentions. Elle avoit sagement jugé que ses foudres, à qui les nouvelles opinions avoient fait perdre une partie de leur force, tomberoient tout-à-fait dans le mépris s'ils étoient employés pour des intérêts purement temporels. L'infortune de la Reine intéressoit la Religion, & pouvoit assez remuer les peuples pour rendre respectables les censures de l'Eglise. Dans cette espérance, le Pape somma Henri au mois de Janvier de l'an 1532. d'éloigner sa Maîtresse & de reprendre la femme, & en

cas de désobéissance de comparoître à Rome avec Anne de Boulen pour y répondre sur le scandale qu'ils donnoient l'un & l'autre à la Chrétienté.

Cette démarche ne fit pas sur la Nation l'impression de terreur qu'on en espéroit, & elle aigrit beaucoup plus le Roi qu'on ne l'avoit craint. Pour s'en venger il se fit représenter par son Parlement que les Annates, les provisions des Bénéfices, & les dispenses faisoient sortir inutilement des sommes immenses du Royaume; que la mort nécessairement prochaine de quantité de vieux Prélats alloit achever de ruiner l'Angleterre, si on ne réprimoit pour toujours & sans délai les exactions de la Cour de Rome; qu'il convenoit de l'obliger à expédier gratuitement des Bulles, ou de se passer de son consentement pour les occasions où on étoit dans l'usage de le demander; que tous les Ecclésiastiques devoient être non-seulement déclarés déchus de leurs Bénéfices, mais encore traités comme criminels, s'ils payoient aucun de ses anciens droits au Pape; qu'il étoit dangereux que les Evêques continuassent à prêter serment au S. Siége le jour de

leur consécration, & que l'honneur & la sureté du Trône exigeoient qu'ils ne promissent obéissance qu'à l'Etat dont ils étoient Membres; qu'il falloit surtout apprendre aux peuples presque toujours superstitieux le cas qu'ils devoient faire des excommunications qui troubloient l'ordre, & défendre qu'on y eut aucun égard, si ce qui se passoit en occasionnoit. Les deux Chambres laissoient au Prince la liberté de négliger ou d'ériger en loi le plan de gouvernement qu'elles lui avoient tracé. Cette déférence leur paroissoit propre à intimider Clément, & à le forcer d'accorder au Roi ce qu'il demandoit.

Dans les dispositions où étoit Henri, il auroit été flatté d'humilier & de dépouiller la Cour de Rome. Des voix qui venoient de se faire entendre en faveur de Cathérine dans le Parlement & parmi la multitude, le firent appercevoir du danger qu'il pouvoit y avoir à prendre une résolution violente. Cette considération le détermina à suspendre les coups terribles auxquels il étoit autorisé. Il espéra qu'il suffiroit de laisser agir la crainte; & que le S. Siége abandonneroit le décret d'un de ses

Pontifes, plutôt que de haſader ſa domination. Le Pape qui démêla ces vuës, feignit pour les fortifier, une peur que peut-être il n'avoit pas : il empêchoit par cette ruſe un éclat funeſte, & ſe ménageoit du tems & des reſſources pour ramener à la raiſon un Prince ſéduit & inconſtant. Le point important & difficile étoit de le rengager dans des négociations longues & compliquées : on en vint à bout de la maniére que nous l'allons dire.

Edouard Karnes, envoyé à Rome au mois de Février avec le caractére, juſqu'alors inconnu, d'*Excuſateur* de Henri, mais ſans procuration ni lettres de créance, y avoit trouvé les Miniſtres d'Angleterre, ſans conſidération & preſque ſans amis. Il avoit vivement travaillé à s'en procurer, & y avoit aſſez réuſſi pour cauſer de la jalouſie aux Impériaux Encouragé par ce premier ſuccès, il avoit ſoutenu contr'eux que le Roi ſon maître ne devoit pas être cité hors de ſon Royaume, & qu'on ne pouvoit pas lui refuſer des Commiſſaires qui jugeaſſent ſon procès dans ſes Etats. Cette queſtion agitée ſeulement devant le Pape, ne faiſoit

que

que peu de bruit, lorsque les éclats de l'Angleterre contre le S. Siége, firent arrêter que, pour donner aux esprits le tems de se calmer, elle seroit examinée publiquement. Cet arrangement fut suivi, malgré tout ce que firent les Ministres de Charles-Quint pour le traverser; & les Avocats de Henri & de Catherine plaiderent cette grande cause en plein Consistoire. La majesté du lieu, la dignité de l'assemblée, & l'importance de l'affaire en imposerent si peu aux Orateurs, que toutes les séances se passerent durant cinq mois en récriminations odieuses, en injures grossieres, en basses plaisanteries. L'indécence fut poussée à un tel excès que les honnêtes gens ne pouvoient pas la soutenir, & qu'il n'y avoit que le Peuple toujours avide des traits licentieux, & charmé quelquefois de l'opprobre des têtes couronnées, qui s'amusât d'un spectacle aussi déplacé.

Tandis que la plupart des Cardinaux désespérés d'être acteurs dans cette comédie, en pressoient d'un côté le dénoûment, le Pape travailloit de l'autre avec plus de vivacité encore à le reculer. Trop instruit de la situation

des choſes pour ne pas connoître le danger d'un jugement, & trop fidéle à ſa politique ordinaire pour s'en écarter dans la circonſtance la plus critique de ſon regne, il renvoya le procès au mois de Novembre, ſous prétexte qu'on entroit déjà dans les vacations. Pour paroître cependant s'en occuper toujours ſérieuſement & amuſer Henri par les apparences, Clément demanda que la Cour d'Angleterre donnât de pleins pouvoirs à l'*Excuſateur* qu'elle avoit à Rome, & il offrit, ſi on faiſoit cette démarche, de nommer les Commiſſaires qu'on voudroit pour aller recommencer à Londres même les informations. Comme ce nouveau projet ne devoit pas être du goût d'un Prince impatient naturellement, & livré depuis long-tems à une paſſion violente, le Roi de France fut prié de l'appuyer de tout ſon crédit.

François I. avoit été juſqu'alors pour le divorce. Si des raiſons de bienſéance ou de politique l'avoient quelquefois réduit à diſſimuler ſes ſentimens, elles ne les avoient jamais changés. Sa haine pour Charles-Quint, ſon attachement pour Henri, & ce qu'il

qu'il croyoit le bien de son Royaume, l'avoient empêché de voir les inconvéniens ou l'injustice du parti qu'il embrassoit; & il l'avoit toujours soutenu ouvertement ou en secret, par ses conseils ou par ses amis. Quoique le Pape eut suivi avec plus d'attention que personne ces démarches, il ne désespéra pas de gagner un Prince qu'il savoit franc, généreux & facile. L'étude profonde qu'il avoit faite des hommes lui avoit appris que la confiance devoit presque nécessairement séduire un tel caractère, & il l'employa. On peut conjecturer avec vraisemblance qu'il auroit réussi sans les nouveaux obstacles que la situation de l'Europe lui opposa.

La guerre qui divisoit les Turcs & la Maison d'Autriche, ne paroissoit plus aussi vive qu'elle l'avoit été autrefois. Il se répandoit même un bruit confus que les deux Puissances alloient convenir ou étoient convenus d'une tréve que Charles-Quint se proposoit de rendre fatale à ses voisins & à ses ennemis. Ce péril menaçoit sur-tout l'Allemagne qui avoit déjà perdu une partie de sa liberté, & que ses dissen-

sions

sions mettoient hors d'état de défendre l'autre. Son Chef pouvoit & devoit être naturellement tenté de s'emparer, sous prétexte de religion, de tous les Etats de l'Empire qui seroient à sa bienséance, ou qu'il jugeroit nécessaires à l'exécution de ses grands desseins. Ce qu'il avoit osé pour faire élire Roi des Romains Ferdinand son frere, ne permettoit pas d'espérer beaucoup de modération, ni un grand respect pour les droits du Corps Germanique.

Les Rois d'Angleterre & de France qui sentoient les suites funestes que pourroit avoir pour eux l'agrandissement de leur ennemi, se proposerent de l'empêcher. Pour convenir des moyens qu'ils employeroient, ils eurent une entrevûe entre Calais & Boulogne au mois d'Octobre. Le résultat des conférences fut qu'ils formeroient conjointement une armée de quatre-vingt mille hommes pour arrêter les progrès des Turcs. Ce mot, qui n'étoit là que pour le Peuple, n'empêchoit pas que des forces si considérables ne fussent destinées à donner & ne donnassent en effet de l'inquiétude à l'Empereur, de la confiance à Soliman, du

cou-

courage aux Italiens & aux Allemands, de la considération aux deux Princes que les devoient fournir. Si François eut suivi dans ces circonstances les inspirations de la Cour de Rome, & condamné la passion de Henri, la défiance se seroit bien-tôt mise entr'eux, ou du moins la confiance n'auroit pas été aussi entière qu'elle devoit l'être. Pour écarter jusques à des soupçons que quelques démarches antérieures auroient pu faire naître, il pressa son Allié de se passer de la dispense du Pape, & d'épouser sans délai une femme aimable, qui étoit devenue nécessaire à son bonheur. Ce conseil pouvoit avoir un autre avantage. Il devoit naturellement fixer dans les intérêts de la France Anne de Boulen qui avoit suivi son Amant avec le titre de Marquise de Pembroke, & qui étoit témoin du zèle qu'on montroit pour son élevation. Elle ne fut différée que fort peu de tems. Henri flatté des éloges qu'une Cour spirituelle & galante venoit de prodiguer à sa Maîtresse, & encouragé par la probation qu'un Prince puissant & célèbre donnoit aux vues qu'il avoit sur elle, se hâta de repasser la

mer, pour mettre fin à ſes irréſolutions. Selon l'opinion la plus générale & la mieux fondée, le 14 de Novembre fut choiſi pour faire le mariage.

Roland Lée, alors ſimple Prêtre, & depuis Evêque de Lichfield, fut le Miniſtre dont on ſe ſervit. Le Roi l'avoit préparé de loin à cette complaiſance, en lui confiant, comme ſans deſſein, que le Pape lui avoit permis d'abandonner Catherine & de prendre une autre femme, pourvû que ce fut ſans ſcandale & ſans témoins. Ces diſcours avoit été tenu ſi naturellement, qu'il n'étoit pas tombé dans l'eſprit de Lée, qu'il put y avoir des raiſons de s'en défier. Lorſqu'il fallut commencer la cérémonie, il fit des réflexions qu'il n'avoit pas encore faites; & il demanda à voir l'Acte en vertu duquel on agiſſoit. Ses inſtances furent quelque tems ſi vives, qu'on déſeſpéroit preſque de les ſurmonter. La grandeur de l'injure qu'il faiſoit à ſon Souverain le frappa à la fin avec tant de force qu'il fut ou parut perſuadé qu'on ne le trompoit pas: il donna la bénédiction nuptiale.

Cet

Cet événement, quelque décisif qu'il fut, ne changea rien aux négociations qu'on suivoit à Rome. Les Agens de Henri continuérent à demander que puisque l'affaire du divorce regardoit la succession à la Couronne, elle fut jugée en Angleterre & selon les loix du Royaume. Ils abandonnérent, après les plus pressantes sollicitations, des vûes qu'ils désespérérent de faire réussir, & se bornérent à obtenir qu'on remettroit la décision du procès à quatre Commissaires, dont le premier seroit nommé par Henri, le second par la Reine, le troisiéme par François I, & le quatriéme seroit l'Archevêque de Cantorbery. Dans ce nouveau système, Catherine devoit conserver la liberté d'appeller de la Sentence qui seroit rendue, à trois Arbitres qui prononceroient définitivement & dans un lieu neutre: l'un devoit être Anglois, l'autre François, & le dernier du choix du Pape. La Cour de Londres, que le tems & les occasions avoient instruite, étoit très convaincue de l'inutilité de ces démarches; mais c'est pour cela même qu'elle les laissoit faire par ses Ministres. Son projet étoit d'amu-

sur Clément, jusqu'à ce [illegible]
[illegible] en [illegible] de [illegible]. [illegible]
son insu. Une grossesse qu'il n'étoit
plus possible de cacher, détermina le
plus [illegible] qui avoit été [illegible] fon-
célébré en Avril 1533 [illegible]
mariage d'Anne de Boulen, avant qu'on
eût pû déclarer nul celui de Catherine.
Ce dernier évenement qui dans l'ordre
des choses, auroit dû précéder l'autre,
& qui lui fut postérieur d'un mois, est
si important dans l'Histoire que nous
écrivons, qu'il nous paroît convena-
ble de faire connoître à fond le Prélat
qui le dirigea.

Cet homme si célébre fut Thomas
Cranmer. Un mariage qui le fit chas-
ser de l'Université de Cambrige où il
enseignoit, avoit commencé à le faire
connoître; & l'affaire du divorce fixa
tous les yeux sur lui. Il fut le premier
qui écrivit en 1530. pour l'appuyer.
Son Livre, beaucoup plus hardi qu'au-
cun Théologien n'auroit osé alors le
faire, lui donna une très-grande célé-
brité, & lui assura la faveur du Roi.
Ces deux avantages fort précieux pour
un homme de son caractere, furent
suivis d'une commission de confiance

qui préparoit visiblement son élévation. On l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver un jour les fantaisies de Henri. Tout ce qu'il mit d'adresse dans cette négociation fut perdu pour son Maître. Mais il réussit si bien pour lui-même, qu'il effaça presqu'entiérement les impressions tout à fait mauvaises, que sa conduite & ses ouvrages avoient données de sa personne & de sa foi. Il partit d'Italie pour aller suivre ses vûes en Allemagne, où, quoique Prêtre, il se maria avec la sœur d'Osiandre, Ministre fameux par ses variations & par ses fureurs. Les Ecrivains passionnés qui répandirent dans la suite qu'on l'avoit forcé à l'épouser, parce qu'il l'avoit séduite, n'appuyerent d'aucune raison leur accusation, & n'y mirent pas même de la vraisemblance. Cranmer, qui dans le cœur étoit Luthérien, pouvoit bien former secretement des nœuds qui dans ses principes n'avoient rien de criminel; mais sa politique étoit trop suivie pour qu'il s'exposât légérement à des éclats qui pouvoient ruiner en un instant tous ses projets d'agrandissement. Son impru-

den-

dence eût été d'autant plus grande, qu'il voyoit s'approcher le tems où il seroit le maître de se livrer [illegible] ment à tous les goûts qu'il pouvoit avoir. La mort de l'illustre & sage Warham, Archevêque de Cantorbery, arrivée le [illegible] Août 1532, hâta cet instant si desiré. On fit à Cranmer l'[illegible] & la justice de penser que ses principes moins fixes & moins austères que ceux du vertueux Prélat dont il venoit d'être [illegible], se plieroient aisément à tout ce qu'on exigeroit ; & cette flatteuse opinion qu'on avoit de lui, le plaça sur le premier siége d'Angleterre. S'il est vrai, comme le font écrire les Panégyristes, qu'il se fit presser pour y monter, ce ne fut qu'une apparence de vertu [illegible] actions qui l'avoient précédé pouvoient faire paroître suspecte, & que les bassesses qui la suivirent rendirent méprisable. En effet, il n'eut pas plutôt reçu les Bulles, qu'il se fit sacrer le 13 Mars 1533, & qu'il prêta le serment de fidélité qu'on faisoit au Pape depuis plusieurs siecles. Comme cette démarche ne pouvoit se concilier ni avec sa doctrine, ni avec les

Ce rôle, quelque honteux qu'il fut en lui-même, étoit si naturel au nouvel Archevêque, qu'il le commença sans honte & sans ménagement peu de jours après la cérémonie de son sacre. Par ses sollicitations & peut-être ses intrigues, il amena le Clergé qui étoit alors assemblé pour prononcer sur l'affaire du divorce, à un jugement tel qu'on le souhaitoit. L'ambition, la crainte, & la conviction y avoient, il est vrai, assez disposé la plupart des Membres de ce Corps puissant. Cependant si un esprit souple & ardent en même tems ne leur eût communiqué son mouvement, les suffrages n'auroient été ni aussi promptement donnés, ni aussi unanimes. Cette décision annonça aux esprits attentifs & clairvoyans ce qui arriveroit. Cranmer s'en ser-

ſervit ou en abuſa, pour déclarer nul le mariage de Henri & de Catherine. Le refus que fit la Reine de le reconnoître pour juge, ni la précaution qu'avoit priſe le Pape de ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance de ce grand procès ne retarderent pas d'un inſtant la Sentence: elle fut rendue le 23 de Mai.

Six jours après Anne de Boulen arriva de Grenovich à Londres dans une barque peinte galamment & précédée ou ſuivie de cent-vingt autres remplies de ce que le Royaume avoit pu fournir de meilleurs inſtrumens, & la Cour de perſonnes plus conſidérables. Elle deſcendit avec ſa ſuite à la Tour où elle fut reçue au bruit de l'artillerie. On la fit repoſer un jour, & le ſuivant elle alla au Palais de Wittehall en habits royaux, & portée dans une litiére de ſatin blanc toute ouverte. Une compagnie de Négocians François vêtus magnifiquement & montés ſur des chevaux de prix, marchoient devant la Princeſſe. On voyoit autour d'elle Milord Guillaume & le Duc de Suffolc, dont l'un faiſoit l'office de Grand Maréchal, & l'autre celui de Connetable. Après eux venoient dou-

ze Dames vêtues de drap d'or & dont les haquenées étoient caparaſſonnées de la même étoffe. Un chariot magnifiquement orné portoit la vieille Ducheſſe de Norfolc & la Comteſſe de Vilſchire, mére de la nouvelle Reine. Il étoit ſuivi d'un grand nombre de Demoiſelles à cheval parées avec goût, & de trois autres chariots remplis par de jeunes perſonnes qui n'avoient d'avantage ſur les premiéres que celui que donne le rang ou la faveur. Les Ambaſſadeurs de France & de Veniſe accompagnés de l'Archevêque de Cantorbery, & du grand Chancelier groſſiſſoient un ſi beau cortége. Plus de trois cens Gentilshommes fermoient cette marche dont l'éclat étoit alternativement relevé par des arcs de triomphe, des inſcriptions ingénieuſes, & des ſpectacles répandus pour amuſer le peuple. Le jour ſuivant qui étoit un Dimanche, Anne ſe rendit à pied juſqu'à l'Egliſe où elle devoit être couronnée; & elle fut ſervie ſelon ſa dignité dans le ſomptueux repas qui ſuivit cette auguſte cérémonie. La fête fut terminée par un tournois de ſeize Chevaliers diviſés en deux quadrilles:

le frère du Duc de Norfolk & Milord Careu qui les menoient rompirent leurs lances avec une adresse singuliere. Pour qu'il ne manquât rien à la satisfaction de la nouvelle Reine, il fut defendu à Catherine de prendre, & à la Nation de lui donner d'autre titre que celui de *Princesse Douairière de Galles*.

Le Pape reçut avec un chagrin violent & un dépit sensible la nouvelle de ce qui venoit de se passer en Angleterre. Il vit dans le jugement même une injustice qui le dépouilloit des droits de son siége; & dans l'état qui l'avoit suivi, un dessein marqué de le mortifier. Plus jaloux, comme presque tous les hommes, de ce qui regardoit sa personne, que de ce qui regardoit sa place, il se livra d'abord à l'espérance d'une vengeance entiére, & ne fut ramené à ses vrais intérêts, & à des vuës raisonnables & pacifiques, qu'après plusieurs jours. Comme cette disposition étoit l'ouvrage des Ministres de France, elle fut combattue avec une violence & une opiniâtreté extrême par les partisans de l'Empereur. Les Cardinaux de cette faction parloient avec d'autant plus de hau-

teur,

qu'ils avoient annoncé ce qui venoit d'arriver, & que leur prédiction qui avoit paru jusqu'alors pour flatter de leur passion étoit attribuée depuis l'événement par le public à la supériorité de leurs lumières. Une prévention aussi générale les rendoit puissans dans Rome, que Clément lui-même ils abusèrent de l'ascendant que les circonstances leur donnoient pour lui arracher une Bulle qui excommunioit Henri & Anne de Boulen, s'ils ne se quittoient avant la fin de Septembre. Ce regne, par les soins du Cardinal de Tournon, fut prolongé de six mois, délai court, mais suffisant pour gagner l'entrevue de Marseille, sur laquelle les amis de Henri comptoient beaucoup.

Cette Ville avoit été choisie pour être le théatre du mariage du Duc d'Orléans avec Catherine de Médicis, union extraordinaire qui exerçoit depuis deux ans les Politiques, & qu'ils avoient regardée la plupart comme un projet des plus chimériques qui eussent jamais été formés. L'Europe ne pouvoit se persuader que François qui avoit de la hauteur dans l'ame donnât

à son second fils une épouse dont l'origine étoit récente, & qui étoit nièce d'un Pontife qu'il n'aimoit ni n'estimoit. L'Empereur lui-même qui étoit né soupçonneux, qui s'endormoit rarement sur ses intérêts, & dont le défaut étoit de prendre des précautions excessives, trouvoit si peu de vraisemblance dans cette alliance, qu'il ne fit aucune démarche pour la traverser. Quoiqu'une fécurité aussi entière ne fut pas blâmée dans le tems, peut-être avec plus de pénétration ou de réflexion seroit-on parvenu à soupçonner qu'un Prince qui avoit beaucoup de foiblesses, étoit capable de pousser sa passion pour le Milanès jusqu'à s'abaisser à tout pour le recouvrer, & que Clément pouvoit être tenté du lucre, faciliter la conquête pour donner de l'illustration à sa maison. Tels furent les deux intérêts qui avoient donné l'idée du mariage, qui avoient surmonté les obstacles s'y opposoient, & qui le firent conclure à Marseille dans le mois d'Octobre.*

Un

* Les Annales d'Aquitaine nous ont conservé le souvenir d'une plaisanterie qui fut la muse-

Un évenement aussi inespéré & aussi heureux devoit naturellement plonger le [illegible] amusement des deux Cours. Nous l'allons rapporter dans les termes de l'Auteur contemporain. „ A cette vûe du Pape & du Roi,
„ où étoit le sang de France & plu-
„ sieurs Princes & Seigneurs, & aussi la
„ Royne de France & sa suite, fut fait, com-
„ me le commun bruit étoit, un joyeux tour
„ digne de mémoire à trois Dames de la
„ Royne, [illegible], [illegible].
„ C'est que ces trois bonnes Dames, qui é-
„ toient veufves, de petite complexion, &
„ souvent malades, voulurent avoir permis-
„ sion du Pape de pouvoir manger de la chair
„ les jours prohibés, & pour ce impetrer du
„ Pape en feirent Requeste à Monsieur le
„ Duc d'Albanye son proche parent, qui leur
„ en feit promesse, & les feit venir au logis
„ du Pape en cette espérance. Le Duc d'Al-
„ banye fort familier des dites veufves, pour
„ donner quelque passe-temps au Pape & au
„ Roi dit au Pape: Pére saint, il y a trois jeunes
„ Dames qui sont veufves & en âge de porter
„ enfans; j'estime qu'elles soient tentées de la
„ chair, parce qu'elles m'ont prié de vous faire
„ requeste de pouvoir avoir approchement
„ d'homme hors mariage, si & quant elles en
„ seront pressées. Comment, dit le Pape, mon
„ Cousin, ce seroit contre le commandement
„ de Dieu dont je ne puis dispenser. Je vous
„ prie, Pére saint, les ouir parler, & leur
„ faire cette remontrance, à quoi s'accorda.
„ Si entrérent les dites Dames en la salle où
étoit

le Pape dans une espèce d'ivresse qui le disposeroit à tout accorder. Ceux qui étoit le Pape, & après s'être jettées de genoux devant lui, & baisé ses pieds, l'une d'elles lui dit: Père saint, nous avons prié Mr. d'Albanye vous faire une Requeste pour nous, & vous remontrer nos aages, fragilité, & petites complexions. Mes filles, leur dit le Pape, la Requeste n'est raisonnable; car ce seroit contre le commandement de Dieu. Les dites veuves ignorant le propos que ledit Duc d'Albanye lui avoit tenu, lui répondirent: Père saint, vous plaise nous donner congé trois fois la semaine pour le moins en Carême, & sans scandale. Comment! dit le Pape, de vous permettre le peché de luxure; je me damnerois; aussi je ne le saurois faire. Lesdites Dames entendirent incontinent qu'il y avoit de la raillerie, & lui dit une d'icelles: nous demandons congé de manger de la chair seulement ès jours prohibés. Et le Duc d'Albanye leur dit: je pensois, Mesdames, que ce fût chair vive. Le Pape entendit le passe-temps, & se print à fouhrire, disant au Duc d'Albanye: mon Cousin, vous avez fait rougir ces Dames-là, la Royne n'en sera pas contente quand elle le saura. Le Roy, la Royne & les Princes furent incontinent cette comédie qui fut trouvée bonne". Brantome a raconté le même fait, & voici comment il finit: L'on a nommé les trois Dames, Madame de Chateau-Briant, Madame de Chatillon, & Ma-

qui paſſoient ainſi avoient preſſé Henri de profiter pour finir l'affaire du divorce d'une conjoncture qui pouvoit paroître déciſive, & l'avoient déterminé à envoyer des Ambaſſadeurs. On a conjecturé que leurs ſoins auroient réuſſi, ſi le Prince accoutumé à prendre de fauſſes meſures comme tous les hommes qui ſont dominés par des paſſions violentes, n'avoit négligé de leur donner des pouvoirs. Une inattention auſſi marquée offenſa également Clément qui laiſſa éclater ſon indignation, & François qui cacha la ſienne pour ne pas ſe mettre hors d'état d'être utile à un Allié qu'il ſervoit par goût & par intérêt. Cette modération en inſpira au Pape, & le fit conſentir à attendre en Provence le retour d'un Courier qu'on fit partir pour l'Angleterre. La Cour de Londres qui n'avoit jamais eu des principes trop fixes, & qui par une fatalité preſque inſéparable de certaines affaires, ne ſe conduiſoit plus que par humeur ou par dépit, ne profita pas

Madame la Baillive de Caën, toutes très-honnêtes Dames. Je tiens ce conte des anciens de la Cour.

pas des ouvertures qu'on lui faisoit. Soit qu'elle se trouvât humiliée par la condescendance de la Cour de Rome, ou par les bons offices de celle de France, elle se refusa à un accommodement qu'elle avoit sollicité très-vivement. Un procédé si bizarre fut accompagné de tout ce qui étoit capable de le rendre odieux. Les Ministres Anglois qui étoient à Marseille, furent chargés d'appeller au futur Concile de tout ce qui avoit été fait par le Pape, & ils exécutèrent leurs ordres, sans les avoir communiqués au Prince généreux & facile dont leur Maître avoit employé la médiation. Cette conduite étoit trop extraordinaire pour qu'on n'y cherchât pas du mystère. Des politiques plus raffinés que profonds, prétendirent que Henri y avoit été poussé par des impulsions étrangères & artificieuses. François sur qui tomboient les soupçons, les dissipa sans peine; mais il étoit plus facile de ramener des imaginations égarées, que d'adoucir le cœur ulcéré d'un souverain Pontife qui avoit été outragé. Clément reprit la route d'Italie, au désespoir de l'affront qu'il avoit reçu, & très-déterminé à s'en venger.

S'il y avoit un moyen de prévenir les suites d'un ressentiment si vif, c'étoit une diligence extrême, & le Roi de France la fit. Il envoya en Angleterre sans perdre de tems, l'Evêque de Paris du Bellay. Ce Prélat qui joignoit à beaucoup d'esprit le talent des affaires, au goût des lettres la science de la Cour, à la connoissance générale des hommes la connoissance intime du caractère de Henri, profita si bien de l'ascendant que lui donnoient ces avantages sur un Prince inquiet, extrême & irrésolu, qu'il parvint à lui faire souhaiter qu'on pût renouer des négociations avec le Pape. Une commission aussi délicate étoit si visiblement au-dessus du talens des Ministres Anglois les plus déliés, qu'on lui fit les plus vives instances pour qu'il s'en chargeât lui-même. L'ambition de réussir dans une chose très-difficile le détermina à ce qu'on souhaitoit de lui. Il partit pour Rome en Décembre, sans être arrêté ni par les rigueurs de la saison, ni par la crainte que pouvoient lui donner les variations dont il étoit témoin, d'être un jour révoqué ou désavoué.

Le succès des démarches qu'il fit

dans les deux premiers mois de 15[illegible], conjointement avec l'Evêque de Mâcon, leur parut à tous deux si grand, qu'ils se crurent presqu'assurés d'une décision favorable. Cette persuasion les détermina à presser un jugement qu'ils croyoient devoir rendre la tranquillité à Henri & à l'Eglise. Avec moins de présomption ils se seroient tenus en défiance de la sécurité du parti contraire, & n'auroient pas attribué à son aveuglement ce qui étoit une suite nécessaire de la connoissance de ses forces. Le Pape qui voyoit leur erreur, auroit pu les désabuser. Nous soupçonnons qu'il ne le fit pas, parce qu'il étoit las avec toute l'Europe d'un démêlé qui duroit depuis sept ans, & qu'il regardoit comme un grand bonheur d'être forcé en quelque maniere de le terminer. Un autre avantage qui devoit le frapper beaucoup, c'est qu'en prenant ce parti il paroissoit ne suivre que les impressions de la France, complaisance apparente qui ôtoit à cette Couronne le prétexte de faire un éclat, & la mettoit dans une espece de nécessité d'abandonner les intérêts de l'An-gleterre. Quoiqu'il en soit de ces con-

jectu-

jestures, Clément assembla son Consistoire le 23 de Mars. De vingt-deux Cardinaux qui le composoient tous, excepté trois, se déclarèrent contre le divorce. Leur décision fut suivie d'une Sentence qui cassoit le mariage de Henri avec Anne de Boulen, & qui obligeoit le Prince à reprendre Catherine sous peine d'excommunication pour lui, & d'interdit pour son Royaume.

La plupart des Historiens racontent cet évenement malheureux d'une autre maniére. Ils prétendent que le Pape gagné par les Négociateurs François, consentoit à laisser juger l'affaire du divorce à Cambray par des Juges qui ne seroient pas suspects au Roi d'Angleterre; qu'il y avoit lieu de croire qu'on étoit convenu de ce qui y seroit décidé, & qu'on avoit trouvé un tempérament qui, sans trop traverser la passion de Henri, mettoit à couvert les droits & la gloire du S. Siége; que pour affermir l'exécution d'un arrangement qui avoit coûté tant de soins & de travaux, il avoit paru nécessaire de le faire écrire de la Cour de Londres dont la politique étoit deve-

nue incertaine & la foi chancelante ; que du Bellay qui voyoit augmenter ſes eſpérances par cette précaution, l'avoit trouvée fort ſage, & qu'il avoit agi vivement & ſincérement pour obtenir de Henri l'engagement qu'on exigeoit ; que cet engagement n'avoit pas été porté à Rome dans le tems marqué, & que les Impériaux avoient profité du retardement pour déterminer Clément à lancer les foudres de l'Egliſe, ſans accorder un délai de ſix jours qu'on demandoit ; que le Courier étoit arrivé deux jours après le jugement avec des nouvelles favorables ; mais que les Cardinaux dévoüés à Charles-Quint avoient empêché qu'on ne revint ſur la démarche qui avoit été faite.

Quoique ce dernier récit fondé ſur l'autorité de Martin du Bellay, Ecrivain exact, contemporain & profondément inſtruit, ſoit preſque généralement adopté ; nous ne balançons pas à lui préférer l'autre. Il eſt tiré des lettres des Evêques de Paris & de Mâcon à François I. Ces deux Négociateurs y paroiſſent ſi honteux d'avoir mal connu la diſpoſition des eſprits,

&

& d'être en quelque maniére la principale cause d'un malheur irréparable, qu'ils n'auroient pas manqué de faire l'anecdote du Courier, si elle eût eu quelque fondement. Leur silence sur un fait important qui pouvoit les justifier, diminuer du moins leur faute, peut, si nous ne nous abusons, passer pour une démonstration de sa fausseté. Après tout, dans quelque esprit & de quelque maniére que cet évenement eût été conduit, il ne décida de rien, puisque tout ce qui passa pour en être la suite, l'avoit précédé. La sentence d'excommunication ne fut portée que le 23 Mars, & le Parlement avoit fait le 14 de même mois une loi qui défendoit de reconnoître l'autorité du S. Siége.

Quelque simple que soit ce calcul, la plupart des Historiens ne l'ont pas fait, & ils ont écrit que le jugement rendu à Rome en faveur de Catherine, avoit perdu la Religion en Angleterre. Ce qui les a trompé, c'est qu'ils n'ont pu se persuader que Henri ait pu prendre un parti violent, sans avoir vu si la décision qu'il sollicitoit depuis si long-

tems lui ſeroit contraire ou favorable. Plus de pénétration ou de reflexion les auroit convaincus que le Roi avoit voulu tout à la fois faire approuver ſon divorce par Clément, & ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance, & qu'il croyoit avoir pris ſes meſures pour ſe procurer ces deux avantages dans le même tems. Le premier de ces projets échoüa, comme nous l'avons dit; mais le ſecond réuſſit malheureuſement. Henri recueillit le fruit d'une politique profonde & ſuivie, qu'il avoit eu la force de laiſſer regarder juſqu'alors, comme un excès d'emportement. Depuis quatre ans qu'il préparoit ſa vengeance, il l'avoit beaucoup avancée, en accoûtumant inſenſiblement ſes Sujets à un mépris extrême pour le Pape: elle ſe trouva prête lorſque le tems d'agir fut venu; & il s'y livra avec ſuccès. Sans faire d'autre changement dans la Religion, il défendit tout commerce avec le ſaint Siége; & il voulut être lui-même chef de l'Egliſe dans ſon Royaume. Le Parlement, ſans qu'il fut beſoin de négociations pour le gagner, de menaces pour l'intimider, ou de graces pour le cor-

corrompre, autorisa le schisme, & déclara criminels d'Etat, tous ceux qui refuseroient au Roi un titre dont il étoit jaloux, comme Théologien, & comme pouvoir. Il est vrai que la plupart des Evêques & des Ecclésiastiques du second ordre qui devoient se trouver dans les deux Chambres s'en absentèrent lorsqu'on y passa cet Acte: mais presque tous le souscrivirent bientôt après, convaincus qu'il y avoit une grande différence entre se conformer à une loi faite par une autorité légitime, & donner sa voix pour la faire. Leur exemple très-puissant par lui-même sur l'esprit de la multitude pour lui faire oublier ses anciens principes, fut encore soutenu de tout ce qu'on crut propre à le fortifier. Cranmer, Archevêque de Cantorbery dissipoit les scrupules des Citoyens religieux; & Cromwel, Ministre d'Etat intimidoit les foibles. Ceux qui eurent assez de lumière dans l'esprit pour démeler les sophismes, & assez d'élévation dans le cœur pour résister aux menaces, ne formerent qu'un nombre très borné qui périt dans les supplices. Le reste de la Nation adopta les idées schismatiques qu'on lui pré-

servoit. Elle suivit depuis les opinions de Zuingle sous Edouard, retourna à la communion de Rome sous Marie, & se forma sous Elisabeth un culte qu'elle professe encore aujourd'hui sous le nom de Religion Anglicane.

Une innovation aussi singuliere que celle que Henri faisoit dans ses Etats, pouvoit bouleverser l'Europe, & n'y produisit pas la plus légere fermentation. Le Pape qui auroit pu allumer l'incendie, mourut avant que son esprit naturellement irrésolu, se fut fixé à aucun parti, ou que les circonstances lui eussent permis d'exécuter, de laisser entrevoir même les projets qu'il pouvoit avoir formés. Il emporta au tombeau la réputation d'avoir [illegible] [illegible] offense [illegible]

Henri voulut étendre le schisme hors de ses Etats. Pour y réussir, il envoya au Roi d'Ecosse des Livres magnifiquement reliés, qu'il avoit fait imprimer pour justifier sa revolte contre le S. Siege. [illegible] les jetta au feu [illegible] disant: „ J'aime mieux réduire en cendres ces livres précieux, que de m'exposer en les lisant à brûler dans les flammes éternelles. Le Cardinal Polus

les intérêts de son siége, du de ne les avoir pas su ménager dans l'affaire du divorce ; de s'y être livré à une politique tantôt lente & tantôt précipitée ; d'avoir nourri & détruit alternativement les espérances d'un Roi aveuglé par sa passion ; de s'être enfin montré timide, soupçonneux & dissimulé, lorsqu'il auroit fallu avoir ou affecter de la bonne foi, de la franchise, de la fermeté. L'Empereur qui s'étoit chargé de faire exécuter la Sentence rendue en faveur de Catherine, fut alors outré d'une entreprise aussi hardie par le péril où elle le jetoit. Ses réflexions le confirmèrent à penser qu'il étoit plus dangereux pour lui d'aigrir un Prince riche & puissant, qu'agréable de se livrer à une vengeance incertaine & inutile. François I. qui avoit été autrefois assez offensé des hauteurs & des partialités de la Cour de Rome, pour que Henri se flattât & pût se flatter peut-être de l'appeller à ses violences, n'étoit plus dans les mêmes dispositions. Les liaisons qu'il avoit prises avec le Pape, la guerre qu'il alloit soutenir contre Charles-Quint, l'habitude des opinions anciennes, l'attachement que les Sujets

avoient pour le S. Siége, tout se réunit pour l'empêcher de suivre l'exemple de son Allié. Le Roi d'Angleterre qui éprouvoit de la part de ses peuples moins de contradictions qu'il ne l'avoit craint, & qui trouvoit dans son cœur pour surmonter les difficultés, plus de fermeté qu'il ne l'avoit peut-être espéré, se livroit & formoit l'habitude de se livrer le reste de sa vie à ce que les passions ont de plus injuste, de plus violent & de plus absolu.

Pour ne parler que de celle qui fournit le fond de l'histoire que nous écrivons, elle causa la chûte d'Anne trois ans après avoir procuré son élévation. Cette Princesse qui conservoit sur le Trône le fonds de coquetterie qui l'y avoit placée, étoit généralement blâmée. Le Roi seul n'appercevoit pas ce défaut de dignité ou de vertu, & il eut besoin de former de nouvelles amours pour être éclairé. Ses premiers soupçons furent fortifiés, si nos conjectures sont vraies, par ceux qui étoient restés secretement attachés à Rome, & qui pensoient que s'ils réussissoient à perdre leur ennemie, la réconciliation de l'Angleterre avec le S. Siége.

ge deviendroit possible. L'intérêt de leurs opinions, le plus fort qui puisse occuper les hommes, les rendit ardens contre la Reine : ils l'accusérent d'avoir un commerce criminel avec Noris, Smeton, Weston, Berteton, ses domestiques, & avec le Lord Rochefort son frére.

A juger d'Anne par ses réponses, elle n'étoit ni tout-à-fait innocente, ni aussi vicieuse que le prétendoient ses Délateurs. De son aveu elle avoit tenu la plûpart des discours imprudens, licentieux même qu'on lui attribuoit ; mais elle soutint qu'il n'y avoit jamais rien eu que d'honnête dans ses actions. Les dépositions de ses complices s'accordérent avec les siennes ; & il n'y eut que le Musicien Smeton, à qui la crainte ou la vérité fit dire qu'il avoit souillé le lit du Roi son Maître. Ce témoignage, quoiqu'il fut unique, qu'il dût être au moins balancé par ceux qui lui étoient opposés, & qu'il ne fut revêtu d'aucune des formalités que la loi exige, décida du sort des accusés. On les condamna tous à mort ; & la Sentence fut assez promptement exécutée.

Il n'y eut que le supplice de la Reine qui fut différé de quelques jours par un raffinement de vengeance dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire.

Cette Princesse qui avoit des singularités dans le caractère, se trouvoit en quelque maniere dédommagée de son malheur par le souvenir de la grandeur passée, & par l'espérance de celle qui attendoit sa fille Elisabeth. Henri lui envia cette double consolation, & pour la lui ravir, il pensa à faire déclarer nul son mariage avec elle. Dans cette vuë il la fit accuser d'avoir eu avant de monter sur le trône des engagemens indissolubles avec Perci. Le Lord ne fut une calomnie aussi odieuse avec la fermeté qu'inspire aux ames élevées une innocence entiere: mais Anne se laissa persuader de convenir de ce dont on la chargeoit. Il n'est pas aisé de deviner les motifs de cette foiblesse: tout ce qu'on a imaginé pour l'expliquer se réduit à une conjecture assez vraisemblable. Les Pairs du Royaume qui avoient jugé la Reine l'avoient condamnée à être brûlée vive, ou à perdre seulement la tête, selon qu'il plairoit

au

le Roi. La crainte qu'elle avoit de lui, & l'assurance qu'on lui donna, que si elle faisoit l'aveu qu'on lui demandoit, elle ne seroit que décapitée, parent forcèrent à y déterminer. Quoiqu'il en soit, sa déclaration fut suivie d'une sentence de divorce entre Henri & elle. Ce trait d'humiliation auquel elle n'étoit pas préparée, quoiqu'elle eut pu l'être, lui flétrit l'ame & la fit monter sur l'échaffaud le 19 Mai 1536, plutôt avec la tranquillité qu'inspire le désespoir, qu'avec le sang froid que donne le courage.

Il n'y avoit pas vingt-quatre heures que cette tragédie étoit finie, lorsque le Roi forma publiquement de nouveaux nœuds. C'étoit un mépris trop marqué des bienséances pour ne pas partir d'un grand fonds de corruption, & une passion trop vive pour ne pas faire soupçonner que sous la jeunesse & les graces de Jeanne Seymour, Anne de Boulen n'auroit pas été trouvée si criminelle. La nouvelle Reine ne jouit de son élévation que jusqu'au mois d'Octobre 1537. Elle mourut en donnant la vie au Prince Edouard. Ceux

qui ont écrit que Henri, averti qu'il falloit se resoudre à perdre l'enfant ou la mere, avoit dit: *Allez, qu'on sauve le fruit; il est assez de femmes au monde; mais on n'a pas quand on veut un fils*, & que sur cette décision on s'étoit déterminé à faire l'opération Césarienne, ont plus consulté leurs préjugés & les bruits populaires que la vérité, & les monumens authentiques qui nous restent de ce tems-là.

Les Historiens ont mieux démêlé les vues d'intrigue & de politique qui éleverent *Anne de Cleves* sur le Trône. Ils conviennent assez généralement que Cromwel qui étoit secretement Luthérien, forma ce projet pour avoir une Reine de sa religion, & que Henri l'adopta pour se procurer dans l'Empire, par cette alliance, des amis dont il prévoyoit qu'il alloit avoir besoin. Ce nouveau lien ne fut pas heureux. Le Prince qui l'avoit formé avec répugnance, & seulement par raison d'état, ne combatit plus son dégoût, dès qu'il vit la situation des affaires tout à-fait changée; & il se fit prier par son Parlement de faire examiner la validité de

son

son mariage. Le Clergé le déclara nul sous les ridicules & vains prétextes, que le Roi n'y avoit pas donné un consentement intérieur, & que la Reine avoit eu autrefois un engagement avec le fils du Duc de Lorraine. Cette nouvelle fantaisie de Henri lui coûta à lui un crime, à son favori la vie, une bassesse au corps qui représentoit la Nation, & l'honneur à Anne de Cleves.

Un terme aussi humiliant d'une élévation qui n'avoit duré que depuis Janvier 1540, jusqu'au mois de Juillet de la même année, n'empêcha pas Catherine Howard d'aspirer à la Couronne: le Duc de Norfolk son oncle, & Gardiner, Evêque de Winchester la lui mirent sur la tête dès le huit d'Août. Ces deux Ministres avoient un dessein plus important, que de s'assurer par-là le crédit que la mort de Cromwel leur avoit donné: ils portoient leurs vues jusqu'à la réconciliation de l'Angleterre avec le S. Siége. Leur projet auroit peut-être réussi, si la nouvelle Reine n'avoit pas perdu, par le désordre de ses mœurs, l'ascendant que leurs conseils lui avoient fait prendre dans les affaires. Cranmer & les au-

autres ennemis du parti qu'elle soutenoit, découvrirent ses intrigues : les preuves dont ils accompagnerent l'accusation qui fut formée contr'elle furent trouvées si fortes, que le Parlement la fit décapiter le 12 de Février 1542.

Cette sévérité que le Roi avoit pardonnée, placa sur le Trône au mois de Juillet de l'année suivante, Catherine Parr, veuve du Baron de Latimer. Avec de l'esprit, des graces, une raison supérieure, de l'élévation, beaucoup de complaisance, & une conduite hors de tout soupçon, elle se vit plusieurs fois sur le point de subir des peines destinées au crime. Son attachement pour le Luthéranisme effaçoit aux yeux de son époux ce qu'elle avoit de vertus ou de talens; & on conjecture avec vraisemblance que ses opinions l'auroient conduite au divorce ou sur l'échaffaud, si Henri ne fut pas mort au commencement de 1547. Il eut le tems & la sagesse de prendre pour la succession des arrangemens fort justes : il appella Edouard au Trône, & après lui, Anne & Elisabeth, quoiqu'il les eut fait déclarer autrefois bâtardes par la

le Parlement, & incapables de succéder à la Couronne. L'idée qu'on se forme ordinairement de ce Prince est si fausse ou si confuse, qu'il nous a paru nécessaire de finir par son caractére l'histoire que nous écrivons.

La nature lui avoit donné beaucoup de pénétration, mais de cette pénétration qui fait plutôt la fortune des particuliers, que la gloire d'un Souverain. Son goût particulier & celui de son siécle le tournérent vers les sciences abstraites, & il perdit à l'étude de la scholastique un tems qui pouvoit être utilement employé à approfondir les principes du gouvernement. Par un malheur qui a presque toujours des suites fâcheuses, il fut Théologien & enthousiaste. L'amour de ses opinions le rendit d'abord controversiste *, & enfin tyran. Une con-

* Tout le monde sait que Henri VIII. écrivit en 1521. contre Luther un Livre intitulé *Des sept Sacremens*. Quoiqu'il y ait apparence que Wolsey, Gardiner & Morus ayent eu beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, il valut au Monarque Anglois le titre de *Défenseur de la Foi*. Fuller dit à cette occasion dans son Histoire de l'Eglise, que Patch le fou

confiance aveugle en ses Ministres, le réduisit à être durant la moitié de son regne le jouet de leurs passions ou la victime de leurs intérêts; l'autre partie fut employée à troubler le repos du Royaume, & à l'inonder de sang. L'opinion qu'il avoit que l'Angleterre étoit le *balancier* de l'Europe, l'empêcha de faire les efforts nécessaires pour que cela fut, & il le vit forcé plus d'une fois à recevoir les impressions des Puissances qu'il auroit dû conduire par les siennes. Comme sa politique n'étoit ordinairement ni savante ni suivie, il formoit souvent des entreprises pernicieuses, ou abandonnoit celles qui avoient été sagement formées: on ne le trouvoit appliqué & ferme que dans les affaires qu'il regardoit comme personnelles. Ceux qui lui ont accordé des talens supérieurs, en voyant l'ascendant qu'il avoit pris sur

sou de la Cour, voyant un jour le Prince de bonne humeur, lui en avoit demandé la raison, & que le Prince lui avoit répondu que c'étoit à cause du titre de défenseur de la foi, sur quoi le fou lui répliqua: *Je t'en prie, mon cher Henri, défendons nous nous-mêmes, & laissons la foi se défendre seule.* Fuller.

sur ses Peuples, nous paroissent avoir confondu l'effet qui étoit frappant avec la cause qui étoit cachée. Plus d'attention leur auroit fait voir que la soumission des Sujets fut par un pur hazard le fruit du système de Religion que le dépit seul avoit inspiré au Monarque. Les Catholiques & les Luthériens convaincus que le Prince ne pouvoit pas rester dans l'espece de milieu qu'il avoit pris entr'eux, se déterminerent à une complaisance aveugle, les uns pour le ramener à ses premiers principes, & les autres pour l'attirer à eux. On ne peut nier que Henri n'ait connu les hommes, & qu'il ne les ait mis souvent à leur place; il lui manqua le talent de s'en servir; ou il les abandonnoit par foiblesse, ou il les humilioit par fierté & pour faire tomber les soupçons qu'on pouvoit avoir qu'il laissoit prendre trop d'empire sur lui à ses favoris. Il donna dans tous les écueils des Rois qui n'ont ni Principes fixes ni probité: les loix changeoient tous les jours sous son regne, & ce qui étoit plus affreux & plus ordinaire encore, le Citoyen étoit jugé par la volonté du Prince, & non par l'autorité

de

de la loi. Tous ceux qui l'ont connu avec quelque soin, n'ont vu en lui qu'un ami foible, un allié inconstant, un amant grossier, un mari jaloux, un Pére barbare, un maître impérieux, un Roi cruel *. Quoiqu'en montant sur le Trône il trouvât une Nation entiere prévenue en sa faveur, des trésors immenses, un Etat paisible, des voisins divisés, il ne fit rien pour le bonheur de ses Sujets, & fort peu pour sa gloire. Pour peindre Henri d'un trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort: *Qu'il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.*

* Henri mécontent de François I. lui envoya pour Ambassadeur un Evêque Anglois, qu'il voulut charger de quelques discours fiers & menaçans. Ce Prélat qui sentit tout le danger de sa commission, chercha à s'en faire dispenser. Ne craignez rien, lui dit le Prince: si le Roi de France vous faisoit mourir, je ferois abattre bien des têtes à quantité de François qui sont en ma puissance. *Je le crois*, répondit l'Evêque; *mais de toutes ces têtes*, ajouta-t-il en riant, *il n'en repousse pas une qui vaut si bien sur mes épaules que celle qui vous parle.* Sans cette agréable réponse qui divertit le Roi, l'Ambassadeur auroit été obligé de lui livrer, au péril de sa vie, des instructions pleines d'orgueil & de fiel.

HISTOIRE
DE LA CONJURATION
DE FIESQUE EN 1546 & 1547.

DE tous les Etats qui partagent l'Europe, il n'y en a pas un seul qui ait éprouvé autant de révolutions que celui de Gênes. Connu dans l'Histoire, deux siècles avant Jesus-Christ, il a successivement obéi aux Romains, aux Goths, aux Lombards, à Charlemagne, & à ses descendans en Italie. Libre par leur extinction de se donner des loix, il choisit le Gouvernement populaire vers la fin du neuvieme siècle. L'enthousiasme de la liberté le rendit capable des plus grandes choses, & il parvint à concilier les avantages d'un commerce opulent avec l'éclat que donne la supériorité des armes. Malheureusement les esprits, échauffés d'abord par l'amour de la Patrie, ne le furent dans la suite, que par la jalousie & par l'ambition. Ces deux violentes passions n'arrêterent pas

pas seulement les progrès de la République ; elles la remplirent cent fois d'horreur, & l'asservirent en différens tems à des Empereurs, aux Visconti, au Marquis de Mont-ferat, aux Sforces & à la France. André Doria la délivra en 1528. du joug de cette derniére puissance, & y établit l'ordre qui subsiste encore aujourd'hui.

Par ses conseils & par ses soins, il fut fait un état des Familles nobles & Plébéïennes qui avoient six maisons dans Genes, & il ne s'en trouva que vingt-huit. Les Adornes, & les Fregoses dont la puissance & les divisions causoient depuis si longtems les malheurs publics ne furent point compris dans le dénombrement, & on les agrégea à ces Familles avec tout ce qu'il y avoit de citoyens distingués par leur naissance, par leurs biens, & par leurs services. Il eut été dangéreux de n'y pas admettre ceux qui avoient montré jusqu'alors un caractére factieux & remuant : en les dispersant, on prévint les complots, & on se ménagea l'espoir des services qu'ils pourroient rendre lorsqu'ils auroient pris l'esprit du nouveau Gouvernement. Les Loix

qui

qui ordonnoient que le Doge seroit du parti du peuple & de la faction Gibeline, & que les charges seroient également partagées entre le Peuple & la Noblesse; furent abrogées: la puissance absolue fut déférée aux vingt-huit Familles qu'on avoit formées; les autres Citoyens furent exclus du Gouvernement.

Il fut réglé que dans cette multitude de Souverains on en prendroit tous les ans quatre cens pour former le *grand Conseil* & *pour gouverner l'Etat*; que cent d'entre eux composeroient *le petit Conseil* qui auroit le département de différentes affaires; que ce petit Conseil choisiroit tous les ans dans les vingt-huit Familles vingt-huit Sujets, qui avec dix-huit autres Electeurs qu'ils s'associeroient eux mêmes, nommeroient quatre personnes au grand Conseil, & que celui des quatre proposés qui réuniroit le plus de suffrages, seroit proclamé Doge. On donna à ce premier Magistrat de la République pour son Conseil particulier, huit Gouverneurs qui forment avec lui ce qu'on appelle *Seigneurie*. Cinq *Censeurs suprêmes* furent chargés d'examiner la

conduite de tous ceux qui sortiroient de place, & pourroient les autoriser à les punir, s'ils trouvoient leur administration injuste ou vicieuse.

Ce plan de Gouvernement, le seul peut-être qui pût convenir au caractere des Génois, & à la situation où ils se trouvoient, les devoit rassurer naturellement contre les entreprises de Doria. Si ce grand Capitaine eût eu réellement des vûes que lui ont supposées la plupart des Historiens, aussi auroit-il laissé son païs dans l'Anarchie, où il y auroit établi des Loix mauvaises, ou il se seroit emparé de la dignité de Doge, trois voyes qu'il lui étoit aisé de prendre, & dont chacune devoit presque nécessairement le rendre maître de la République. Avec un peu d'attention, on démêle qu'il ne cherchoit ni à être Tyran ni à être Citoyen, & qu'il vouloit se venger seulement de la France qu'il avoit bien servie & dont il étoit maltraité. Ce projet qui étoit connu de tout le monde, & celui de maintenir la révolution, l'autorisoient, sans qu'on en prît ombrage, à se charger, comme il fit, du commandement des galéres de Charles-Quint.

Quant. Il est vrai que ce moyen avoit quelque chose d'équivoque, & qu'il pouvoit servir à opprimer la liberté publique aussi bien qu'à la défendre; mais l'ordre que Doria avoit dabord établi dans l'Etat, étoit une preuve de modération; que ce qu'il avoit laissé voir d'ambition ne devoit guéres affoiblir, & que sa conduite fortifioit extrémément. Content de l'empire que lui donnoient sur les esprits & sur les cœurs les grandes choses qu'il avoit faites, il paroissoit préférer de bonne foi la tranquillité de la vie privée à l'embarras des grandes places, & se livrer aux affaires plutôt par zéle que par goût. Il y a apparence que des dehors aussi imposans auroient trouvé une confiance entiére, sans la présomption & les hauteurs d'un parent éloigné qu'il avoit adopté pour fils.

Ce jeune homme se nommoit Jeannetin Doria. Arraché par une main puissante à des travaux obscurs auxquels les malheurs de ses peres avoient condamné ses premiéres années, il ne se trouva pas d'un caractére assez élevé pour soutenir le changement qui arrivoit dans sa fortune. Dans l'espece

d'yvresse où le jetta un événement que personne n'avoit prévû, & que rien n'avoit préparé, il pensa qu'il y auroit de la dignité à traiter le Peuple avec mépris & la Noblesse avec fierté: cette idée le conduisit à exiger des déférences qui approchoient de la soumission, à vouloir que ses volontés & ses opinions prévalussent toujours, & à prendre des manieres plus convenables au Souverain d'une grande Monarchie qu'à un citoyen d'un état libre. Son Pere qui auroit pû réprimer un orgueil si révoltant, qui du moins devoit le tenter, restoit dans une inaction qui pouvoit avoir plusieurs principes: les uns l'attribuoient à un aveuglement de tendresse, & les autres à la foiblesse de l'âge: ceux qui passoient pour les plus éclairés soupçonnoient Doria de voir, peut-être sans en douter, avec complaisance une espece de tyrannie qui étoit une suite & une preuve du respect qu'on avoit pour lui. Quoiqu'il en soit de ces conjectures, les prétentions & les manieres de Jeannetin révolterent tout ce qui avoit de l'élévation dans l'ame, & singulie-

rement Jean-Louis de Fieſque Comte de Lavagna.

Ce jeune Seigneur, l'homme le plus riche de la République, & celui qui portoit un plus beau nom, avoit une taille avantageuſe, la démarche noble & aiſée, le regard vif, le teint éclatant. Il montoit bien à cheval, réuſſiſſoit dans tous les exercices du corps, parloit éloquemment, & mettoit de la grace à tout ce qu'il faiſoit. Son air étoit toujours ſerein, ſes manieres toujours enjoüées, ſon humeur toujours égale. Il étoit magnifique juſqu'à la profuſion, & ſi bienfaiſant, qu'il préféroit à tous les autres avantages, celui de pouvoir donner. Quoiqu'il eut une politeſſe qui avoit l'air d'être trop générale, il s'en étoit fait une particuliére pour les gens de mérite & de qualité qui les flattoit ſans offenſer les autres. Son averſion pour toute ſorte d'engagement l'empêchoit quelquefois de donner, même à propos, ſa parole; mais il la gardoit avec une exactitude que les gens peu délicats trouvoient embaraſſante, & les ames grandes, héroïque. La paſſion qu'il avoit de plaire indifféremment à tout

le monde lui donnoit un air de popularité qui auroit été, louable sous un Monarque, & qui étoit peut-être un vice dans un Gouvernement libre. On ne peut pas être plus séduisant qu'il l'étoit : avec un grand nombre de qualités brillantes, il avoit l'apparence de plusieurs vertus. L'inquiétude qui le poussoit aux grandes places venoit du desir qu'il avoit de faire de grandes choses. l'ambition ne lui étoit inspirée que par la gloire. Une erreur qui étoit plutôt un malheur de son âge qu'un défaut de son esprit, lui fit confondre la célébrité avec une réputation fondée : il alla jusqu'à croire qu'il lui suffiroit d'occuper de lui ses contemporains, pour laisser un grand nom à la postérité. Tous ceux qui l'avoient étudié & qui se connoissoient en hommes, lui trouvoient à vingt-deux ans une politique très-raffinée & une dissimulation impénétrable ; il leur paroissoit né pour affermir la Patrie ou pour l'illustrer.

Tel que avec le caractere qu'on vient de tracer, ne pouvoit pas manquer d'être mécontent de la situation où se trouvoit la République. Il la voyoit

voyoit sous l'Empire des Doria, & rien ne faisoit espérer qu'elle en dût sortir. Les arrangemens paroissoient si bien pris, pour que l'autorité passât dans la main du fils à la mort du Père, qu'il y auroit eu plus que de l'imprudence à les traverser. Les mœurs de Jeannetin pouvoient, il est vrai, faire soupçonner que les Peuples se lasseroient tôt ou tard d'un usurpateur sans réputation & sans génie ; mais il devoit trouver, selon les apparences, dans le commandement des galères de Charles-Quint, dont on lui avoit accordé la survivance, de quoi soutenir ses hauteurs & étouffer les murmures. Ses premières démarches & les sentimens qu'on lui connoissoit faisoient craindre aux plus éclairés qu'il n'employât, pour affermir son crédit, un autre moyen plus bas & aussi odieux. Ils pensoient que jaloux & défiant comme il étoit, il écarteroit avec soin des grandes places, tous ceux que leur naissance y appelleroit, ou que leurs talens en rendroient dignes. Le chemin des honneurs paroissoit désormais fermé pour tout ce qui n'auroit pas un cœur vil, ou l'esprit borné.

La vue d'un tel avenir découragea les foibles, mortifia les Citoyens, & irrita Fiesque. Il lui parut également indigne de lui de vivre dans l'obscurité ou d'en sortir par la faveur d'un homme qu'il mépriſoit. Les intérêts de ſon ambition & de ſon orgueil firent de fortes impreſſions ſur ſon ame, & le déterminérent à tout hazarder pour ſe garantir de l'oubli & de l'oppreſſion. Entre pluſieurs moyens que lui préſenta une imagination forte & impétueuſe, celui de faire périr les Doria fut le ſeul qui lui parut infaillible, & il s'y arrêta avec beaucoup de ſang-froid & de fermeté. La néceſſité de changer la forme du Gouvernement, pour ſoutenir une démarche auſſi hardie ne l'effraya pas, & fut peut-être ſans qu'il s'en doutât un motif de plus : il devoit paroître doux à un homme de ſon caractère d'abbatre d'un même coup ſes ennemis, & de ſe placer à la tête d'un état aſſez puiſſant. La révolution devoit être l'ouvrage du génie ſeul : pour la maintenir, la force étoit néceſſaire, & Fiesque qui le vit, penſa à ſe ménager l'appui de la France.

Cet-

Cette Couronne qui n'étoit ni éclairée ni rebutée par les revers qu'elle avoit éprouvés durant un demi siécle en Italie, conservoit le desir & l'espérance de s'y rétablir. Elle rapportoit tout à cette chimére, à laquelle la gloire ainsi que les intérêts les plus essentiels de la Nation avoient été souvent sacrifiés. Ces dispositions devoient si naturellement la déterminer à appuyer des mouvemens favorables au but qu'elle se proposoit, qu'il parut suffisant de lui laisser seulement entrevoir la conspiration, pour l'y engager. César Frégose négocia sur ce plan, & ne réussit pas. Soit que la Cour de France ne crut pas qu'il fut de sa dignité de se lier à des conjurés qu'on ne lui nommoit pas, soit qu'elle se trouvât offensée de l'air de reserve avec lequel on vouloit traiter, elle refusa de contracter aucun engagement, & ne parut pas même empressée à suivre les ouvertures qui lui avoient été faites. Les causes de cette indifférence furent aisément démêlées, & on fit partir sans délai, avec d'autres instructions un nouvel Agent. Ce n'est pas que le premier se

fut mal conduit ; mais il avoit été trouvé généralement défiant ou peu instruit ; & on ne crut pas devoir continuer à se servir, dans une conjoncture si délicate, d'un Ministre qui n'inspireroit point de confiance, ou qui n'obtiendroit aucune considération.

Quoiqu'il en soit de cette précaution politique ; les vues qu'on n'avoit pas daigné examiner, lorsqu'elles n'avoient été proposées que confusément, n'eurent pas été plutôt développées qu'elles firent des impressions profondes. Le double projet de dépouiller l'Empereur de l'influence qu'il avoit comme Protecteur dans le Gouvernement de Genes, & de se frayer le chemin à l'indépendance par la mort des Doria, flatta la haine & l'ambition de François premier. Ce Prince se livra à l'espérance d'être bientôt vangé d'un homme qui, après l'avoir bien servi, lui avoit fait beaucoup de mal, & de triompher d'un rival qui n'ayant plus les mêmes facilités pour porter des secours dans le Milanès, se trouveroit hors d'état de s'y maintenir. Ces deux puissans intérêts, le déterminèrent à accorder tout

ce

ce qu'on lui demandoit. Il fit espérer qu'il renonceroit immédiatement après la révolution en faveur de Fiesque, à tous les droits qu'il avoit sur Gênes; & il lui abandonna, pour l'exécution de ses projets, la disposition des Troupes Françoises qui étoient dans le Piémont, & des vaisseaux & des galéres qui étoient sur les côtes de Provence.

Cet appui, quelque grand qu'il fut, ne parut pas suffisant à Fiesque, dont le courage réfléchi & éclairé ne négligeoit pas les précautions. Instruit que les mêmes passions qui lui avoient rendu favorable la Cour de France, regnoient à celle du Pape, il s'occupa fortement du soin de les mettre en jeu. L'expérience qu'il venoit de faire, que les grandes affaires réussissent difficilement lorsqu'elles sont maniées par des Subalternes, le détermina à conduire lui-même cette négociation. Heureusement il vivoit dans un païs, & se trouvoit dans des circonstances, où un voyage à Rome ne pouvoit pas inspirer raisonnablement des soupçons. Le jour qu'il y fit fortifia plutôt qu'il n'affoiblit cette sécurité par l'attention qu'il eut, au milieu de ses projets de

ne paroître occupé que de ſes plaiſirs, & par l'art de cacher des deſſeins profonds ſous un air frivole.

Il eſt vrai que tout étoit ſi favorablement diſpoſé pour lui, que rien ne le trahiſſoit. Paul III. qui avoit examiné le plan de la révolution qu'on méditoit, l'approuvoit avec les plus grands éloges. Il entroit dans tous les arrangemens en homme d'état, & en preſſoit l'exécution par tous les motifs de gloire, d'élévation, & de vangeance, qui produiſent communément les événemens extraordinaires. L'eſpérance d'être délivré d'André Doria, dont il avoit ſi ſouvent éprouvé les hauteurs, & auquel il avoit fait tant de perfidies, & de voir la puiſſance de l'Empereur tomber en Italie ou ne s'y ſoutenir que par le ſaint Siége, le combloit de joye. Ces ſentimens faiſoient que Fieſque n'avoit pas beſoin pour réuſſir de recourir à des voyes obſcures & détournées, à des Miniſtres d'une probité douteuſe, ou à de petits moyens, & que ſon ſecret étoit véritablement un ſecret.

Le Cardinal Trivulce, le ſeul avec le Pape qui en fut inſtruit, ne l'avoit

pas

par même pénétré. Il avoit été averti par la Cour de France, dont il conduisoit les affaires, de ce qui se tramoit. La manière dont il traita celle dont nous parlons feroit plus que soupçonner qu'on étoit déjà mécontent de ce qui avoit été arrêté, & qu'il lui étoit prescrit par ses instructions de ne rien oublier pour faire prendre d'autres arrangemens. Cette conjecture répand de la lumière sur la conduite d'un Ministre habile, qui sans cela seroit une énigme inexplicable. Avec cette clef on voit pourquoi Trivulce qui auroit dû naturellement éblouir Fiesque de la facilité de son entreprise, lui exagéroit continuellement la difficulté de la soutenir. Son but étoit sans doute de le porter à rendre les François maîtres de Gênes pour les faire concourir efficacement à l'exécution de ses projets. A cette condition le Roi Très-Chrétien s'engageoit à lui donner le commandement de six Galeres, à entretenir deux cens hommes de garnison dans la forteresse de Montobio, à le faire Capitaine de cent hommes d'armes, & à lui payer une pension de dix mille écus.

Ces offres, quoiqu'accompagnées de toutes les marques d'estime qui pouvoient les faire paroître flatteuses, & de toutes les protestations d'attachement qui devoient les rendre agréables, ne se trouvérent pas du goût de Fiesque. Il avoit si fort compté que la France seroit l'instrument de son ambition, qu'il n'étoit gueres possible qu'il consentit à n'être que l'instrument de l'ambition de la France. Ce qui se passoit alors dans son ame ne se peignit point pourtant dans ses yeux, par le talent qu'il avoit de se rendre impénétrable, & il ne parut qu'incertain, quoiqu'il fut offensé. Trivulce qui pensoit que son âge, son expérience, & une profonde connoissance des Etats & des affaires, devoient lui donner un grand ascendant sur un jeune homme qui n'avoit que du génie, fit tout ce qu'il put pour l'amener à convenir qu'il n'y avoit de parti raisonnable que celui qu'on lui proposoit. Tout ce manége fut inutile. Fiesque qui ne s'engageoit que lorsqu'il le vouloit, & qui ne vouloit pas s'engager alors, n'approuva, ni ne refuta rien; il se contenta de dire

qu'il

qu'il fesoit ces réflexions, & il reprit le chemin de Genes.

Son voyage fut inquiet & agité. Ce qui venoit de se passer entre Trivulce & lui, fit, comme cela devoit nécessairement arriver, de fortes impressions sur son esprit; & y jeta les semences d'une incertitude d'autant plus fatiguante qu'elle n'étoit pas dans son caractère. D'un côté, il lui paroissoit difficile de se passer du secours de la France; & déshonorant d'un autre d'en recevoir des loix. Lorsque sa haine étoit plus vive que son ambition, il penchoit, pour assûrer sa vengeance, à mettre, puisqu'il le falloit, sa Patrie sous un joug étranger; & lorsque l'ambition l'emportoit sur la haine, il vouloit recueillir seul le fruit de son entreprise. Le choc de ces passions, dont les suites ordinaires sont le découragement ou la violence, réduisit le Comte de Fiesque à une espéce de lassitude, que des expériences sans nombre doivent faire regarder comme la ruine de toutes les affaires qui exigent de la célérité & de l'enthousiasme: il fut tiré de cet état d'inaction par un Agent de Trivulce.

Ce

Ce Cardinal qui avoit réfléchi sur la conduite qu'il avoit tenue dans la négociation dont on l'avoit chargé, avoit senti lui-même le vice de sa politique. Il s'étoit apperçu que par des propositions trop visiblement intéressées, il avoit révolté un cœur fier & élevé, beaucoup plus sensible à la gloire qu'à la fortune. L'ordre qu'il pouvoit avoir reçu de les faire, & qui auroit entiérement rassuré un homme ordinaire ou un Ministre courtisan, ne le justifioit pas à ses propres yeux. Il pensoit qu'il auroit dû s'écarter du mauvais plan qui lui avoit été tracé par une Cour trop occupée de ses plaisirs pour l'être beaucoup de ses affaires, & qui vouloit moins ce qui étoit bien que ce qu'elle croyoit facile. Cette opinion qui ne peut pas être dangereuse, parce qu'elle ne sera jamais adoptée que par ceux qui auront autant de supériorité dans l'esprit que dans le cœur, le conduisit à vouloir réparer sa faute. Nicolas Fodorato, Gentilhomme de Savone fort souple & fort délié, fut l'instrument destiné à l'exécution de ce dessein. Il fut envoyé à Fiesque son allié pour l'assurer

que

que la France contente de partager la gloire de délivrer la République de la tyrannie des Doria & des Espagnols, lui abandonnoit à lui seul tous les avantages qui devoient suivre naturellement un service si considérable. La commission fut remplie avec des apparences si naturelles de candeur & de bonne foi, qu'elles firent les impressions & inspirérent les sentimens qu'on en attendoit. Fiesque séduit par le désir de surpasser en générosité le plus grand Roi de l'Europe, offrit de lui-même ce qu'il avoit été révolté qu'on lui demandât; & il signa dans la première chaleur de cette disposition un engagement tel que Trivulce lui même l'auroit dicté.

L'illusion devoit être & fut en effet fort courte. A peine Foderato étoit parti pour aller porter à Rome la nouvelle du succès qu'il venoit d'avoir à Genes, qu'il fut rappellé. Fiesque qui s'étoit déja apperçu de la précipitation avec laquelle il avoit pris une résolution décisive pour lui & pour sa Patrie, cherchoit à prévenir, puisqu'il en étoit encore tems, les suites de son imprudence. Dans cette vuë, il se fit rendre

ses

ses dépêches, & voulut avant que d'en faire d'autres consulter ensemble sur son entreprise, & sur les moyens de l'exécuter, les trois Membres de la République sur lesquels il pouvoit le plus sûrement compter, Vincent Calcagno, Jean Baptiste Verrina, & Raphael Sacco.

Calcagno dit le premier son avis. C'étoit un homme d'un certain âge, attaché sans intérêt de tout tems à la maison de Fiesque, & qui avoit une espèce de passion pour le jeune Comte. Comme il avoit le sens droit, des grandes entreprises commençoient par lui être toujours suspectes. Il étoit d'ailleurs né timide, & les réflexions où l'expérience qui changent quelquefois les caractères, l'avoient affermi dans le sien. Tout ce qui avoit l'air trop élevé lui paroissoit chimérique, & il regardoit comme imprudent tout ce qu'on abandonnoit au hasard. Son imagination étoit plus aisément étonnée que son cœur; & il étoit ferme jusques dans des périls qu'il avoit prévus, & qu'il avoit craints. L'ame de Calcagno se peignit toute entière dans le discours qu'il tint.

Après

Après quelques réflexions sur le crime, le danger, & les suites des conspirations en général, il représenta à Fiesque, que celle qu'il projettoit ne pouvoit pas avoir une issue favorable, & que les Génois qui avoient si facilement, & honteusement subi le joug des Doria, étoient incapables des efforts nécessaires pour le secouer : qu'il ne suffisoit pas que l'exécution de son dessein lui parut possible ; qu'il falloit encore qu'elle fut jugée facile par ceux qu'on prétendoit y engager, & qui n'y étant entraînés ni par de grands intérêts ni par des passions violentes, ne seroient ni aveuglés sur les difficultés, ni encouragés à les surmonter : que tous ceux qui avoient du mérite ou des prétentions étoient enchaînés par des bienfaits ou séduits par des promesses, & qu'on pouvoit tout au plus espérer de gagner quelques hommes ruinés & flétris qui déshonorent plus un parti par le mépris où ils sont tombés, qu'ils ne le servent par leur désespoir : que son âge plus propre aux actions de vigueur qu'à celles de prudence, deviendroit insensiblement pour ses partisans une raison de se détacher de lui, & servi-

roit

roit de prétexte à ſes ennemis pour le décrier : qu'il ſe trompoit s'il eſpéroit que ſon entrepriſe ſeroit jugée favorablement, & qu'elle auroit le ſort de toutes les actions équivoques qui étoient toujours enviſagées du mauvais côté : qu'une réſolution auſſi déſeſpérée que celle qu'il étoit ſur le point de prendre étoit incompréhenſible dans la ſituation brillante, ſûre & heureuſe où il ſe trouvoit, & ne pouvoit être pardonnée qu'à des gens dont la fortune ſeroit renverſée, la réputation équivoque, & la vie en péril? qu'il ne ſe conduiroit pas autrement quand il prendroit des conſeils de ceux dont l'élévation le révoltoit, & qu'il travailloit pour eux en leur fourniſſant les moyens de le faire paſſer pour un homme vain, imprudent & dangereux; que l'humiliation des Doria ſeroit plus ſurement l'ouvrage du tems que d'aucune intrigue, & que la mort d'André qui ne pouvoit pas être éloignée entraîneroit néceſſairement la perte de Jeannetin dont la conduite & le caractére ne pouvoient jamais inſpirer ni reſpect ni confiance : que la révolution ne pouvoit pas ſe faire ou ſe ſoutenir

avec

avec les forces des mécontens ; & que la France, la seule Puissance étrangere qui eut intérêt à la faire réussir, étoit trop vivement pressée par ses ennemis pour l'appuyer : que quand il ne seroit pas arrêté par toutes ces considerations, il devroit être retenu par la vuë du sang de ses Citoyens qu'il alloit répandre, de l'Etat qu'il renverseroit peut-être, & de la destinée qui l'attendoit dans une Ville où il seroit regardé comme un tyran par ceux même qui auroient le plus vivement servi sa jalousie, son ambition, & sa vengeance.

Ces raisonnemens pressans par eux-mêmes, recevoient une nouvelle force de la sagesse de celui qui les faisoit, & de la déférence qu'avoit pour ses conseils celui auquel ils s'adressoient. L'impression qu'ils firent sur Fiesque fut si sensible qu'elle allarma vivement Verrina dont les vuës étoient traversées par cette disposition.

Verrina étoit né brave, impétueux, éloquent ; il avoit l'esprit vaste, mais déréglé ; le cœur élevé, mais corrompu. Son penchant l'entraînoit au crime, & le mauvais état de ses affaires

le

le lui rendoit presque indispensable. Une imagination vive & forte lui présentoit sans cesse des projets singuliers & hardis dont il n'examinoit jamais ni la justice, ni les resorts, & dont il prévoyoit rarement les suites. Turbulent, ennemi de tout repos, du sien par inquiétude, de celui des autres par ambition. Le Gouvernement établi dans sa Patrie lui déplaisoit, précisément parce qu'il y étoit établi; & tous ceux qui entreprendroient de le changer étoient sûrs de trouver en lui des conseils dangereux & des services utiles. Ce caractère l'avoit rendu cher à Fiesque dont il réglait les plaisirs, partageoit la fortune, & dirigeoit en quelque maniere les passions. Il crut possible, avec ces avantages, de refuter Calcagno, & il le fit à-peu-près en ces termes, qu'il adressa au jeune Comte:

„ Ce que vous venez d'entendre sur „ les maux qui nous accablent est plu„ tôt affoibli qu'exagéré. Nous avons „ encore plus à craindre, & n'avons „ rien à espérer. Le peuple est généra„ lement abatu par une crainte lâche, „ & la noblesse liée par un intérêt sor„ dide. Il ne reste à la République

„ qu'une

„ de une ombre de liberté, & sans se
„ livrer à des terreurs vaines, on ne
„ peut pas s'empêcher de voir que cet-
„ te ombre même va s'évanouir. Les
„ Tyrans ne se sont pas emparés de
„ toutes les forces de l'Etat; ils n'ont
„ pas subjugué les esprits & réduit
„ les Citoyens en les remplissant de
„ toutes à l'impossibilité de vivre
„ sous un Gouvernement libre, pour
„ se contenter d'une autorité bornée
„ que le caprice de la multitude ou
„ les intrigues de quelques hommes
„ hardis leur pourroit ravir. Leur
„ ambition les fait sûrement aspirer
„ au Trône, & leur fortune les y con-
„ duira. Vous seul, ô Fiesque! vous
„ pouvez écarter un si grand malheur.
„ Une naissance illustre, des richesses
„ proportionnées à l'éclat d'un grand
„ nom, un courage au dessus des évé-
„ nemens, des lumieres qui percent
„ dans un avenir reculé, une éléva-
„ tion que la bassesse commune aug-
„ mente, des amis disposés à tout sa-
„ crifier, une réputation égale à vos
„ talens & à vos vertus: voilà ce qui
„ vous autorise, du moins à l'entre-
„ prendre. Ne soyez point arrêté

„ par

„ par la considération de votre jeu-
„ nesse. Loin d'être un obstacle, el-
„ le deviendra un secours dans une
„ entreprise qui exige plutôt de l'im-
„ pétuosité que les froides réflexions
„ d'une prudence lente. Puisque Ge-
„ nes ne peut plus se passer de maî-
„ tre, épargnez-lui la honte d'obéir
„ à qui n'est pas digne de lui com-
„ mander. Que la crainte de passer
„ pour un factieux ou pour un rebel-
„ le, ne vous empêche pas de vous
„ saisir du pouvoir suprême; ces fan-
„ tômes d'infâmie formés par le pré-
„ jugé pour enchaîner des ames com-
„ munes, sont dissipés dans des éve-
„ nemens éclatans par des succès heu-
„ reux. La modération, le plus grand
„ mérite de quelques conditions, est
„ une foiblesse dans la vôtre; ou si
„ c'est un crime aux yeux du vulgaire
„ d'usurper une Couronne, il est si
„ illustre à ceux des Nations, qu'il
„ est honoré comme une vertu. Vos
„ principes, quand ils se trouveroient
„ en contradiction avec ces maximes,
„ ne devroient pas vous arrêter. Es-
„ sayez toujours le diadême: s'il vous
„ donne des remords ou des inquiétu-
„ des,

,, [illegible] rendre par générosité
,, [illegible] la liberté à un Peu-
,, ple que vous aurez tiré des fers. En
,, [illegible] pour penser qu'il est
,, [illegible] d'étranger encore des tem-
,, [illegible] ; [illegible] votre bonheur
,, [illegible] extrêmes sont deve-
,, [illegible], & que le bien pu-
,, blic, ainsi que votre sûreté particu-
,, [illegible] que vous régniez.
,, [illegible] cette révolution vous
,, [illegible] des jours tranquilles,
,, [illegible] la jalousie qu'on a con-
,, [illegible] trop fortes pour rester
,, [illegible] oisives. Bornées
,, jusqu'ici à votre humiliation, elles
,, [illegible] bien douces pas, à vo-
,, [illegible] & l'obscurité
,, [illegible] pourriez vous con-
,, [illegible] pour dissiper les soupçons,
,, [illegible] le cœur des usur-
,, pateurs, leur paroîtroient toujours
,, des pièges. Ils ne pourroient pas se
,, [illegible] que le Comte de Fiesque
,, [illegible] ambition ; & jugeant de cé
,, [illegible] feriez par ce que vous de-
,, [illegible], ils voudroient assûrer leur
,, [illegible] & leur grandeur par votre per-
,, [illegible] danger si pressant doit enfin

 ,, ter-

„ terminer vos irréſolutions. Que Jan-
„ netin, l'orgueilleux, le perfide, l'em-
„ porté Jannetin tombe dans le préci-
„ pice qu'il a creuſé pour vous : qu'il
„ y entraîne l'auteur de ſon élévation
„ & de nos malheurs, ſon dangereux
„ Père. Que leurs Eſclaves, tous
„ ceux dont ils ont ſéduit l'eſprit ou
„ corrompu le cœur, & qui pour-
„ roient les venger, périſſent avec
„ eux. Ils vivent dans une ſi grande
„ ſécurité qu'il ſuffit des moindres ef-
„ forts pour les accabler. Oſez vou-
„ loir être le maître, & avec le ſe-
„ cours ſeul de vos amis vous le ſe-
„ rez ".

Raphael Sacco, Juge des terres de la Maiſon de Fieſque, qui étudioit pendant ce diſcours le viſage du jeune Comte, y lut avec chagrin des réſolutions violentes. Comme il n'avoit ni le courage de les combattre, ni aſſez d'autorité pour les faire changer; il ſe borna à parler des précautions qu'il convenoit de prendre. Son caractére lui faiſoit voir tant de difficulté à faire la révolution, & tant d'impoſſibilité à la ſoutenir ſans alliés, qu'il inſiſta vivement pour qu'on acceptât

les

les offres de la France. Cette opinion qui avoit pour le moins quelque chose de fort imposant ne persuada pas Verrina. Il soutint qu'on feroit généralement révolté dans Genes de toute intelligence avec les Etrangers, avec les François surtout dont les imprudences avoient causé tant de maux à la République: que la jalousie de François Premier & de Charles-Quint seroit le plus sûr appui du Gouvernement qu'on alloit former, & qu'il paroissoit presque également inutile de briguer l'amitié de l'un, & de prendre des précautions contre les efforts de l'autre: qu'il ne convenoit ni à la tranquilité ni à la dignité de l'Etat, que celui qui en seroit le chef, fut moins l'allié que l'esclave d'une autre Puissance: qu'on avoit enfin plus de forces qu'il n'en falloit pour détruire environ deux cens soldats qui gardoient la Ville, & pour s'emparer de quelques Galeres qui défendoient le Port. Ces raisonnemens étoient peut-être moins solides que brillans; mais ils flattoient l'ambition, l'orgueil, la présomption de Fiesque, & ils décidérent du parti qu'on alloit prendre. Foderato fut renvoyé à Tri-

vulce avec de ces promesses vagues & équivoques, qui décrieroient un particulier, & qui font quelquefois la réputation d'un homme d'Etat. La hauteur de ce procédé & la hardiesse d'une résolution si extraordinaire n'arrêtèrent pas: il parut possible, aisé peut-être de justifier l'un & l'autre par des succès, & on s'y prit de la manière que nous l'allons dire.

Le chef de la conjuration borna d'abord son attention à ne se pas laisser pénétrer, & il le rendit en effet impénétrable. Sa conduite avoit quelque chose de si naturel & de si aisé, qu'il n'étoit pas possible d'y soupçonner le moindre mystère. Quoiqu'il ne perdit pas son projet un instant de vue, il sçavoit paroître livré à toute la dissipation des gens de son âge & de sa naissance. Il avoit l'air de suivre ses goûts en tout, lors même qu'il ne consultoit que ses intérêts, & on le croyoit passionné pour la vie privée dans le tems qu'il travailloit à se faire Souverain. Libre sous le poids important & difficile qu'il portoit, il suivoit ses vues sans lenteur ni empressement, & il n'en retarda jamais le dénoûment par ses in-

incertitudes, ni ne le hâta par son impatience. Ses actions, sans avoir un air de système, se rapportoient toutes à son but; il ne perdoit pas une démarche, un mot, un regard.

André Doria, malgré la profonde connoissance qu'il avoit des hommes, se laissa imposer par ces apparences. Soit qu'il fut séduit par les marques d'admiration que Fiesque lui donnoit sans cesse, ou qu'il n'eut simplement que cette confiance ordinaire aux vieillards qui ont fait de grandes choses, il ne lui tomba pas dans l'esprit que sa vie ou sa fortune fussent en péril. Peut-être aussi que la pénétration ne lui suffisoit pas pour deviner une conjuration si peu vraisemblable, & qu'il auroit fallu pour le mettre sur la voie d'heureux hazards qui n'étoient pas encore arrivés, ou un caractère défiant qu'il n'avoit jamais eu. Junnetin, avec moins de lumières pour voir ce qui se passoit, avoir le cœur assez corrompu pour le deviner, si on n'eut été au-devant de ses soupçons. Fiesque les prévint en lui prodiguant de ces faux témoignages d'estime & d'attachement que la politique a toujours

voulu justifier contre la morale : l'habitude qu'il avoit contractée de sacrifier ses répugnances à ses intérêts, le rendit capable de ce grand effort. Un autre moyen moins en usage, & par-là plus sûr, lui servit encore beaucoup à aveugler ses ennemis : il ouvrit indistinctement son Palais à toute la Noblesse qui y trouvoit du goût, de la politesse, de la profusion, & de la magnificence, sans liaison intime ni attachement particulier. En recevant ainsi tout le monde, il évita les raisonnemens qu'auroit occasionnés une vie plus retirée ; & en ne montrant de prédilection pour personne, il empêcha qu'on n'imaginât qu'il pensoit à former un parti. Il est vrai qu'il se privoit, par cette conduite, du secours des Membres les plus distingués de l'Etat ; mais tant de raisons devoient leur faire craindre le pouvoir d'un seul, qu'il n'eut pas été prudent d'espérer qu'on les ameneroit un jour à le procurer.

Les négocians, cette précieuse portion de Citoyens si honorée dans le Gouvernement populaire, si opprimée dans le despotique, si négligée dans

le

L 4 ten-

tenté de tenir à la multitude par les négocians ; & peut-être cela auroit-il suffi, s'il n'eut été question que de changer la forme du Gouvernement. Il falloit à Fiesque, qui avoit des vûes particuliéres, des complices qui tinssent plus à sa personne qu'à son parti ; & il employa, pour s'en procurer, des moyens qui sont toujours infaillibles entre les mains des gens habiles. Il obtint l'admiration du Peuple par un extérieur brillant, sa confiance par des maniéres ouvertes & polies, & son affection par des bienfaits. Le hazard qui vient presque toujours au secours de ceux qui en savent profiter, & qui est peut-être une des ressources sur lesquelles on doit le plus compter dans les grandes entreprises, lui fournit une occasion très-précieuse, de rendre, sans devenir suspect, plus vifs & plus étendus tous les sentimens qu'il avoit inspirés. Les Ouvriers en soye, qui formoient dans Genes un corps très-nombreux, se trouvoient dans l'indigence par une suite de contre-tems qui depuis longtems faisoient languir leur commerce. Fiesque leur prodigua à tous des

se-

voit compter sur l'appui du Pape Paul troisiéme son Pére à qui il devoit son élévation, & que les autres étoient ouvertement protégés par l'Empereur, on paroissoit déterminé des deux côtés à soutenir ses prétentions par la voye des armes. L'incendie pouvoit si aisément s'étendre & se communiquer au territoire de Genes, qu'il parut heureux même aux Doria, que quelqu'un qui avoit des possessions fort considérables sur la frontiére, voulut bien faire les efforts & les dépenses nécessaires pour l'arrêter. Cette sécurité donna le tems à Fiesque de rendre deux mille de ses vassaux capables de concourir efficacement à l'exécution de ses projets, & la facilité de conclure un Traité qui devoit la rendre plus facile.

Sa pénétration lui avoit fait découvrir d'abord dans Farnése un fonds d'inquiétude qui pouvoit être également un vice de son caractére, ou une suite de sa situation. En examinant ensuite les choses de plus près, il avoit démêlé, que ce Prince craignoit d'être dépouillé, à la mort du Pape, de ses Etats qui étoient un dé-

démembrement du Milanès. Comme il n'étoit guères possible de prévenir cet événement, sans affoiblir les Espagnols en Italie, Fiesque crut pouvoir hasarder la confidence de ses vues dont le succès conduiroit nécessairement à ce but. Le Duc de Parme goûta l'idée qu'on lui proposoit. Une révolution à Gênes lui parut un moyen infaillible, pour arrêter l'ambition d'un ennemi redoutable, & pour le chasser peut-être de la Lombardie. Dans cette espérance, il s'engagea à fournir un secours de deux mille hommes, lorsque le tems de s'en servir seroit arrivé.

Soit que le Gouverneur de Milan, Ferrand Gonzague, soupçonnât le mystère de cette négociation, ou qu'il eut seulement des notions vagues de ce qui s'étoit passé à Rome & en France, il avertit André Doria de tout ce qu'il sçavoit. L'indifférence qu'on montra pour ses premiers avis le chagrina sans le rebuter; & il en donna bientôt de nouveaux, fondés sur des conjectures moins incertaines, & accompagnés de raisonnemens plus vifs & plus pressans. Ce zèle & ces allarmes d'un Ministre

éclairé & ferme auroient dû ouvrir naturellement les yeux sur les précipices qui s'ouvroient de toutes parts : le retour de Fiesque à Genes rassura contre des craintes qu'on avoit beaucoup de penchant à croire imaginaires, & mit le comble à l'aveuglement. Il flatta André avec tant d'adresse, & marqua tant de goût pour Jannetin : on lui trouvoit une tranquillité si vraye dans l'esprit, & une si grande liberté dans les manières, que sa présence seule fit tomber toutes les accusations. La sécurité fut poussée si loin, qu'on vit arriver dans ces circonstances, sans en concevoir le moindre ombrage, une des quatre galères que tout le monde sçavoit lui appartenir, & que son frère Jerôme commandoit au service du Pape. Le but réel étoit de s'en servir, pour se rendre maître du port, & l'apparent de l'armer en course contre les Turcs. Il entra dans la ville sous ce prétexte un grand nombre des Soldats de Farnese & des Vassaux de Fiesque qu'on fit passer pour des avanturiers destinés à former l'équipage dont on avoit besoin. Ce secours, quelques Soldats de la Garnison qui s'étoient laissés

laissés corrompre, & environ dix mille habitans très-déterminés, dont Calcagno, Verrina & Sacco s'étoient assurés sans se découvrir, paroissant suffire à la révolution qu'on méditoit, les Conjurés s'assemblérent pour prendre une derniére résolution.

La mort des Doria & de leurs partisans les plus affectionnés, fut d'abord unanimement résolue; mais on ne fut pas si aisément d'accord sur la maniére de la procurer. Verrina vouloit qu'on saisit la conjoncture d'une premiére Messe qu'un Ecclésiastique de qualité devoit célébrer dans peu, & à laquelle André & Jannetin devoient assister avec leurs amis: il trouvoit dans cette démarche tout ce qu'il croyoit qu'on y devoit chercher, la célérité, la facilité & la sureté. Fiesque qui aimoit la décence jusques dans le crime, fut révolté d'une idée qui lui paroissoit offenser la Religion; & il ne voulut devoir ni sa vengeance ni son élévation à un sacrilége.

Cette délicatesse fit imaginer un autre expédient, qui avoit peut-être quelque chose de moins odieux, & qui étoit certainement plus criminel. Fiesque

devoit donner à la principale Noblesse de la République, une fête, pour le mariage de Jules Cibo son beau-frére, avec une sœur de Jannetin. Verrina lui proposa d'égorger d'un seul coup tous les convives, & de s'emparer sur le champ de l'autorité. Quelques Historiens prétendent que ce projet n'eut pas lieu, parce qu'il n'étoit pas possible d'envelopper dans le massacre général Jannetin qu'une affaire indispensable fit sortir ce jour là de Genes: le plus grand nombre a écrit que Fiesque avoit montré une répugnance invincible pour une trahison qui blessoit les Loix de l'honneur, & qui finiroit toujours par être regardée comme un assassinat. Ce plan fut suivi de quelques autres que des discussions fort sages firent rejetter. On s'arreta enfin à celui qui va être développé; & on choisit, pour l'executer, la nuit du premier au second Janvier de l'an 1547. L'époque étoit adroitement fixée. Comme le Doge qui sortoit de place le premier du mois ne pouvoit être remplacé que le quatre, la République devoit se trouver dans une espéce d'A-

tirer parti.

Le jour arrêté pour la révolution commençoit à peine à luire, que Fiesque plaça aux portes de son palais des gens de confiance qui avoient ordre d'y laisser entrer tout ce qui se présenteroit, & défense d'en laisser sortir personne. Ses confidens y réunirent après cette précaution, les Soldats & les Citoyens dont ils s'étoient assûrés, & y firent secretement apporter des armes. Pour lui, après avoir reconnu de nouveau tous les postes dont il lui étoit important de se rendre maître, & réfléchi encore une fois sur les moyens qu'il avoit imaginés pour s'en emparer, il se rendit sur le soir chez les Doria. Jannetin aveuglé, comme tous les gens fiers, par des déférences, approuva qu'il fit partir dans la nuit la Galere qu'il feignoit d'envoyer en course, & il se chargea d'y faire consentir son pére, s'il venoit à être instruit de la chose avant qu'elle fut faite, ou de la lui faire agréer après l'évenement. La suite fit voir que ces précautions étoient sages & même indispensables. Il n'y avoit qu'une heure qu'on les avoit

prises,

prises, lorsque quelques Officiers inquiets des mouvemens extraordinaires qui se faisoient de toutes parts, & frappés d'un bruit sourd qui précede toujours les grands orages, avertirent de ce qu'ils avoient vû, & de ce qu'ils soupçonnoient. Leurs allarmes auroient éclairé sans doute André, si son fils ne lui en eut imposé par l'ascendant qu'il avoit sur lui, & par la confidence qu'il lui fit de ce qui se passoit: il ajouta qu'on ne lui en avoit fait un mystère que dans la crainte qu'il ne désapprouvât, comme Amiral de l'Empereur, un armement qu'il pouvoit croire propre à rompre la treve que ce Prince avoit eu tant de peine à conclure avec les Turcs. Cette délicatesse gagna un esprit qui avoit beaucoup perdu de sa force, & le détermina à consentir à une entreprise qu'il restoit le maître de désavouer si les circonstances l'exigeoient.

Tandis que ces choses se passoient au Palais Doria, Fiesque se rendoit dans la maison de Thomas Assereto son partisan zélé. Il y trouva, comme il s'y attendoit, trente des plus considérables Bourgeois de Genes que Verri-

na

ne y avoit attirés sous divers prétextes. Il les détermina facilement à aller souper chez lui, où, au lieu d'un festin, ils ne trouvèrent que des gens inconnus, des armes, & des soldats. L'étonnement où les jetta ce spectacle lui donna occasion de leur parler ainsi.

„ C'est trop longtems souffrir, mes „ amis, les maux qui nous accablent. „ Des cœurs vraiment Républicains „ auroient effacé la honte de leurs „ fers par la mort de leurs Tyrans. „ Le desir de recouvrer la liberté au„ trement que par la vengeance seroit „ un opprobre dont il faudroit rougir; „ & l'espérance une chimére dont il „ seroit absurde de se repaître. Cha„ que démarche que font les Doria est „ un pas vers l'autorité souveraine, & „ nous ne saurions tarder à prendre „ une résolution hardie & généreuse, „ sans assûrer le succès de leurs pro„ jets. Déjà vingt Galeres les ren„ dent maîtres du Port; ils disposent „ à leur gré des forces du Milanès, „ & toute la Noblesse de l'Etat est à „ leurs ordres. S'ils n'avoient pas cru „ essentiel d'ajouter à ces avantages „ celui de ma perte qu'ils ont cherché

„ à

„ à procurer par le fer & par le poi-
„ son, Genes ne jouiroit pas même
„ de cette ombre d'indépendance qui
„ l'aveugle sur sa situation. J'ai des
„ preuves que l'Empereur s'est enga-
„ gé à favoriser leur usurpation. Ce
„ traité, si nous sommes lâches, hâ-
„ tera notre esclavage, & justifiera,
„ si nous sommes Citoyens, des réso-
„ lutions extrêmes. Ce n'est qu'en
„ versant du sang que vous pouvez
„ transmettre à vos descendans les loix
„ que vous avez reçues de vos péres.
„ Doria ou la Patrie, il faut sacrifier
„ nécessairement l'un ou l'autre. J'of-
„ fenserois votre courage, si je vous
„ croyois capables de balancer. Cet
„ appareil de guerre qui est sous vos
„ yeux, & qui vous a d'abord étonnés,
„ doit vous animer à la ruine de deux
„ ambitieux qui se croyent nés pour
„ vous subjuguer. Il y a beaucoup de
„ gloire & peu de péril dans ce que je
„ vous propose. D'un côté, nos enne-
„ mis n'ont point pris de précaution
„ contre un péril qu'ils ne soupçonnent
„ pas; & de l'autre, mes mesures sont
„ si bien concertées, qu'il est comme
„ impossible au hasard de les déranger.

„ J'ai

„ J'ai ici trois cens soldats armés, &
„ dans le Port une galere bien équip-
„ pée. [illegible] des portes & de pa-
„ [illegible] La plupart des [illegible]
„ [illegible] n'attendent que mes ordres pour
„ [illegible] un mouvement. Deux mil-
„ le de mes Vassaux, & [illegible]
„ [illegible] que me fournit le Duc de [illegible]
„ [illegible] arriveront aussitôt que je le
„ voudrai. Que vous dirai-je enfin?
„ Mon entreprise est telle, [illegible]
„ [illegible] J'ai [illegible]
„ [illegible] avoir [illegible] je
„ ne vous y associe que pour en par-
„ tager l'honneur. [illegible]

[illegible] discours [illegible] des dispositions [illegible]

[illegible]

occasions traite nécessairement en ennemis ceux qui ont refusé d'être complices. Il n'y en eut que deux qui alléguant une horreur invincible pour les actions périlleuses & sanguinaires, demandèrent à être dispensés de prendre part à une affaire où ils seroient plus embarassans qu'utiles. L'indignation que causa dans l'assemblée une proposition qui couvroit si visiblement un attachement secret pour les Doria, auroit été suivie de la mort de ceux qui la faisoient, sans la modération raisonnée de Fiesque. Il sentit que les Conjurés n'avoient pas besoin d'un spectacle sanglant pour être animés; & il crut qu'un acte d'humanité fait dans une occasion aussi délicate lui concilieroit de plus en plus la multitude. Ces réflexions le déterminerent à s'assûrer seulement de deux hommes sur lesquels il ne pouvoit pas compter. Après cette précaution il quitta un instant ses complices qui prenoient quelque nourriture à la hâte, en s'exhortant mutuellement à bien faire, & il entra dans l'appartement de sa femme.

C'étoit Eléonor Cibo. Elle étoit jeune, belle, sensée & vertueuse. L'at-

ta-

tachement qu'elle avoit pour son mari étoit si vif qu'il absorboit en quelque maniere tous les mouvemens de son ame, & lui tenoit lieu de tous les plaisirs. Fieſque, quoique sensible à d'autres passions que celle de l'amour, répondoit à des sentimens si tendres. Malgré ce retour, peut-être même à cause de ce retour, il ne lui avoit rien communiqué de ses projets. Il avoit craint sans doute que les larmes d'une personne chérie ne le rendissent foible, & il n'avoit espéré d'être ferme que lorsqu'il auroit pris des engagemens indissolubles. Une raison aussi forte l'avoit déterminé à prier Paul Pansa, un de ses amis d'entretenir Eléonor dans un lieu du Palais fort écarté, pendant que les Conjurés s'y rendoient de toutes parts. Cette précaution, pour lui dérober la connoissance des préparatifs d'une scene affreuse, s'étoit trouvée insuffisante; & elle avoit assez vu de choses pour n'être pas surprise, lorsque son époux lui annonça ce qu'il alloit entreprendre. Des pleurs, les expressions d'une tendresse extrême, le silence, le désespoir, tout ce qui pouvoit faire changer cette résolution fut employé inu-

tilement. Fiesque se montra inébranlable. *Il n'est plus tems, Madame*, dit-il à sa femme qui étoit à ses pieds, en la relevant; *& dans une heure, je ne suis plus; ou vous verrez dans Genes toutes choses au-dessous de vous.* Il sortit après ces paroles, & alla faire avec les conjurés ses dernieres dispositions.

Dès qu'elles eurent été arrêtées, Verrina se rendit un peu après l'entrée de la nuit sur la galere de Fiesque qui étoit son poste. Il donna par un coup de canon le signal de l'attaque; & l'action fut aussi-tôt engagée dans l'ordre qui avoit été projetté. Corneille frere naturel du Chef de la conjuration chargé de se rendre maître de la Porte de l'Arc, en vint à bout avec trente hommes, & montra dans cette occasion de la ruse & de la valeur.

Jerôme & Ottobon ses freres légitimes, suivis de Calcagno ne trouverent pas autant de facilité à la Porte de S. Thomas. Elle étoit défendue par les deux Lercaro, Officiers intrépides, vigilans, expérimentés, & devoüés aux Doria. Quoiqu'ils eussent été surpris, leurs efforts pour n'être pas vaincus ba-

balancerent ceux qu'on faiſoit pour les vaincre, juſqu'à ce qu'une partie de leur troupe qui avoit été gagnée, tourna ſes armes contre eux, & que l'autre découragée par ce revers prit la fuite: ils virent cette trahiſon & cette lâcheté ſans ſe laiſſer ni corrompre ni abattre, & ils continuerent preſque ſeuls le combat. Le cadet fut tué, & l'aîné fait priſonnier. Cet évenement venoit d'aſſurer la porte aux Conjurés, lorſque Jannetin, éveillé par le bruit qui s'y étoit fait, arriva accompagné ſeulement d'un Page. Il fut reconnu à la lueur d'un flambeau qu'on portoit devant lui, & maſſacré avec une fureur dont il y a peu d'exemples. Son Pére n'auroit pas eu une deſtinée plus heureuſe, ſi, comme on en étoit convenu, les vainqueurs euſſent marché au Palais Doria après leur premier avantage. La certitude qu'ils avoient qu'un homme de quatre-vingts ans ne pouvoit ni leur nuire ni leur échapper, les empecha de s'aſſûrer de ſa perſonne, ou plutôt l'avarice de Jerôme qui craignoit d'expoſer à l'avidité du ſoldat des richeſſes qu'il étoit réſolu de s'approprier, l'obligea de ralentir leur ar-

ardeur. Cette faute donna le tems aux domeſtiques d'André de le faire monter à cheval, & de le mettre dans le chemin de Maſone, Château à quinze mille de Genes.

Tandis qu'un Vieillard célebre dans l'Europe par ſa valeur, commettoit une lâcheté qui ne doit ſurprendre que ceux qui n'ont pas étudié les hommes, Aſſerato échoüoit dans le projet qu'il avoit formé de s'emparer par artifice de la porte de la Darſene. Scipion Borgognino répara par une attaque vive, bruſque & audacieuſe ce malheur qui pouvoit tout perdre, & ouvrit, en emportant un poſte auſſi important, une communication libre entre les conjurés qui étoient dans la Ville, & ceux qui combattoient dans le Port.

Ces derniers avoient à leur tête le Comte de Fieſque, qui après avoir établi tous les corps-de-garde néceſſaires, s'étoit rendu dans l'endroit où le péril étoit plus grand, l'intelligence plus eſſentielle, & le ſuccès plus déciſif. Il avoit trouvé en y arrivant, que Verrina, ſuivant les ordres qui lui avoient été donnés, s'étoit placé avec ſa galere à l'entrée de la rade pour empêcher cel-

celles de Doria qui étoient désarmées de s'éloigner ; & il avoit profité de cette manœuvre avec beaucoup d'adresse, de vivacité, & de bonheur. Les secours qui lui arrivèrent par la porte de la Darsène, lorsqu'elle eut été forcée, en augmentat ses moyens, accélererent ses avantages : quelques heures de plus & un peu de constance devoient presque nécessairement le rendre maître de toutes les galeres.

Cette certitude redoubla par-tout l'activité & le courage des Conjurés, qui, après s'être fortifiés à la hâte, dans les postes dont ils s'étoient emparés, se répandirent dans les rues, en criant *Fiesque* & *Liberté*. Ces deux mots, dont l'un rappelloit à un grand nombre d'Ouvriers le nom de leur bienfaiteur, & l'autre réveilloit dans tous les esprits l'idée du plus grand des biens, séduisirent la populace qui prit aussi-tôt les armes. Les Citoyens riches livrés à une inquiétude mortelle, & à une consternation affreuse, attendirent dans l'inaction ce que le sort décideroit de leur vie & de leur fortune. La plupart des Nobles oubliant lâchement l'intérêt qu'ils avoient à soutenir le

Gouvernement établi, & à empêcher une révolution, demeurérent dans leurs maisons pour les garantir s'ils pouvoient du pillage. Le Ministre de l'Empereur se seroit deshonoré par une fuite honteuse, si on ne lui eut représenté que le caractére dont il étoit revêtu, & le respect qu'imprimoit sa Cour, rendroient sa personne sacrée, quelque issue qu'eussent les mouvemens qui se faisoient. Il fut si bien rassuré par ce discours qu'il se rendit au Palais pour y conférer avec Nicolas Franco, qui en qualité de Doyen du Sénat, gouvernoit l'Etat durant l'interrégne, le Cardinal Doria, & quelques autres personnes d'un rang distingué sur la conservation de la République.

Il ne falloit pas des lumiéres fort étendues pour voir qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre; c'étoit puisqu'on se trouvoit hors d'état de faire face de plusieurs côtés, de rassembler le peu qu'on avoit de forces dispersées, & d'attaquer avec vigueur le corps des Conjurés. Selon toutes les apparences, des Troupes disciplinées, commandées par des Chefs autorisés; & conduites avec tout l'ordre que permettoient

voient les circonſtances, auroient battu des artiſans qui n'obéiſſoient proprement à perſonne & qui combattoient comme au hazard. Un premier ſuccès auroit encouragé les Citoyens timides, déterminé les incertains, & intimidé ceux qui troubloient leur patrie: cette révolution dans les eſprits en auroit preſque néceſſairement entraîné une dans les affaires; & le déſordre auroit fini par la mort, la fuite ou la ſoumiſſion de ceux qui le cauſoient. Si de malheureux hazards avoient rendu inutile une réſolution ſi ſage, il reſtoit une reſſource qui, employée à propos & avec dignité réuſſit ordinairement: le Magiſtrat ſe ſeroit montré avec cet appareil qui raſſure les gens de bien, qui impoſe aux foibles, & qui déconcerte les ſcélérats: le reſpect & la crainte des Loix auroient tenu lieu de Soldats & d'armes.

Soit que ces réflexions ne ſe préſentaſſent pas à ceux qui avoient l'autorité en main, ou qu'ils trouvaſſent à les ſuivre des dangers, & des difficultés dont l'hiſtoire ne parle point, ils prirent une réſolution, qui ne pouvoit guéres produire d'autre effet que

de faire voir qu'ils en avoient pris une. Boniface Lomellino, Christophle Pallavicin, & Antoine Calva, les plus déterminés d'entre les Sénateurs furent envoyés avec environ cinquante hommes pour reprendre la porte de Saint Thomas. Avant d'y arriver, ils furent chargés par une troupe de Conjurés qui les poussa jusques dans la maison d'Adam Centurione dont ils n'étoient pas éloignés. François Grimaldi, Dominique Doria, & quelques autres Gentilshommes qui y étoient, se joignirent à eux; & ils continuerent tous ensemble l'entreprise qui venoit d'être traversée. Le poste qui étoit de la derniére importance fut attaqué & défendu avec toute l'intrépidité possible: il y eut beaucoup de sang répandu; & l'avantage longtems balancé resta aux plus opiniâtres, & par conséquent aux rebelles.

Une tentative aussi funeste, dégoûta la partie du Sénat qui étoit assemblée de la force ouverte, & tourna ses vues vers la négociation. La difficulté étoit de trouver des agens, de leur donner des instructions qui eussent un point fixe, & de parvenir à les faire écou-

ter:

ter : Hector de Fiesque, Augustin Lomellino, Ansaldo Justiniani, Ansaldo Spinola, & Jean Balliano furent chargés de la commission : ils n'étoient autorisés qu'à demander le jugement du tumulte, & il leur étoit ordonné de s'adresser à celui qui étoit visiblement l'auteur de tout ce qui se faisoit, & que le bruit public supposoit au port. Les négociateurs furent attaqués contre leur attente ; & comme ils marchoient sans précaution, ils furent mis en fuite avec leur escorte. Justiniani seul tint ferme, & il demanda froidement à parler, au nom de la République, au Comte de Fiesque.

Cet homme dangéreux n'étoit déja plus : en voulant passer sur une galère, où des cris qu'il entendit lui firent craindre que les forçats ne cherchassent à briser leurs chaînes, il étoit tombé dans la mer, & s'y étoit noyé. Sa mort étoit un mystère que personne n'avoit pénétré, & que Verrina qui en avoit été le premier instruit n'avoit communiqué qu'aux principaux de son parti, qui le devoient savoir. Le secret pouvoit être facilement gardé jusqu'à la fin de l'action, sans la va-

vanité puérile de Jérôme qui répondit à Justiniani, qu'il n'y avoit plus d'autre Comte del Fiesque que lui, et qu'il n'écouteroit les propositions qu'il avoit à lui faire, que lorsqu'on lui auroit livré le Palais. Une réponse aussi impudente eut les suites qu'elle devoit avoir. Le Sénat, rallumé par le seul événement qui pût changer sur le champ et d'une manière stable la situation des choses, montra de la fermeté, et les Conjurés, par une raison contraire, perdirent toute leur audace: à mesure que la mort de leur Chef se répandoit, et elle se répandit fort vite, on voyoit les esprits se refroidir, le courage expirer dans tous les cœurs, et les armes tomber des mains de ceux mêmes que des haines plus vives, de plus grands intérêts, ou un caractère plus emporté avoient rendus jusqu'alors plus redoutables que les autres, se hâtoient d'abattre par la retraite commune. La révolution fut générale, et au point du jour il n'y avoit pas un seul factieux dans toutes les rues de Gênes: ils étoient tous retirés dans leurs maisons, dispersés dans la campagne, ou rassemblés dans quelque palais.

Tandis

Tandis qu'on se livroit d'un côté aux impressions d'une peur extrême, on délibéroit de l'autre au Palais, sur le parti qu'il convenoit de prendre. Des Sénateurs vindicatifs, visés du sévérer, vouloient armer la rigueur des Loix, contre les rebelles qui se soumettoient, & faire attaquer à force ouverte ceux à qui il restoit encore des ressources pour se défendre. Les Chefs de l'Etat, que des préjugés, des passions, un zéle inconsidéré & des intérêts particuliers ne gouvernoient pas, montrérent plus de modération. Ils trouvoient inhumain d'immoler des Citoyens qui n'étoient dans le crime que depuis quelques heures, que le hazard ou la foiblesse y avoit engagés, qui s'y trouvoient en quelque maniére sans le savoir, & qui n'avoient fait que céder à une séduction dont les plus vertueux avoient eu bien de la peine à se défendre. Ce sang en leur paroissoit pas assez corrompu pour devoir être versé, & ils croyoient possible, aisé même de le rappeller à l'amour de l'ordre, du devoir, & de la Patrie, par une indulgence qui dans les circonstances où l'on se

trouvoit, ne pourroit pas paſſer pour une foibleſſe. Une opinion auſſi raiſonnable prévalut ; & il fut arrêté qu'on porteroit aux mécontens des paroles de paix & de concorde.

Paul Panſa * fut chargé de cette commiſſion difficile & honorable. Perſonne n'avoit, ni dans le Sénat dont il étoit membre, ni dans le public dont il étoit l'idole un réputation plus entiére & plus éclatante. L'idée qu'on avoit de ſa probité étoit ſi forte, que l'amitié reconnue qui étoit entre le Comte de Fieſque & lui, ne fut pas capable de le rendre ſuſpect. Panſa qui étoit vertueux, & ce qui eſt encore plus important dans les affaires, qui

* Paul Panſa avoit été chargé comme nous l'avons vu d'entretenir la Comteſſe de Fieſque pendant que ſon mari faiſoit les diſpoſitions qu'on vouloit lui cacher. Il ſeroit bien ſingulier que Fieſque eut donné une pareille commiſſion à tout autre qu'à un conjuré ; cependant l'Hiſtoire n'en dit rien, & la confiance que le Sénat marqua à Panſa, paroît prouver qu'il n'étoit pas regardé comme tel. Voilà de ces nuages que les premiers Hiſtoriens laiſſent quelquefois dans leur narration, & que les Ecrivains poſtérieurs ne ſont plus en état d'éclaircir.

qui avoit la réputation de l'être, parla aux Conjurés; & il les persuada. Sur la promesse qu'il leur fit d'un pardon entier & sincère de ce qui s'étoit passé, ils mirent bas les armes: l'acte d'abolition leur fut livré immédiatement après, signé & scellé par Ambroise Senaregua Sécretaire de la République.

Ces formalités ne rassurérent pas Ottobon de Fiesque, Verrina, Calcagno & Sacco, qui convaincus que les crimes de léze-Majesté ne sont jamais remis sincérement dans les Etats libres, allérent chercher un azile en France. Jérome de Fiesque les y auroit suivis, si la crainte qu'une retraite si équivoque ne servit de prétexte, pour le dépouiller des immenses possessions dont il venoit d'hériter, ne l'avoit déterminé à se retirer dans sa forteresse de Montobio. Tout le reste rentra paisiblement & comme sans efforts dans l'ordre accoutumé. La conspiration avoit commencé avec la nuit, & le jour suivant n'étoit pas fini, qu'il n'en restoit aucun vestige.

Les Sénateurs, dans les premiers transports de leur joye, envoyérent à

André Doria une députation chargée de le ramener & qui le conduisit en effet à Gènes. Il y fut reçu avec des distinctions qu'on ne devroit pas encore dans des Gouvernemens populaires, où elles déparent l'égalité qui en est la base. Cet aspect ne lui fit pas oublier la honte dans laquelle il s'étoit couvert en fuyant, mais il lui fit sentir qu'il lui restoit encore assez de pouvoir pour se venger de ceux qui en étoient la cause. Dans cette pensée il se rendit le lendemain de son arrivée au Sénat, où tout entier à son ressentiment, il s'éleva avec un emportement que son âge ne sembloit pas comporter, & avec plus de hauteur que l'assemblée n'en auroit dû souffrir contre l'accommodement qui avoit été fait. L'indulgence qu'avoit eue le Souverain de traiter avec ses sujets lui paroissoit une lâcheté qui tôt ou tard renverseroit l'Etat, si par une sévérité devenue malheureusement nécessaire, on n'en prévenoit les suites. Ses créatures & ses amis appuyèrent avec succès, de leur éloquence, de leurs intrigues, & de leur crédit, des vues si contraires à la sureté publique. En

[illegible] que la crainte [illegible] [illegible] justes, décida du parti qu'on prit [illegible] la mémoire du Comte de Fiesque [illegible] Ses fréres & ses plus [illegible] Partisans furent condamnés [illegible] On rasa ses Palais [illegible] Paul Pansa fut enfin envoyé à [illegible] au Sénat [illegible] de la République [illegible]

Une proposition aussi odieuse [illegible] résolution de [illegible] les ruïnes de [illegible] se prépara à une défense [illegible] pour laquelle il ne pouvoit [illegible] que sur ses propres forces [illegible]

 de

de Parme, loin de penſer à le ſecourir comme il devoit ſecrétement peut-être, s'emparoit par ambition & par politique de quelques Châteaux que la maiſon de Fieſque avoit dans le Plaiſantin. Les Miniſtres qui gouvernoient la France étoient trop livrés aux intrigues qu'avoit fait naître à la Cour la mort de François Premier, pour s'occuper d'autres intérêts. Les Conjurés qui s'étoient retirés à Marſeille après leur déſaſtre, y avoient beaucoup éprouvé de cette pitié barbare dont l'orgueil ſe plaît à accabler les malheureux; mais on leur avoit refuſé l'admiration qu'arrachent aux grandes ames les actions extraordinaires, lors même qu'elles ne ſont pas tout-à-fait juſtes. Ce traitement les avoit préparés à ſe paſſer d'appui. Ils ne furent ni ſurpris ni abattus, lorſqu'on ne leur en donna point; & ils ſe rendirent ſeuls à Montobio, déterminés à vaincre ou à mourir. Leur audace qui avoit quelque choſe de très-impoſant, auroit peut-être fait ſouhaiter au Sénat qu'on pût trouver quelque voie d'accommodement, ſi l'Empereur ne l'eût entraîné par ſon autorité dans une réſolution contraire.

Ce

Ce Prince avoit appris en Allemagne où la guerre contre les Protestans l'occupoit alors, tous les mouvemens qui s'étoient faits à Génes. Il avoit craint & dû craindre que cette étincelle ne rallumât un incendie qu'il ne seroit pas à portée d'arrêter, & qui embrâseroit la Lombardie. Quoique le sort qu'avoit eu la conjuration, l'eût un peu rassuré, il ne devoit pas être tout-à-fait tranquille, tandis que les mécontens resteroient les maîtres d'une Place importante qui pouvoit servir de porte aux François pour rentrer en Italie. Il est vrai que cette Puissance avoit pris du dégoût pour des guerres si éloignées, & que ses intérêts demandoient qu'elle y renonçât; mais il étoit possible que le desir qu'avoit Henri II. de signaler son avénement au Trône par quelque expédition considérable, changeât les inclinations & la politique d'une Nation qui a toujours préféré ses Rois à sa Patrie. Des réflexions si judicieuses déterminérent Charles à presser le siége de Montobio. Il fut formé avec beaucoup de célérité, & conduit avec assez d'intelligence par Augustin Spi-

 nola.

nola. Des pluyes abondantes inondérent presque toujours son camp; les munitions de guerre lui manquérent souvent: Son artillerie étoit mauvaise, & elle creva: il n'avoit que deux mille hommes; & cependant il réduisit les Assiégés à se rendre à discrétion après quarante-deux jours d'une résistance aussi vive & aussi opiniâtre qu'elle pouvoit l'être. Leur destinée fut telle qu'ils l'avoient dû prévoir. Le Sénat plus inflexible que jamais, les condamna tous à mort; & la Sentence fut exécutée avec une sévérité qui marquoit plus de passion que de justice. Ottoboni resté en France pour ménager des secours à son frére, n'ayant pu le sauver, pouvoit le venger un jour: L'ennemi de sa maison le poursuivoit partout, & le fit périr enfin au bout de huit ans par un genre de mort qui n'a jamais été connu que des Tyrans.

Ainsi finit une conspiration qui, sans la mort du Comte de Fiesque, auroit changé l'Etat de Génes, & qui par l'évènement, établit sur des fondemens presque inébranlables l'autorité qu'on avoit voulu détruire.

Fin du Le Tome & de la seconde Partie.

TA-

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cette Seconde Partie.

ABbayes en Suède, forcées par Gustave à loger des gens de guerre. 98.

Accusation [illegible] contre Wolsey. 138.

Administrateurs, noms des Souverains de Suède, lorsque cet Etat eut rompu son union avec le Dannemark. 57. Suppression de cette dignité. Elle est rétablie dans la personne de Gustave. 57.

Adornes (les) famille puissante de Genes. 215.

Albert Roi de Suède, aliène les esprits de ses sujets, & est forcé de renoncer au thrône. 93.

Alençon (la Duchesse d') Anne Boulen [illegible] au service de cette Princesse. 97.

Allemagne, les Universités de ce pays consultées sur le mariage de Catherine, répondent suivant leur conscience. 160. Redoute les entreprises de Charles-Quint. ibid.

Ambassadeurs de France à Londres. 109. Obtiennent Marie, fille de Henry VIII. pour François I. ou son second fils. ibid. L'Evêque de Tarbes étoit un des trois. 110.

Andersson, d'une naissance obscure. 71. Est destiné à l'Archidiaconé de Stregnes. 72. Gustave le fait Chevalier de Suède. ibid. Quels étoient son caractère & son génie. ibid. & suiv. Son influence sur les affaires de la Suède. 73. Il favorise l'introduction du Lu-

thera-

théranisme dans la Suéde. 75. Appuye efficacement les propositions de Gustave aux Etats de Vesteras. 86.
Angelis, (de) sa commission de la part de l'Empereur auprès du Pape. 113.
Angers (Jurisconsultes d') leur avis sur le mariage de Cathérine. 157.
Angleterre, simplement Schismatique sous Henry, Zuinglienne sous Edouard, redevenue Catholique sous Marie. 202. S'est formée sous Elisabeth, un corps de doctrine particulière. *ibid.*
Anglois, mécontens du Gouvernement. 131. Les grands de cette nation écrivent en commun une lettre au Pape. 163. (Le peuple) devient aussi favorable au divorce qu'il y avoit été contraire. 167.
Anne, substituée par le testament d'Henry VIII. à Edouard son frére. 210.
Anne de Boulen. *V.* Boulen.
Anne de Cleves, quatriéme épouse d'Henry VIII. 208. Il la répudie, après avoir fait déclarer son mariage nul. *ibid.* & 209.
Appel au futur Concile par les Ministres de Henry, de tout ce qu'avoit fait le Pape contre ce Prince. 194.
Arcamboldi, (Jean-Ange) Legat de Leon X. pour la distribution des indulgences. 15. Commence sa mission par le Dannemark. *ibid.* Y est bien accueilli du Prince & du peuple. 16. S'il seconda les vuës de Christiern sur la Suéde. *ibid.* Christiern lui prend les deniers provenus des indulgences. 26.
Argenterie des Eglises de Suéde, fondue pour les besoins de l'Etat. 78.

Arrêt du Sénat de Suéde, qui entame les dixmes, & ordonne la fonte de l'argenterie des Eglises & des cloches. *ibid.*
Artus, fils d'Henry VII. épouse Cathérine d'Arragon. 90. Meurt l'année suivante. *ibid.*
Avide, Seigneur Suédois. 50.
Alfereto, Partisan de Fiesque. 256 & 264.
Avocats du Roi & de la Reine d'Angleterre, dans l'affaire du divorce. 137. Leurs moyens & argumens respectifs. *ibid.* & 139. Avocats plaident en plein Consistoire, la cause du Roi & de la Reine d'Angleterre. 175.

B.

Banner, (Eric) généreux parent du jeune Gustave Vasa, qui adoucit sa situation à la Cour de Christiern. 39
Barcelonne (Traité de) contient plusieurs chefs très-avantageux pour le Saint Siége. 146.
Bellay, (du) Evêque de Paris, prend sur lui la commission épineuse de reconcilier Henry avec le Pape, après son appel. 194. Succès de sa négociation 196.
Belt, (Jean) l'un des Avocats pour le Roi dans l'affaire du divorce. 137.
Bologne, (l'Université de) déclare le mariage de Cathérine, contraire au droit divin. 159.
Boulen, (Anne de) aimée de Henry VIII. 97. Ses graces & ses talens. *ibid.* Fond de son caractére. 98. Ne se relâche à aucunes complaisances pour Henry 102. Haïssoit Wolsey. 129 & 159. Soupçonnée d'incliner pour le Luthéranisme. 156. Qualifiée du titre de Marquise de Pembrock. 179. Est épousée par Henry VIII. 180. Devient aussi

aussitôt enceinte. 182. Fait son entrée à Londres. 186. Y est couronnée. 187. Sa coquetterie donne prise sur elle. 204. On l'accuse de commerces criminels, dont on ne peut la convaincre. 205. Henry prétend qu'elle étoit mariée, lorsqu'elle lui a donné la main. *ibid.* Elle en convient, quoique le fait soit faux. 206. Et meurt sur un échaffaud, separée de son mari par une sentence de divorce. 207.

Bourges, avis des Théologiens de cette Université, sur le mariage de Catherine. 188.

Brian & Vannes, sont envoyés au Pape pour faire de nouvelles instances au sujet du divorce d'Henry. 133. Raisons & motifs qu'ils font valoir au Saint Pere. *ibid. & suiv.* Reproches & menaces. 135.

Brunebec, (le) riviere de Suede, Théodore se met en devoir d'en disputer le passage à Gustave. 46. Gustave le passe. 47.

Bucer, son avis sur le mariage de Catherine. 161.

Bulle, qui autorise Christiern à porter la guerre en Suede. 22.

Bulle dressée par le Cardinal des quatre couronnés dans l'affaire du divorce d'Henry. 117. Captieuse & défectueuse. 118. Autre plus décisive. 122. Mais qui ne fut que montrée. 128. Campege eut depuis ordre de la brûler. 129. D'évocation de l'affaire du divorce. 147. Portant menace d'excommunication contre Henry, & Anne de Boulen. 189.

C.

Calcagne, (Vincent) consulté par Fiesque, lui donne son avis. 234.

Cal-

Calmar (Union de). V. Union. Le gouvernement de cette ville est donné à Norbi. [illegible]

Calcul de [illegible] peut-être son effet sur le [illegible] de Catherine. 161.

Calo [illegible] lieu où séjourne Gustave pendant sa détention en Dannemark. 39.

Cambridge, (l'Université de) consultée sur l'affaire du divorce. 156.

Campege (le Cardinal) adjoint à Wolsey, pour le jugement du divorce d'Henry. 122. Part pour Londres. 123. Est du goût de toutes les parties intéressées. 125. N'est pas du goût de François I. *ibid.* Ses conseils successifs au Roi, & à la Reine d'Angleterre. 126. 127. Montre au Roi, sans la lâcher, une Bulle qui déclaroit son mariage nul. 128. Est traité outrageusement. 148.

Canonistes favorables au divorce de Henry, leurs moyens & leurs allégations. 137. Moyens & raisons de ceux de l'avis contraires. *ibid.* & 140. Consultés sur le mariage de Catherine. *V.* Casuistes & Universités.

Cantorbery, l'Archevêque de). *V.* Warham.

Cardinaux, souffrent impatiemment l'indecente plaidoirie qui deshonore le Consistoire. 175. Espagnols, avantage qu'ils prennent sur Clement. 188.

Cassali, Ambassadeur d'Angleterre à Rome, se joint à Knight, pour l'appuyer dans sa commission. 114. Jaloux de Crouke. 159.

Casuistes, consultés par Henry; de quel œil Rome regarda leurs décisions. 162.

Catherine d'Arragon, épouse Arthus. 90. Devenue veuve, est destinée au frere du défunt. 91. N'élevé d'enfans que Marie. 95. Por-

Portrait de cette vertueuse Reine. *ibid.* Avoit peu d'agrémens. 96. Tante de Charles-Quint. 107. Ne goûte pas le Conseil de Campege. 127. Catherine demande, qu'il lui soit permis de se former un Conseil. 130. Est citée devant les deux Légats nommés par le Pape. 136. Noms de ses Avocats. 137. Comparoit en personne devant les Légats, & les recuse. 141. & 145. Va le jetter aux piés du Roi, pour l'attendrir & le gagner. 142. Chargée au Conseil d'Etat, de plusieurs chefs d'accusations 143. Malgré sa recusation, on prend un défaut contr'elle. 144. Est éloignée de la Cour pour toûjours. 171. Déclame contre l'incompétence du jugement rendu par Cranmer. 186 On ne lui laisse que le titre de Princesse Doüairiere de Galles. 188.

Catherine de Medicis, promise au Duc d'Orleans. 189

Censeurs suprêmes, sortes de Magistrats à Genes. 217.

Chancelier de Suéde. *Voyez* Anderson.

Charges, partagées à Genes également, entre le Peuple & la Noblesse. 217.

Charles-Quint, donne asyle à Christiern II. son beau-frere. 67. On craint en Suéde qu'il ne le rétablisse sur le trône. 95. Promet au Cardinal Wolsey de le faire Pape. 106. Donne toutes sortes de satisfactions au Pape, par le traité de Barcelonne. 146. On craint ses projets ambitieux. 177. N'ose entreprendre de faire exécuter le jugement de Rome, en faveur de Catherine sa tante. 202. Empêche le Sénat de Genes, de faire grace aux conjurés. 276.

Christiern II. Portrait de ce Prince odieux. 7. Surnommé le Neron du Nord. 9. Son Projet de réunir la Suède au Dannemark. *ibid.* Fait part de son projet au Légat Arcamboldi. 16. Met la Suède à feu & à sang, sous prétexte d'une Bulle du Pape. 22. Il est chassé sur ses vaisseaux par l'Administrateur. 23. Demande une entrevûe à Stenon, qui l'élude. *ibid.* Offre lui-même d'aller à Stockolm, & enleve plusieurs Seigneurs Suedois. 24. Se dispose à une seconde expédition. 26. En donne la conduite à Othon Crumpen. 27. La Suède lui est assujettie. 29. Il en est couronné Roi. 32. Il rétablit Trolle dans Upsal. *ibid.* Commet des massacres sans nombre. 34. Se brouille avec son Clergé de Dannemark. 45. Fait mourir la Mère & la sœur de Gustave. 56. Est détrôné par les Danois. 65.

Cleo, (Eleonore) femme du Comte de Fiesque. 260.

Citation du Roi & de la Reine d'Angleterre, devant les deux Légats nommés par le Pape. 136. Du Roi devant le Pape. 147.

Claude, (la Reine) Anne de Boulen, avoit été au service de cette Princesse. 97.

Clement VII. (le Pape) sa position lorsque Henry VIII. fit solliciter auprès de lui l'affaire de son divorce. 134. Il craint le ressentiment de Charles Quint 115. Il s'échappe de sa prison. *ibid.* Ses réponses au sujet du divorce que sollicite Henry. 115. Son irresolution dans cette affaire. 116. Sur qui il s'en décharge. *ibid.* Politique deliée du Pontife, dans toute cette affaire. 120 *& suiv.* Motifs personnels à Clement, pour ne pas autoriser ce divor-

ce. 123. Evoque cette affaire à lui. 147. Adoucit ce que sa Bulle d'évocation avoit de dur, par des lettres particulieres. *ibid.* Sa réponse à la lettre des Seigneurs d'Angleterre. 165. Ordonne à Henry de rappeller sa femme, & d'éloigner sa maîtresse. 171. Donne audience à l'excusateur d'Henry. 174. Fait discuter en plein consistoire la demande d'Henry d'être jugé dans ses Etats. 176. Offre de lui nommer des Commissaires sur les lieux. *ibid.* Son dépit lorsqu'il apprend le jugement de Cranmer. 188. Fait épouser sa Niece par le Duc d'Orléans. 190. Ressent vivement un mauvais procedé de Henri VII. 193. Reprouve le divorce de Henri. 197. Meurt sans avoir puni l'acte schismatique des Anglois. 202.

Clergé: il importe pour les mœurs qu'il ne soit pas avili. 49. Intéressé à favoriser les entreprises de Rome sur les droits des Souverains. 168

Clergé du Dannemarc s'aliene de Christiern, 45.

Clergé de Suede, demande la réunion de cet Etat à celui de Dannemarck. 9. Concourt néantmoins à l'élection de l'Administrateur Stenon. 10. Répand ensuite que l'Election n'a pas été libre. *ibid.* Se livre avec fureur à ses vuës ambitieuses. 29. Ses richesses & sa puissance avant la réforme. 73. Moyen imaginé en Suéde pour modérer l'un & l'autre. 75. Contraint à loger des gens de guerre. 78. Suscite des conspirations contre l'Etat. 80. Son avilissement. 88.

Cleves. Voyez *Anne de Cleves*.

Corbes des Eglises de Suede fondues pour les besoins de l'Etat. 78.

Cajetan, les Docteurs de cette Ville consultés sur le Mariage de Catherine, répondent suivant leurs lumieres. 160.
Commerce de Suede envahi par la Ville de Lubec. 62. Expédient dont on use pour renouveller ce commerce. 78.
Confesseur de Henri VIII. *Voyez* Longland.
Conjuration de Fiesque. Sa cause. 222. Mesures pour la faire réussir. 224. Jour & heure choisis pour la faire éclater. 252. & 260. Elle éclate. 262. Elle est dissipée. 270. Elle est punie. 278.
Conseil du Pape à Henri VIII. que le Prince n'en croit pas. 127.
Conseil (le) d'Etat d'Angleterre entaille accusations sur accusations contre Catherine. 143
Conseil (le Grand) à Genes, de combien de Conseillers. 217. (le Petit) tiré du Grand. *ibid.*
Conseillers de Catherine écartés. 131. & 133.
Consistoire, on y plaide indécemment la cause du Roi & de la Reine d'Angleterre. 175. Henri y perd son procès définitivement. 197.
Convoi pour Stockholm intercepté par les troupes de Gustave. 63.
Corneille, frere naturel du Comte de Fiesque. 267.
Couronne de Suede déclarée héréditaire. 89.
Couronnes du Nord (toutes les) réunies sur une seule tête. 5.
Couronnement de Christiern à Stockholm. 34.
Couronnement d'Anne de Boulen à Londres. 187.
Courtisans, bassesse de leur dévouement. 32.

Cranmer: Avis qu'ouvre cet homme à Gardiner & à Fox. 153.

Cranmer fut le premier qui écrivit pour appuyer le divorce. 182. Epouse, quoique Prêtre, la sœur d'un Ministre Allemand. 183. Est nommé Archev. de Cantorbery. 184. Devient ouvertement le Ministre des passions de Henri. 185. Fait déclarer nul par le Clergé d'Angleterre, le mariage d'Henri & de Catherine. *ibid.* Accompagne Anne de Boulen à son Entrée dans Londres. 187. Entraîne dans le Schisme par séduction le plus d'Anglois qu'il peut. 201.

Cromwel, Ministre d'Etat, employe l'autorité de sa place à faire des Partisans au Schisme. *ibid.* Luthérien dans l'ame. 208. Sa mort. 209.

Croike, chargé par Henri VIII. de lui ramasser des suffrages de Canonistes favorables à son divorce. 159.

Croyance du Souverain, combien influe sur celle des peuples. 88.

Crumpen (Othon) le plus grand Capitaine du Nord dans son tems. 37. Son expédition en Suéde. *ibid & suiv.*

Curé (le) d'une Eglise de Dalecarlie, commence avec Gustave la révolution de Suéde. 41.

Curés de Suéde levoient un impôt sur certains péchés. 77.

D.

Dalecarlie, Province de Suéde, qui se déclare la premiére pour Gustave. 42. Les Mécontens forcent le Château du Gouverneur, & passent la garnison au fil de l'épée. 44.

Dalecarliens (Paysans) furent les premières troupes de Gustave. 47. Courent risque d'être massacrés dans Vesteras. 49. Quittent Gustave au milieu de ses opérations pour aller faire leur moisson. 52. Se soulevent contre Gustave. 80. Sont punis de leur soulevement. 87.

Dannemark (le) prend de la supériorité sur les autres Couronnes du Nord. 2. Les Monarques du Nord y fixérent leur Cour. 6.

Danois manquent d'égards pour les deux Etats unis au leur. *ibid.* S'élisent un Roi sans les consulter. *ibid.* Viennent fondre sur la Suéde, ayant Christiern à leur tête. 22. En sont chassés. 23. Refusent à Christiern leurs services pour une seconde expédition. 26. Donnent de l'inquiétude à Christiern pendant son séjour en Suéde. 31. Excedés de la tyrannie de Christiern, se donnent à Frideric, Duc de Holstein. 66. Tout ce qui en étoit resté en Suéde, l'évacuent. 67.

Défenseur de la Foi, surnom donné à Henri VIII. 112.

Dispense du Pape pour le second mariage de Catherine d'Arragon. 91. La France n'y met point d'obstacle. *ibid.* Jule l'accorde. 93.

Dissolution du mariage d'Henri VIII. avec Catherine. V. *Divorce.*

Divorce de Henri VIII. Quelle en fut la cause. 102. Stratagêmes pour y parvenir. 108. *& suiv.* Théologiens qui le décident indispensable. *ibid.* Un Ministre va le solliciter auprès de St. Siége. 112. Comment la proposition en est reçue du Pape. 115. Ce qui se passe à Rome par rapport à cette affaire. 117. Juges délégués à Londres pour la

[illegible] 121. Elle se complaint [illegible] en plus. 129. Est de nouveau renvoyée devant les Légats. 136. [illegible] à Londres. *ibid.* Raisons pour & contre. 137. Témoins entendus. 144. Jugement différé. 145. Evocation de l'affaire au Pape. 147. Universités consultées. 154. *& suiv.* Cranmer prononce le divorce à la tête du Clergé d'Angleterre. 185. Le Consistoire, à trois voix près, se déclare contre. 197.

Dixmes des Ecclésiastiques, entamées en Suéde pour les besoins de l'Etat. 78.

Doge, loix concernant son élection, abrogées par Doria. 217.

Doria (André) met Génes en liberté, & régle la forme de son Gouvernement. 215. S'il avoit des vuës d'ambition. 218. Ce qui a pû l'en faire soupçonner. 219. Ne se doute aucunement des projets de Fiesque. 245. Pas même lorsque le Gouverneur de Milan essaya de lui inspirer des soupçons. 251. S'enfuit à Masone. 264. Après la conjuration éteinte le Sénat lui envoye une députation chargée de le ramener dans Génes. 274. Il fait révoquer le pardon accordé aux conjurés. 275.

Doria (Jannetin) fils adoptif d'André. 219. Son orgueil déplait aux Génois. 220. Avoit la survivance du commandement des Galeres. 223. Il est massacré. 263.

Doria (Cardinal). 266.

E

Ecclésiastiques, puissans en Suéde, [illegible] réforme. 78. En Angleterre [illegible] été portés pour Cathérine. [illegible]

Edouard,

[illegible] Henri VIII. [illegible] Seymour. 206. Succéde à son pére. [illegible]
[illegible] Voyez [illegible].
Elizabeth, fille de Henri VIII. & d'Anne de Boulen. 209. Substituée par le Testament de Henri VIII. à Anne sa sœur. 210.
Ely (l'Evêque d') Voyez West.
Empereur, Voyez Charles-Quint.
Entrée d'Anne de Boulen dans Londres. 186.
Entrevue de François & Henri. 178. Du Pape & du Roi. [illegible]
Eric, Lieutenant de Gustave. 90.
Espagnols [illegible] ne veut pas qu'il y en ait dans le Conseil de Catherine. 130.
Etats de Suéde assemblez par Stenon. [illegible] [illegible] Trolle y est dégradé. [illegible] Convoquez par Trolle, suppriment la dignité d'Administrateur. 69. Sont assemblés par les Ordres de Christiern pour son couronnement. [illegible] Assemblés par Gustave à Wadstena. 96. Assemblés à Westeraas. 81.
Evêques de Suéde, [illegible] des leurs Prêtres. [illegible] des mécontens contre Gustave. [illegible] 86.
Examen, [illegible] imaginé par la Cour d'Angleterre. [illegible] Le Pape demande qu'il [illegible] pouvoir. [illegible]

F

Farnèse (Pierre-Louis) songeoit à recouvrer ses Domaines aliénés. 249. Appuyé par le Pape Paul III. 250. Caractére de ce Duc. [illegible]
[illegible] Voyez [illegible].
[illegible] Cathe-rine à [illegible]

N 2 Ferdi-

Ferdinand, frere de Charles-Quint, élû Roi des Romains. 178.
Ferrand Gonzague fait part à Doria des soupçons qu'il a sur la conduite de Fiesque, & ne peut venir à bout de lui en communiquer. 251.
Ferrare (l'Université de) improuve le mariage de Cathérine. 159.
Fiesque (Jean Louis de) Comte de Lavagna. 221. Mécontent de voir son Pays sous l'empire de Doria. 222. Projette de faire périr les Doria. 224. François I. promet de le seconder. 226. Va lui-même à Rome intéresser Paul III. dans son entreprise. 227. S'en retourne à Gênes mécontent du Cardinal Trivulce. 230. Mais le Cardinal lui envoye faire des propositions plus attrayantes, & la négociation se renoue. 233. Il prend les avis de trois Notables de la République. 234. Sa profonde dissimulation trompe les deux Doria. 244. *& suiv.* Comment il gagne l'affection du peuple. 248. De quel prétexte il se couvre pour discipliner des troupes sans donner d'ombrage aux Doria. 249. Il engage Farnèse à lui fournir deux mille soldats. 251. Fait entrer une Galére dans le Port & des troupes dans la ville. 252. Discours qu'il tient à quelques Bourgeois de Gênes. 257. Se porte à l'endroit où le péril est le plus grand. 264. Se noye. 269. La nouvelle de cette mort glace tous les Conjurés. 270.
Finlande (l'Ile de) donne retraite à quelques Danois. 67. En sont chassés. 69.
Fisher (Jean) l'un des Avocats pour la Reine dans l'affaire du divorce. 137.

Fitzwater, sa déposition dans l'affaire du divorce. 144.
Flamans soufferts d'abord dans le Conseil de Catherine. 130. Au nombre de plus de vingt mille, sont renvoyés d'Angleterre. 132.
Flotte nécessaire pour prendre Stockholm. 61. Gustave en obtient une de la ville de Lubec. *ibid.* L'Officier de Lubec, qui la commande, sert mal Gustave. 64.
Federato (Nicolas) est le porteur des propositions recevables que Trivulce envoyoit faire à Fiesque. 233. Et retourner porter à Trivulce les réponses de Fiesque. 244.
Foire d'Upsal. Voyez *Upsal.*
Fox, quelle étoit la capacité de cet homme. 119. L'un des témoins entendus dans l'affaire du divorce. 145. Gêne la liberté des suffrages à Cambridge. 156.
France (la) ne s'oppose pas à la dispense que demande Henri VII. 91. Le séjour qu'y avoit fait Anne de Boulen l'avoit rendue plus aimable. 97. Favorise le projet de divorce d'Henri VIII. 109. & *suiv.* Perd ses conquêtes en Italie. 120. Avis de ses Universités sur le mariage de Catherine. 150. Conservoit toujours l'espérance de se rétablir en Italie. 225. La conjuration remuée par Fiesque en est un moyen qu'elle saisit. *ibid.* Fait faire à Fiesque des propositions qu'il ne goûte pas. 230.
Franco (Nicolas) Doyen du Sénat de Gênes. 266.
François I. Sa considération pour le Cardinal Wolsey. 105. Etoit de l'avis du divorce. 178. Conseille à Henri d'épouser sa maîtresse. 179. Se trouve avec le Pape à Marseille. 189. & *suiv.* Fait des efforts inuti-

Galeres de Charles-Quint commandées par Doria. 218. Et ensuite par Jannetin Doria. 229. Une des Galeres appartenantes à Fiesque, entre dans le Port de Genes. 252. Doria consent qu'elle quitte le port pendant la nuit. 255.

Gardiner, génie & caractére de ce négociateur. 119. Forcent un peu la liberté des suffrages à Cambridge. 156. Met la Couronne sur la tête à Cathérine Howard. 210. Médite de procurer par son moyen la reconciliation de l'Angleterre avec le S. Siége. 211.

Genes, de tous les Etats de l'Europe, celui qui a éprouvé le plus de révolutions. 215.

n'a eu forme fixe de Gouvernement que depuis André Doria. 214.
Genois ; Doria leur a donné le meilleur Gouvernement qu'ils puissent avoir. 218.
Genois au nombre de dix mille disposés à servir Fiesque. 253.
Gothie, Arrideey assiége Vadestene pour Gustave. 50. Gustave rappelle les troupes qu'il y a envoyées. 154.
Gothie Occidentale ravagée par le Général Crompen. 152. Quelques Seigneurs de cette Province se préparent à remuer dans les Etats de Vesteras. 82.
Goths renversent l'Empire Romain. 1.
Gouvernement de Suéde de tous le plus vicieux. 125.
Gouverneurs de Stokholm & de Nicoping dénoncés aux Etats de Suéde comme traîtres. 17. Se confessent coupables. 18.
Grenwich, lieu d'où Anne de Boulen commence sa marche pour entrer dans Londres. 186.
Grossesse d'Anne de Boulen oblige Henri à déclarer son mariage avec elle. 182.
Guerres continuelles entre la Suéde & le Dannemarck depuis leur désunion. 7.
Gustave Vasa du sang des anciens Rois de Suéde. 36. Portrait de ce Héros. *ibid.* S'étoit trouvé à Steke & à Vedel. 38. Etoit un des six Otages que Christiern avoit enlevé devant Stockholm. 39. S'échappe du Dannemarck pour aller chercher les moyens de délivrer sa patrie. 40. Souleve d'abord la Dalecarlie. 42. Gagne les autres Provinces de proche en proche. 45. Prend des villes, & s'y fortifie. 49 & 50. Fut à deux doigts

 d'être

d'être ſurpris dans Upſal. 53. Groſſit ſon armée de 1200 Allemands. 54. Mene ſon armée devant Stockholm. 55. Aſſemble les Etats de Suéde. 56. Y eſt proclamé Adminiſtrateur. 57. Marche à Stockholm 58. Ce qui l'empêche de s'en rendre maître. *ibid.* Il y reçoit un échec par la flotte de Norbi. 62. Il obtient une flotte de la ville de Lubec. *ibid.* Eſt proclamé Roi devant Stockholm, & y entre. 69. Vit en paix avec Frideric. 70. Fait Anderſon Chancelier de Suéde. 71. Favoriſe le Luthéraniſme dans ſes Etats. 77. *& ſuiv.*

Guſtave eſt à deux doigts de voir échouer ſes projets à Veſteras. 85. Va par tous ſes Etats faire exécuter les déciſions de Veſteras. 87. Se déclare ouvertement Luthérien. 88. Fait déclarer la Couronne de Suéde héréditaire aux Etats de Veſteras de 1544. 89.

H.

Henri VII. Roi d'Angleterre, marie ſon fils Arthus. 90. Proteſtation étrange qu'il fait faire à ſon fils Henri. 94. Meurt en 1509. 95.

Henri VIII. pour lors Prince de Galles, épouſe la Veuve de ſon frére Arthus, & proteſte deux ans après contre ce mariage. 94. En reſſerre les nœuds, lorſqu'il eſt ſur le trône. 95. Se dégoûte de la Reine, & prend du goût pour Anne de Boulen. 96. Jaloux de Percy. 98. Déclare ſa paſſion à Anne. 101. Ses ſcrupules ſur ſon mariage avec Cathérine. 105. Il envoye ſolliciter ſon divorce auprès du Pape. 111. Il joint trois nou-

Ministres aux deux précédens.
119. Ne goûte pas le conseil de Campege.
126. Etat violent où sa passion le jette.
128. Il envoye deux nouveaux négociateurs auprès du Pape. 133. Il consent d'être cité devant les deux Légats, nommés pour juger l'affaire du divorce, 136. Noms de ses Avocats. 137. Il comparoit par ses Procureurs. 141. Il se roidit contre les soumissions & les supplications de la Reine. 143. Cité à Rome. 147. S'en venge sur les Légats. 148. *& suiv.* S'apperçoit trop tard qu'il a perdu un tems précieux à consulter des Docteurs. 162. Médite d'enlever l'Angleterre au Pape. 166. Il commence par attaquer le Clergé. 167. Fait revivre le *præmunire* de Richard II. 168. Se fait appeller Chef de l'Eglise Anglicane. 169. Renoue avec le Pape de nouvelles négociations. 174. Suit le conseil de François I. de s'attacher par le mariage Anne de Boulen. 179. Il l'épouse secrettement le 14 Novembre 1532. 180. Est conseillé d'envoyer à Marseille des Ambassadeurs au Pape pour faire sa paix. 193. Ce qui empêche que l'accommodement ne réussisse. *ibid.* Motifs de sa conduite. 200. Impétuosité de ses passions. 204. Il fait périr Anne de Boulen sur un échaffaut. *ibid. & suiv.* Epouse Jeanne Seymour. 207. Veuf de Seymour, il la remplace par Anne de Cleves. 208. Celle-ci par Cathérine Howard, qui finit par être décapitée. 209. Il épouse pour sa sixiéme Cathérine Parr. 210. Caractére de ce Prince. 211. *& suiv.*

Holstein (le Duc de) Voyez *Frideric.*

Howard (Cathérine) cinquiéme femme d'Henri VIII. à qui elle dût son élévation. 209. Eſt décapitée pour avoir tenté de procurer la réconciliation de l'Angleterre avec le Siége. 210.

I

Impôts ſur les péchés. 77.
Indulgences, diſpenſées par Leon X. 15. Droits que tiroient les Princes Allemands ſur l'argent qui en revenoit. 17.
Iſabelle, Mére de Cathérine d'Arragon. 90.
Italie : les Univerſités de ce Pays vendirent leurs ſuffrages à Henri, & ne les vendirent pas même cher. 159.

J

Jannetin Doria. Voyez *Doria*.
Jerôme de Fieſque, frére de Jean-Louis. 252. Lâche un mot imprudent qui ruine les affaires de ſon parti. 269. Se retire dans la forteresſe de Montobio. 273. Il y eſt aſſiégé & pris. 278. Il eſt mis à mort avec les autres Conjurés. *ibid.*
Jugement du Conſiſtoire directement contraire aux vœux de Henri VIII. 197.
Jules II. Caractére de ce Pontife. 92. Forme le projet d'éloigner de l'Italie tous les Souverains Etrangers. *ibid.* Accorde une diſpenſe à Henri pour épouſer la Veuve de ſon frére. 93.
Juriſdiction Laïque uſurpée par les Officiaux en Suede. 77.
Jutland, (les Etats de) lévent les premiers l'étendart de la révolte contre Chriſtiern. 66.

K

K.

Kinnel (Edouard) envoyé à Rome avec le titre insolite d'Excuſateur. 174. Parvient à faire discuter dans le Conſiſtoire, ſi le Roi Henri peut être jugé ailleurs que dans ſes Etats. 175.

Knight, Miniſtre de Henri VIII. auprès du Pape. 113. Va le trouver à Orvieto. 124.

L.

Langey, grand Négociateur & l'Evêque de Paris ſon frère. 157.

Laurens Petri Seigneur Suédois. 30.

Lautrec ne veut point faire de mouvement ſans des ordres de ſa Cour. 116.

Lée (Roland) épouſe Henri avec Anne de Boulen. 180.

Légats nommés pour Juges par le Pape dans l'affaire du divorce d'Henri VIII. 121 & 122. La Reine les recuſe l'un & l'autre. 141.

Leon X. diſtribue des Indulgences. 15. Prend parti pour l'Archevêque de Trolle. 21. Lance ſes foudres contre les Suédois, & commet Chriſtiern pour les égorger. 22.

Lercaro (les deux) Officiers intrepides. 262. Le Cadet eſt tué. 263.

Lettre écrite au Pape par les Grands d'Angleterre. 162.

Lichfield (Evêché de) donné pour recompenſe à Roland Lée. 180.

Lincoln (Ev. de) *V.* Longland.

Lindoine (l'Evêque de) comment il ſuite la mort. 34.

Longland: génie & caractére de ce Prélat. 108.

Lubec (la ville de) lui envoye 1200 Allemans. 54. Lui fournit dans la suite une flotte avec quoi il assiége Stockholm par mer. 61.

Lunden (l'Archev. de) Viceroi de Suéde. *V.* Théodore.

Luthéranisme: ce qui y donna naissance. 15. S'introduit en Dannemark. 45. En Suéde. 63.

Luthériens: si les Théologiens de cette communion furent plus favorables à Henri que les Catholiques. 161.

M.

Macon (l'Evêque de) négocie de concert avec du Bellay. 196.

Maréchal (Grand) de Suéde. *V.* Turcio Bat son.

Marguerite, Reine de Dannemark. 2. Mot de Waldemar au sujet de cette Princesse sa fille. 4. Regnoit aussi sur la Norwege comme héritiére de son fils. *ibid.* Forme le projet d'ajouter la Couronne de Suéde aux deux qu'elle porte déja & y parvient. 5. Il fait déclarer unies à perpétuité. *ibid.*

Mariage de Henri VIII. & de Catherine d'Aragon. Condition affreuse qui en fait une des clauses sécrettes. 127. Déclaré nul par le Clergé d'Angleterre présidé par Cranmer. 185. Mariage du même Prince avec Anne de Boulen. 180. Du Duc d'Orleans & de Catherine de Médicis. 189.

Marie, Princesse de Galles fille d'Henri VIII. 109.

Marseille, ville assignée pour la célébration du ma-

mariage entre le Duc d'Orleans & Catherine de Medicis. 189.
Masone, Château à quinze mille de Génes. 264.
Massacre des Doria resolu. 224. & 253.
Mécontens soulevés contre Christiern. *Voyez.* Gustave.
Mécontens soulevés contre Gustave. *V.* Turejohanson.
Médicis (Catherine de) *Voyez.* Catherine.
Melanchton, son avis sur le mariage de Catherine. 161.
Mines, Gustave reduit à y travailler pour sa subsistance. 40.
Ministre de l'Empereur. Les Conjurés de Génes respectent son caractére. 266.
Monrade, suspect au Pape. 114.
Montobio, place forte du Comte de Fiesque. 272.
Mora, espece de Ligue faite tumultuairement en cet endroit par l'assemblée de la Province. 43.

N.

Negocians de Génes avoient plus à espérer qu'à craindre d'une révolution. 246.
Négociateur dans l'affaire du divorce. 111. 195. 196.
Nericie, Province de Suéde. 50.
Norom du Nord, surnom donné à Christiern II. 9.
Nicopina, le Gouverneur de cette ville convaincu de trahison. 17. Assiégé par les troupes de Gustave. 52.
Norbi (Severin de) Amiral de Dannemark, Gouverneur de Calmar. 58. Ses vuës ambitieuses. *ibid.* Espere d'épouser la veuve

de Stenon. 59. Donne asyle à tous les Suédois malheureux. *ibid.* Bat les troupes de Guſtave dans Stockholm. 60. Secourt les autres villes maritimes. 62. Sa flotte eſt attaquée par celle de Guſtave. 64. Songe à ſe rendre indépendant dans l'Iſle de Gotlande. 67.

Nord (toutes les Couronnes du) avoient une forme de Gouvernement barbare. 2. Réunies ſur une même tête. 4. Déclarées unies à perpétuité par un decret ſolemnel. 5.

Norfolk (le Comte de) Oncle d'Anne de Boulen. 97. Sa dépoſition dans l'affaire du divorce. 144. (la Ducheſſe de) ſa dépoſition dans la même affaire. 145. (le Duc de) Oncle de Catherine Howard, lui met la Couronne ſur la tête. 209. Médite la reconciliation de l'Angleterre avec le St. Siege. 210.

Northumberland (le Comte) oblige Percy de renoncer à Anne de Boulen. 100.

Norwege, unie au Dannemark dans la perſonne de Marguerite. 4. Le faux Stenon refugié en Norwege. 81.

O.

Olaüs, Lieutenant de Guſtave. 50.

Olaüs Bonde, Seigneur Suédois. *ibid.*

Orebro, Ville de Nericie en Suéde. 50.

Orleans, (le Duc d') épouſe Catherine de Médicis. 189.

Orleans (l'Univerſité d') ſon avis ſur le mariage de Catherine. 156.

Orviette, aſyle où ſe refugie le Pape Clement

ment VII. après s'être échappé de Rome. 114.
Otages enlevés frauduleusement par Christiern devant Stockholm. 25.
Ottobon de Fiesque frere de Jean-Louis. 262.
Oxford (l'Université d') consultée sur l'affaire du divorce, donne des scenes scandaleuses. 154.

P.

Padoue (l'Université de) déclare contraire au droit Divin le Mariage de Catherine. 159.
Palavicins, (les) en possession de presque tous les domaines de Farnese. 242. Protégés par l'Empereur. 250.
Pansa (Paul) ami de Fiesque. 259. Porte aux conjurés de la part du Sénat des paroles de paix. 272.
Pape. Wolsey se flattoit de le devenir. 108.
Pardon accordé aux rebelles de Gênes est révoqué. 270.
Parlement d'Angleterre, aigri de longue main contre le Clergé. 170. Propose au Roi d'ordonner qu'on n'enverra plus d'argent au Pape, sous quelque pretexte que ce soit. 172. Fait un acte portant défense de reconnoître l'autorité du Saint Siege. 206.
Paris, avis de l'Université de cette Ville sur le mariage de Catherine. 156. (Evêque de) *Voyez* du Bellay & Langei.
Parr (Catherine) sixieme femme de Henri VIII. 210. N'évita l'échafaud que par la prompte mort du Roi. *ibid.*
Pavie (l'Université de) déclare contraire au droit Divin le Mariage de Catherine. 158.

Paul

Paul III. [illegible] projet de Réforme. 228. Protecteur & Pére de Farnése.

Paysans Suédois, font une émeute. 70. Envoyent des Députés aux Etats de Vestéras. 82.

Peuples, les Curés de Suéde les avoient mis à contribution. 77.

Percy, épris pour Anne de Boulen. 99. Fils du Comte de Northumberland. 100. Renonce à Anne de Boulen. 101. Déclare n'avoir jamais été son épouse. 209.

Peter, l'un des Avocats pour le Roi dans l'affaire du divorce. 137.

Peterson, Officier Suédois, valeureux, mécontent, par qui Gustave faillit à être livré aux Danois. 41.

Pierre de Leyde, son éloge des Docteurs de Cologne. 36.

Plantagenet, le Comte de Warwik fut le dernier de cette Maison. 127.

Premunire, Réglement de Richard II. Roi Richard. 168. Henri VIII. fait revivre cette loi. 169.

Q.

QUatre-Couronnés (le Cardinal des) commis par le Pape pour discuter l'affaire du divorce de Henri. 116. Politique rafinée de ce Cardinal. 117.

R.

RAvenna & Cervia. Les Ministres de Henri offrent au Pape de lui faire restituer ces deux Villes par les Vénitiens. 134.

Char-

Charles-Quint s'engage par le Traité de Barcelone. 146.
Révélation que fait Catherine de ses Juges. 144. Elle y persiste. *ibid.*
Réformation d'Angleterre, les mœurs de Henri VIII ne font pas ce qui la doit faire approuver ou blâmer. 102.
Répudiation de Catherine d'Arragon, *Voyez* Divorce.
Révolutions de Suède dirigée par Gustave Vasa. 40 & *suiv.* Par où elle commença. 42. Le Vicerοi la laisse nonchalamment faire des progrès. 45. Un trait de férocité de Christiern en hâte l'accomplissement. 56. La déposition de Christiern l'achève & la rend durable. 66.
Richard II. Roi d'Angleterre, son réglement au sujet des Bénéfices, & des causes Ecclésiastiques, connu sous le nom de *Præmunire*. 168.
Rochefort (le Lord) frere d'Anne de Boulen. 205.
Rochester (l'Ev. de) *V.* Fisher.
Rome (la Cour de) ne se régle pas sur les décisions des casuistes. 163. Ses anciennes usurpations sur les droits des Souverains. 168.
Rosse, les Magistrats de cette Ville font périr le faux Sténon. 81.

S.

Sacco (Raphael) consulté par Fiesque sur le projet de conspiration, lui donne son avis. 242.
Saint Asaph (l'Evêque de) *V.* Standish.

Sam-

Sampson (Richard) [illegible] pour le Roi dans l'affaire du divorce. [illegible]
Sessin (de Cologne) [illegible] Allemands. 54.
Schisme autorisé en Angleterre par le Parlement. 199. & 201. A [illegible] qui ne sont pas [illegible] produit changement dans l'Europe. 202.
Seigneurie (la) ce qu'on entend par [illegible] de Gênes. 177.
Seigneurs (quelques) de la Gothie occidentale se préparent à remuer [illegible] 82.
Seigneurs Anglois écrivent au Pape. 163.
Seymour (Jeanne) troisième femme de Henri VIII. [illegible]
Sigbrite, maîtresse de Christiern II. [illegible]
Sénat de Suède, son Arrêt au sujet des dixmes, des cloches, & de l'argenterie des Eglises. Voyez Arrêt.
Sénat (le) de Gênes [illegible] contre les conjurés [illegible] 69. Il [illegible]
Sixieme (premier) *Voyez* [illegible]
Sénateurs qui avoient concouru à la condamnation de Trolle, tous mis à mort. [illegible]
Sommation à Henri de la part du Pape, de rappeller sa femme & d'éloigner sa maîtresse. [illegible]
Sorbonne, son avis sur le Mariage de Catherine justement suspect. 159.
Spinola (Amb.) assiége & prend [illegible] 278.

Stan-

Stakelbo (Henri) [illegible] la Reine dans l'affaire du divorce. 188.
Stapbile, génie & caractère de cet homme. 119.
Stek, place forte du Domaine de l'Archevêque d'Upsal. 19.
Stenon, est élû Administrateur de Suède. 10. Confére au fils de son compétiteur l'Archevêché d'Upsal. Ne reçoit de lui, malgré ce bienfait, que des témoignages de haine. 13. Convoque les Etats du Royaume pour y faire juger l'Archevêque. 14. Est éclairé sur les menées de Christiern par le Légat Arcemboldi. 16. Usage qu'il fait de ces lumieres dans les Etats. 17. Ses mesures pour abattre le parti de Trolle. 19. Chasse Christiern débarqué en Suède. 23. Meurt en combattant Crumpen. 27. Sa Veuve, *Voyez* [illegible]. Un prétendu fils d'un Stenon, est suscité contre Gustave. 80. Périt à Rostoc. 81.
Stockholm, le Gouverneur de cette Ville soupçonné de trahison. 27. Assiégée une premiere fois par Christiern. 23. Une seconde, [illegible] Massacre des [illegible] Ville par le même Christiern. 34. Bloquée par les Lieutenans de Gustave. 47. Gustave y reçoit un échec. 60. Pourquoi pouvant y entrer, il differe. 68. Se rend à Gustave proclamé Roi. 69.
Sture, *Voyez* *Suante-Sture*.
Suante-Sture, Administrateur de Suède. 9. Gustave craint la passion des Suédois pour ce nom. 84.
Sudermanie, Province de Suède. 50.
Suède, Patrie des Goths qui renverserent l'Empire

pire

pire Romain. 1. Après les grandes expéditions rentra dans l'obscurité. 2. Unie au Dannemarck par l'union de Calmar. 3. S'en sépare. 7. Partagée en deux factions. 9. Assujettie à Christiern. 28. Massacrée de sang froid par Christiern. 33 & 34. Trop abattu pour tenter de recouvrer sa liberté. 36. Ressource unique qui lui reste. *ibid.* En prise aux Ecclésiastiques. 73. Déclare la Couronne héréditaire, aux Etats de Vesteras tenus en 1544. 19.

Suédois, autrefois connus sous le nom de Goths. 1. Offrent la Couronne de Suéde à Marguerite. 4. Secouent le joug du Dannemark. 7. Resistent à Leon X. 21.

T.

Tarbes (l'Evêque de) son doute feint sur la légitimité de Marie d'Angleterre. 110.

Théodore, Vice-Roi de Suéde pour Christiern. 36. Laisse nonchalemment croître le parti de Gustave. 45. Va se montrer en armes au jeune Prince & s'en retourne. 47. S'ensuit en Dannemark. 55.

Témoins au nombre de trente-six ou trente-sept, la plupart reprochables dans l'affaire du divorce. 144.

Théologiens portés pour le divorce de Henri VIII. 95, 108, 110.

Toulouse (l'Université de) son avis sur le mariage de Catherine. 157.

Tour (*la*) Anne de Boulen y est reçue au bruit de l'artillerie. 186.

Tour-

Tournoi à l'occasion du couronnement d'Anne de Boulen. 187.
Tournon (le Cardinal de) rend un bon office à Henri. 189.
Treve entre le Dannemark & la Suéde, la plus longue qu'il y ait eu. 7.
Trigonel, l'un des Avocats pour le Roi dans l'affaire du divorce. 137.
Trivulce (le Cardinal) fait à Fiesque des propositions pour la France, qu'il ne goûte pas. 229. Il insiste en vain. 230. Ils se repent d'avoir rebuté le jeune Fiesque. 232. Il lui fait faire des propositions plus engageantes. 233.
Trolle (Eric) est proposé pour Administrateur en Suéde. 9.
Trolle (Guſtave) fils d'Eric, fait Archevêque d'Upſal par Stenon. 11. Son caractére. 12. Sa conduite. 13. Cabale contre l'Etat & l'Administrateur. 15. Convaincu de trahiſon dans l'aſſemblée des Etats ne ſe déconcerte point. 18. Aſſiégé dans Steke, y eſt forcé de ſe rendre, dégradé & mis dans un Cloître. 20. Rétabli par Chriſtiern. 32. Fut à deux doigts de prendre Guſtave dans Upſal. 52. Fier de l'avoir forcé à la retraite. 53. Battu par l'armée de Guſtave. 54. S'enfuit en Dannemark. 55.
Turſiobanſon, Chef des Mécontens ſoulevés contre Guſtave. Son caractére & ſon génie. 83. Ses titres & ſes dignités. 84. S'éleve contre les propoſitions de Guſtave à Weſteras. 86. Ne ſait pas profiter de l'avantage qu'il commençoit à prendre ſur le Roi. 108.
Tywelle (la forêt de) théatre d'un ſanglant combat. 29.

U

Union de Calmar, articles du décret ainſi appellé 5. Rompue. 7. Renouée. 29.
Univerſités conſultées ſur l'affaire du divorce. 154. *& ſuiv.* Les ſuffrages de celles d'Angleterre ſont extorqués par la violence ou par ſubornation. 155. *& ſuiv.* Celles de France conſultées enſuite. 140. Peu de celles-ci ſe déclarérent contre Catherine. 141. Motifs qui en portérent d'autres à ſe déclarer contre elle. 158. Celles d'Eſpagne & des Pays-Bas ne furent point conſultées. 161.
Upſal (l'Archevêque) Voyez *Trolle*. Aſſiégé par les troupes de Guſtave. 50. Guſtave court riſque d'y être ſurpris. 52.
Upſal (Foire d') Un gros de Payſans s'y ameute. 79.
Uſurpations de Rome ſur les droits des Souverains. 188.

V.

Vadeſtene dans la Gothie aſſiégé par Arvide. 50. Aſſemblée des Etats de Suède dans cette Ville. 56.
Vannes. Voyez *Briant*.
Vedel (Bataille de). 20.
Verrina (Jean-Baptiſte) conſulté par Fieſque, lui donne ſon avis. 237. Poſté à l'entrée de la rade ſur la galere de Fieſque. 264.
Veſteras, Cap de Veſtmande. Action chaude à la porte de cette Ville. 48. Guſtave y entre vainqueur. 49. Le Gouverneur retiré au

au Château, fait une sortie sur la Ville. *ibid.* Gustave y assemble les Etats en 1527. 81. L'Arrêt sur les dixmes, &c. y est confirmé. 87. Autres Etats tenus dans cette même Ville en 1544. 88.

Steure de Stenon (la) se retire dans Stockholm. 29. Y soutient un siége & se rend. 30. Est emmenée en Dannemark par Christiern. 35. A qui elle a l'obligation de la vie. 59. Epouse Turelohanson. 84.

Vice-Roi de Suède pour Christiern. Voyez *Theodore.*

W.

Waldemar Roi de Dannemark, père de Marguerite. 4.

Warham improuve le mariage de Henri VIII. avec Cathérine d'Arragon. 95. Fut un des Avocats de la Reine. 137.

Warham, sa disposition dans l'affaire du divorce. 144. Sa mort en 1532. 184.

Warwik (Le Comte de) dévoué à la mort par le traité de mariage de Cathérine d'Arragon. 127.

West (Nicolas) l'un des Avocats pour la Reine de l'affaire du divorce. 137.

Whitehall: Anne de Boulen est introduite dans ce Palais lors de son entrée dans Londres. 186.

Willugby la disposition dans l'affaire du divorce. 145.

Wilshire (Le Comte de) père de Anne de Boulen. 154.

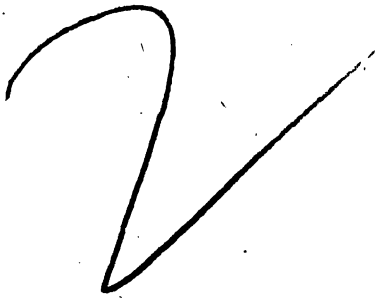
Winchester (L'Evêque de) Voyez *Fox.*

Wolsey (Le Cardinal) dissuade Percy d'épouser Anne de Boulen. 100. Cause unique ou prin-

principale de la répudiation de Catherine. 103 *& suiv.* Son portrait. 104. Etoit en haute considération, même chez les autres Nations. 105. Trompé par l'Empereur. 106. Songe à réconcilier son Maître avec François I. 107. Ses menées pour faire réussir le divorce d'Henri VIII. 108. Nommé pour Juge de l'affaire par le Pape même. 121. Motifs qui l'avoit porté à faire l'ouverture du divorce 107 *&* 129. Motifs qui le refroidissoient. *ibid & suiv.* Son adresse pour sonder les sentimens de la Nation. 131. Ses inquiétudes sur son sort. 150. Sa disgrace. *ibid.* Sa mort. 153.

Z.

Zuingle dans l'affaire du divorce fut favorable à Henri. 161.

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome Premier.

77781907